

VANESSA COSTA E SILVA SCHMITT

**L'HOMME DE L'ART AU XVI^e SIÈCLE:
LA MÉDECINE DANS *L'ŒUVRE AU NOIR* DE MARGUERITE YOURCENAR**

**PORTO ALEGRE
2006**

**UNIVERSIDADE FEDERAL DO RIO GRANDE DO SUL
INSTITUTO DE LETRAS
PROGRAMA DE PÓS-GRADUAÇÃO EM LETRAS
ÁREA: ESTUDOS DE LITERATURA
ESPECIALIDADE: LITERATURAS FRANCESA E FRANCÓFONAS
LINHA DE PESQUISA: LITERATURA, IMAGINÁRIO E HISTÓRIA**

**L'HOMME DE L'ART AU XVI^e SIÈCLE:
LA MÉDECINE DANS *L'ŒUVRE AU NOIR* DE MARGUERITE YOURCENAR**

**VANESSA COSTA E SILVA SCHMITT
ORIENTADOR: PROF. DR. ROBERT PONGE**

Dissertação de Mestrado em Literaturas
Francesa e Francófonas, apresentada como
requisito parcial para a obtenção do título
de Mestre pelo Programa de Pós-
Graduação em Letras da Universidade
Federal do Rio Grande do Sul

**PORTO ALEGRE
2006**

À Sofia et à Francisco

*How many roads must a man walk down
Before you call him a man?
Yes, 'n' how many seas must a white dove sail
Before she sleeps in the sand?
Yes, 'n' how many times must the cannon balls fly
Before they're forever banned?
The answer, my friend, is blowin' in the wind,
The answer is blowin' in the wind.*

Bob Dylan, Blowin' in the wind, 1962

TABLE DES MATIÈRES

REMERCIEMENTS	
RÉSUMÉ	
RESUMO	
INTRODUCTION	13
CHAPITRE 1: MARGUERITE YOURCENAR: QUELQUES ÉLÉMENTS SUR SA VIE ET SON ŒUVRE	15
CHAPITRE 2: LA GENÈSE DE <i>L'ŒUVRE AU NOIR</i>	24
CHAPITRE 3: LA TOILE DE FOND HISTORIQUE DE <i>L'ŒUVRE AU NOIR</i>: LA RENAISSANCE ET LE XVI^e SIÈCLE	37
LE MOT <i>RENAISSANCE</i>: SON ÉTYMOLOGIE	37
LA <i>RENAISSANCE</i>: UNE “CONSCIENCE HISTORIQUE”, UNE “CULTURAL REBIRTH”, UNE “DÉCOUVERTE DE L'HOMME ET DU MONDE”	39
LA SCIENCE PENDANT LA RENAISSANCE: LA LUMIÈRE APRÈS LES TÉNÈBRES OU UN HÉRITAGE NATUREL DE HARDIESSES MÉCONNUES?	43
LA SITUATION ÉCONOMIQUE ET SOCIALE	44
LA SITUATION POLITIQUE	49
La Flandre pendant la période bourguignonne	52
Charles Quint: l'Europe sous le signe des Habsbourg	55
LES QUESTIONS RELIGIEUSES	58
La Réforme protestante (1): la Réforme luthérienne	59
La Réforme protestante (2): la Réforme calviniste	67
La Réforme catholique et la Contre-Réforme	69
Les guerres de Religion en France	73

CHAPITRE 4: QUELQUES ÉLÉMENTS D'INTRODUCTION À L'ANALYSE DE L'ŒUVRE AU NOIR	78
L'INTRIGUE	78
LE TEMPS ET L'ESPACE: PARTIE PAR PARTIE	81
La première partie: "La vie errante"	81
La deuxième partie: "La vie immobile"	88
La troisième partie: "La prison"	94
LE TEMPS ET L'ESPACE: SYNTHÈSE GÉNÉRALE	96
QUELQUES RÉFLEXIONS POUR UNE ÉBAUCHE D'INTERPRÉTATION	97
CHAPITRE 5: L'ART DE GUÉRIR: UN TABLEAU DE LA MÉDECINE AU XVI^e SIÈCLE	99
PANORAMA DE LA MÉDECINE DE LA PRÉHISTOIRE À LA RENAISSANCE	102
La préhistoire et l'Antiquité (1) : la Mésopotamie, la Chine et l'Égypte anciennes	102
L'Antiquité (2) : la Grèce ancienne pré-hippocratique	106
L'Antiquité (3) : la Grèce d'Hippocrate	109
L'Antiquité (4) : les héritiers et les successeurs d'Hippocrate (Praxagoras, Hérophile, Érasistrate)	111
L'Antiquité (5) : Rome	112
De Constantin au début du Moyen Âge	116
Le Moyen Âge	119
ÊTRE MÉDECIN AU XVI^e SIÈCLE: ZÉNON N'EST PAS SEUL (LE MONDE DE LA SANTÉ ET DE LA MALADIE)	122
Les établissements d'accueil des malades	122
Les chirurgiens-barbiers	123
Les guérisseurs	124
Les infirmiers	124
Les herborisateurs	125
Les médecins du XVI ^e siècle devant l'héritage du passé	127
Le statut social des médecins	128
La formation du médecin	129
Les disputes corporatives et professionnelles	130
Médecine et religion	132

L'ÉTAT DE L'ART AU XVI^e SIÈCLE: LA MACHINE DU CORPS ET LA <i>FABRICA</i> HUMAINE	134
L'anatomie	135
La physiologie	145
La pathologie	150
La pathologie: la peste	151
La pathologie: la syphilis	153
La thérapeutique	155
ÊTRE MÉDECIN À BRUGES: LA ROUTINE DU DOCTEUR SÉBASTIEN THÉUS ET LA DERNIÈRE CHIRURGIE DU DOCTEUR ZÉNON	161
CONCLUSION	165
ANNEXES	169
GLOSSAIRE DE TERMES MÉDICAUX	170
LISTE DES ILLUSTRATIONS	174
ILLUSTRATIONS	175
RÉFÉRENCES BIBLIOGRAPHIQUES	194

MES REMERCIEMENTS À

Monsieur Robert Ponge, professeur à l'Université Fédérale du Rio Grande do Sul (UFRGS), pour son esprit critique et pour sa rigueur intellectuelle. Son regard toujours attentif et sa gentillesse m'ont permis de parvenir au bout.

Les agents administratifs et les professeurs du *Programa de Pós-Graduação* de l'Institut des Lettres de l'Université Fédérale du Rio Grande do Sul (UFRGS), particulièrement Madame Zilá Bernd et Madame Maria Luiza Berwanger da Silva.

Madame Adriana Santos Corrêa pour m'avoir montré la possibilité d'étudier dans cet Institut.

Mademoiselle Cristina de Campos Velho Birck pour la disponibilité et l'intérêt qu'elle a toujours démontré.

Mesdames Ingrid Nedel Spohr Schmitt et Janice Sfreddo pour le prêt de livres.

Le père Marcelino Sivinski pour sa contribution à la traduction d'expressions en latin.

Madame Ana Lúcia Silva Paranhos pour ses efforts inlassables et pour son amitié.

Monsieur Lio Cezar Schmitt dont la sagesse et la bibliothèque m'ont maintes fois inspirée.

Mesdames Maria Assunção Costa e Silva et Dulce Rauh Schmitt, les meilleures grands-mères dans le monde entier, sans lesquelles il m'aurait été impossible d'accomplir cette tâche.

Monsieur Marcelo Augusto Rauh Schmitt pour son aide dans la présentation graphique de ce mémoire.

RÉSUMÉ

L'objectif du présent mémoire est d'étudier la médecine, longtemps appelée l'art de guérir, en prenant comme point de départ *L'Œuvre au Noir*, roman de Marguerite Yourcenar, et son protagoniste, Zénon, un médecin brugeois du XVI^e siècle.

Je commence par présenter quelques informations concernant la vie et l'œuvre de Marguerite Yourcenar; par ce panorama de sa production littéraire et intellectuelle, il est possible d'accompagner l'évolution de son écriture et d'avoir une meilleure compréhension de l'ouvrage étudié.

La présentation du parcours bio-bibliographique de l'auteur est suivie d'une brève étude sur la genèse de *L'Œuvre au Noir*. Par là on peut voir ce roman comme une œuvre de la maturité: plus que la retouche d'un texte de jeunesse, *L'Œuvre au Noir* apparaît comme le résultat d'un long processus d'approfondissement de ses thèmes et de la maîtrise de la langue.

Ensuite, je me propose d'apporter quelques éléments d'information sur la Renaissance et particulièrement sur le seizième siècle. Par la peinture de la toile de fond de la période, je prétends permettre au lecteur de *L'Œuvre au Noir* d'avoir une mise en contexte historique de l'action fictionnelle et lui permettre ainsi de situer l'aventure intellectuelle — l'aventure de l'esprit qui est l'essence de la vie de Zénon — dans le décor de l'époque, lequel est extrêmement bien reconstitué par Marguerite Yourcenar.

Puis, je fais une esquisse d'analyse littéraire: en partant du schéma de l'intrigue, j'essaie de voir comment l'étude du temps et de l'espace offre des voies de lecture, de compréhension de l'univers de *L'Œuvre au Noir* et je suggère une ligne d'interprétation de la signification du roman.

Enfin, j'entreprends mon étude sur la médecine dans le roman et au XVI^e siècle; elle est divisée en quatre parties: je commence par montrer en quelques pages un panorama de l'histoire de la médecine, de la préhistoire à la Renaissance, afin de mieux comprendre pourquoi certaines conceptions héritées du passé se perpétuaient toujours au XVI^e siècle et aussi la raison de l'apparition à cette époque-là de certaines innovations dans la pratique de l'art. Dans les trois parties suivantes, je prends comme point de départ le protagoniste de *L'Œuvre au Noir*. D'abord, j'expose l'état du monde de la santé et de la maladie au XVI^e

siècle: les différents types d'établissements d'accueil des malades, les différentes catégories de professionnels des soins, la formation et le statut social des médecins, les disputes corporatives et professionnelles et le rapport entre la médecine et la religion. Dans la partie suivante, je me propose d'analyser l'état de la science et de la pratique médicales au XVI^e siècle à partir des branches qui sont tenues à l'époque pour les plus importantes: l'anatomie, la physiologie, la pathologie et la thérapeutique. Enfin, dans la dernière partie, j'esquisse d'abord la routine professionnelle de Zénon à Bruges, puis je passe à ce qui est son dernier acte opératoire: son suicide.

RESUMO

O objetivo desta dissertação é estudar a medicina, conhecida durante muito tempo como a arte de curar, tomando como ponto de partida *A Obra em Negro*, romance de Marguerite Yourcenar e seu protagonista, Zênon, um médico da cidade de Bruges do século XVI.

Começo apresentando algumas informações relativas à vida e à obra de Marguerite Yourcenar; através deste panorama de sua produção literária e intelectual, é possível acompanhar a evolução de sua escrita e ter uma melhor compreensão da obra estudada.

À apresentação do percurso bio-bibliográfico da autora, segue-se um breve estudo sobre a gênese da *Obra em Negro*. Ao estudar a gênese do romance em questão, pode-se vê-lo como uma obra da maturidade: mais que um texto da juventude que foi retrabalhado, *A Obra em Negro* é o resultado de um longo processo de aprofundamento de seus temas e de domínio da língua.

Na seqüência, proponho-me a tratar rapidamente alguns elementos de informação sobre o Renascimento e, particularmente, sobre o século XVI. A redação de um pano de fundo do período visa a permitir ao leitor da *Obra em Negro* uma contextualização histórica da ação ficcional, de forma que ele possa melhor situar a aventura intelectual — a aventura do espírito que é a essência de vida de Zênon — na acurada reconstituição da época feita por Marguerite Yourcenar.

Após, mostro um esboço de análise literária: partindo da intriga, tento compreender como o estudo do tempo e do espaço oferece diferentes vias de leitura e de compreensão do universo de *A Obra em Negro* e sugiro uma linha de interpretação da significação do romance.

Enfim, parto para o estudo da medicina no romance e no século XVI que é dividido em quatro partes: início traçando, em algumas páginas, um panorama da história da medicina, da pré-história ao Renascimento, a fim de entender um pouco melhor por que certas concepções herdadas do passado perpetuavam-se durante o século XVI, assim como o porquê do surgimento, naquela época, de certas inovações na prática da arte. Nas três partes que se seguem, tomo como ponto de partida o protagonista da *Obra em Negro*. Inicialmente,

exponho o estado do mundo da doença e da saúde no século XVI: os diferentes tipos de estabelecimentos de cuidados aos doentes, as diferentes categorias de profissionais da saúde, a formação e o status social dos médicos, as disputas corporativas e profissionais e a relação entre medicina e religião. Na parte seguinte, proponho-me a analisar o estado da ciência e da prática médicas no século dezesseis a partir dos ramos tidos à época como os mais importantes: anatomia, fisiologia, patologia e terapêutica. Por fim, na última parte, delinheio primeiramente a rotina profissional de Zênon em Bruges para depois passar àquele que é o seu último ato operatório: o suicídio.

INTRODUCTION

Je suis depuis mon enfance une amante des livres. Ils ont toujours été pour moi un plaisir ou un refuge, la possibilité de vivre ailleurs.

Quand j'étais adolescente, j'ai essayé de lire les *Mémoires d'Hadrien* de Marguerite Yourcenar. Plusieurs fois je l'ai commencé puis abandonné, jusqu'à ce que j'arrive à le lire intégralement. Je me suis alors passionnée pour l'écriture de Yourcenar.

Ayant fait ma formation universitaire en Odontologie, d'autres voies (francophones d'ailleurs) m'ont conduite à l'Instituto de Letras. En tant que *mestranda* des littératures francophones, je devais choisir un auteur et un ouvrage pour mon sujet d'étude. Le nom de Marguerite Yourcenar s'est agréablement imposé à moi.

Voilà en quelques mots comment j'ai abouti à un texte de Marguerite Yourcenar. Le choix de *L'Œuvre au Noir* représentait, dès le début du *mestrado*, un défi pour moi. Une nouvelle fois, un livre est devenu pour moi un plaisir et un refuge, la possibilité de vivre dans l'Europe du XVI^e siècle.

Compte tenu de ma formation dans le domaine des sciences de la vie, je me suis proposée d'étudier *L'Œuvre au Noir* sous l'angle de la médecine. Même si cet ouvrage n'est pas une étude historique, il est évident que les nombreuses recherches historiques entreprises par Yourcenar au long d'une quarantaine d'années ont contribué à sa minutieuse peinture du décor de la Renaissance. Et dans ce tableau peint par Yourcenar, il est possible de voir très bien caractérisées les couleurs de la médecine pratiquée à l'époque.

Ainsi, mon objectif principal est d'étudier la médecine, longtemps appelée l'art de guérir, en prenant Zénon, médecin brugeois du XVI^e siècle, comme point de départ. Pourtant il ne me semble pas inutile de présenter tout d'abord quelques informations concernant la vie et l'œuvre de Marguerite Yourcenar suivies d'une brève étude sur la genèse de *L'Œuvre au Noir*. Ensuite je me propose d'apporter quelques éléments sur la Renaissance et particulièrement sur le seizième siècle, l'époque où vit Zénon, le principal personnage de *L'Œuvre au Noir*. Puis, je présente certains aspects du roman: essentiellement, j'essaye de montrer comment l'intrigue, le temps et l'espace organisent, informent le récit et je propose un axe d'interprétation de la signification du roman. Par cette ébauche d'étude littéraire, j'espère permettre au lecteur du présent mémoire de se situer un peu mieux dans l'univers de

L'Œuvre au Noir. Enfin, j'entreprends mon étude sur la médecine au XVI^e siècle et dans le roman, étude que je mène sans avoir la prétention d'être une historienne de la science médicale.

En ce qui concerne mon regard sur la médecine de la Renaissance, je propose un tableau divisé en quatre parties. Je commence par montrer en quelques pages un panorama de la médecine de la préhistoire à la Renaissance afin de mieux comprendre pourquoi certaines conceptions héritées du passé se perpétuaient toujours au XVI^e siècle et aussi la raison, à cette époque-là, de certaines innovations dans la pratique de l'art. Ensuite en ayant Zénon, le médecin, comme point de départ, j'essaye d'exposer l'état du monde de la santé et de la maladie au XVI^e siècle: quels sont les établissements d'accueil des malades, quelles sont les diverses catégories de professionnels de la médecine, quelle est leur formation et leur statut social; j'y ajoute quelques courts paragraphes sur les rapports de la médecine et de la religion. Dans la troisième partie, je me propose d'analyser l'état de la science et de la pratique médicale au XVI^e siècle à partir des branches qui sont tenues à l'époque pour les plus importantes: l'anatomie, la physiologie, la pathologie et la thérapeutique. Enfin, dans la quatrième et dernière partie, j'esquisse d'abord la routine professionnelle de Zénon à Bruges, puis je passe à ce qui est son dernier acte opératoire: son suicide.

CHAPITRE 1

MARGUERITE YOURCENAR: QUELQUES ÉLÉMENTS SUR SA VIE ET SON ŒUVRE

Yourcenar est un nom de plume; Marguerite de Crayencour naît le 8 juin 1903 à Bruxelles, fille de Michel Cleenewerck de Crayencour et de Fernande de Cartier de Marchienne. Fernande, née à Suarlée (Belgique), est la deuxième épouse de Michel. Le couple, qui habitait Lille depuis le mariage, s'est provisoirement établi à Bruxelles lors de la grossesse de Fernande pour qu'elle reste près de ses sœurs. À la suite d'un accouchement difficile, Fernande est atteinte d'une fièvre puerpérale accompagnée d'une péritonite qui l'emportent dix jours après la naissance de Marguerite (YOURCENAR, *Souvenirs*, p. 729). Le jour de sa mort, Fernande est photographiée dans son lit et sa beauté sereine va être postérieurement décrite par Marguerite déjà septuagénaire dans *Souvenirs pieux*:

“Elle donne surtout l'impression d'être exquisement propre: les coulées des sueurs, le suintement des lochies ont été lavés et séchés; une sorte d'arrêt temporaire semble se produire entre les dissolutions de la vie et celles de la mort [...]. Tandis que, dans ses portraits de jeune fille et de jeune femme, Mme de C*** n'offre au regard qu'un visage agréable et fin, sans plus, certaines au moins de ses photographies mortuaires donnent l'impression de la beauté. L'émancipation de la maladie, le calme de la mort, l'absence désormais totale du désir de plaire ou de créer bonne impression, et peut-être aussi l'habile éclairage du photographe, mettent en valeur le modelé de cette face humaine, soulignant les pommettes un peu hautes, les profondes arcades sourcilières, le nez délicatement arqué aux étroites narines, lui confèrent une dignité et une fermeté qu'on ne soupçonnait pas. Les grandes paupières fermées, donnant l'illusion du sommeil, lui dispensent une douceur qui autrement lui manquerait.” (YOURCENAR, *Souvenirs*, p. 732-733)

L'enfant va grandir sans mère, sur laquelle Marguerite a très peu de renseignements. Les adultes qui s'occupent d'elle (son père, ses tantes, sa grand-mère paternelle) ne lui montrent pas de photographies de Fernande: “On ne m'a jamais montré un portrait de ma mère dans mon enfance. Je n'en ai jamais vu avant d'avoir peut-être trente-cinq ans”. Cette

mère, dont l'absence ne pèse "pas le moins du monde" à Marguerite (YOURCENAR, *Yeux*, p. 16), demeure, jusqu'à la veillesse de l'auteur, presque une étrangère:

"J'avais traversé Fernande; je m'étais quelques mois nourrie de sa substance, mais je n'avais de ces faits qu'un savoir aussi froid qu'une vérité de manuel; sa tombe ne m'attendrissait pas plus que celle d'une inconnue dont on m'eût par hasard et brièvement raconté la fin¹."(YOURCENAR, *Souvenirs*, p. 739)

Je reviens à 1903: Michel et la nouveau-née déménagent pour le Mont-Noir, la propriété de la grand-mère paternelle, Noémi. Lors de la petite enfance de Marguerite, père et fille passent l'été au Mont-Noir dans le nord de la France. L'hiver se passe, d'abord, dans la demeure lilloise des Crayencour où Michel et Fernande habitaient, puis, à partir de 1905, l'hiver s'écoule dans le midi de la France (*Chronologie*², p. XIV). La relation entre Michel et sa mère n'est pas très amicale et la fillette a "repris à son compte l'animosité de son père contre cette mère qui, disait-il, ne l'avait jamais aimé" (SAVIGNEAU, p. 44). Malgré le sentiment d'antipathie pour sa grand-mère, le Mont-Noir est, pour Marguerite, la source principale des souvenirs d'enfance:

"[...] les plus forts souvenirs sont ceux du Mont-Noir, parce que j'ai appris là à aimer tout ce que j'aime encore: l'herbe et les fleurs sauvages mêlées à l'herbe; les vergers, les arbres, les sapinières, les chevaux, et les vaches dans les grandes prairies; ma chèvre, à qui mon père avait doré les cornes; l'ânesse Martine et l'ânon Printemps, mes montures, l'ânesse surtout dont j'avais appris de bonne heure qu'elle est sacrée parmi toutes les créatures parce qu'elle porte sur le dos la trace d'une croix, pour avoir servi de monture à Jésus le jour des Rameaux; mon mouton qui aimait se rouler sur l'herbe [...]." (YOURCENAR, *Yeux*, p.19)

Bien que Michel de Crayencour soit un esprit libre et qu'il aime le jeu, l'aventure et les femmes, il n'admet pas que sa fille vive en pension. Marguerite va avoir alors une éducation privée, surveillée de près par son père.

En 1912, ils s'installent à Paris où Marguerite continue à être élevée à la maison, un fait d'ailleurs pas rare à l'époque. Elle s'instruit surtout par des lectures, visitant aussi des

¹ Yourcenar est en train de raconter la visite qu'elle fait au cimetière de Suarlée, ville natale de Fernande, dans la province belge de Namur. Sa mère et ses grand-parents maternels y sont enterrés (YOURCENAR, *Souvenirs*, p. 739).

² Il s'agit de la "Chronologie" qui figure, sans indication d'auteur, au début des *Œuvres romanesques* de Yourcenar ("Bibliothèque de la Pléiade", 1982). J'utilise dorénavant le mot *Chronologie* pour renvoyer à ce texte.

musées et des théâtres³. Sa passion pour la littérature vient de très tôt — à l’âge de huit ans elle lisait *Les Oiseaux* d’Aristophane. L’enfant lit beaucoup, même si la compréhension totale de l’œuvre lui échappe. Adulte, Marguerite va considérer que le plus important était de trouver “que c’était beau” (YOURCENAR, *Yeux*, p. 28-29, 32). Avec son père, ils font des sessions de lecture: Maeterlinck, Marc Aurèle, Tolstoï. À Paris, elle ne regrette pas le Mont-Noir:

“Pour un enfant, toute nouveauté est belle. Là, il y avait le Louvre, il y avait Cluny, les souterrains du musée de Cluny, le palais des Thermes. Pour moi, il y avait le commencement du grand rêve de l’histoire, c’est-à-dire le monde de tous les vivants du passé.” (YOURCENAR, *Yeux*, p. 31)

Cette même année, Michel achète une très belle villa à Westende, sur la côte belge, où ils passent l’été jusqu’à l’éclatement de la Grande Guerre, en 1914. Effrayés par la guerre, père et fille partent de Westende directement pour l’Angleterre où ils s’installent près de Richmond. Marguerite y apprend l’anglais. Son père l’encourage à étudier des langues anciennes, de sorte qu’elle commence tout d’abord par l’étude du latin. Ils vont souvent à Londres. Du British Museum elle garde l’intense souvenir d’Hadrien:

“Là, j’ai vu Hadrien pour la première fois, le viril et presque brutal Hadrien de bronze vers la quarantième année, repêché dans la Tamise au XIXe siècle, et puis les statues du Parthénon.” (YOURCENAR, *Yeux*, p. 32)

Lors de leur retour à Paris, après l’automne 1915, la jeune fille ajoute à l’étude du latin celle du grec et aussi de l’italien, en lisant des poètes. Ruiné, Michel de Crayencour essaye, soit sur la côte ou dans le Midi, le sort au jeu. Malgré l’incertitude financière, Marguerite et son père éprouvent une énorme complicité. Ils ont l’habitude de se promener ensemble et maintiennent leurs lectures à haute voix: Virgile, Homère, Ibsen, Selma Lagerlöf. La jeune fille se présente au baccalauréat latin-grec en 1919, à Nice⁴. Elle n’a que seize ans. Elle compose des poèmes, notamment celui intitulé *Icare*, un très ambitieux drame en vers et fortement influencé par Victor Hugo, “presque jusqu’au plagiat” (YOURCENAR, *Yeux*, p. 51).

En 1921, son père comprend que l’écriture signifie plus qu’un divertissement pour elle. Ainsi il offre à Marguerite, à compte d’auteur, la publication du poème dialogué inspiré

³ “C’était la naissance d’une imagination.”

⁴ En réalité, seulement la première partie de ce baccalauréat est de connaissance publique. Savigneau affirme qu’elle “n’a jamais dit si elle s’était présentée ou non à la seconde partie du baccalauréat, et on ne trouve aucune trace du diplôme.” (SAVIGNEAU, p. 88)

de la légende d'Icare qu'elle avait écrit, *Le Jardin des chimères* (il doit dépenser 3000 francs pour le publier chez Perrin). Alors surgit entre père et fille un jeu amusant: celui de choisir un pseudonyme. Par un anagramme de Crayencour, ils parviennent au pseudonyme par lequel l'auteur deviendra célèbre: Yourcenar. Sur le fait d'avoir choisi un pseudonyme, Yourcenar avoue bien plus tard: "D'abord cela vous éloigne de la tradition familiale, à supposer qu'il y en ait une, ou en tout cas des entraves familiales: on est libre" (YOURCENAR, *Yeux*, p. 53).

L'année suivante, elle fait paraître son deuxième ouvrage, *Les Dieux ne sont pas morts*, encore à frais d'auteur. Dans la même période, elle conçoit une œuvre énorme, un roman qui ne serait jamais publié, mais qui servira de matrice à certains textes. Ce sujet sera traité dans la partie suivante concernant la genèse de *L'Œuvre au Noir*.

Vers la même époque commence à Venise la passion de Marguerite pour l'Italie où elle séjourne plusieurs fois au long des années vingt. En 1924, au cours d'un grand tour dans ce pays, elle découvre la villa Adriana, ce qui augmente son désir d'écrire sur la vie de l'empereur Hadrien.

L'année 1926 peut être considérée comme celle du vrai début de Yourcenar dans la carrière littéraire. Elle publie d'abord un article dans *L'Humanité*, puis elle publie régulièrement dans des revues.

Parallèlement, Michel de Crayencour se découvre, à l'âge de soixante-dix ans, atteint d'un cancer. Marié alors avec l'Anglaise Cristine Hovelt, Michel s'installe en Suisse à la fin du printemps 1927 afin de se faire soigner. Marguerite l'accompagne aussi. Là, père et fille se consacrent à de très longues promenades, tandis qu'elle continue son travail d'écrivain produisant des essais, particulièrement celui nommé "Diagnostic de l'Europe", une "violente dénonciation du déclin de la culture" (*Chronologie*, p. XVII) . Elle écrit le roman intitulé *Alexis ou le Traité du vain combat* qu'elle considère comme son premier ouvrage (les deux premiers ouvrages, publiés à compte d'auteur, elle les méprisera toujours). Michel meurt le 12 janvier 1929 peu après la conclusion d'*Alexis*. Il a eu quand même le temps de lire ce manuscrit, comme elle l'avoue à Matthieu Galey:

"Il ne m'en avait pas parlé, mais j'ai trouvé un petit papier qu'il avait glissé dans le dernier livre qu'il ait ouvert, la *Correspondance* d'Alain-Fournier et de Jacques Rivière. C'était un tout petit bout de papier sur lequel il avait écrit: 'Je n'ai rien lu d'aussi limpide qu'*Alexis*.' J'étais heureuse, vous pensez! Dans cette dernière parole, il y avait toute l'amitié, toute la compréhension entre mon père et moi." (YOURCENAR, *Yeux*, p. 69-70)

À la fin de sa vie, dans *Les Yeux ouverts*, Marguerite Yourcenar fera un bilan du rapport entre elle et lui qui a toujours été sincère et affectueux:

“D’abord, il m’a donné le premier le goût de l’exactitude et de la vérité. Il aimait qu’on sache exactement ce qu’on savait [...]. Et puis, il ne me contredisait jamais, ce qui me paraît un très grand art, vis-à-vis de la jeunesse.

Il ne me disait jamais: ‘Pourquoi? Vous n’auriez pas dû...Vous avez tort...’ Son désir était d’aller de l’avant, c’est [ce] qui m’apparaît toujours comme la seule manière de converser: laisser tomber les oppositions et avancer sur les lignes où l’on est d’accord.” (YOURCENAR, *Yeux*, p. 25-26)

Dans le même livre, Marguerite définira tendrement son père:

“Il était très bien, c’était à peine un père. Un monsieur plus âgé que moi — je ne dirai pas un vieux monsieur, je n’ai jamais eu le sentiment de la différence d’âge, je ne l’ai toujours pas — avec lequel on se promenait pendant des heures en parlant de philosophie grecque ou de Shakespeare, ou de ses souvenirs et de ceux qu’il tenait des gens plus âgés que lui, ce qui m’a tout de même donné une mémoire s’étendant sur presque deux générations avant la mienne; un ami avec lequel on visitait des églises, des champs de fouille, ou avec lequel on parlait des animaux, des chevaux ou des chiens, et qui, par moments, avait l’air d’un vieux vagabond, à la fin de sa vie, assis sur la route avec son couteau, mangeant un sandwich.” (YOURCENAR, *Yeux*, p. 24)

Revenons à la trajectoire de Yourcenar. La même année 1929, un éditeur refuse de publier *Alexis*; elle l’envoie alors à René Hilsum et Martin Chauffier qui l’acceptent. La jeune Marguerite sort de l’anonymat.

Encore à Lausanne, elle compose un nouveau roman, *La Nouvelle Eurydice*, “évoquant le désarroi d’un jeune homme entré pour la première fois dans l’intimité d’un couple, et ne parvenant pas à dégager la vérité du mensonge dans les confidences qui lui sont faites” (*Chronologie*, p. XVIII); il est publié chez Grasset en 1931.

Le début des années trente correspond à ce qui peut être considéré comme la période errante de la vie de Marguerite. Elle voyage dans plusieurs pays de l’Europe, séjournant surtout en Autriche et en Italie où elle commence la rédaction de *Denier du rêve*. Elle reprend aussi quelques fragments de son ambitieux projet d’adolescence, qui sont des éléments du recueil intitulé *La Mort conduit l’attelage (D’après Dürer, D’après Greco et D’après Rembrandt)*.

Les années suivantes (1934-1938) sont consacrées à la Grèce, même si elle passe l’hiver à Paris. En 1935, elle commence la rédaction de *Feux* lors d’un voyage en mer Noire

entrepris avec un grand ami, le Grec Andreas Embirikos (André Embiricos, francisé), psychanalyste et poète. Cet ensemble de proses lyriques

“contient, entrecoupés d’aphorismes et d’aveux personnels, vestiges d’une récente période de crise, une série de récits mythiques ou légendaires consacrés aux divers aspects de la passion, passion charnelle dans la plupart des cas, mais aussi passion de l’absolu, [...] passion de la justice [...] ou encore acceptation du destin.” (*Chronologie*, p. XIX)

Yourcenar elle-même considère *Feux*, qui paraît en 1936 chez Grasset, comme “une série de récits entremêlés de ‘pensées’, encore que l’appellation de poèmes en prose eût également convenu” (YOURCENAR, *Avant-Propos*⁵, p. VIII).

Michèle Sarde, une des biographes de Yourcenar, insiste sur une probable influence d’Embiricos dans la composition de *Feux* et aussi dans la création des deux ouvrages suivants, *Les Songes et les sorts* et *Nouvelles orientales*. À son avis, seul

“un psychanalyste poète, pétri de surréalisme et de mythologie, travaillant précisément lui-même sur le mythe comme traduction universelle des passions humaines pour vous inspirer de faire la description minutieuse de vos rêves dans des poèmes en prose qui sont intitulés *Les Songes et les sorts*. Enfin, *Nouvelles orientales*, livre de la guérison, est dédié à l’artisan de la cure: André Embiricos; ce livre montre que vous êtes désormais capable de sortir de vous-même et de projeter votre violence sur des personnages de contes issus d’une culture distincte de la vôtre.” (SARDE, p. 199-200)

Les deux textes paraissent en 1938, *Les Songes et les sorts* chez Grasset, et les *Nouvelles* chez Gallimard, sa première publication chez cet éditeur.

À la même époque, Marguerite se dédie aussi à des traductions, notamment celles du poète grec Constantin Cavafy. En 1936, son ami Constantin Dimaras et elle établissent une collaboration qui dure tout un été et aboutira à la *Présentation critique de Constantin Cavafy 1863-1933*, ouvrage paru assez tardivement, en 1958. Elle est responsable aussi de la traduction du roman *The Waves (Les Vagues)* de Virginia Woolf pour la maison Stock.

C’est au retour d’une rencontre avec Woolf en Angleterre que Marguerite fait connaissance, à Paris, de Grace Frick; cette Nord-Américaine, qui enseigne en Angleterre depuis 1936, invite Marguerite à connaître les États-Unis. Elles voyagent ensemble à Venise, Capri, Delphes. Marguerite décide alors de passer l’hiver aux États-Unis, s’embarquant en

⁵ Il s’agit de l’“Avant-propos de l’auteur” qui figure au début du volume des *Œuvres romanesques* de Yourcenar (“Bibliothèque de la Pléiade”, 1982).

septembre 1937. Regagnant l'Europe en avril 1938, elle loue une petite villa à Capri où elle compose, en quelques mois, son nouveau roman, *Le Coup de grâce*.

Après la déclaration de la guerre, en 1939, Marguerite s'embarque pour les États-Unis. Elle pense y rester six mois; ce séjour durera onze ans. À New York, où elle vit avec Grace, sa production littéraire stagne et une profonde dépression l'envahit. Éloignée de sa très chère Europe, de ses amis, du monde littéraire, restreinte au quotidien des cours qu'elle donne à partir de 1942 au Sarah Lawrence College, elle abandonne "toute ambition littéraire" (YOURCENAR, *Yeux*, p. 116). Pourtant même si cette période, comprise entre 1939-1948, ne correspond pas à son apogée créative, Yourcenar conçoit quelques pièces de théâtre⁶, se consacrant aussi à des traductions de *negro-spirituals*, outre celles de poèmes grecs. Ces objets d'études vont devenir, plus tard, des œuvres comme *Fleuve profond, sombre lumière* (1964) et *La Couronne et la lyre* (1979). La secousse dans cet état de latence se produit avec l'arrivée, à la fin de 1948, d'une malle envoyée par son ami Jacques Kayaloff et qu'elle croyait perdue. Elle trouve dedans les premiers manuscrits sur l'empereur Hadrien ainsi que des livres à ce sujet; en février 1949, elle se met à écrire ce qui deviendra son ouvrage le plus connu: *Mémoires d'Hadrien*. C'est définitivement la fin du deuil.

En 1950, Marguerite et Grace achètent une belle maison à Mount-Desert Island (dans le Maine, aux États-Unis) où elles passaient d'habitude l'été depuis quelques années. Dans la nouvelle maison, baptisée *Petite Plaisance*, elle se dédie intégralement au projet sur *Hadrien*. Cet environnement où règne la nature l'influence:

"Je pense que si j'étais restée en Europe, ou même retournée en Grèce en 40, je me serais attachée de plus en plus aux aspects formels de la littérature, parce que le milieu où je vivais était extrêmement littéraire, et je serais demeurée plus liée au passé, parce que les sites, eux aussi, étaient tous liés à la légende antique. Venue ici, et mise en présence d'une réalité tout à fait différente, massive et amorphe, en quelque sorte, le changement me fut, je crois, très utile. Je ne parle pas en ce moment d'une réalité psychologique, passionnelle et personnelle, mais de la réalité, du poids lourd de la réalité brute. [...] j'ai trouvé le silence naturel, et parfois les cris des oiseaux nocturnes, le bruit de sirène d'un caboteur qui aborde dans le brouillard." (YOURCENAR, *Yeux*, p. 130)

Enfin, l'année suivante, après onze ans d'absence, elle regagne l'Europe à l'occasion de la publication des *Mémoires d'Hadrien*⁷. Son succès de public et de critique est une agréable surprise pour l'auteur: le livre reçoit en 1952 le prix Fémina-Vacaresco⁸ et le prix de

⁶ Les plus importantes sont *Électre ou la Chute des masques* (1954) et *Le Mystère d'Alceste* (1963).

l'Académie française. La répercussion est aussi positive aux États-Unis, après la traduction faite par Grace Frick en 1954 (*Memoirs of Hadrien*).

Les années suivantes sont d'une intense production littéraire. En 1956 paraît *Les Charités d'Alcippe*, un recueil de poèmes écrits entre 1928 et 1955 (*Chronologie*, p. XXVI). Retravailler le Zénon de *La Mort conduit l'attelage* est son nouveau défi. En 1958, Grace Frick se découvre atteinte d'un cancer après avoir fait publier la traduction anglaise du *Coup de grâce*. Cette maladie consomme Grace progressivement, bien que psychologiquement elle soit une forteresse. Son travail de traductrice devient presque impossible, pourtant elle continue à organiser la carrière et la vie personnelle de Marguerite. En 1962, paraît *Sous bénéfice d'inventaire*, un recueil d'essais qui reçoit le prix Combat. En 1964, Marguerite visite Salzbourg et ce voyage est important pour la conclusion de *L'Œuvre au Noir* en 1965. La parution de cet ouvrage en mai 1968 correspond à un nouveau succès dans la carrière de Yourcenar et le livre reçoit, en novembre, le prix Fémina.

À partir 1969, l'auteur développe l'idée de concevoir une œuvre généalogique et autobiographique. Elle rentre en Belgique, en faisant de longs séjours à Bruges et sur le littoral de la Frise. En 1970, elle est élue à l'Académie royale belge. Elle travaille beaucoup sur son projet de chroniques familiales et autobiographiques qu'elle nomme *Le Labyrinthe du monde*: d'abord elle écrit *Souvenirs pieux* (1974), puis *Archives du Nord* (1977). L'état de santé de Grace Frick s'aggrave jusqu'à sa mort le 18 novembre 1979. En 1980, Yourcenar est la première femme élue à l'Académie française.

Après la pénible période d'immobilité prolongée auprès de Grâce, Yourcenar reprend maintenant ses voyages, surtout en compagnie de Jerry Wilson, quelqu'un qui joue un rôle incertain dans la vie de cette dame presque octogénaire et avec qui elle maintient un rapport compliqué. En 1982, paraît *Comme l'eau qui coule* (*Anna, soror...*, *Un Homme obscur* et *Une belle matinée*). En même temps, elle se dédie au troisième volume du *Labyrinthe du Monde*: *Quoi, l'éternité?* et aussi à des essais. Après des crises récurrentes dans son état de santé, Jerry Wilson meurt le 8 février 1986, victime du SIDA. Suit alors une période de lassitude où elle se sent finalement "vieille" (SAVIGNEAU, p. 665).

À Bruxelles, Yourcenar rencontre le cinéaste André Delvaux qui a formé le projet de tourner une adaptation filmique de *L'Œuvre au Noir*; en décembre 1986, elle en accepte le scénario.

⁷ Le roman paraît en 1951 chez Plon, après une longue dispute entre cet éditeur et la maison Gallimard qui détenait les droits sur l'œuvre de Yourcenar.

⁸ Selon Josyane Savigneau, le conflit avec Gallimard avait "empêché le livre de participer à la compétition pour les grands prix d'automne" comme le Fémina et le Goncourt 1951 (SAVIGNEAU, p. 347).

Elle continue à écrire et à voyager, ses deux grandes passions, jusqu'à ce que se produise un accident cérébral début novembre 1987 qui aboutit à sa mort le 17 décembre. Son dernier travail, *Quoi l'éternité ?*, qui clôt le triptyque *Le Labyrinthe du monde*, est publié à titre posthume en 1988.

CHAPITRE 2

LA GENÈSE DE *L'ŒUVRE AU NOIR*

*“J’ai vu dans les cieux
d’insondables yeux.
J’ai vu dans l’espace
ce siècle, qui passe.
J’ai vu dans mon âme
la cendre, et la flamme.
J’ai vu dans mon cœur
un noir dieu vainqueur.”*

(YOURCENAR, extrait du poème “Le visionnaire”, 1955)

L’embryon de *L’Œuvre au Noir* est un ouvrage que Yourcenar avait l’intention d’écrire pendant son adolescence. Cet ouvrage, qui n’a jamais été conclu, devait recevoir le titre de *Remous*. Au début des années trente, Marguerite Yourcenar publie *La Mort conduit l’attelage* (1934), un ensemble de trois nouvelles inspiré de quelques éléments qui étaient présents dans le projet de *Remous*. À la suite du succès des *Mémoires d’Hadrien* (1951), Yourcenar entreprend un travail de réécriture de “D’après Dürer”, la première nouvelle de *La Mort conduit l’attelage*. Ayant comme point de départ Zénon, le protagoniste de “D’après Dürer”, Marguerite Yourcenar perfectionne le récit de quatre-vingt pages, l’augmente, le corrige, le transforme en *L’Œuvre au Noir*, qui paraîtra en mai 1968.

Dans les pages suivantes, je me propose d’étudier certains aspects relatifs à la genèse de *L’Œuvre au Noir* depuis la source élémentaire qu’est *Remous* jusqu’au processus de remodelation qui aboutit au chef-d’œuvre qui est mon sujet d’étude.

Remous

Attirée par les lettres et par l’écriture dès sa jeunesse, Marguerite de Crayencour conçoit, vers l’âge de dix-huit ans, un projet ambitieux dont l’intention est d’établir un panorama des générations de sa famille, entremêlé de l’histoire d’autres familles d’origine

belge et française, depuis la Renaissance jusqu'au XX^e siècle. L'ébauche du roman compte cinq cents pages environ et reçoit le titre de *Remous*.

Remous fait partie, ainsi que l'histoire de l'empereur Hadrien, de ce que Marguerite Yourcenar appellera plus tard des "projets de la vingtième année" (YOURCENAR, *Yeux*, p.56). En ce temps-là, la jeune femme cultivée qu'est Marguerite a l'intention d'écrire de très longs ouvrages. En ce qui concerne les textes sur la vie de l'empereur Hadrien, l'auteur se débarrasse totalement des versions antérieures, jugées maladroites. En revanche, en ce qui concerne *Remous*, elle arrive presque à le publier, selon ce qu'elle va avouer, soixante ans après, à Mathieu Galey:

"Pour *Remous*, je suis allée plus loin, presque jusqu'à la publication, c'est-à-dire que j'ai fait d'énormes ébauches d'un roman qui aurait couvert plusieurs époques. C'eût été *Archives du Nord* en même temps que *L'Œuvre au Noir*, et plusieurs personnages imaginaires, dans lesquels je voulais représenter des sommets humains, y jouaient un rôle. Et puis, quand j'ai relu cette ébauche, à l'âge de vingt-huit ans, je me suis rendu compte que cela ne tenait pas debout, que les lacunes étaient formidables et que je n'aurais pas pu les remplir." (YOURCENAR, *Yeux*, p.56)

Quoiqu'incomplète pour devenir un véritable livre, cette ébauche n'est pas vaine. De "cet immense roman irréalisable et irréalisé" (*Chronologie*, p. XV) d'autres projets sortiront: d'abord celui de *La Mort conduit l'attelage*, puis, bien plus tard, les esquisses des deux premiers volumes de la trilogie qui sera intitulée *Le Labyrinthe du monde*.

La Mort conduit l'attelage: "D'après Dürer"

Au début des années trente, Marguerite de Crayencour abandonne son pseudonyme un peu androgyne *Marg Yourcenar* pour adopter celui sous lequel elle sera mondialement connue: Marguerite Yourcenar. Stimulée par la réception positive de son *Alexis ou le Traité du vain combat* (1929), elle publie une pièce de théâtre, quelques poèmes et un nouveau roman intitulé *La Nouvelle Eurydice* (1931). Entre 1932 et 1933, elle retouche certains récits appartenant à l'ample fresque romanesque qu'est *Remous*. Ces récits deviennent alors trois nouvelles intitulées "D'après Dürer", "D'après Greco" et "D'après Rembrandt" (*Chronologie*, p. XVIII-XIX). À la mémoire de M. de Crayencour (décédé en 1929), les nouvelles sont publiées en 1934 chez Grasset sous le titre de *La Mort conduit l'attelage*.

“Ces trois récits, unifiés et en même temps contrastés entre eux par des titres trouvés après coup (*D’après Dürer, D’après Greco, D’après Rembrandt*), n’étaient d’ailleurs que trois fragments isolés d’un énorme roman conçu et en partie fiévreusement composé entre 1921 et 1925, entre ma dix-huitième et ma vingt-deuxième année. De ce qui eût été une ample fresque romanesque [*Remous*] s’étalant sur plusieurs siècles et sur plusieurs groupes humains reliés entre eux soit par les liens du sang, soit par ceux de l’esprit, les quelque quarante pages d’abord simplement intitulées *Zénon* formaient le premier chapitre. Ce roman trop ambitieux fut pour quelque temps mené de pair avec les premières ébauches d’un autre ouvrage, celui qui allait devenir plus tard *Mémoires d’Hadrien*. Je renonçai provisoirement à tous deux vers 1926, et les trois fragments déjà cités, devenus à eux seuls *La Mort conduit l’attelage*, parurent à peu près inchangés en 1934, augmentés seulement, en ce qui concerne l’épisode de *Zénon*, d’une dizaine de pages [...]” (YOURCENAR, “Note”, p. 837)

Dans sa vieillesse, Marguerite Yourcenar raconte encore les sources qui ont inspiré ce projet de *La Mort conduit l’attelage*:

“Il y a eu d’abord mon intérêt pour ce que je savais des chronologies familiales, des villes où j’avais passé mon enfance. Un jour, je me suis aperçue tout d’un coup que tout cela pouvait se rejoindre pour donner un univers humain.

J’ai, entre autres, trouvé dans la bibliothèque de ma famille paternelle un livre intitulé *Mémoires anonymes sur les troubles des Pays-Bas*, qui est une réimpression du XIX^e siècle d’un texte en vieux français [...]. J’avais pris des notes dès ma dix-huitième année. À cet âge là, j’ai lu un certain nombre de documents généalogiques [...] et parmi eux j’ai trouvé quelqu’un qui s’appelait *Zénon*, quelqu’un qui s’appelait *Vivine*, quelqu’un qui s’appelait *Jacqueline Bell*. Ces noms, pas rares en Flandre à l’époque, m’ont fait rêver, mais, à ce moment-là, j’envisageais, je crois, une série d’évocations d’êtres humains vus à travers des générations [...]. Bien entendu, j’ai aussi étudié les auteurs illustres ou moins illustres de la Renaissance.” (YOURCENAR, *Yeux*, p. 157-158)

Compte tenu de l’impossibilité d’obtenir une copie intégrale de cet ouvrage qui est depuis longtemps épuisé, j’ai eu accès seulement à la nouvelle intitulée “D’après Dürer”¹, de sorte que je dois me borner à donner des informations concernant ce premier récit de *La Mort conduit l’attelage*.

¹ Je tiens ici à remercier très chaleureusement Mme Ana Lúcia Silva Paranhos: c’est grâce à ses efforts inlassables que j’ai pu consulter le texte de “D’après Dürer” (le seul exemplaire de *La Mort conduit l’attelage* qu’elle a réussi à localiser dans une bibliothèque française étant malheureusement incomplet).

La réception de *La mort conduit l'attelage*

“*La Mort conduit l'attelage* fut à l'époque très bien reçu par la critique” se souviendra plus tard Marguerite Yourcenar, ajoutant: “certains de ces articles, relus, m'emplissent encore de gratitude” (YOURCENAR, *Note*, p. 837-838).

En effet, l'écrivain et critique littéraire Edmond Jaloux, qui deviendra un cher ami de Yourcenar, est bien réceptif à cet ouvrage, comme il l'avait déjà été par rapport à *Alexis*. Il souligne le caractère d'actualité présente dans la mise en contexte historique faite par Marguerite Yourcenar dans les nouvelles:

“Madame Yourcenar se sent merveilleusement à l'aise, soit dans certaines époques du Moyen Âge, soit dans le début de la Renaissance [...]. Mais [elle] ne se tourne pas vers le passé pour faire de la reconstitution historique. Elle n'a l'âme ni d'une archéologue, ni d'un chartiste, ni d'un drapier. Et peut-être pas précisément d'un psychologue. Son but est de peindre des images de la vie humaine et de nous montrer que ces images sont toujours les mêmes, malgré les différences extérieures de costumes, d'usages, et malgré la multitude des formes que prennent le fanatisme, la bêtise et la cruauté.” (JALOUX, cité par SAVIGNEAU, p. 157)

Edmond Jaloux fait noter aussi que Yourcenar est un auteur singulier, “chez lequel au moins on ne trouve aucune des modes, ni des procédés qui sont de règle chez tant d'écrivains” (JALOUX, cité par SAVIGNEAU, p. 157). Néanmoins, il reproche un certain manque de netteté dans le récit yourcenarien, fait qui n'arrive pas, d'après lui, à diminuer la valeur de *La Mort conduit l'attelage*.

En revanche, le critique de la revue catholique *Études*, Louis de Mondadon, est très dur envers l'ouvrage de Yourcenar, en faisant une âpre évaluation:

“Il faudrait, tant elles renferment d'énigmes, un long commentaire pour expliquer les trois nouvelles où Madame Yourcenar a voulu, si je ne me trompe, symboliser, d'après Dürer, Greco et Rembrandt, divers aspects de la Renaissance impie et luxurieuse [...] J'ajoute que les vices répugnants de tel ou tel personnage obligeront, même si l'on a compris, à condamner.” (MONDADON, cité par SAVIGNEAU, p. 156-157)

Même si du point de vue général *La Mort conduit l'attelage* plaît à la critique, le livre ne satisfait pas l'esprit inquiet et de plus en plus exigeant de Yourcenar (“l'auteur d'un livre a ses raisons pour être plus sévère que ses juges: il est seul à savoir ce qu'il aurait voulu et dû faire”, YOURCENAR, *Note*, p. 838). De fait, elle considère ce texte comme

“si imparfait, et surtout si maigre, si peu développé et si vaguement motivé, particulièrement en ce qui concernait Zénon et Nathanaël, qu’il me parût aujourd’hui admirable qu’en dépit de tant de lacunes et de tant de bavures, un critique à l’époque ait pu reconnaître et nommer le thème de chaque partie de la trilogie: l’esprit, le corps, l’âme. Je n’y avais pas pensé moi-même.” (YOURCENAR, *Carnets*, p. 852)

Elle interdira plus tard la réédition de l’ouvrage.

Mémoires d’Hadrien

Au début des années quarante, Yourcenar habite Hartford, Connecticut, aux États-Unis, car son amie Grace Frick est devenue directrice d’un collège féminin nouvellement créé dans cette ville. Yourcenar est loin d’exercer l’activité qui lui plaît de plus: écrire. À part quelques articles et essais qu’elle écrit, sa production littéraire est presque nulle. Pour la première fois de sa vie, Marguerite est obligée de trouver un emploi. En 1942, bien que dépourvue d’un diplôme universitaire, elle signe un contrat pour enseigner le français au Sarah Lawrence College, une université aux idées libérales située au nord de New York.

À partir de l’été 1942, quand Grace et Marguerite commencent à séjourner dans l’île des Monts-Déserts au Maine, l’écrivain reprend son activité littéraire. Elle conçoit alors des drames et se dédie aussi à des traductions. À la fin de 1948, Yourcenar reçoit par les mains de son ami Jacques Kayaloff une malle (ou des caisses, il y a plus d’une version pour cet épisode, les dates varient aussi) qu’elle avait abandonnée jadis dans un hôtel à Lausanne. Comme on l’a vu dans le chapitre précédent, la malle contient plusieurs papiers personnels, y inclus quelques pages d’une ébauche sur la vie de l’empereur Hadrien, rédigées vers 1937. Désormais, elle se dédie à la rédaction d’un ouvrage sur Hadrien. En décembre 1948, elle compose encore la première partie du livre, intitulée “Animula, vagula, blandula”. Au printemps 1949, elle écrit des séquences qui évoquent la jeunesse de l’empereur. Après juin 1949, elle suspend ses activités au Sarah Lawrence College pour se dédier intégralement aux recherches concernant la vie d’Hadrien et à l’écriture de l’ouvrage. En 1951, Yourcenar raconte, dans une lettre à l’écrivain allemand Joseph Breitbach, ce côté insolite de la genèse de son plus récent ouvrage, *Mémoires d’Hadrien*, qui paraît peu après:

“Ce livre lui-même a une longue histoire: je l’ai commencé il y a plus de vingt ans, à l’époque de la vie où l’on a de ces imprudences, et de ces insuffisances. J’ai pourtant eu la sagesse de brûler les deux premières versions, qui

demeuraient toutes extérieures. Mais j’ai continué d’y penser. En 1936, j’ai recommencé à l’écrire, sous la forme qu’il garde encore aujourd’hui: celle de mémoires, ou de testament, d’un homme réexaminant sa vie dans les perspectives de la mort toute proche. Mais je ne suis pas allée plus loin que les quinze premières pages, et je m’en réjouis aujourd’hui: je n’étais pas assez mûre, à l’époque, pour ce projet trop vaste. Il y a eu entretemps, pour moi, une douzaine d’années fort remplies, souvent difficiles, durant lesquelles j’avais renoncé à ce projet, et croyais même l’avoir oublié. En 1949, le manuscrit de 1936, que je croyais perdu, m’est arrivé d’Europe au fond d’une malle. J’ai compris que rien ne m’importait plus que de le continuer, et je n’ai rien fait d’autre depuis près de deux ans et demi. Bien entendu, au cours de ce nouveau travail, les quinze pages d’autrefois, le noyau ancien, ont elles-mêmes été dissoutes.” (YOURCENAR, *Lettres*, p. 99-100)

Le roman paraît en 1951 chez Plon, connaissant un énorme succès et consacrant Marguerite Yourcenar comme un grand auteur de la langue française.

Yourcenar reprend *La Mort conduit l’attelage*

En 1954, à Fayence (Var, France), dans une maison prêtée par son ami Everett Austen, Yourcenar compose un essai nommé *Humanisme et hermétisme chez Thomas Mann*. En réponse à une lettre élogieuse que Thomas Mann lui-même lui adresse en février 1955, quand elle vient d’envoyer cette étude à l’éditeur, Yourcenar ne cache pas son admiration pour l’écrivain, qu’elle appelle *Maître*:

“[...] j’y travaillais depuis plusieurs semaines, dans un petit village de Provence, et sans avoir là en ma possession aucun de vos livres, mais je les ai si souvent lus et relus que certains sont devenus une part de moi-même, et que je pouvais oser me passer ainsi de leur présence. Votre lettre donnait subitement une sorte de réalité à un dialogue entre nous auquel j’avais consacré une partie de l’hiver.” (YOURCENAR, *Lettres*, p. 143-144)

Dans ce travail, publié la même année dans *l’Hommage de la France à Thomas Mann* (1955) et qu’elle amplifiera plus tard, Yourcenar développe le thème d’un humanisme qui était, jusque Mann, méconnu dans la littérature. Yourcenar classe l’œuvre de Mann comme appartenant à “la catégorie très rare du classique moderne” (YOURCENAR, “Humanisme”, p. 165), considérant qu’un nouveau regard sur l’humanisme pousse certains personnages, tel Hans Castorp dans *La Montagne magique*, vers l’expérience d’une chute dans l’abîme:

“[...] les simples et rassurantes notions d’équilibre, de santé, de bonheur, si importantes pour le vieil humanisme gréco-latin de type traditionnel, sont

également absentes de cet humanisme qui passe par l'abîme. Le désir, la maladie, la mort, et, par un audacieux paradoxe, la pensée elle-même, dont l'action corrodante détruit petit à petit son support de chair, sont pour Mann l'équivalent des ferments et des dissolvants d'une sorte de transmutation alchimique: ils remettent bon gré mal gré 'l'image humaine d'eau et d'albumine' en contact avec son milieu originel, qui est l'univers." (YOURCENAR, "Humanisme", p. 169)

Inspirée de cette vision de l'humanisme présente chez Mann (dont l'œuvre est, pour elle, "digne de servir à la fois de pierre de touche et d'aliment", YOURCENAR, "Humanisme", p. 165), Yourcenar décide de travailler une nouvelle rédaction de *La Mort conduit l'attelage*. Ainsi, toujours en 1955, elle reprend Zénon et d'autres personnages de l'ancien "D'après Dürer".

Vers *L'Œuvre au Noir*

Ce qui devait être d'abord une retouche devient le projet d'un grand livre dans lequel elle est déjà entièrement plongée, d'après un extrait d'une lettre que Marguerite envoie à une ancienne amie, Louise de Borchgrave (Loulou), en mars 1956:

"[...] nous sommes retenues ici [Maine] plus longtemps que je n'avais cru par mon désir d'achever, ou du moins de pousser beaucoup plus avant, un roman de dimensions considérables auquel je travaille depuis l'an dernier, et quand nous nous remettrons en route cet été, nous irons sans doute d'abord en Angleterre et en Hollande, que j'ai besoin de revoir pour ce livre [...]. Pour le moment, je ne suis pas tout à fait comme tu pourrais le croire dans l'île des Monts-Déserts aux États-Unis, mais quelque part entre Innsbruck et Ratisbonne vers 1551." (YOURCENAR, *Lettres*, p.147-148)

Pendant l'année 1956, elle rédige le chapitre intitulé "La conversation à Innsbruck", conçu comme le centre de ce nouvel ouvrage. Deux mois passés en Hollande et en Belgique (où elle fait d'"assez épuisantes randonnées" YOURCENAR, *Lettres*, p.160), plus des séjours en Rhénanie et à Münster, ajoutent des éléments à la composition de cet ouvrage encore sans titre. Elle est en Belgique lors de la révolte à Budapest et de l'affaire de Suez, faits qui vont influencer profondément l'auteur:

"Et c'est durant la très mauvaise année 1956 que je me suis remise à ce projet. Rappelez-vous: Suez, Budapest, l'Algérie... J'ai senti à quel point il devenait facile d'évoquer ce désordre, ces rideaux de fer du XVI^e siècle entre l'Europe

catholique et l'Europe protestante, et le drame de ceux qui n'appartenaient à aucune des deux et fuyaient de l'une à l'autre." (YOURCENAR, *Yeux*, p. 160)

Vers 1957-1958, après avoir écrit une centaine de pages, Yourcenar cherche un titre pour l'ouvrage, sans rien trouver de satisfaisant. Le choix pour la formule alchimique *l'Œuvre au noir* est encore incertain:

"La nuit obscure relevait trop typiquement du domaine mystique, et chrétien. Mais la formule *l'Œuvre au noir* figure déjà en 56-57 dans mon étude sur Thomas Mann²; elle flottait vaguement dans mon esprit. Vaguement, parce qu'au départ je voulais d'abord voir ce qui arriverait à Zénon." (YOURCENAR, *Yeux*, p. 163)

Le processus d'écriture est intermittent jusqu'en 1962, entremêlé d'autres travaux, comme la recomposition de son roman *Denier du rêve* (Grasset, 1934) dont la version définitive, remaniée, paraît en 1959 chez Plon. À partir de septembre 1962, Yourcenar se consacre entièrement à des lectures relatives à la Renaissance et aux sujets d'intérêt de son personnage Zénon, comme l'alchimie, la philosophie et la médecine. Elle prend au sérieux toute recherche se rapportant à cet ouvrage, d'une manière parfois épuisante, comme elle l'expliquera plus tard, en 1967, dans une lettre à Dominique de Ménénil, directeur du département d'histoire de l'art de l'université Saint-Thomas (Texas):

"Les diverses recherches que j'ai faites, sur des sujets très variés, pour certains de mes ouvrages, ont été entièrement faites par moi, et dans le cas de textes romanesques d'une longueur considérable, comme les Mémoires d'Hadrien et l'ouvrage que je compte voir paraître en 1968 sur certains aspects du XVI^e siècle, ces recherches ont pris une très longue partie de ma vie [...]. Je ne prétends pas que la recherche ainsi conçue évite l'erreur, mais l'obligation de passer et de repasser, même matériellement, sur les mêmes documents, les mêmes textes et les mêmes notes la rend parfois finalement décelable, et réparable, et surtout permet à l'auteur jusqu'au bout cette ré-examen des faits, cette dialectique des conclusions acceptées, puis rejetées ou acceptées à nouveau, qui me paraît seule salubre." (YOURCENAR, *Lettres*, p.333-334)

Par les recherches historiques, Yourcenar essaye de rendre son récit plus véridique:

"le romancier [...], pour donner à son personnage fictif cette réalité spécifique, conditionnée par le temps et le lieu, faute de quoi le 'roman historique' n'est qu'un bal costumé réussi ou non, il n'a à son service que les faits et les dates de la vie passée, c'est-à-dire l'Histoire." (YOURCENAR, *Note*, p. 839)

² "*L'œuvre au noir*: le vieux terme des philosophes alchimistes convient à cette peinture par Mann des dissolutions et des résolutions de la substance humaine" (YOURCENAR, *Humanisme*, p. 186).

Parmi les diverses lectures qu'elle entreprend afin de recréer l'époque où vit Zénon, Yourcenar signale dans les "Carnets de notes de *L'Œuvre au Noir*" et dans la "Note de l'auteur" qui suivent cet ouvrage: les *Mémoires* du médecin Ambroise Paré, les *Cahiers* de Léonard de Vinci (aussi de nombreuses études sur les expérimentations scientifiques faites par celui-ci), des ouvrages sur l'alchimie (ceux de Jung et de Berthelot par exemple), les *Tragiques* d'Agrippa d'Aubigné, les *Mémoires* de Marguerite de Navarre, *Mémoires anonymes sur les troubles des Pays-Bas* (édités par J. B. Blaes), outre des procès-verbaux comme celui qu'a subi Campanella. Le lecteur intéressé sur les recherches faites par Yourcenar sur le XVI^e siècle³ et sur les parallèles qu'elle établit entre Zénon et certains personnages historiques peut consulter les "Carnets de Notes de *L'Œuvre au Noir*" et la surtout la "Note de l'auteur" qui suit l'ouvrage.

En février 1964, elle finit la rédaction de la première partie de l'ouvrage, intitulée "La vie errante". En mars, elle part en Europe: elle séjourne en Pologne, en Tchécoslovaquie, en Autriche et en Italie. À Salzbourg, elle entreprend la deuxième partie du livre, "La vie immobile". Lors de ce voyage, l'auteur conçoit un personnage qui modifie les plans qu'elle avait pour Zénon, celui du prieur des Cordeliers.

"Du reste, toute la fin du livre a pris un tour vraiment inattendu pour moi, et pour Zénon quand il a rencontré le prieur des Cordeliers [...] En quittant les États-Unis pour la Pologne — c'était en 1964 — j'avais terminé un chapitre [...]. Puis j'avais amorcé le chapitre suivant où on lui offrait [à Zénon], à Senlis, une place dans le carosse du Prieur des Cordeliers, qui revenait d'un chapitre de son Ordre [...]. Et sur le chemin du retour, je me suis retrouvée en Autriche, et là, subitement, j'ai eu envie d'aller à l'église des Franciscains de Salzbourg qui est très belle. Je me suis assise là, j'ai assisté à la grand-messe... Et j'ai littéralement vu entrer, dans ma pensée [...] le prieur des Cordeliers. Ce personnage qui n'existait encore que dans une seule phrase du livre, tout d'un coup il était là, très vivant, il avait beaucoup à me dire. C'est ainsi que le livre, au lieu de se terminer en dix pages, en a eu deux cents de plus." (YOURCENAR, *Yeux*, p. 166-167)

La même année, 1964, elle publie les chapitres nommés "Les derniers voyages de Zénon" et "La conversation à Innsbruck" dans *Livres de France*⁴ et dans *La Nouvelle Revue française*⁵ respectivement. L'année suivante, elle publie celui de "La mort à Münster" aussi

³ Sur ce sujet, le lecteur peut aussi trouver des références assez riches dans VERGNIOLLE DE CHANTAL, Henri. "La Voix du XVI^e siècle dans *L'Œuvre au Noir* de Marguerite Yourcenar". *Bulletin de la S.I.E.Y.*, n. 20 (déc. 1999), p. 137-141

⁴ "Les derniers voyages de Zénon", *Livres de France*, n. 5, mai 1964, p. 8-10

⁵ "La conversation à Innsbruck", *La Nouvelle Revue française*, n. 141, septembre 1964, p. 399-419

dans *La Nouvelle Revue française*⁶ et celui intitulé “Les temps troublés” dans la *Revue générale belge*⁷.

Après la conclusion du roman en 1965, il y a un retard dans la publication en raison d’un litige entre Yourcenar et la maison Plon, son éditeur à l’époque. En mai 1968, en pleine révolte parisienne, *L’Œuvre au Noir* paraît chez Gallimard. Malgré la crise qu’éprouve la France, le livre reçoit un large accueil. En novembre, *L’Œuvre au Noir* remporte le prix Fémina.

À la fin des années soixante-dix, interviewée par Matthieu Galey, Yourcenar doit répondre sur le sentiment de l’auteur devant l’œuvre accomplie :

“On a d’abord le sentiment qu’on s’est tiré d’affaire, qu’on s’était proposé d’accomplir un travail long et difficile et que, par bonheur, il ne s’est rien passé qui vous ait empêché d’arriver jusqu’au bout. Voilà, c’est fait. Je crois que c’est le sentiment le plus simple qu’on ait. Ensuite on sent un vide, un grand vide, bien sûr. Mais Zénon, lui, existait. Il continue d’exister...” (YOURCENAR, *Yeux*, p. 177-178)

Parallèle entre “D’après Dürer” et *L’Œuvre au Noir*

“Je vous envoie ci-joint une page du roman auquel je travaille en ce moment (*L’Œuvre au Noir, La Mort conduit l’attelage*). Ce long roman lui-même est en un sens une refonte, le thème principal et l’agencement de certaines scènes étant repris à une nouvelle publiée par moi en 1934 et écrite bien des années plus tôt.” (YOURCENAR, *Lettres*, p.248, au philosophe Jean Grenier en février 1964)

L’Œuvre au Noir, ainsi que *Mémoires d’Hadrien*, s’est construit, d’après Yourcenar, au cours des années “par travaux de terrassement successifs, jusqu’à ce qu’enfin, dans les deux cas [*L’Œuvre au Noir* et *Mémoires d’Hadrien*], l’ouvrage ait été composé et parachevé d’un seul élan” (YOURCENAR, *Note*, p. 839). Les couches se superposent jusqu’à ce que le résultat soit satisfaisant pour l’auteur, mais sans effacer tous les vestiges de l’ouvrage qui a servi d’embryon. Ainsi, Yourcenar fait noter les traces de “D’après Dürer” qu’elle maintient dans *L’Œuvre au Noir* :

“Une douzaine de pages tout au plus sur les cinquante d’autrefois subsistent modifiées et comme émietées dans le long roman d’aujourd’hui, mais l’affabulation qui mène Zénon de sa naissance illégitime à Bruges à sa mort

⁶ “La mort à Münster”, *La Nouvelle Revue française*, n.149, mai 1965, p. 859-875

⁷ “Les temps troublés”, *Revue générale belge*, n. 6, juin 1965, p. 15-30

dans une geôle de cette même ville est dans ses grandes lignes demeurée telle quelle. La première partie de *L'Œuvre au Noir*, “La vie errante”, suit d’assez près le plan du *Zénon-D’après Dürer* de 1921-1934; la seconde et la troisième partie, “La vie immobile” et “La prison” sont tout entières déduites des six dernières pages de ce texte d’il y a plus de quarante ans.” (YOURCENAR, *Note*, p. 838)

Ainsi, on peut vérifier un rapport linéaire entre la nouvelle intitulée “D’après Dürer” et la première partie de *L'Œuvre au Noir*, intitulée “La vie errante”. Bien que “D’après Dürer” ne soit pas divisé en chapitres, le texte est entrecoupé par des espaces en blanc qui visent à faire une distinction entre chacune des parties qui se suivent. J’ai donc pu identifier treize parties ou blocs dans la nouvelle qui compte quatre-vingt-deux pages. En ce qui concerne les sujets qui sont traités, les onze premiers blocs de “D’après Dürer” correspondent, à part certains détails relatifs aux personnages, linéairement aux onze chapitres de “La vie errante”.

De ce fait, le premier bloc (quatre pages et demi) devient, dans *L'Œuvre au Noir*, le chapitre intitulé “Le grand chemin” (9 pages). Des trois blocs suivants (au total 11 pages) naît le chapitre intitulé “Les enfances de Zénon” (20 pages). Le cinquième bloc (5 pages) est la source du chapitre intitulé “La fête à Dranoutre” (14 pages) qui est précédé de celui intitulé “Les loisirs de l’été” (dont ses onze pages n’ont pas de corrélation directe avec les blocs de “D’après Dürer”, sauf en ce qui concerne un paragraphe emprunté à la fin du quatrième bloc). Au sixième bloc (presque six pages) correspond le chapitre nommé “Le départ de Bruges” (7 pages). Le septième bloc (seulement une page et demi) fait naître “La voix publique” (quatre pages et demi).

Dans *L'Œuvre au Noir*, le chapitre intitulé “La mort à Münster” (27 pages) présente quelques différences importantes par rapport au huitième bloc de “D’après Dürer” (9 pages): le drame anabaptiste que vivent Simon et Hilzonde se passe, dans la première version, à Harleem, pas à Münster; le couple a deux enfants, Dorothée et Martha, au lieu d’une seule; et Salomé, la sœur de Simon, que “les fièvres religieuses n’avaient jamais brûlé” (YOURCENAR, *Dürer*, p. 46) devient “l’idolâtre” qui “ne pouvait proférer trois phrases sans appeler à l’aide la Vierge et tous les saints de Cologne” (L’ON⁸, p. 106). Quant au chapitre intitulé “Les Fugger de Cologne” (presque 25 pages), il naît du neuvième bloc de “D’après Dürer” (10 pages).

Au dixième bloc, le plus long de la nouvelle (12 pages), correspond le dense chapitre intitulé “La conversation à Innsbruck”, le chapitre le plus long de cette première partie de

⁸ L’ON est l’abréviation que j’ai choisie pour désigner l’édition du roman que j’ai utilisée: YOURCENAR, Marguerite. *L'Œuvre au Noir*. Paris: Gallimard, coll. “Folio”, 1968. 511 p. Toute apparition de cette abréviation renvoie à cette référence bibliographique.

L'Œuvre au Noir (34 pages). Le bloc suivant (4 pages) est l'embryon du chapitre intitulé "La carrière d'Henri-Maximilien" (7 pages).

Le douzième bloc (4 pages) n'est pas repris dans *L'Œuvre au Noir*: il montre une destinée différente pour Martha Fugger. Quant au treizième bloc (les six dernières pages de la nouvelle), plusieurs de ses éléments vont aboutir aux deux autres parties (252 pages) du roman de 1968. Si dans "D'après Dürer", le cadavre de Zénon (qui "s'était poignardé dans sa prison", YOURCENAR, *Dürer*, p. 81) est attaché au bûcher et le mort est brûlé avec les moines condamnés, dans *L'Œuvre au Noir* on ne sait pas quelle est la suite au "bruit suraigu de porte qui s'ouvre" (L'ON, p. 443) lors du suicide de Zénon.

Dans les "Carnets de notes de *L'Œuvre au Noir*" dont la plupart des notes ont été rédigées entre 1965 et 1968, quelques-unes étant postérieures, Yourcenar synthétise les différences entre le noyau initial qu'est "D'après Dürer" et *L'Œuvre au Noir*:

"À part l'approfondissement des thèmes, l'invention de détails liant l'action, et la suppression de naïves erreurs historiques, je note entre le maladroit mais ardent "D'après Dürer", et la présente *Œuvre au Noir* les changements suivants:

Moins de sympathie pour la réforme calviniste; la sympathie dans *L'Œuvre au Noir* ne va qu'à ce réformé d'extrême-gauche qu'est Simon. Le calvinisme est traité avec ironie pour la dureté de ses pratiques et de ses croyances bien que la foi de l'adolescente Martha soit noble, et que Martha se détériore en l'abandonnant.

Moins de sympathie pour la réforme luthérienne, vue à travers l'indignation du groupe anabaptiste et l'hostilité philosophique de Zénon. Les excès dans les deux camps (catholique et protestant) beaucoup plus marqués.

Sentiment plus nuancé des rapports entre Zénon et l'Église.

Intérêt pour les doctrines de l'hermétisme et de la Kabbale." (YOURCENAR, *Carnets*, p. 855-856)

En ce qui concerne Zénon, Marguerite Yourcenar continue, dans les "Carnets de notes", à différencier l'embryon de 1934 de la version définitive:

"dans la version gauche et encore naïve en 1924 publiée en 1934, Zénon fait encore figure de philosophe libéral ayant toujours la vérité matérialiste et logique de son côté. Conception voisine de celle que les radicaux des années 1880 se faisaient de Giordano Bruno, et également fausse." (YOURCENAR, *Carnets*, p. 860)

"Le fait nouveau (à partir de 1956) apporté à cette conception de la vingtième année, c'est l'insistance sur l'extraordinaire complexité de l'aventure de l'esprit. Zénon se contredisant, retouchant ses vues. Parfois plus spiritualiste

que le chanoine Bartholommé Campanus lui-même.” (YOURCENAR, *Carnets*, p. 863)

Enfin Zénon, ce personnage très cher auquel Yourcenar pense depuis sa vingtième année, qui est remanié, remodelé jusqu’à la perfection “et qu’on ne peut plus détruire, à supposer qu’on veuille le faire”, devient définitivement *Zeno in aeternum* (YOURCENAR, *Carnets*, p. 857-858).

CHAPITRE 3

LA TOILE DE FOND HISTORIQUE DE *L'ŒUVRE AU NOIR*: LA RENAISSANCE ET LE XVI^e SIÈCLE

Quand on étudie *L'Œuvre au Noir* de Marguerite Yourcenar, on ne peut pas ignorer l'importante mise en contexte historique établie par l'auteur. Comme le récit a lieu dans l'Europe du XVI^e siècle et afin de mieux comprendre ces années troublées, il me semble intéressant de présenter en quelques pages un peu de l'histoire européenne pendant ce siècle, en donnant aussi quelques nuances sur la région de la Flandre. Ainsi, mon objectif dans ce chapitre est de dessiner une toile de fond qui puisse situer le lecteur de *L'Œuvre au Noir* et celui du présent mémoire sur les caractéristiques principales de la Renaissance et du XVI^e siècle.

Je propose initialement une brève étude de l'étymologie, de l'usage du mot *Renaissance*, puis j'efforce d'expliquer (ou de suggérer puisque je le fais très rapidement) ce que la Renaissance a représenté sur le plan de la culture, de la civilisation, et sur celui de la science. Ensuite, consciente de l'impossibilité de travailler en profondeur cette période, j'essaye d'étudier quelques aspects que je considère comme les plus significatifs pour la compréhension du cadre historique de la Renaissance: d'abord la situation socio-économique, ensuite la situation politique, enfin les questions religieuses qui ont été déterminantes dans la formation d'une nouvelle pensée occidentale.

LE MOT *RENAISSANCE*: SON ÉTYMOLOGIE

Le mot *renaissance* a des racines religieuses. Il correspond au mot grec *palingénésie*¹ et possède tout d'abord un sens de régénération, comme celle qui nous est fournie par le

¹ Le mot *palingénésie* (XVI^e siècle) est emprunté au bas latin *palingenesia* dont les racines grecques sont *genesis*, naissance, et *palin*, de nouveau (DAUZAT, "palingénésie", p. 525). Dans la philosophie stoïcienne, la palingénésie correspond à un retour périodique éternel des mêmes événements de même qu'à une renaissance des êtres ou des sociétés conçue comme source d'évolution et de perfectionnement (ROBERT, p. 1571).

baptême ou par la pénitence. Cela ne veut pas dire “une résurrection, ni un retour, mais un recommencement sur de nouvelles bases” (FAURE, p. 5): on renaît à une nouvelle vie par la Grâce, comme le prêchait saint Jean-Baptiste² au début de l’ère chrétienne.

D’après Nicole Lemaître, la première occurrence littéraire de ce mot (*renaissance*) en langue française se trouve dans le *Miracle de Notre-Dame* (1363). Dans l’épisode XXI, intitulé “Miracle de Barlaam et Josaphat” (PARIS, ROBERT), le mot *renaissance* est un terme théologique qui, selon la même étude, désigne le “passage vers le salut après le baptême” (LEMAÎTRE, *Penser la Renaissance*).

Dès le début du XV^e siècle, des humanistes italiens parlent d’une résurrection des lettres et des arts inspirée de l’Antiquité, cependant sans utiliser un mot spécifique qui puisse définir ce renouveau (DELUMEAU, *Civilisation*, p. 494-495).

Au seizième siècle, le mot *renaissance* prend déjà un sens de récupération face à la déchéance, non seulement de l’être humain mais encore des choses et sans doute des valeurs. Paul Faure souligne l’existence d’une formule qui se trouve dans une estampe datée de 1535: *Multa renascentur que nunc cecidere*, “bien des choses renaîtront qui se trouvent déchues” (FAURE, p. 6)³. À la même époque, le nom *renaissance* acquiert, d’après Alain Rey, une valeur laïque quand il correspond à l’action de *pousser de nouveau* lorsqu’on parle d’un végétal ou des cheveux (REY, p. 1763).

En 1550, l’architecte, peintre et écrivain Giorgio Vasari publie *Le vite de’ più eccellenti pittori, scultori e architetti* (que l’historien Jean Delumeau traduit ainsi: *Vies des plus grands architectes, peintres et sculpteurs italiens depuis Cimabue jusqu’à notre époque*). Dans ce livre considéré comme son ouvrage majeur sur l’histoire de l’art, Vasari emploie le mot *rinascita* afin de désigner le renouvellement artistique qui avait lieu en Italie depuis le XIII^e siècle. Ainsi, d’après Jean Delumeau, le propos de Vasari est de “suivre l’art italien depuis son réveil — sa *rinascita* — jusqu’à son sublime épanouissement à l’époque de Michel-Ange”, renouveau qu’il divise en trois périodes distinctes. Dans la première période, il étudie des artistes comme Cimabue (1240-1302), Duccio (1225-1319), Giotto (1266-1337); dans la deuxième, consacrée au XV^e siècle, Vasari se penche sur des peintres comme Filippo Brunelleschi (1377-1446) et Donatello (1383-1466). La troisième période de l’art italien correspond, pour Vasari, à la perfection dont Michelangelo Buonarroti (1475-1564, son contemporain et ami) est le meilleur exemple (DELUMEAU, *Civilisation*, p. 82). Vasari voit

² Jean-Baptiste prêchait au bord du Jourdain le baptême du repentir pour la rémission des péchés (BIBLE, *Luc*, 3, 3).

³ Cette estampe appartient à l’institut d’art et d’archéologie de Paris (FAURE, p. 6).

en Michel-Ange “un génie incomparable tel que l’histoire n’en avait jamais connu avant lui” (DELUMEAU, *Civilisation*, p. 111).

Toutefois, en France, le mot *renaissance* n’a pas encore au XVI^e siècle l’acception qui lui est attribuée aujourd’hui. Même si le verbe *renaître* est souvent associé à l’impulsion que François I^{er} donne aux lettres et aux arts, les verbes *restituer* et *restaurer* sont aussi employés dans le même sens (REY, p. 1764).

C’est l’historien Jules Michelet qui introduit, au XIX^e siècle, le mot *Renaissance* (avec une majuscule) dans le cadre de la terminologie historique (c’est le titre de son livre: *La Renaissance*, 1855). Cinq ans plus tard, dans *Die Kultur der Renaissance in Italien (La Civilisation de la Renaissance en Italie*, 1860), Jakob Burckhardt va consacrer cet usage. Selon Delumeau, Michelet et Burckhardt donnent au mot *Renaissance* une acception beaucoup plus large que celle que lui attribuaient les humanistes (DELUMEAU, *Civilisation*, 495). Dès lors, le mot *Renaissance* s’applique au mouvement social et culturel qui a bouleversé l’art, la pensée et l’organisation occidentaux aux XV^e et XVI^e siècles (REY, p. 1764). Puis, ce mot va désigner la période de l’histoire européenne qui commence au XIV^e siècle en Italie et un ou deux siècles plus tard dans le reste de l’Europe.

LA RENAISSANCE: UNE “CONSCIENCE HISTORIQUE”, UNE “CULTURAL REBIRTH”, UNE “DÉCOUVERTE DE L’HOMME ET DU MONDE”

Dans le cadre des études historiques, le mot *Renaissance* fait référence, de manière générale, à la période allant du XIV^e ou du XV^e siècle⁴ à la fin du XVI^e siècle, période caractérisée par un essor intellectuel et esthétique provoqué par le retour aux idées et à l’art antiques gréco-latins (ROBERT, “Renaissance”, p. 1926).

Qu’est-ce que la Renaissance? Au XIX^e siècle, Burckhardt montre la Renaissance comme l’apogée de la civilisation italienne. Selon lui, cet essor n’est pas restreint à l’architecture, à la sculpture ou à la peinture. Il voit l’État comme une création d’art: en Italie, la foule de corps politiques, de villes et de souverains despotiques a favorisé la formation de l’esprit politique moderne. Pour lui, “c’est là que l’esprit politique moderne apparaît pour la première fois, livré sans contrainte à ses propres instincts, [...] c’est l’État apparaissant comme une création calculée, voulue, comme une machine savante” (BURCKHARDT, p. 1). Dans la deuxième partie de son ouvrage, Burckhardt met en relief le développement de l’individu pendant la Renaissance italienne. Selon lui, c’est grâce à la nature des États italiens, alors

⁴ Cela varie suivant les pays.

complètement différente de la nature politique des autres nations européennes, que l'homme est devenu l'homme moderne (BURCKHARDT, p. 63). La Renaissance permet *la découverte de l'homme et du monde* (selon l'expression de Michelet que, d'après Klein, Burckhardt rend célèbre⁵). Lorsque l'homme se dévêt du "voile d'ignorance du Moyen Âge" (BURCKHARDT, p.63), il se découvre et s'émancipe en tant qu'individu en opposition à l'idée médiévale de collectivité. Il faut noter aussi l'importance que Burckhardt attribue à ce qu'il appelle une résurrection de l'Antiquité pendant la Renaissance et, par conséquent, à l'influence sur la civilisation italienne de ce retour aux sources anciennes. Même si l'auteur reconnaît que la Renaissance n'est pas une imitation de l'Antiquité, qu'elle est plutôt une "régénération" (BURCKHARDT, p. 81), c'est seulement dans l'Italie du XIV^e siècle que les conditions se montrent favorables pour que cette régénération se produise:

"[...] ce n'est qu'au XIV^e siècle que l'Italie tout entière se passionne réellement pour l'Antiquité. Pour que le fait se produisît, il fallait des conditions d'existence qui ne se rencontraient que dans les villes italiennes: réunion et égalité effective de la noblesse et de la bourgeoisie; formation d'une société qui éprouvait le besoin de cultiver son intelligence et qui en avait le temps et les moyens. Mais, en rompant avec le Moyen Âge et ses erreurs, la culture ne pouvait pas arriver tout à coup, par voie de simple empirisme, à la connaissance du monde physique et du monde intellectuel; il lui fallait un guide, et ce guide, elle le trouvait dans l'Antiquité classique, qui s'offrait à elle avec son trésor de vérité objective et lumineuse [...]. On lui emprunta l'idée et la forme avec reconnaissance, avec admiration; elle fut d'abord l'élément principal de la culture moderne. Grâce à la culture antique retrouvée, les Italiens ne tardèrent pas à devenir le peuple le plus avancé du monde et à sentir leur supériorité sur les autres nations." (BURCKHARDT, p. 81)

Dès lors, la Renaissance a un visage: celui peint par Burckhardt.

Mais quel était le visage que les hommes de la Renaissance attribuaient à la période qu'ils étaient en train de vivre? Les intellectuels de la Renaissance eux-mêmes considèrent le Moyen Âge⁶ comme un règne d'ignorance et d'obscurantisme, le réduisent à un millénaire de barbarie gothique (FAURE, p. 7) où les valeurs classiques ont été éclipsées. Selon Delumeau, Pétrarque (1304-1374) est sans doute le créateur de la notion de *temps obscurs* qui a longtemps caractérisé le Moyen Âge et l'âge que celui-ci classifie comme moderne (la période qui a suivi la conversion de Constantin et dure encore au XIV^e siècle) est une époque

⁵ Michelet, cité par KLEIN dans la postface à BURCKHARDT, p. 301.

⁶ Pour l'historien Robert Mousnier, le terme *Moyen Âge* (employé par les humanistes dès la seconde moitié du XV^e siècle) devient courant au XVI^e siècle pour désigner la période de l'histoire de l'humanité "qui se termine à peu près au siège de Constantinople, en laquelle les humanistes virent voir un âge de barbarie, d'ignorance et de ténèbres, auxquelles succédait la lumière" (MOUSNIER, p. 9).

de barbarie et de ténèbres (DELUMEAU, *Civilisation*, p. 80). Méprisant les siècles précédents, les hommes de la Renaissance attribuent à leur époque une restauration de la Vérité. Il ne s'agit pas de nier l'art et la littérature médiévaux, mais de les tenir pour "indignes d'une grande nation qui veut se renouveler" (FAURE, p. 6). La Renaissance est, en réalité, leur point de rupture. Même si le mot n'est pas employé par les élites italiennes contemporaines de la période, elles ont sans doute conscience d'être en train de faire partie de ce que Paul Johnson appelle une "cultural rebirth" (JOHNSON, p. 3). D'après Delumeau, le terme *renaissance* (*rinascita*) signifie pour Vasari "un témoignage sur la conscience qu'une époque a eue d'elle-même" (DELUMEAU, *Civilisation*, p. 82).

Les hommes de la Renaissance (période qui semble être une "source intarissable d'idées nouvelles", VAN DER MEER, p. 127) allient l'admiration du monde gréco-romain (une "anticomanie", selon Klein dans la postface à Burckhardt) au désir de dépasser les œuvres de l'Antiquité, de sorte que Delumeau affirme que ces hommes ont "souvent la conscience d'y avoir réussi". Pour l'historien, leur but est de "s'inspirer des Anciens pour faire du neuf" et c'est par là qu'ils arrivent à produire un ensemble fécond et original d'œuvres artistiques et littéraires (DELUMEAU, *Civilisation*, p.111). Ainsi, la Renaissance essaie de revoir, de transformer les valeurs gréco-romaines, valeurs enrichies maintenant par l'expérience médiévale, afin d'établir un nouvel ordre, une nouvelle conscience:

"Interposant l'épaisseur des temps obscurs entre l'Antiquité et le nouvel âge d'or, elle [la Renaissance] rejeta définitivement dans le passé, comme quelque chose de révolu, une civilisation dont elle désirait s'inspirer, mais qu'il lui était impossible de ressusciter. La Renaissance a donc été conscience historique. Cette conscience était une nouveauté et le signe d'une mentalité nouvelle. Parce que le christianisme avait imprégné quinze siècles d'histoire européenne, la mythologie ne pouvait plus être qu'un album d'images, d'ailleurs singulièrement riche, et un répertoire d'allégories. Les dieux avaient abandonnés les temples. Quand les ruines antiques apparaissent — et le cas est fréquent — dans une Nativité, elles sont là pour signifier que Jésus en naissant a mis terme à l'époque païenne." (DELUMEAU, *Civilisation*, p. 117)

En contraste à ce moment de redécouverte culturelle, le Moyen Âge demeure longtemps objet de préjugés. Au XVII^e siècle, Boileau juge ces siècles "grossiers". De même les philosophes du XVIII^e siècle, le siècle des Lumières, renforcent l'image du Moyen Âge comme une période de ténèbres. Au XIX^e siècle, ni l'enthousiasme romantique d'Hugo (qui voyait dans le Moyen Âge une "mer de poésie") ni l'admiration de Chateaubriand pour les cathédrales gothiques — des symboles de l'expression artistique médiévale — n'arrivent à

assouplir les contrastes imaginés entre le Moyen Âge et la Renaissance (COTENTIN-REY, p. 13).

Si la plupart des historiens sont d'accord sur la période comprise par la Renaissance, il n'en va pas de même pour la compréhension du passage de l'un à l'autre: y a-t-il eu coupure ou transition? Aujourd'hui, la plupart des historiens tendent à souligner l'absence de coupure entre le Moyen Âge et le *courant d'aspirations nouvelles* de la Renaissance, le passage de l'un à l'autre ne se faisant pas brusquement. Les historiens Robert Mousnier et Jean Delumeau sont de cet avis. Ce dernier croit que les mots *Renaissance* et *Moyen Âge* sont inexacts et équivoques et contribuent à maintenir l'image erronée d'une période de lumière qui succède à un temps d'obscurité (le Moyen Âge est parfois surnommé l'*âge des ténèbres*). Pour Delumeau, le mot *Renaissance* ne peut plus maintenir son sens historique originel, puisque, dans le cadre d'une histoire totale, la Renaissance ne signifie que "*la promotion de l'Occident à l'époque où la civilisation de l'Europe a de façon décisive distancé les civilisations parallèles*" (DELUMEAU, *Civilisation*, p. 7-8, c'est Delumeau qui souligne).

Mais cela, c'est l'opinion de la deuxième moitié du XX^e siècle; c'est différent au XIX^e siècle où c'est seulement dans les dernières décennies que d'autres travaux commencent à réfuter les strictes affirmations de Burckhardt. Dès que des érudits se sont mis à chercher les racines de cet esprit rénovateur dans le sein même de l'*âge des ténèbres*, l'opposition entre les deux époques est devenue plus floue.

Par la suite, Henry Thode dans *Franz von Assisi und die Anfänge der Kunst der Renaissance in Italien* (1885, *Saint François d'Assise et les origines de l'art de la Renaissance en Italie*) exalte la religiosité franciscaine comme source de l'idéologie de la Renaissance, analyse que Sevcenko reprend dans sa petite introduction au sujet. D'après lui, on ne peut pas ignorer l'importance de la spiritualité franciscaine, dont le développement auprès des populaires ("*envolvendo uma atitude mística e ascética, porém voltada para a realidade material do mundo, a contemplação da natureza, o otimismo da vida e a beleza dos elementos*", SEVCENKO, p. 30-31) hausse le Pauvre de Dieu au rang d'humaniste.

Et cette nouvelle période, dans laquelle s'opposent d'un côté le rationalisme et le criticisme, de l'autre la métaphysique et le mysticisme, qui est caractérisée par des paradoxes "*inconciliables*", a possédé pourtant son unité dans ce que Paul Faure appelle un "*unique esprit de liberté*" (FAURE, p. 9-10).

LA SCIENCE PENDANT LA RENAISSANCE: LA LUMIÈRE APRÈS LES TÉNÈBRES OU UN HÉRITAGE NATUREL DE HARDIESSES MÉCONNUES?

La consécration du mot *Renaissance* pour définir la période comprise entre le XV^e siècle et la fin du XVI^e faisait référence tout d'abord à une reprise des valeurs de l'Antiquité, à un retour à celles-ci; d'autre part à l'idée d'une coupure entre l'*âge des ténèbres* et le début de l'ère tenue pour moderne. Il faut pourtant se demander si cette "Antiquité retrouvée" (TATON, p.3) s'oppose réellement à un Moyen Âge conçu comme décadent ou si, en fait, elle n'est que la continuité naturelle d'un processus d'apprentissage qui existait déjà à l'époque médiévale, mais où la tentative d'élucidation des problèmes était parfois étouffée par l'erreur et la peur.

"Comment, à la civilisation des instincts, se superposa la civilisation des objets [...]?", c'est la question que pose René Taton dans l'introduction de son *Histoire générale des sciences*. Pour lui, la civilisation de la Renaissance se déprend de la science spéculative, traditionnelle et livresque pour "la corriger par l'expérience et l'observation" (TATON, p. 3). De même Charles Coury signale, au sujet de la médecine, que, au cours du Moyen Âge, "l'Occident végétait dans un long immobilisme dont il n'a commencé à se dégager que dans les deux siècles qui ont précédé la Renaissance" (COURY, p.965).

Les expressions *corriger* et *végéter* qui se rapportent à un Moyen Âge vide et figé sont peut-être trop fortes et injustes si l'on situe la science dans une historicité qui ne peut pas être dissociée de la démarche naturelle de l'être humain. Au IV^e siècle avant J.-C, en Grèce, Hippocrate de Cos remplace la médecine des asclépiades par celle de l'observation et du rationalisme. Au début de l'ère chrétienne, c'est Galien (v.131-v.201) qui étudie systématiquement l'anatomie animale et rédige de remarquables essais de physiologie expérimentale, surtout de neurophysiologie. Et si Galien n'est pas arrivé à supplanter les dogmatismes d'alors, "il a eu le mérite de faire la synthèse de toutes les acquisitions médicales de l'Antiquité" (COURY, p. 965). Au long du premier millénaire chrétien, ce sont les moines, qui se chargent de copier et de sauvegarder plusieurs trésors de la civilisation antique; grâce à eux, certains classiques grecs et latins n'ont pas disparu, quoique ils aient été déformés. Beaucoup d'entre eux en réalité ont été redécouverts et répandus lors de la période carolingienne (SARTON, p. 128). De même, des esprits explorateurs et téméraires comme Albert le Grand (v.1193-1280) et Roger Bacon (1214-1294) font face au pouvoir pendant le XIII^e siècle. Le premier, maître de Thomas d'Aquin, a annoncé: "a natureza é razão" (DUBY,

Idade Média, p. 242). Le deuxième, son contemporain et également membre du clergé, Bacon, persécuté et emprisonné par sa propre mère l'Église, a ouvert les portes de la méthode expérimentale. Son principal souci est de "ne pas s'en remettre uniquement à l'autorité mais à l'expérience" (ROBERT 2, p. 156). Ces hommes sont des exemples d'un continuuel processus de rupture et d'élaboration de nouveaux concepts.

Et c'est la *physica* de saint Albert le Grand — c'est-à-dire la philosophie naturelle du programme scolastique dont l'étude se partageait entre les disciplines spéculatives (science naturelle théorique) et les disciplines effectives, d'applications utilitaires⁷ — qui va permettre aux penseurs de la Renaissance d'établir la primauté de la Nature.

Certains auteurs, comme Séailles, vont jusqu'à suggérer que, en réalité, le retour aux sources de l'Antiquité pendant la Renaissance pouvait aboutir à un humanisme démesuré et ainsi offrir des dangers: "l'enthousiasme pour les Anciens menaçait de ne substituer à la scolastique que la philologie et l'érudition" (SÉAILLES, p.185-186), c'est-à-dire à rester dans les livres. Mais certains esprits, aussi hardis que les autres, se sont souciés de trouver la science dans les choses, de jeter un regard critique sur les textes anciens, d'y trouver aussi des erreurs et des théories infondées.

Reprenant l'idée que la science évolue au cours de l'histoire de l'humanité, j'ose dire qu'il est sans doute un peu naïf de ne la voir naître qu'à l'aube de la Renaissance et de mépriser toute connaissance antérieure. Et que dire du XVI^e siècle présenté par certains comme le lieu même de la "déesse Raison" (DELAUNAY, p. 501), alors que la "hantise de l'invisible" subsiste encore à cette époque-là (TATON, p. 5)? La cosmologie, le gnosticisme se font présents et toutes sortes de cacodémons, de monstres et de maladies punitives peuplent l'imaginaire de cette période alors ambiguë, tout ce que Michel de Montaigne (1533-1592) va essayer de démystifier à ses contemporains (NAKAM, p. 292).

LA SITUATION ÉCONOMIQUE ET SOCIALE

La Renaissance voit naître une révolution économique qui est accompagnée d'une révolution sociale, de transformations qui dépassent les limites d'un bouleversement esthétique. Ainsi, d'après Paul Faure, "les faits politiques se soumettent aux faits sociaux" (FAURE, p. 30)⁸.

⁷ D'après la conception de saint Thomas d'Aquin, d'ailleurs empruntée à Aristote (TATON, p. 3)

⁸ La plupart des informations concernant les facteurs socio-économiques sont fondées sur l'ouvrage de Georges Duby et Robert Mandrou, *Histoire de la civilisation française — Moyen Âge-XVI^e siècle*. D'autres apports sur le

Lors du bas Moyen Age (du XI^e au XIV^e siècle environ), les relations commerciales commencent à modifier l'Europe. L'économie de subsistance est remplacée par une autre, monétaire; la ville devient plus importante que la campagne; la nouvelle dynamique commerciale conduit à l'écroulement des anciennes corporations d'office médiévales; la noblesse féodale, véritablement ruinée, "s'effondre" (FAURE, p. 38).

Les domaines ruraux changent alors de mains: au lieu des anciens seigneurs, ces domaines sont alors contrôlés par des régisseurs, des hommes d'affaires ou des fermiers plus exigeants que les maîtres de jadis (FAURE, p. 43). Au XII^e siècle, de ce nouveau système de travail naît un prolétariat paysan constitué d'ouvriers agricoles, de métayers. La nouvelle économie monétaire relâche "singulièrement les liens entre les tenanciers et les maîtres du sol" puisqu'elle remplace les anciennes prestations de travail et de récolte (DUBY, MANDROU, p. 114).

De même il y a un changement dans les relations entre les riches (qui préfèrent "embaucher des serviteurs gagés pour des tâches définies qu'ils accomplissent mieux") et les villageois les plus pauvres ("heureux de gagner par un labeur temporaire de ces pièces d'argent dont on trouve maintenant partout l'emploi", DUBY, MANDROU, p. 114-115): c'est la naissance du prolétariat des salariés urbains (FAURE, p. 43).

On voit également le surgissement de la bourgeoisie, nouvelle classe sociale qui aspire au pouvoir politique et au prestige social. Cette bourgeoisie qui, au XIII^e siècle, constitue déjà une oligarchie (DUBY, MANDROU, p. 184), devient, peu à peu, "maîtresse de l'argent, du crédit, du travail salarié" (FAURE, p. 44) de même que de la terre.

D'après l'ouvrage de Duby et Mandrou, à partir de la fin du XIII^e siècle, il y a un renversement complet de la conjoncture économique:

"L'ample mouvement d'expansion, qui répandait depuis trois siècles la prospérité dans les pays français et qui avait soutenu un progrès sans rupture, ralentit vers 1270, puis s'arrête. C'est le début d'une longue période de marasme, de stagnation, de repli, et cette régression de la production et des échanges, obligeant à lutter âprement contre mille difficultés qui s'enchaînent, assombrit la vie quotidienne." (DUBY, MANDROU, p. 234-235)

Ils y a trois motifs qui perpétuent cette stagnation dont le prolongement va jusqu'au début du XV^e siècle: la famine, les guerres interminables et la peste. Selon Duby et Mandrou,

les sujets sont basés sur les travaux de Jean Delumeau, de Paul Faure, de Géralde Nakam et de Marie-Luce Demonet-Launay consacrés à la Renaissance dont les références se trouvent dans la bibliographie.

tout cela se traduit en misère, de sorte que les lamentations du XIV^e siècle aboutissent à une plainte générale vers 1430 (DUBY, MANDROU, p. 236).

D’abord, une “pénurie chronique” s’installe et le principal souci devient celui de “survivre d’année en année”. Ce repliement, surtout de la campagne, est “avec l’accroissement d’un prolétariat famélique, le premier élément du malaise économique” (DUBY, MANDROU, p. 238).

Le second facteur de déséquilibre est la guerre, de façon plus remarquable en France et en Angleterre à cause de la guerre de Cent Ans. Pendant ces années malheureuses d’une guerre qui dure plus d’un siècle (1337-1453) et qui est marquée par des hostilités permanentes, “des hommes devaient naître qui ne surent jamais ce qu’était la paix véritable, pas même par le témoignage de leurs grands-parents”. Les techniques de combat se modifient: on voit le perfectionnement des armes de jet, des instruments d’attaque à distance, de l’artillerie: “ces armes à poudre, que les progrès de la métallurgie ont permis de construire, encore peu maniables, employés essentiellement pour les sièges”, de même que l’établissement d’un nouveau modèle de cavalerie. La guerre de Cent Ans, bien plus meurtrière que celles de jadis, transforme peu à peu l’apparence de duel qui les caractérisait auparavant: la guerre devient une affaire de mercenaires et, surtout, elle est extrêmement coûteuse. Les souverains sont ruinés, le malaise économique dû à une production agricole insuffisante s’aggrave, et les déséquilibres psychologiques, sociaux et monétaires engendrés par la guerre complètent le portrait d’un Moyen Âge ravagé, auquel s’ajoute la menace de la peste (DUBY, MANDROU, p. 239 et 246-247).

La peste noire⁹, sous ses formes buboniques et pulmonaires, se diffuse dans toute l’Europe. Malgré les mesures prises afin d’empêcher la propagation du mal, la peste connaît son paroxysme dans l’été 1348. L’estimation de la perte d’un tiers de la population européenne, victime du fléau, semble “trop forte pour les campagnes, mais inférieure à la réalité pour les villes” (DUBY, MANDROU, p. 248), d’après les registres paroissiaux. La terreur qui s’installe, la rapidité du mal et le manque de bras qui en découle aggravent la situation.

Ainsi, vers le milieu du XIV^e siècle, quand les effets de ces trois grandes calamités se conjuguent, la misère pousse son cri le plus douloureux. Au marasme des campagnes s’ensuit une stagnation commerciale, responsable d’un déclin considérable de l’activité urbaine, et un

⁹ Sur ce sujet, voir plus de détails dans le chapitre intitulé “L’art de guérir: un tableau de la médecine au XVI^e siècle”.

affaissement général des fortunes (plusieurs banques italiennes connaissent la faillite), de même qu'une crise de l'autorité royale s'établit (DUBY, MANDROU, p. 249-263).

Dans cette ambiance chaotique d'une Europe ravagée par des guerres et par des fléaux successifs dont la conséquence immédiate est un recul démographique assez considérable, la main-d'œuvre à la campagne se raréfie. Il faut à tout prix remplacer les bras qui manquent, de sorte qu'on va perfectionner les outils agricoles à toute vitesse (JOHNSON, p. 12-13). Si la production des civilisations asiatiques repose sur le "seul moteur humain", en Europe médiévale, par contre, depuis le XIII^e siècle, il y a eu une domestication des énergies éolienne et hydraulique, et, surtout un gigantesque perfectionnement du moteur animal, de façon que chaque Européen dispose, outre sa propre force musculaire, corporelle, d'un nombre intéressant "d'esclaves mécaniques" (MEYER, p. 782).

De même, la multiplication de micro-innovations dans le domaine de l'élevage, combinée au recul démographique du XIV^e siècle, a permis la réorientation de l'évolution européenne, laquelle va se traduire dans l'essor économique du XVI^e siècle (MEYER, p. 782). Duby fait noter aussi la capacité humaine de survivre à l'adversité par le maintien d'une identité culturelle, laquelle permet de surmonter les difficultés de cette période misérable:

"Temps de misères certes, mais où s'est conservé suffisamment de vitalité pour que les traditions culturelles soient maintenues, renouvelées et pour que soit amorcée la reprise qui fait surgir en plein XV^e siècle les premiers bouillonnements de la Renaissance." (DUBY, MANDROU, p. 236)

Ainsi, après ce malheur qui, selon Delumeau, est semblable à un extrait de l'Apocalypse (DELUMEAU, *Civilização*, vol. 1, p. 78), des modèles inédits de commerce et de manufacture s'établissent en Europe. Ces modèles, suivis de l'exploitation rentable des mines et de l'avènement du travail salarié, aboutissent à la dissolution définitive du système économique féodal.

C'est une époque où le goût du luxe se répand, où l'industrie de la soie et d'autres fines draperies prospère afin de satisfaire à la nouvelle demande bourgeoise (DEMONET-LAUNAY, p. 8). Selon Delumeau, il y a un artisanat rural spécialisé dans le travail des toiles qui se développe à l'écart des productions villageoises. D'autres domaines de production surgissent: par l'exploitation des mines, les entreprises métallurgiques se disséminent surtout dans les montagnes et dans les forêts; les imprimeries, les industries de filature et de tissage de coton de même que celle des armes à feu se répandent (DELUMEAU, *Civilisation*, p. 204).

Il faut souligner l'expansion des manufactures traditionnelles, comme celles d'étoffes en Italie et en Flandre.

Au début du XVI^e siècle, l'aisance s'installe, même à la campagne. En France, l'épanouissement économique des soixante premières années va permettre que, plus tard, le seizième siècle soit caractérisé par l'expression *le beau siècle*¹⁰. Le pouvoir d'achat augmente, l'artisanat et l'industrie se développent à grande vitesse, surtout dans de nouveaux domaines comme ceux du lin, du chanvre et de l'artillerie. La montée du capitalisme et du désir démesuré d'enrichissement anticipe les conflits et l'inégalité qui caractériseront la Révolution industrielle à venir: "L'or et l'argent, la monnaie, le gain obsèdent les contemporains de Montaigne au moins autant que les conflits moraux et religieux; [...]". L'essor économique de l'Europe, dont Érasme et d'autres humanistes s'émerveillent, les rend aveugles aux misères du peuple. En ce temps-là, l'or et l'argent ne salissent pas les mains, au contraire, le précieux métal "soulage, libère, il est l'auxiliaire indispensable des arts, des travaux, des bienfaits" (NAKAM, p. 27-28).

Pendant le XVI^e siècle, l'élite se transforme: c'est le moment de déterminer les rôles de la noblesse et de la bourgeoisie. La noblesse pénètre, de façon plus remarquable en Italie, dans le monde des offices, tandis qu'un nouveau genre de noble, issu d'une bourgeoisie assoiffée de titres, investit ses capitaux en seigneuries et en terres. La noblesse, ancienne ou rajeunie, renforce son pouvoir, parfois au prix de l'éloignement de la vieille noblesse appauvrie, comme en Espagne et en Moscovie par exemple (MEYER, p. 787).

La noblesse change de fonction: d'abord guerrière, elle devient de plus en plus courtisane et politique. Selon Nakam, la transformation progressive de la noblesse en noblesse de cour va ébranler plus profondément la structure sociale, car "à cet avènement d'une cour royale, protocolaire et soumise, imbuë d'exhibitionnisme et d'apparat, prétentieuse, dépensière, guidée par la mode et le faux-semblant, correspond un déclin de la vie urbaine" (NAKAM, p.78). Ainsi, la cour, qui draine vers elle l'argent et le savoir, rivalise avec les villes, berceaux mêmes de la pensée de la Renaissance.

Une partie de l'ancienne noblesse féodale sait s'adapter au nouvel ordre économique et social et entreprend une réaction nobiliaire et seigneuriale. La royauté française, à l'image de l'Espagne et de l'Italie, transforme la cour en organisme étatique en sa faveur (MEYER, p. 788).

¹⁰ D'après Pierre Goubert, certains historiens économistes situent le début de ce siècle prospère vers 1475, mais pour lui, il paraît plus raisonnable de réserver l'expression aux soixante premières années du siècle (GOUBERT, p. 113).

De manière générale, on peut dire, d'après Jean Meyer, que s'opère "une gigantesque transfusion de sang", c'est-à-dire que la bourgeoisie entre massivement dans la noblesse dont elle reprend la mentalité (MEYER, p. 788). Image partagée par Nakam, pour qui le bourgeois enrichi n'a d'autre ambition que de s'agréger à la noblesse "par la robe ou par l'épée", et c'est dans ce sens-là que s'est opéré le déplacement le plus important de la société. Il n'y a apparemment pas d'affrontement entre la bourgeoisie et la noblesse, ni de cassure dans la structure sociale, seulement un transfert du contenu humain: "la nouvelle hiérarchie de l'argent s'est simplement superposée à l'ancienne" (NAKAM, p. 76).

Vers 1540, des signes d'une crise à venir s'annoncent: le pouvoir d'achat baisse énormément, menant à une paupérisation plus évidente. Le sort des pauvres se dégrade, aboutissant à des révoltes urbaines et à des émeutes paysannes dues à la superposition de l'exploitation étatique et seigneuriale. À ces révoltes de la misère s'ajoutent aussi les corporations qui veulent jouir de l'aisance, et la "turbulence anarchique de la petite noblesse" dont la désorganisation généralisée n'est qu'un portrait de l'inégalité sociale (MEYER, p. 788).

De ce fait, un abîme sépare la roture de la noblesse dans cette société composée par des "structures aux arêtes si dures, si autoritaires", selon l'avis de Géralde Nakam (NAKAM, p. 75). Tandis que l'inégalité des titres, des biens et des pouvoirs est contestée par certains, elle s'affirme de plus en plus dans ce contexte d'expansion capitaliste: ni les lettrés ne s'intéressent au peuple, ni les États non plus, sinon pour en tirer plus d'impôts. Il faut souligner qu'une nouvelle catégorie surgit avec force, surtout dans les pays réformés: celle de la bureaucratie. En France, cette catégorie, qui va être connue comme le "quatrième état" (NAKAM, p. 78), gagne aussi du terrain. On a besoin de juristes, de théologiens, d'administrateurs, de militaires qui composent un corps administratif issu de la bourgeoisie urbaine dont le pouvoir ne cesse pas d'augmenter (MEYER, p. 789).

LA SITUATION POLITIQUE

À partir du XIV^e siècle, la conception médiévale d'un Empire chrétien, dirigé par le Pape dans le domaine spirituel et par l'Empereur dans le domaine temporel, commence à se dissoudre. La papauté perd de l'autorité politique et de la crédibilité à l'égard des fidèles. Le pouvoir impérial se restreint de plus en plus aux limites du Saint-Empire; il est difficile de maintenir un groupement de nations sous l'égide de l'Empereur tandis que la notion d'État national est en train de s'établir (MOUSNIER, p. 92). Des disputes territoriales caractérisent

la période, les Français s'opposant d'abord aux Anglais (la guerre de Cent Ans, 1337-1453), puis aux Italiens (les guerres d'Italie, 1494-1559).

D'après l'historien Jacques Le Goff, la guerre de Cent Ans a été vue pendant longtemps comme "la conséquence d'une querelle dynastique compliquée par un conflit féodal" (LE GOFF, *Guerre*, p. 1149). Ce conflit remonte au XII^e siècle, quand Henri Plantagenet (1133-1189) déjà duc de Normandie, comte d'Anjou, du Maine et de Touraine, devient maître de l'Aquitaine par son mariage avec Aliénor d'Aquitaine (répudiée auparavant par Louis VII) et étend énormément son territoire (GOUBERT, p. 63). Devenu aussi roi d'Angleterre (1153), Henri est désormais plus puissant que le roi de France, dont il est cependant le vassal pour plusieurs fiefs. Au début du XIII^e siècle, la politique entreprise par Philippe Auguste (1165-1223), roi de France, essaye d'affaiblir le pouvoir du roi anglais en jouant sur les haines présentes dans la famille royale anglaise, d'où les alliances et les trahisures avec Richard Cœur de Lion et Jean sans Terre (LABRUNE, TOUTAIN, p. 32-33). Après de nombreuses batailles, Philippe Auguste reprend au roi d'Angleterre la plupart des possessions françaises. Plus tard, par le traité de Paris (1259), Louis IX reconnaît aux Anglais la "jouissance de la Guyenne en fief, pour lequel le roi d'Angleterre devait prêter au roi de France l'hommage du vassal au suzerain" (LE GOFF, *Guerre*, p. 1149). L'historien Pierre Goubert souligne que, par la suite, plusieurs conflits entre les Anglais et les Français ont lieu "soit à propos du lien féodal, ou des frontières d'Aquitaine, ou bien au Nord, ou bien à l'Ouest" (GOUBERT, p. 63).

La situation s'aggrave en 1316 après la mort de Louis X, le premier roi capétien à mourir sans enfant mâle. La couronne de France passe d'abord à son frère Philippe V (jusqu'en 1322), lui aussi sans héritier, puis à Charles IV, qui va être le dernier Capétien direct. En 1328, à la mort de celui-ci, Édouard III roi d'Angleterre, petit-fils de Philippe le Bel, dispute la couronne avec Philippe de Valois, petit-fils de Philippe III. Une assemblée de notables assure le trône à Philippe VI de Valois, malgré les protestations d'Édouard III. La possession de la Guyenne continue à provoquer des troubles et sert à déclencher la guerre entre les deux royaumes en 1337 (LE GOFF, *Guerre*, p. 1150).

Le Goff note que, plus récemment, des historiens mettent l'accent sur l'importance des territoires de l'Écosse, de la Bretagne et surtout de la Flandre dans la rivalité entre la France et l'Angleterre au quatorzième siècle (LE GOFF, *Guerre*, p. 1150). L'Angleterre d'Édouard III, qui avait déjà annexé à son royaume le pays de Galles, est rivale de l'Écosse, sa voisine, pour laquelle le roi anglais montre de l'intérêt (DELUMEAU, *Civilisation*, p. 18). Celle-ci trouve, de son côté, l'appui diplomatique et même militaire des Français, ce qui augmente la rivalité

anglo-française (LE GOFF, *Guerre*, p. 1150). La Bretagne, qui constitue un duché pratiquement indépendant, attire depuis longtemps l'attention des Anglais à cause de l'importance des routes commerciales contrôlées par la région (DELUMEAU, *Civilisation*, p. 18).

En ce qui concerne le comté de Flandre, l'opposition entre les deux royaumes est surtout économique. Même si le comté est attaché au royaume de France (BOXUS, p. 30), la Flandre ne peut pas ignorer la couronne anglaise en raison des intérêts commerciaux. D'après Goubert, la noblesse flamande est dans sa plus grande part francophile (ce que Dumont appelle le "patriciat fleurdelisé", DUMONT, p. 96), tandis que la bourgeoisie drapière est fortement liée à l'Angleterre qui lui fournit la laine¹¹ (GOUBERT, p. 63), de sorte que plusieurs conflits sanglants éclatent partout dans la région. Dans la bataille des Éperons d'or en 1302, les chevaliers français sont alliés des nobles flamands:

"Ravageant tout sur son passage, l'armée française s'achemina vers Courtrai [...]. Entre les deux armées en présence, le contraste était flagrant. D'un côté, une chevalerie où figuraient les noms les plus illustres de la France féodale; de l'autre, une masse anonyme de paysans et d'ouvriers commandés par une poignée de seigneurs demeurés fidèles au comte Gui." (DUMONT, p. 98)

Mais la cavalerie française est écrasée à Courtrai par des artisans et des paysans. Par la suite, les Anglais se moquent de la défaite des Français devant la "piétaille flamande" et le comté de Flandre revient dans les mains de Gui de Dampierre. Pourtant la revanche française à Cassel, en 1328, aboutit à la décapitation de tous les adversaires flamands, en réalité des ouvriers en drap (GOUBERT, p. 63). La vengeance des vainqueurs est véritablement féroce: Guillaume De Deken, bourgmestre de Bruges, est écartelé à Paris. Selon l'historien Georges-Henri Dumont, par la suite les murailles de Bruges et d'Ypres sont démantelées, les privilèges des campagnes supprimés et des amendes décrétées (DUMONT, p. 105).

Pour Jacques Le Goff, les questions citées ci-dessus ne sont pas les vraies responsables du déclenchement de la guerre de Cent Ans. À son avis, les causes profondes de cette guerre doivent être cherchées du côté d'une réaction européenne aux changements qui ont lieu pendant cette période, une réaction peut-être à ce qu'il appelle "la féodalité en mutation" (LE GOFF, *Guerre*, p. 1150):

¹¹ Selon Jacques Le Goff, à cette époque la laine anglaise était la matière première principale de la draperie flamande. L'industrie drapière était la source de la richesse du pays (LE GOFF, *Guerre*, p. 1150).

“En France comme en Angleterre, les noblesses, à la recherche d’un nouvel équilibre face aux progrès de l’économie monétaire, aux transformations de la rente féodale, à la montée des villes et du pouvoir monarchique, ont cherché dans la guerre une solution à leurs difficultés. Qu’il s’agisse des profits de pillages et des rançons, du freinage des évolutions naturelles, d’occasions de saisir ou de retrouver le pouvoir politique ou d’un *divertissement* apporté aux inquiétudes par les aventures militaires, tout cela, plus au moins consciemment, a incité à des combats renouvelés pendant plus de cent ans.” (LE GOFF, p. 1150, c’est Le Goff qui souligne)

Ce qu’il faut mettre en relief est l’existence d’une animosité entre les deux royaumes qui nourrit la guerre, déclenchée pour des raisons les plus différentes. Cette guerre accable la population européenne ainsi que la vigueur des deux royaumes impliqués.

La Flandre pendant la période bourguignonne

En 1320, le comte de Flandre, Robert de Béthune, signe le traité de Paris, qui reconnaît l’autonomie du comté, aux prix, selon Dumont, de la cession de la Flandre gallicane à la France (DUMONT, p. 102-103). Ainsi, la Flandre doit abandonner les territoires wallons qui lui appartiennent encore (Lille, Douai, Béthune). D’après Xavier Mabille, la Flandre perd ainsi en étendue mais gagne en unité, surtout linguistique, et aussi en volonté de résistance (MABILLE, p. 1001). Le traité de Paris oblige aussi la Flandre à payer de lourdes amendes (DUMONT, p. 103).

Dans la Flandre du XIV^e siècle, il y a une affirmation des villes où s’opposent souvent patriciat et métiers, ces derniers “maîtres absolus des administrations urbaines [...] lancés dans une politique étroite de monopoles et privilèges” (DUMONT, p. 103). Pourtant patriciat et métiers se mettent d’accord afin de défendre l’autonomie municipale et de diminuer les interventions du comte et de ses baillis dans les affaires urbaines. Selon Mabille, la Flandre est “la première des principautés à s’engager dans la voie de participation de représentants du pays à l’exercice du pouvoir politique”, la première mention d’un parlement dans la région date de 1279 (MABILLE, p. 1001).

À la mort du comte Robert de Béthune, en 1322, Louis de Nevers, son petit-fils, lui succède. Celui-ci épouse Marguerite de France, fille du roi Philippe V. Louis de Nevers se maintient un fidèle vassal du roi Capétien. Mais le rapport franco-flamand est loin d’être paisible. Les problèmes se succèdent: d’abord la vengeance des Français à Cassel en 1328, puis l’aggravation de l’animosité entre les Français et les Anglais qui aboutit à la guerre de Cent Ans. La Flandre cherche l’union économique et militaire des Pays-Bas. En 1336, un

pacte auquel adhèrent la Flandre, le Brabant, le Hainaut, la Hollande et la Zélande prévoit “une assistance mutuelle contre tout ennemi, hormis l’empereur et le roi de France”. Plus tard, en 1339, la Flandre et le Brabant s’unissent “contre tout agresseur, quel qu’il soit”. Pour Dumont, cet accord est évidemment dirigé contre la France. Une alliance s’établit entre l’Angleterre et la Flandre (DUMONT, p. 106-107).

Après le meurtre du comte Louis de Nevers (1346), son fils, Louis de Male (1330-1384), alors âgé de seize ans, prend le gouvernement. Astucieux, il épouse Marguerite de Brabant. Vers la moitié du siècle, le règne de Louis de Male est d’ordre grâce au soutien de la noblesse, de la bourgeoisie villageoise, de la population des petites villes et aussi des paysans du plat pays. D’après Dumont, le résultat est “une longue période de prospérité économique, remarquable non seulement par son intensité mais encore par son étendue sur l’ensemble du comté”. Et pour cet historien, dans le domaine politique, Louis de Male s’achemine vers une politique nationale, dans le sens moderne du mot:

“Soucieux d’établir un équilibre relatif entre les différents éléments de la population, le comte de Flandre ne s’adressa plus uniquement aux ‘trois Membres’, lorsqu’il désirait consulter le ‘pays’. Il prit l’habitude de demander également l’avis du Franc de Bruges, c’est-à-dire du plat pays environnant la cité portuaire.” (DUMONT, p. 118)

Parallèlement, le roi de France, Jean II le Bon, constitue des apanages pour ses fils. À son cadet, Philippe le Hardi (1342-1404), il cède le duché de Bourgogne. En 1369, Philippe épouse Marguerite de Male, fille du comte de Flandre.

En Flandre en 1385, Philippe met fin à la révolte des Gantois qui sont soutenus par les Anglais. Pourtant, par la paix de Tournai, il accorde une amnistie complète aux rebelles, confirmant aussi des privilèges anciens. Par la suite, Philippe et Marguerite sont reconnus souverains flamands. Habile homme d’État, il tire parti des occasions favorables. Conduisant une politique en fonction de la France, Philippe le Hardi, duc de Bourgogne, cherche aussi à augmenter sa puissance territoriale du côté de l’Empire (DUMONT, p. 128-129). Sa politique est basée sur les intérêts commerciaux de la Flandre:

“[...] à cet effet, il conclut même — lui, prince français — un traité avec l’Angleterre assurant la neutralité du comté dans le conflit franco-anglais. Mais son succès le plus important, celui qui alla droit au cœur des Flamands, fut de ramener à Bruges les commerçants de la Hanse qui, depuis vingt-cinq ans, ne hantaient plus le grand port occidental.” (DUMONT, p.130)

Philippe le Hardi ne cesse pas de mener des stratégies visant à l'expansion territoriale. Par des mariages et des alliances politiques il arrive au rassemblement dynastique des Pays-Bas qui se consolidera sous le gouvernement du petit-fils de Philippe le Hardi et Marguerite de Male, Philippe II le Bon (1396-1467).

Philippe le Bon (duc de Bourgogne, comte de Flandre et d'Artois (1419), comte de Namur (1429), duc de Brabant et de Limbourg (1430), comte de Hainaut, de Hollande et de Zélande (1433), duc de Luxembourg en 1443) crée les États généraux, des cours de justice, le conseil suprême et l'ordre de la Toison d'or. En 1435, le duc Philippe obtient pour la Flandre la dispense de l'hommage de vassalité aussi longtemps que vit le roi de France Charles VII (DUMONT, p. 142). Néanmoins, selon Xavier Mabille, cette période représente pour la Flandre le début d'un déclin, en raison de l'ensablement du port de Bruges et au déplacement du centre des activités économiques, politiques et culturelles vers des villes brabançonnaises comme Anvers (alors centre portuaire), Malines (siège du Grand Conseil), Bruxelles (résidence ducale) et Louvain (ville universitaire) (MABILLE, p. 1001).

Malgré quelques vaines tentatives d'ébranlement de la puissance de Philippe le Bon, celui-ci reçoit l'appui de la masse de la population, de la haute noblesse (heureuse de porter le collier de l'ordre de la Toison d'or), du clergé. Le Duc compte sur les communes qui, d'après Dumont, s'enrichissent grâce à la restauration du commerce (DUMONT, p. 143).

En 1465, devant l'assemblée des États, le Duc confie à son fils Charles le commandement des armées bourguignonnes. Le règne de Charles le Téméraire commence effectivement en 1467 quand Philippe le Bon, surnommé le grand duc d'Occident, est emporté par une congestion cérébrale. Les conflits avec la France augmentent. Charles le Téméraire se marie avec Marguerite d'York, la sœur du roi d'Angleterre Édouard IV. Des alliances politiques et économiques sont aussi signées avec la couronne d'Angleterre.

Observant toujours les manœuvres d'encerclement politique et économique menées par le roi de France, Charles le Téméraire réorganise l'expansion territoriale des provinces belges. Il essaye de protéger les marchés intérieurs en créant des droits de douane et de renforcer les industries locales. Toute la politique de Charles tend à unifier ses états par une structure administrative solide. L'État bourguignon constitue de ce fait une grave menace pour la monarchie française et pour ses voisins comme la Lorraine et la Suisse. Sous Charles le Téméraire, la puissance bourguignonne connaît son apogée; jusqu'en décembre 1470 quand Louis XI, le roi de France, déclare la guerre au duc de Bourgogne.

En 1477, René II de Lorraine emporte à Nancy une victoire décisive contre Charles le Téméraire qui meurt lors du siège de cette ville. Selon Dumont, l'édifice bourguignon et ses

formes centralisatrices de gouvernement semblent alors condamnées à l'effondrement (DUMONT, p. 153).

Les communes de Flandre et de Brabant se révoltent et refusent l'autorité de la jeune souveraine, Marie de Bourgogne, héritière de Charles le Téméraire. En août 1477, Marie de Bourgogne met fin aux menaces du royaume de France sur son règne en épousant l'archiduc Maximilien d'Autriche, fils de l'Empereur germanique. C'est lui qui va conduire désormais la campagne militaire contre Louis XI, le roi de France, et qui reconstitue l'alliance anglo-bourguignonne.

En 1482, une chute de cheval provoque la mort de la duchesse Marie de Bourgogne. Louis XI compte sur une révolte des Pays-Bas contre l'autorité de Maximilien, un prince étranger qui devient dès lors le régent et le tuteur de ses enfants. La même année, contraint par Louis XI, Maximilien signe le traité d'Arras par lequel le duché de Bourgogne est replacé dans le royaume de France. Dans le traité, Maximilien d'Autriche promet sa fille, Marguerite d'Autriche (dotée de l'Artois, de la Franche-Comté, du Mâconnais et de l'Auxerrois) au dauphin français.

Plus tard, lorsque Maximilien d'Autriche succède à son père l'empereur Frédéric III (1493), il se débarrasse des Pays-Bas (source de conflits) en faveur de son enfant. Philippe le Beau va redresser l'État et renouer avec la tradition d'une monarchie tempérée par l'intervention des États généraux et provinciaux. Il entretient des rapports cordiaux avec la France et un traité commercial avec l'Angleterre. En 1496, il se marie avec Jeanne de Castille, fille de Ferdinand d'Aragon et d'Isabelle de Castille (DUMONT, p. 167-168).

De ce mariage naît à Gand en 1500, Charles, le prince héritier des Habsbourg, suivi de cinq autres enfants. À la suite d'une succession d'événements fortuits et malheureux, la maison de Habsbourg deviendra, au XVI^e siècle, une puissance européenne presque inébranlable.

Charles Quint: l'Europe sous le signe des Habsbourg

À la fin du XV^e siècle tandis que l'Italie et les Pays-Bas s'établissent définitivement comme des pôles économiques, la France est oubliée. D'après Pierre Goubert, la conjoncture politique et les tourmentes guerrières ont éloigné de la France les routes de l'argent et du grand commerce (GOUBERT, p. 101). En proie à son idée fixe de conquérir l'Italie, surtout le royaume de Naples, Charles VIII, le roi de France, cède des provinces qui ont été péniblement acquises par son père: l'Artois et la Franche-Comté à Maximilien d'Autriche et le Roussillon

à Ferdinand d'Aragon. Par son mariage avec la duchesse de Bretagne, Charles VIII rattache à la France ce qui était le dernier grand territoire indépendant du royaume (MALET, ISAAC, p. 16).

En 1494, le roi Charles VIII chemine vers ce que Goubert appelle *le mirage italien*. La conquête de Naples est facile, mais sa perte est aussi rapide que la prise du royaume: en 1495, les armées espagnoles s'en approprient et Naples devient aragonais (GOUBERT, p. 105).

Le successeur de Charles VIII, Louis XII, rêve lui aussi de l'Italie. En octobre 1500, il prend le duché de Milan. L'année suivante, par un accord avec Ferdinand d'Aragon, il reprend Naples. Pourtant le roi d'Espagne ne respecte pas l'accord, et la dispute entre les Français et les Espagnols pour le territoire napolitain devient une guerre ouverte. En 1504, Louis XII doit se conformer aux circonstances: le Milanais demeure français et Naples appartient à l'Aragon. Pourtant l'espoir français survit encore.

En 1515, la couronne de France passe aux mains du jeune François I^{er}. Essayant de reconquérir le Milanais (que les Français ont dû évacuer après la bataille de Ravenne en 1512, MALET, ISAAC, p. 17), le nouveau roi s'assure l'alliance des Vénitiens, alors que le duc de Milan, Massimiliano Sforza, obtient celle des Suisses. L'armée française franchit les Alpes. La bataille décisive a lieu à Marignan, fructueuse pour les Français. L'échec mène les adversaires à signer des traités. Ainsi, le pape Léon X (1513-1520) signe le Concordat¹²; les Suisses de leur côté concluent la paix perpétuelle et le nouveau roi d'Espagne, Charles de Habsbourg, tout en gardant le royaume de Naples, reconnaît à la France le Milanais (MALET, ISAAC, p. 17).

Charles de Habsbourg est devenu Charles I^{er} d'Espagne: désormais toute l'Europe doit retenir ce nom puissant. À l'âge de 19 ans, il a recueilli l'héritage de quatre maisons princières: les Pays-Bas et la Franche-Comté (à la mort de son père en 1506), la Castille et ses possessions d'Amérique; l'Aragon et ses dépendances italiennes (Sardaigne, Sicile et Naples, à la mort de son grand-père Ferdinand en 1516) et plus récemment celui des États héréditaires des Habsbourg en Allemagne (à la mort de son grand père l'Empereur Maximilien) (LAPEYRE, p. 676). En 1519, élu empereur il devient Charles Quint, le maître de la plupart des territoires européens et des domaines qui s'étendent outre-mer.

Pendant la première moitié du XVI^e siècle des disputes épuisantes entre François I^{er} et Charles Quint ont lieu. Il ne s'agit pas seulement de la conquête définitive de l'Italie que les

¹² Par le Concordat signé à Bologne en 1516, le pape reconnaît au roi de France le droit de nommer les archevêques, évêques et abbés du royaume; le pape se réserve de leur donner l'investiture canonique. Ce privilège assure le roi de l'entière soumission des prélats et même des laïcs qui visent à obtenir de lui des bénéfices ecclésiastiques (MALET, ISAAC, p. 43).

adversaires continuent à ambitionner évidemment. Maintenant il s'agit, du côté de l'Empereur de reprendre d'abord tout l'héritage de son aïeul Charles le Téméraire, c'est-à-dire la Bourgogne et même la Picardie, et probablement d'accéder à l'Empire universel (GOUBERT, p. 123). Du côté du roi de France, il s'agit de protéger le territoire français et d'arrêter les prétentions démesurées de l'Empereur. La bataille entre le royaume de France et l'empire de Charles Quint durera quarante ans environ.

Afin de parvenir à leur but, chacun concrétise des alliances jusqu'alors inimaginables. D'abord les deux opposants se disputent le soutien d'Henri VIII, le roi d'Angleterre. Charles Quint l'emporte. Puis, suite à l'échec français à Pavie (1525) où le roi est fait prisonnier, celui-ci est contraint à renoncer au Milanais et aussi à céder la Bourgogne. Mais le roi de France ne tient pas sa promesse. La guerre recommence. En 1527, Rome est saccagée par des Impériaux (les soldats de l'Empire). Par-là, Charles Quint contraint le pape à abandonner le parti de la France. François I^{er} comprend qu'il faut se chercher des alliés contre l'Empereur. En 1532, le roi s'allie aux princes allemands protestants (GOUBERT, p. 124). Le fait le plus étonnant est que le roi noue une alliance avec l'empire ottoman, c'est-à-dire avec le *Turc infidèle* (MALET, ISAAC, p. 38-39).

Les victoires et les revers se succèdent autant d'un côté que de l'autre. En 1547, le nouveau roi de France, Henri II, comprend que "veiller aux proches frontières du nord et de l'est comptait plus que chevaucher en Italie". Catholique, Henri II se rallie pourtant aux princes allemands protestants afin d'occuper les Trois Évêchés (Metz, Toul, Verdun), des "places-fortes protégeant les voies habituelles d'invasion" (GOUBERT, p. 124-125). En 1552, après l'invasion de Metz par les armées françaises, Charles Quint essaye de reprendre la ville. Toutefois, il échoue devant une habile résistance du duc François de Guise. L'Empereur fait donc retraite. Épuisé par les échecs et aussi par l'âge, Charles Quint abdique. À son frère Ferdinand, déjà roi de Bohême et d'une partie de la Hongrie (celle qui avait échappé aux Turcs), il laisse les domaines héréditaires des Habsbourg et la couronne impériale. À son fils, désormais appelé Philippe II, l'Empereur lègue les riches Pays-Bas, la Franche-Comté, le Milanais, la Sicile et Naples, l'Espagne et l'Amérique (MALET, ISAAC, p.40).

En ce qui concerne les Pays-Bas, Charles Quint a réussi à donner une certaine cohésion au territoire qu'il a rassemblé en dix-sept provinces:

"En 1526 et en 1529, il libéra la Flandre et l'Artois de la suzeraineté française. Il ménagea ensuite aux provinces qui se situaient à l'est de l'Escaut une position d'exception, au sein de l'Empire. Par la transaction d'Augsbourg de 1548, il érigea l'ensemble des Pays-Bas en un Cercle de Bourgogne qu'il plaça

sous la protection de l'Empire, mais qu'il affranchit des juridictions et de la législation germaniques. L'année suivante, il en fit un tout indivisible et régi par le même droit successoral que l'Espagne." (GENICOT, NOËL, p. 407)

Une fois ce partage fait, Charles Quint se retire en Espagne, en 1558, où il meurt peu après. Dorénavant le visage de l'Empire et de l'Europe se modifie: il devient de plus en plus sombre.

La politique de Philippe II est plus dure et Henri II continue à attaquer l'Empire. Comme Philippe II a épousé la reine d'Angleterre, Marie Tudor, le roi de France combat les Espagnols et les Anglais en même temps. Mais les intérêts sont devenus autres: tous les deux veulent combattre la progression des hérétiques. Aussi ils manquent d'argent, les prêteurs habituels se dérobaient. En 1559, à Cateau-Cambrésis, ils signent le traité de paix. Les Anglais rendent Calais, Henri II renonce enfin à l'Italie et rend au duc de Savoie les États qu'il y possédait encore, rendant aussi la Corse aux Génois. Comme gage de réconciliation, le traité stipule le mariage de Philippe II, alors veuf de Marie Tudor, avec une fille du roi de France.

La même année, Henri II est mortellement blessé d'un coup de lance au cours d'un tournoi. La couronne de France passe à François II, son enfant avec Catherine de Médicis.

La politique ultra-catholique et féroce de Philippe II, d'une part, et, d'autre part, les intenses contradictions religieuses dans le royaume de France mènent les deux pays vers la répression religieuse. Les frontières géographiques sont placées au deuxième rang: les souverains se soucient alors de maintenir l'unité religieuse à n'importe quel prix.

LES QUESTIONS RELIGIEUSES

Au XVI^e siècle, une cassure irrémédiable a lieu au cœur de l'Église catholique, provoquant ce que Jean Meyer appelle la "déchirure de la tunique sans couture de la Chrétienté" (MEYER, p. 789). De cette scission découleront une répression violente, des accusations mutuelles et la modification du rapport entre l'État et la religion. Menacée dans sa structure par ce mouvement qui reçoit le nom de Réforme protestante, l'Église entreprendra elle aussi une réforme, désirée depuis longtemps par de nombreux catholiques, laquelle renouvellera la vigueur du catholicisme en Europe et dans le Nouveau Monde.

Le mot *Réforme* au singulier contient plusieurs conceptions de Réforme religieuse; je me limite ici aux deux Réformes les plus importantes dans l'histoire de l'Europe du XVI^e siècle: la Réforme luthérienne et la Réforme calviniste.

La Réforme protestante (1): la Réforme luthérienne

Pendant longtemps, la Réforme luthérienne a été vue comme une réponse à des abus moraux et surtout économiques commis par l'Église romaine. Au début du XX^e siècle, des historiens comme le catholique Imbart de la Tour et le protestant Georg von Below ont réfuté cette vision de la Réforme (MARTINA, p. 51). Actuellement, l'historien italien Giacomo Martina affirme que le caractère doctrinal de la Réforme établie par Luther a joué un rôle fondamental dans le surgissement du mouvement réformateur, les éléments négatifs d'ordre moral ou administratif de l'Église ayant seulement contribué à une rupture définitive. D'après Jean Delumeau, la thèse selon laquelle les réformateurs se sont heurtés à l'Église catholique parce que celle-ci se livrait à la débauche est insuffisante, car des abus existaient depuis le temps de Grégoire VII (saint Hildebrand)¹³ et de saint Bernard de Clairvaux sans que ces problèmes conduisent à une rupture comparable à celle de Luther (DELUMEAU, *Nascimento*, p. 59). Ainsi, avec ses ouvrages *De Consideratione* et *De Moribus et Officio Episcoporum*, Bernard de Clairvaux a essayé d'établir un renouvellement de l'institution ecclésiastique (STAUFFER, p. 5). Pourtant, les mesures prises par l'Église jusqu'alors ne satisfaisaient pas l'intense désir d'une *reformatio* plus profonde.

Dans son ouvrage sur la Réforme, Richard Stauffer fait référence au père Yves Congar pour qui les réformes médiévales se limitaient à corriger les abus dans l'ordre de vie ecclésial, de sorte qu'on réformait les mœurs, non la doctrine. Selon Stauffer, Luther, Zwingli et Calvin voulaient, eux, un renouveau dogmatique afin de répondre à ce qu'ils considéraient comme les besoins de l'âme. Ainsi, à son avis, "leur démarche [de Luther, Calvin, etc.] n'eut pas pour ressort les abus disciplinaires de l'Église, si graves qu'ils fussent" (STAUFFER, p. 6).

Pour Nicole Lemaître, "c'est le passage réussi à la rupture" qui intéresse vraiment (LEMAÎTRE, *Rupture*). Luther n'étant pas le seul réformateur de son temps, il faut comprendre dans quel contexte les idées luthériennes sont capables de conduire à un tel tournant dans la trajectoire de la chrétienté au seizième siècle.

Plusieurs facteurs jouent leur rôle, mais parmi ceux-ci certainement les facteurs religieux sont d'une importance énorme. D'après Jean Delumeau, un fait majeur caractérise la religiosité européenne à partir du XIV^e siècle, fait qui va être déterminant dans la naissance de la nouvelle confession: "la montée et l'affirmation d'une piété populaire". Le peuple a alors le

¹³ Le pape Grégoire VII (v. 1520-1085) a été le principal promoteur de la réforme dite grégorienne visant à purifier les mœurs ecclésiastiques et à émanciper l'Église du pouvoir temporel. Il a lutté contre les investitures conférées par les laïcs et aussi contre la simonie (ROBERT 2, p. 765).

besoin de s'exprimer par des chants, par des danses macabres, par des processions et même par des défilés de flagellants. Dans le contexte d'une civilisation devenue plus urbaine, la nécessité de montrer l'évangile autrement fait naître le spectacle de la prédication. Par conséquent, des prédicateurs (en général des dominicains et des franciscains) comme Bernardin de Sienne (1380-1444), Vincent Ferrier (1355-1419), Savonarole (1452-1498) parcourent les villes et deviennent célèbres parce qu'ils exhortent à la repentance et à la conversion. Leur appel est tellement touchant que la foule frémit et pleure (DELUMEAU, *Civilisation*, p. 135). Les gens sont assoiffés de la parole divine, sans doute en raison d'une carence du clergé en ce qui concerne le domaine pastoral. De ce fait, Delumeau croit que l'énorme décalage entre ce qu'un clergé médiocre peut offrir et la demande populaire plus exigeante est ce qui a permis la naissance de la Réforme:

“En effet, la principale faiblesse de l'Église, dans la période qui a précédé la Réforme, ne consistait ni dans les abus financiers de la cour romaine, ni dans le style de vie parfois scandaleux des hauts dignitaires ecclésiastiques, ni dans les dérèglements de certains moines, ni dans le nombre certainement important des prêtres concubinaires. Elle résidait dans la trop médiocre instruction religieuse et l'insuffisante formation des pasteurs, souvent incapables de distribuer efficacement les sacrements et de présenter valablement le message évangélique.” (DELUMEAU, *Civilisation*, p. 136).

Pour Delumeau sont aussi significatifs: le sentiment de culpabilité, la montée de l'individualisme et de l'occamisme et un nouveau regard sur l'Écriture en raison des études philologiques et de l'invention de la presse d'imprimerie (DELUMEAU, *Nascimento*, p. 60-83).

D'après Giacomo Martina, il faut considérer aussi la décadence du prestige papal après le désastre qu'a été, pour l'Église catholique, le grand schisme d'Occident, aggravé par les thèses conciliaires (lesquelles attribuent plus de pouvoir aux conciles au détriment du pouvoir du pontife)¹⁴ de plus en plus nombreuses. Pour lui, il faut également souligner l'importance d'une mystique allemande et le développement de l'évangélisme. Ainsi, une mystique nouvelle surgit, sans doute en réaction premièrement à la scolastique (si difficile à comprendre et qui se révèle n'être en général qu'un dogmatisme vide), deuxièmement aux derniers événements négatifs de l'histoire de l'Église (comme le grand schisme d'Occident).

¹⁴ Les doctrines de Jean de Paris (*De Potestate Regia et Papali*), de Marsile de Padoue (*Defensor Pacis*) et de Guillaume d'Occam (*Dialogus De Imperatorum et Pontificum Potestate*) se situent parmi les théories conciliaires. Selon leurs auteurs, la tête de l'Église ne peut pas être séparée de ses membres: tous constituent l'autorité. L'Église n'est pas du tout une monarchie et le pape n'est qu'un souverain constitutionnel, c'est-à-dire un exécuteur des lois établies dans le concile (MARTINA, p. 70-71).

Les doctrines de la mystique allemande et de l'évangélisme exaltent la contemplation et l'étude de l'Écriture et considèrent la religion comme une expérience intime avec Dieu, ce que prêchent Maître Eckhart (v.1260-v.1327)¹⁵ et Tauler (v.1300-1361)¹⁶. Selon Martina, par leur contenu, ces doctrines sont parfois à la limite de l'orthodoxie (MARTINA, p. 102-103).

C'est dans cette ambiance religieuse — qui favorise un rapport plus intime avec le Créateur et invite à la contemplation de la Croix par la diffusion de l'*Imitation de Jésus Christ* (composée entre 1420 et 1430 par Thomas Kempis) en même temps qu'elle suscite et dissémine la peur du péché et de la damnation éternelle — que surgissent les doctrines de Martin Luther (DELUMEAU, *Civilisation*, p. 141-143).

D'après l'historien Pierre Chaunu, l'histoire de l'Église ne peut être exclusivement une histoire collective, elle est aussi "l'aventure individuelle de chaque Âme dans son rapport à Dieu", de sorte que, pour lui, "tout dans l'histoire de l'Église est aventure individuelle, tout est tradition et tout est invention" (CHAUNU, p. 369). C'est dans ce contexte d'aventure individuelle que je vois l'amorce de la Réforme entamée par le moine allemand Martin Luther au XVI^e siècle.

Luther (1483-1546), prêtre augustin, commence sa vie religieuse, de même que sa carrière universitaire, à Erfurt, dans une ambiance de nominalisme¹⁷ où l'humanisme commence à peine à faire son entrée. Le moine éprouve une longue et difficile oppression intérieure. Rigoureux envers les exigences de la vie monastique, "il s'aperçut qu'il n'était pas en état de vivre sans péché et de produire envers Dieu la preuve d'une parfaite obéissance". Extrêmement pessimiste en ce qui concerne la nature humaine, Luther doute "de plus en plus de sa capacité à accomplir les bonnes œuvres prescrites" (BUEHLER, p.341). Le vicaire général de son ordre et professeur d'Écriture sainte, Staupitz, lui conseille de contempler les plaies du Christ afin de mieux comprendre la miséricorde de Dieu¹⁸ (LEMAÎTRE, *Figures*). Chez saint Bernard, Luther découvre l'importance de la foi seule (*sola fide*)¹⁹, concept qui va l'orienter dans sa marche vers le salut (CHAUNU, p. 383). Dès lors, ses études de la Bible le

¹⁵ Quelques points de vue de la doctrine d'Eckhardt, dominicain et maître du mouvement mystique rhénan, ont été condamnés posthument par le pape Jean XXII. L'un des thèmes principaux de sa doctrine est la quête de l'essence divine par l'âme (ROBERT 2, p. 565).

¹⁶ Le dominicain alsacien Jean Tauler était disciple de Maître Eckhart. Il prêche une mystique austère et le thème principal de ses *Institutiones* est le renoncement de soi-même (ROBERT 2, p. 1744).

¹⁷ Doctrine philosophique selon laquelle les idées générales ne sont que des noms, des mots (ROBERT, "nominalisme", p. 1495).

¹⁸ "En contemplant les plaies du Christ, trouve dans l'amour insondable qu'elles révèlent un motif d'espérer un salut immérité" (Staupitz, cité par CHAUNU, p. 385).

¹⁹ "Nous devons donc avoir peur de nos bonnes œuvres et nous condamner. Notre justice et notre sainteté ne peuvent être notre œuvre, mais c'est un don de Dieu accordé à la foi seule [*sola fide*]" (Saint Bernard, cité par CHAUNU, p. 383).

conduisent au développement d'une théorie qui sert à le consoler dans sa crise intérieure et selon laquelle, d'après Buehler, "l'homme devait accepter de ne pouvoir tenir devant le jugement de Dieu; et, dès lors, il devait sans réticence se reconnaître pécheur, car il était du moins de ce chef en accord avec Dieu" (BUEHLER, p. 341). Pour Delumeau, le désespoir conduit Luther à la découverte de la miséricorde (DELUMEAU, *Nascimento*, p. 85).

Ainsi, imprégné de l'austère piété commune à la fin du Moyen Âge (surtout inspirée de Gerson, un des pères de la *devotio moderna*) et de la sombre mystique allemande, Luther prend aussi l'attitude de s'accuser soi-même en tant que pécheur corrompu de façon irrémédiable. Il s'éloigne de la pensée occamiste et nominaliste d'Erfurt, plus optimiste, et, peu à peu, il va se trouver en nette opposition avec la théologie traditionnelle de la grâce selon laquelle l'homme peut coopérer avec Dieu afin de parvenir à son salut (BUEHLER, p. 341).

D'après Chaunu, c'est entre 1513 et 1515 que "Luther construit tout le système qui lui procure la paix" (CHAUNU, p. 386). À cette époque, Luther travaille l'Écriture pour ses étudiants. Dans l'*Épître aux Romains*, saint Paul affirme que "le juste vivra de la foi" (BIBLE, *Épître aux Romains*, 1, 17) et Luther y découvre silencieusement ce qui deviendra sa doctrine de la *justification par la foi*²⁰ (DELUMEAU, *Civilisation*, p. 134). Selon Lemaître, cet intellectuel allemand prend conscience que "la foi est confiance avant d'être croyance et qu'elle transforme le monde" (LEMAÎTRE, *Rupture*). Selon Chaunu, la foi pour Luther est subjective, elle doit partir d'une expérience subjective de Dieu (CHAUNU, p. 406).

Martin Luther lui-même croit qu'il est en train d'introduire une nouvelle définition de la foi, pourtant le salut par la foi n'est ni nouveauté ni hérésie non plus. C'est une idée qu'on trouve chez Thomas d'Aquin (1228-1274), "qui fait de la foi une relation d'amour avec Dieu" (LEMAÎTRE, *Rupture*), et surtout un principe cher à saint Augustin. Mais pour Luther toute assurance de l'homme sur le salut, comme dans le cas des indulgences, devient insupportable et c'est dans ce contexte qu'aura lieu la rupture.

²⁰ D'après Jean Delumeau, la doctrine de la *justification par la foi* est un "article fondamental de la théologie réformée, énoncé par Luther et repris par Calvin, selon lequel il n'y a pas de justification par les œuvres mais uniquement par la foi. Pour Luther le péché originel a irrémédiablement vicié la nature humaine, et la Loi, dont l'observance n'est jamais qu'incomplète, superficielle et intermittente, n'a précisément d'autre but que de démontrer l'incapacité où demeure l'homme de se justifier. La seule possibilité de salut est le recours à la grâce accordée par Dieu à ceux qui croient en lui: décision parfaitement gratuite qui nous a été communiquée par la révélation et qui ne saurait être, comme le prétendait la philosophie thomiste, un objet de connaissance. Il s'agit d'un acte de volonté auquel l'homme ne peut répondre que par un acte d'obéissance, c'est-à-dire de foi. Aussi Luther oppose-t-il à la doctrine du libre arbitre humain celle du *serf arbitre*, le seul libre arbitre étant celui de Dieu". L'opposition entre le serf arbitre luthérien et le libre arbitre catholique mène à la rupture, en 1525, entre Luther et Érasme (DELUMEAU, *Civilisation*, p. 480 et 484).

En même temps, les abus dans la pratique ecclésiastique de l'indulgence²¹ (par laquelle le Saint-Siège essayait d'obtenir plus aisément de l'argent) semblent être incompatibles avec l'idéal d'une piété inspirée par l'humilité chère à Luther (BUEHLER, p. 341). Ce que l'Église tenait pour indulgence était "a remissão total ou parcial das penas que cada um devia sofrer, na terra ou no purgatório, depois de ter obtido no sacramento da penitência a absolvição dos seus pecados e a remissão do castigo eterno" (ROPS, vol. 1, p. 266). Ainsi pour qu'on obtienne la rémission, l'état de grâce est indispensable, ce qui devient impossible s'il n'y pas un ferme propos intérieur. Les jeûnes, les prières, les pèlerinages et l'aumône sont des auxiliaires, des compléments afin de motiver le pénitent à parvenir à sa rémission. À partir du XIV^e siècle surtout, les détournements grossiers dans cette pratique, considérée jusqu'aujourd'hui comme légitime par le magistère ecclésiastique, deviennent presque une règle. La simonie présente chez la plupart des prêcheurs d'indulgences et l'attribution d'un caractère magique à ce bénéfice (ce qui faisait de l'aumône une sorte d'hypothèque sur le ciel) avaient déjà provoqué des réactions assez violentes de la part de certains clercs, comme celles du Franciscain Vitrier en 1498 et de son disciple, Érasme (ROPS, vol. 1, p. 267), ou celles de Savonarole, par exemple (DELUMEAU, *Contre-Réforme*, p. 770).

Selon Chaunu, en 1516, quand l'affaire des indulgences commence à se nouer, Luther ne doute pas du trésor des Indulgences de l'Église: "Il n'a ni eu le temps ni senti le besoin de confronter la doctrine paulinienne de la justification avec l'édifice traditionnel de l'Église sur le Purgatoire et les Indulgences" (CHAUNU, p. 419).

En octobre 1517, la première réaction publique de Luther contre sa mère l'Église a lieu dans le célèbre épisode des quatre-vingt-quinze thèses qu'il écrit sur les indulgences. À l'époque, l'indulgence décrétée par le pape Léon X en 1514 en faveur de la construction de la nouvelle basilique de Saint Pierre à Rome (ce que Jules II avait déjà fait en 1506 pour commencer les travaux) est prêchée en Allemagne. Dans les diocèses de Magdebourg et de Mayence, la situation est explosive puisque l'archevêque Albrecht de Brandebourg (ou Albert de Mayence) touche la moitié des revenus pour rembourser les sommes empruntées aux banquiers Fugger pour payer le droit de cumuler plusieurs évêchés. L'un des proverbes

²¹ D'après le catéchisme de l'Église catholique, "a indulgência é a remissão, diante de Deus, da pena temporal devida pelos pecados já perdoados quanto à culpa, que o fiel bem disposto obtém em certas condições determinadas, pela intervenção da Igreja que, como dispensadora da redenção, distribui e aplica por sua autoridade o tesouro das satisfações de Cristo e dos santos" (*Catecismo da Igreja Católica*, p. 351, parágrafo 1471, 1992). De ce fait, le versement d'argent n'est pas une condition obligatoire pour l'obtention de ce bénéfice ecclésiastique.

populaires de l'époque semble traduire la pensée d'un genre de prêcheurs qui ne s'intéresse qu'à l'argent:

“Sobald das Geld im Kasten klingt
Die Seele aus dem Fegfeuer springt!”²²
(ROPS, vol.1, p. 267)

Luther, confesseur à Wittenberg, observe l'illusion causée sur le peuple par une indulgence qui effacerait immédiatement tout péché; il écrit alors une lettre personnelle à l'archevêque dans laquelle il déplore “la sécurité trompeuse sur le salut que donne l'achat des indulgences” (LEMAÎTRE, *Rupture*), en le priant de mettre fin à cette opération scandaleuse. À cette lettre (qui est “dura, mas ortodoxa”, d'après l'historien italien Giacomo Martina, p. 131), sont jointes les quatre-vingt-quinze thèses sur “la vertu des indulgences” (BUEHLER, p. 341). En réalité, dans ses thèses, Luther montre déjà son refus du magistère de l'Église, car il réfute l'importance et la validité des indulgences: elles ne fonctionneraient “qu'en raison du pouvoir d'intercession de l'Église et non *ipso facto*” (LEMAÎTRE, *Figures*). Avec ses thèses, il expose un dogmatisme dont le fond est novateur bien que traditionnel dans la forme (CHAUNU, p. 426). Dès sa première thèse, il dénonce et critique les abus, réaffirmant certaines valeurs de la doctrine catholique authentique comme la possibilité de perdre le vrai sens de la pénitence et de la contrition. Pourtant, ses thèses s'éloignent de l'orthodoxie “na medida em que rejeitavam o poder pontificio de perdoar as penas e se referiam implicitamente a uma teoria da graça segundo a qual os méritos do homem eram quase inúteis” (ROPS, v.1, p. 269). Luther reproche à la pratique des indulgences de donner aux fidèles une fausse sécurité religieuse (DELUMEAU, *Civilisation*, p. 134). Face au silence d'Albrecht de Mayence, Luther montre ses thèses à quelques théologues qui les diffusent rapidement. L'archevêque, de son côté, les envoie à Rome qui réagit environ six mois après.

Qu'un professeur de théologie ait des propositions contraires à l'Église n'est pas tout d'abord, pour celle-ci, un motif de préoccupation. C'est la diffusion très large et rapide de ses thèses qui inquiète la curie. Néanmoins, l'Église ne répond aux attaques de l'Augustin allemand qu'en juin 1518, quand elle engage un procès contre lui, l'accusant d'hérésie. En octobre de cette année-là, le cardinal italien Thomas de Vio (maître général des Dominicains), dit Cajetan, est chargé de l'audition de Martin Luther dans la phase initiale du procès. Sous la protection du prince de Saxe, qui obtient la permission pour que le procès ait lieu en

²² “Assim que o dinheiro tilinta na caixinha,/ a alma [em favor de quem se dá a esmola] salta para fora do purgatório” (ROPS, v. 1, p. 267); “Dès que l'argent sonne dans le tronc, l'âme du défunt s'envole du Purgatoire” (LEMAÎTRE, *Rupture*).

Allemagne, Luther défend sa position. Celui-ci explique que seule l'Écriture est infaillible, pas le pape. Quoique favorable au salut par la foi en tant que relation d'amour entre l'homme et Dieu, comme le voulait Thomas d'Aquin, Cajetan exclut toute certitude du salut qui refuserait la médiation de l'Église. Ce débat qui, au fond, est un "dialogue de sourds", selon Lemaître, va diviser désormais les intellectuels de la période: "le salut par la foi passe-t-il par l'Église ou par l'expérience personnelle" (LEMAÎTRE, *Rupture*)?

Dès lors, plusieurs propositions luthériennes sont condamnées, d'abord par la faculté de théologie de Cologne, puis par celle de Louvain. Le point sans retour est l'affaire concernant la bulle *Exsurge, Domine*, proclamée le 4 octobre 1520 lors de la clôture du procès contre Luther (DELUMEAU, *Nascimento*, p. 92). La bulle condamne de manière irrévocable les positions luthériennes sur les indulgences, sur le Purgatoire, sur la pénitence et surtout celles sur l'absence de libre arbitre (LEMAÎTRE, *Rupture*). Le 10 décembre, Luther la brûle publiquement de même que les *Décrétales* (ou *Corpus Iuris Canonici*, "símbolo da autoridade pontificia", MARTINA, p. 133): cette manifestation signifie qu'il ne reconnaît plus le système juridique ecclésiastique. Sa rupture avec Rome est consommée (BUEHLER, p. 342). C'est dans la même année 1520 que Luther écrit les quatre ouvrages fondamentaux de la pensée réformée: *La Papauté de Rome*, *Appel à la noblesse chrétienne de la nation allemande*, *La Captivité babylonienne de l'Église*, *De la liberté du chrétien* (DELUMEAU, *Civilisation*, p. 124).

Il est excommunié le 3 janvier 1521, mais pour que l'excommunication soit vraiment efficace, elle doit être sanctionnée par l'autorité civile (MARTINA, p. 134). Le 17 avril 1521, Luther est convoqué devant l'Empereur à la diète de Worms où il fait la déclaration qui fonde la religion réformée. En vain il est incité à abjurer ses erreurs et à s'en remettre aux autorités. Il est mis au ban de l'Empire le 26 mai 1521. Sous la protection du prince Frédéric de Saxe, il est mis à l'abri au château de Wartburg où il va travailler à sa célèbre traduction du *Nouveau Testament*, "forgeant l'allemand moderne" (STAUFFER, p. 29)

Une nouvelle période commence alors en Allemagne. C'est une période d'attente de la part des Allemands et de conflits où la religion se mêle à la politique. D'après Nicole Lemaître, l'appui à Luther est énorme parce que cette rupture qui engendre la religion réformée cristallise toute les attentes de l'Allemagne:

"L'indépendance par rapport à Rome, qui n'est perçue que comme une machine à percevoir de l'argent; la promotion d'une religion intérieure et biblique que partagent tous les humanistes et intellectuels; l'autonomie des

laïcs par rapport au clergé, qui séduit les intellectuels mais surtout les urbains cultivés.” (LEMAÎTRE, *Rupture*)

Dès lors, Luther ne cache plus son désir de voir le pays libre de l'étouffement provoqué par une Église négligeante dont les mœurs ne plaisent à personne (MARTINA, p. 110). Un certain esprit révolutionnaire anime des hommes comme Ulrich von Hutten qui se tient pour le sauveur des Allemands; le caractère national pris par la défense des propositions luthériennes va les pousser vers une adhésion intégrale à la religion réformée. Dans le contexte de propagation de la Réforme, la résistance contre la centralisation et l'absolutisme des Habsbourg joue un rôle considérable. Dans toute l'Europe, on peut observer le passage de l'État féodal à l'État absolu, ce qui implique une nette opposition entre la noblesse et la monarchie. En Angleterre, en Espagne et en France, depuis des siècles un long processus dépouillait les nobles de tout pouvoir politique concret et sur les ruines du pouvoir féodal les souverains ont bâti des États nationaux forts et fermes (MARTINA, p. 110). En Allemagne, par contre, l'irréductible opposition entre la noblesse princière et l'empereur ne permet pas le triomphe de l'absolutisme. L'empire existe encore, toutefois il n'est qu'une structure fragile, sans pouvoir réel et l'empereur n'est qu'un nom parmi l'autorité des princes, des électeurs, des bourgeois et des banquiers (ROPS, v. 1, p. 279) Ainsi, le surgissement d'une nouvelle religion qui s'oppose au catholicisme de l'empereur plaît énormément aux princes allemands: ils vont l'embrasser afin de préserver leur autonomie politique.

Selon Lemaître, désormais Luther ne maîtrise plus les événements qui ont un rapport étroit avec la Réforme (LEMAÎTRE, *Rupture*). Malgré l'avis de Luther, qui est contraire à des rébellions (BAUBÉROT, p. 17), on peut distinguer, à partir de 1521, trois périodes d'événements et de luttes religieuses qui échappent au domaine théologique et inscrivent la Réforme dans un contexte politique. D'après Giacomo Martina, il y a d'abord ce qu'il appelle la période des révolutions sociales (1521-1525); ensuite, celle des diètes et des colloques (1525-1532) quand on essaye de parvenir à un accord par des voies pacifiques; puis une autre, la plus longue et la plus douloureuse (1532-1555), représentée par le choc violent entre l'empereur Charles V et les réformateurs (MARTINA, p. 134).

Ce bouleversement peut mener à des extrémismes, comme la foi anabaptiste, secte allemande formée en Saxe vers 1521 autour de Thomas Münzer (1489-1525). Elle détermine un nouveau baptême aux adultes convertis, réclamant aussi l'extension de la Réforme sur le plan social. Luther s'éloigne de plus en plus du mouvement de revendications paysannes, qui, “d'abord pacifique, est devenu une jacquerie armée”. Luther rédige un libelle violent contre

les paysans (*Contre les hordes meurtrières et pillardes paysannes*), qui sont battus en 1525. Münzer, partisan d'une Réforme radicale, est décapité (BAUBÉROT, p. 17).

La deuxième période, celle des diètes, voit la création de partis confessionnels (d'où la dénomination de *protestants* pour les partisans de la Réforme luthérienne). Lors de la diète de Spire, en 1529, des princes et d'autres représentants de quelques villes libres élèvent une protestation contre les décisions favorables aux catholiques, car le parti minoritaire, celui des protestants, est menacé d'être mis au ban impérial. En ce qui concerne la résistance armée, malgré les réserves de Luther à faire des alliances avec un réformateur plus radical comme Zwingli (1484-1531), des accords doctrinaux permettent la création d'une coalition capable d'affronter les puissances catholiques (BAUBÉROT, p. 4). D'après Jean Baubérot, le terme *protestantisme* est donc né d'une circonstance. Des protestants, se montrant parfois gênés de la composante politique qui a donné naissance à l'expression, interprètent alors le terme dans un sens religieux: "la protestation contre certaines coutumes, traditions ou structures de l'Église catholique romaine au nom du droit que possède chaque chrétien de répondre librement aux exigences de la Parole de Dieu [...]" (BAUBÉROT, p. 5).

Désormais, le statut de la Réforme dépasse les limites du dogmatisme religieux. Elle devient un mouvement religieux et social qui, selon Baubérot, "ne s'effectue pas sans tourmente ni contrainte" (BAUBÉROT, p.17). Ce que la religion a acquis il faut le défendre et l'assurer aussi sur les plans politiques et militaires, d'où la création de ligues, comme la Ligue de Tourgeau (1526) et la Ligue de Smalkalde (1531) qui essayeront de résister à la politique ultracatholique de l'empereur Charles Quint (BAUBÉROT, p. 19). Parallèlement, il faut agréger les idées nouvelles dans une doctrine qui puisse plaire aux différents courants réformés, de même qu'aux catholiques. Dans ce but, dans une tentative de retour à l'unité de l'Église, Philippe Mélanchthon rédige la *Confession d'Augsbourg* (1530), considérée jusqu'aujourd'hui comme la principale confession de foi luthérienne. Pourtant, "aussi irénique, aussi habile qu'elle fût, la *Confession d'Augsbourg* ne trouva pas grâce aux yeux des représentants des États catholiques" (STAUFFER, p. 43). La réconciliation devient de plus en plus impossible.

La Réforme protestante (2): la Réforme calviniste

Jean Calvin, dit Calvin, est né en 1509 à Noyon, France, où son père était secrétaire de l'évêque et procureur du chapitre cathédral (DELUMEAU, *Civilisation.*, p. 462). D'après Jean Cadier, Calvin "est pourvu dès l'âge de douze ans de bénéfices ecclésiastiques qui lui

donneront le moyen de faire de très complètes études” (CADIER, p. 59). À Paris, il étudie au collège Montaigu (tenu pour un “rempart de la scolastique médiévale”, selon Cadier, ou pour “sinistre”, d’après Delumeau). Poussé par son père, il étudie ensuite le droit à Orléans et à Bourges. En 1531, après la mort de son père, il revient à Paris et se tourne vers l’étude des lettres: il suit l’enseignement d’hellénistes et d’hébraïsants à la “noble et trilingue académie” (le futur Collège de France) (DELUMEAU, *Civilisation*, p. 462). Inspiré d’humanisme, surtout érasmien, Calvin publie en 1532 son *Commentaire du “De clementia” de Sénèque*, son seul travail dans cette voie. Vers 1533-1534, la conversion de Calvin à la foi réformée a lieu et il se tourne vers l’étude de la théologie. En octobre 1534, après l’affaire des Placards²³, le roi de France, François I^{er}, ordonne la persécution des protestants, et Calvin est contraint à quitter le royaume. Réfugié à Bâle, il publie en 1536 son *Institution de la religion chrétienne*, ouvrage en latin dans laquelle il expose les principes de la pensée réformée. Pour Jean Cadier, Calvin est un esprit plus organisateur que créateur, et son rôle dans la Réforme est de “constituer un corps de doctrines, de jeter les bases d’une organisation ecclésiastique”, mettant en ordre les préceptes de ses prédécesseurs comme Luther et Bucer²⁴ (CADIER, p. 59).

En 1536, après la publication de l’*Institution*, Jean Calvin s’établit pour la première fois à Genève, où, à côté de Guillaume Farel, il organise l’Église de la ville gagnée à la religion nouvelle (STAUFFER, p. 86). Pourtant, très vite Calvin connaît des résistances contre le caractère peut-être très disciplinaire et doctrinal dont il veut revêtir l’Église genevoise. Par la suite, il va être chassé et obligé à s’enfuir. Ainsi, en 1538, il se rend à Strasbourg où, appuyé par Bucer, il prend en charge la communauté des réfugiés français poursuivis à cause de la religion (STAUFFER, p. 87). Pendant son séjour dans cette ville, Calvin se consacre à l’étude de la liturgie et de l’ecclésiologie; en outre, il élabore la première édition française de l’*Institution de la religion chrétienne* (1541) et plusieurs travaux dans le domaine de l’exégèse (STAUFFER, p. 88). Il reste à Strasbourg jusqu’en 1541 quand il regagne Genève, d’où il ne sortira plus.

²³ Dans la nuit de 17 au 18 octobre 1534, le parti protestant appose des placards à Paris et à Amboise, jusque sur la porte de la chambre royale. Leur auteur, Antoine Marcourt, pasteur à Neuchâtel, y attaque à la fois la conception de *transsubstantiation* des catholiques et celle de la *consubstantiation* luthérienne. En réaction, François I^{er}, le roi de France, prend le parti des catholiques et déclenche une série de persécutions des protestants (ROBERT 2, p. 1428).

²⁴ Bucer ou Butzer (Martin Kuhhorn, 1491-1551) était un dominicain allemand qui s’était rallié à Luther. Excommunié en 1523, il s’est installé à Strasbourg. Dans cette ville, il a organisé la religion réformée. Après la défaite de la ligue Smalkalde et après son refus de signer le document de la paix d’Augsbourg, Bucer doit quitter Strasbourg en 1549 vers l’Angleterre. Devenu professeur royal à l’université de Cambridge, Bucer a contribué à la réforme de l’Église anglicane (STAUFFER, p. 77).

À Genève, où ses amis sont revenus au pouvoir, il essaye de reprendre son travail de construction de l'Église réformée, en rédigeant d'abord les *Ordonnances ecclésiastiques*, puis le *Catéchisme*²⁵.

Par les *Ordonnances*, qui vont régler la vie religieuse et sociale de la ville pendant deux siècles, Calvin établit les quatre ministères qui sont à la base de l'Église réformée, c'est-à-dire ceux des pasteurs, des docteurs, des anciens et des diacres, chacun ayant des charges distinctes (CADIÉ, p. 61). Selon Jean Cadier, les pasteurs doivent s'occuper de la prédication de la Parole et de l'administration des sacrements et leur congrégation se réunit pour l'étude de la Bible et pour des censures mutuelles. Les docteurs sont chargés de l'enseignement de la jeunesse. Les anciens doivent surveiller les membres de l'Église: les douze anciens se réunissent dans un consistoire et leur rôle est de sauvegarder la cène; ainsi, d'après Cadier, ils "veillaient à ce que la table sainte ne fût pas profanée par la participation de personnes vivant notoirement dans le désordre, le manque d'amour fraternel ou l'incrédulité" (CADIÉ, p. 61). Aux diacres sont réservés les soins des malades et l'assistance des pauvres, outre le service des hôpitaux. À partir de ce modèle institué par Calvin, qui est accepté en novembre 1541 par les autorités civiles (STAUFFER, p. 90), une véritable théocratie va s'établir à Genève, parsemée de conflits et aussi de répression (l'affaire la plus célèbre est celle de Michel de Servet en 1553).

En 1559, Jean Calvin fonde l'Académie de Genève qui deviendra le grand séminaire de la doctrine calviniste. D'après Cadier, l'Académie se destine à l'enseignement supérieur visant à la formation des pasteurs et aussi de l'élite. Théodore de Bèze (1519-1605), disciple de Calvin, en est le recteur. Bèze lui-même et Calvin se dédient à l'enseignement de la théologie et aux commentaires de l'Écriture, tandis que d'autres professeurs se chargent du grec et de l'hébreu, de la philosophie, de la physique et des mathématiques (CADIÉ, p. 62-63). Par là, l'étude de la religion nouvelle attire de nombreuses adhésions, et l'influence de Calvin se répand rapidement en Europe.

La Réforme catholique et la Contre-Réforme

L'expression *Contre-Réforme* a été forgée au XIX^e siècle par des historiens protestants allemands (*Gegenreformation*) afin de désigner ce qu'ils considéraient comme un mouvement

²⁵ Afin de contribuer à l'instruction religieuse des enfants, Calvin écrit en 1542 un *Catéchisme* "sous forme de questions et de réponses qui aborde successivement le symbole des apôtres, le décalogue, l'oraison dominicale et la doctrine des sacrements (baptême et cène)" (STAUFFER, p. 90).

de résistance catholique face à la progression du protestantisme qui a commencé au XVI^e siècle. Selon Delumeau, certains historiens ont tendance de nos jours à ne plus l'employer: ils préfèrent le terme de *Réforme catholique* (DELUMEAU, *Réforme*, p. 769). Même si d'une part, d'après Davidson, la Réforme que l'Église a entreprise est plus qu'une réaction au protestantisme, d'autre part, du point de vue de l'objectivité historique, il est tout de même utile de maintenir le terme de *Contre-Réforme* (DAVIDSON, p. 1-2). Delumeau considère que l'expression *Contre-Réforme* est légitime car, aux XVI^e et XVII^e siècle, Rome a indiscutablement tenté de faire reculer ou disparaître le protestantisme dans une ambiance étouffante d'intolérance religieuse. Pourtant, selon lui, la Contre-Réforme doit être vue comme un "chapitre — ni le plus important ni le plus beau — d'une renaissance religieuse qui fut d'autre part étonnamment large, riche et profonde, et qui, à la suite du concile de Trente et en dépit des objectifs antiprotestants de ce dernier, mérite le nom de Réforme catholique" (DELUMEAU, *Réforme*, p. 769).

D'après Jean Delumeau, la volonté de résistance de l'Église romaine face à la Réforme protestante s'affirme surtout à partir du pontificat de Paul III (entre 1534 et 1549). C'est lui le maître de la Réforme catholique, une réponse qui surgit de la honte et de la peur d'un effondrement du catholicisme. Ainsi, c'est Paul III qui approuve en 1540 les statuts de la Compagnie de Jésus (créée par Ignace de Loyola), qui crée le Saint-Office (1542) et qui convoque le concile œcuménique de Trente (1545) (DELUMEAU, *Civilisation*, p. 127).

Puisque le Concile de Trente synthétise la pensée de la Réforme catholique (même si celle-ci ne se restreint pas à une simple réponse), je me pencherai sur les aspects que je tiens pour les plus importants concernant les décisions qui y ont été prises et qui ont permis que l'Église catholique regagne du souffle.

Avant sa rupture définitive avec l'Église, Luther lançait des appels pour la réalisation d'un nouveau concile. Pour lui, le concile pouvait parvenir à des décisions "en dernier ressort de l'Église". Plus que lutter contre les abus et le luxe, Luther voulait libérer le concile du pouvoir pontifical. Cependant, les catholiques n'aspirent pas à un nouveau concile car celui du Latran V²⁶ (1512-1517) s'est achevé quelques semaines avant le manifeste de Luther sur les indulgences. Depuis longtemps consciente du désir grandissant de réformes de la part de son clergé, l'Église soutient en général des modifications dans les diocèses et dans les ordres

²⁶ Le 18^e concile œcuménique régla des questions de politique italienne, approuva le concordat de Bologne entre le pape et François I^{er} et tenta quelques réformes ecclésiastiques, sans toutefois aborder les vrais problèmes soulevés par Luther (ROBERT 2, p. 1032).

religieux sans s'impliquer pourtant dans le "développement de ce renouveau" (LEMAÎTRE, *Concile*).

Le pape Paul III est le premier à comprendre que la papauté doit prendre en charge la réforme de l'Église. Malgré son népotisme, ce pape est, selon Lemaître, "à l'écoute du monde" et il va imprimer au long de son pontificat un nouveau style à Rome. Responsable d'un vrai renouvellement du collège cardinalice, Paul III promeut d'abord de jeunes cardinaux entreprenants comme Gaspard Contarini, Reginald Pole, Jean-Pierre Carafa (le futur pape Paul IV), Jean-Marie del Monte (le futur Jules III) et Marcel Cervini (qui deviendra Marcel II), sans oublier Giovanni Morone, l'Allemand Otto Truchsess et l'Anglais John Fischer²⁷, l'archevêque de Rochester (MARTINA, p. 206-207). Paul III leur demande d'établir un plan de réformes dont les propositions sont publiées en février 1537, dans le *Consilium de emendanda ecclesia* (*Délibération sur la réforme de l'Église*). Dans ce plan, les cardinaux reconnaissent la responsabilité de Rome dans les désordres ecclésiastiques de même que les causes de la corruption de la curie. Ils y proposent entre autres un idéal pastoral pour la formation des prêtres, la surveillance des religieux et la résidence de ceux qui ont charge d'âmes dans les paroisses, diocèses et abbayes. Il s'agit évidemment d'une réforme du clergé et non de la curie, qui continue très résistante à tout changement fiscal et sur les bénéfices. Les protestants refusent fermement les seules modifications suggérées. Mais Paul III se lance dans une activité diplomatique intense, envoyant un peu partout des légats pour promouvoir le concile et créant au passage, d'après Nicole Lemaître, la diplomatie moderne (LEMAÎTRE, *Concile*).

La marche vers un concile est trop lente. Devant l'impossibilité de réaliser un concile à Mantoue comme Paul III l'avait d'abord déterminé, l'empereur Charles V choisit une autre politique sous l'influence de l'électeur de Brandebourg. Il décide de réunir catholiques et protestants afin de discuter dans des colloques dont la base doctrinale est le texte érasmien *De Sarcienda Ecclesiae Concorde* (*Du rétablissement de la concorde dans l'Église*), écrit en 1536, où Érasme estime qu'avec de la bonne volonté, tout peut être réparé, selon Lemaître, "au moyen d'un christianisme authentique et respectueux des autres points de vue". Cependant, les colloques échouent, et le pape convoque le concile de Trente (LEMAÎTRE, *Concile*).

En dépit de tous les contretemps qui retardent sa clôture et d'une conjoncture qui reste fragile tout au long des travaux, le Concile de Trente va sceller les positions doctrinales et

²⁷ Cet homme d'Église et humaniste anglais (1469-1535) va être exécuté après avoir refusé de prêter les serments reconnaissant le mariage de Henri VIII avec Anne Boleyn et la position de ce roi à la tête de l'Église d'Angleterre. Il sera canonisé en 1955 (ROBERT 2, p. 645).

dogmatiques de l'Église catholique, en mettant un point final aux discussions issues de la Réforme protestante. C'est la fin des incertitudes et de l'ouverture au dialogue, ce Concile représente un repli sur soi de l'Église (LEMAÎTRE, *Concile*).

La séance d'ouverture a lieu le 13 décembre 1545. Tenu solidement en mains par les légats pontificaux, le concile travaille sur les questions du moment, en alternant décrets doctrinaux et décrets disciplinaires. D'ailleurs, on peut distinguer, dans l'œuvre du Concile de Trente, trois niveaux: celui du dogme, celui de la discipline et celui des décrets relatifs à la justice ecclésiastique et aux liens entre l'épiscopat et Rome (DELUMEAU, *Trente*, p. 238).

Sur le plan doctrinal, le concile commence par la définition de certains dogmes. Le dogme pour les catholiques exprime une vérité considérée comme incontestable. La clarification doctrinale qui sort du Concile est une réponse aux doctrines réformées formulées dans les ouvrages de Luther, de Melanchthon, de Calvin. Les discussions sont basées sur un catalogue de ce que les pères catholiques considèrent comme des erreurs, qui seront anathématisées.

Les membres du concile mettent d'abord l'accent sur la continuité de l'histoire chrétienne, qui s'oppose aux conceptions de la *sola scriptura* (l'Écriture seule) et du libre examen des protestants. Selon le concile, la Bible est éclairée par la tradition, c'est-à-dire par les paroles du Christ gardées en mémoire dans les communautés. Le magistère ecclésiastique est fondamental dans ce processus d'interprétation de l'Écriture sous l'action permanente du Saint-Esprit (DELUMEAU, *Trente*, p. 238).

En ce qui concerne les éditions de l'Écriture, le concile ne reconnaît que la Vulgate (la Bible traduite en latin par Saint Jérôme au IV^e siècle), la seule qui doit être utilisée dans les leçons publiques, les disputes, la prédication et dans les exposés doctrinaux. Ce texte est cependant reconnu fautif et mérite une révision. Les traductions de l'Écriture ne sont point interdites.

Les discussions qui suivent portent sur le péché originel et sur la justification. Compte tenu des controverses et de la conjoncture religieuse du XVI^e siècle, la plupart des canons relatifs à la justification condamnent les propositions protestantes, notamment celles qui dépouillent l'homme du libre arbitre (DELUMEAU, *Trente*, p. 238). Le paragraphe ci-dessous synthétise la position catholique immuable établie par le concile sur la justification, réfutant toute autre explication réformatrice sur le sujet:

“Quoique propre à chacun, le péché originel n'a, en aucun descendant d'Adam, un caractère de faute personnelle. C'est la privation de la sainteté et de la

justice originelles, mais la nature humaine n'est pas totalement corrompue: elle est blessée dans ses propres forces naturelles, soumise à l'ignorance, à la souffrance et à l'empire de la mort, et inclinée au péché (cette inclination au mal est appelée "concupiscence"). Le Baptême, en donnant la vie de la grâce du Christ, efface le péché originel et retourne l'homme vers Dieu, mais les conséquences pour la nature, affaiblie et inclinée au mal, persistent dans l'homme et l'appellent au combat spirituel." (*Catéchisme de l'Église catholique*, "Profession de la foi chrétienne", chapitre I^{er}, art 1, paragraphe 7)

D'après Lemaître, le Concile affirme, contrairement à Luther, que la justification est "le début d'un renouvellement de jour en jour, qui fait que celui qui est juste sera encore justifié. Le juste est donc imparfait mais ami de Dieu". Les catholiques insistent ainsi sur la valeur temporelle, sur la capacité de l'homme à progresser. La position nette sur la justification appelle une explication des modalités de l'amitié entre Dieu et le fidèle au moyen des sacrements (LEMAÎTRE, *Concile*).

La définition du sacrement suit celle de saint Augustin: institué par le Christ lui-même, il est un signe visible d'une réalité invisible, la grâce (TRESE, p. 261). Si, pour Luther, le rite sacramentel n'a pas de valeur propre ni d'efficacité objective, l'Église insiste par contre sur l'idée traditionnelle du *signe efficace* (DELUMEAU, *Trente*, p. 238).

Soucieux de défendre la présence réelle du Christ dans le pain et le vin, les pères conciliaires établissent le concept de transsubstantiation dans l'eucharistie, c'est-à-dire le passage d'une substance à une autre²⁸. Ainsi, par la transsubstantiation, le Christ est objectivement et réellement présent, et sa présence va demeurer après la consécration du pain et du vin (LEMAÎTRE, *Concile*). Également, l'Église réaffirme, en réaction à Luther, la messe comme sacrifice (DELUMEAU, *Trente*, p. 239). De même sont analysés les sacrements de la pénitence, de l'ordre et du mariage. Contrairement à la notion luthérienne de la prêtrise tenue seulement pour un office, le concile distingue le sacerdoce universel (de tous les fidèles) de celui du ministre (qui a des pouvoirs spécifiques). En ce qui concerne le mariage, il est déclaré indissoluble, il doit y avoir consentement mutuel des époux et la polygamie est interdite.

Les guerres de Religion en France

Jésus Christ avait inauguré une religion nouvelle, une religion où l'amour devait prévaloir. Peu avant sa mort, il avait établi un nouveau commandement qui remplace les

²⁸ La transsubstantiation signifie le changement de toute la substance du pain et du vin en toute la substance du corps et du sang de Jésus Christ dans l'eucharistie (ROBERT, "transsubstantiation").

commandements reçus par Moïse dans l'*Ancien Testament*: “Je vous donne un commandement nouveau: vous aimer les uns les autres; comme je vous ai aimés, aimez-vous les uns les autres. À ceci tous reconnaîtront que vous êtes mes disciples: si vous avez de l’amour les uns pour les autres” (BIBLE, *Jean*, 13, 34-35). De plus, contre la loi de vengeance qui faisait parti du quotidien en ce temps-là, le Christ avait prêché:

“Vous avez entendu qu'il a été dit: *Tu aimeras ton prochain et tu haïras ton ennemi*. Eh bien! moi, je vous dis: Aimez vos ennemis, et priez pour vos persécuteurs, afin de devenir fils de votre Père qui est aux cieux; car il fait lever son soleil sur les méchants et sur les bons, et tomber la pluie sur les justes et sur les injustes.” (BIBLE, *Matthieu*, 5, 43-45)

Pourtant, les générations d’hommes qui lui ont succédé semblent l’avoir oublié, lui et tous ses enseignements. Comme maintes fois au long de mille six cents ans qui ont suivi, au seizième siècle la guerre s’installe au nom du Christ et les gens versent du sang au lieu de chercher la paix.

À partir de la seconde moitié du XVI^e siècle, notamment en France, l’intolérance religieuse aboutit à des guerres civiles. Combinées à une récession économique considérable, des “catastrophes continues se déroulent sur fond de guerre permanente” (DEMONET-LAUNAY, p. 11). Pendant près de quarante années (1560-1598) la France vit la guerre civile la plus atroce, une “guerre fratricide” qui se nourrit du fanatisme religieux, lequel est doublé de “ressentiments et d’arrière-pensées politiques” (DUBY, MANDROU, p. 424-425). Afin de mieux comprendre ce qu’ont été les guerres de religion et leurs conséquences, il faut d’abord faire un petit panorama de la conjoncture politique, économique et sociale de la France avant le déclenchement de la crise en 1559.

À partir de la seconde moitié du XVI^e siècle, l’aisance économique qui régnait en Europe depuis la fin du XV^e siècle disparaît. En France par exemple, François I^{er} laisse en mourant (1547) une dette énorme, et Henri II (1559) laisse à son tour la banqueroute (DEMONET-LAUNAY, p. 11). La crise économique ébranle le royaume de France où la l’agriculture n’arrive plus à fournir assez de subsistances par rapport à la croissance démographique et où les salaires restés fixes amènent de sérieuses famines. En ce temps-là, selon l’historien Emmanuel Ladorie, la paupérisation ne peut plus être masquée (LADURIE, p. 165). La fiscalité abusive aggrave la crise. D’après Georges Livet, malgré l’existence de nombreux impôts (royaux et municipaux), le produit de ce qui arrive dans les caisses du souverain est minimum à cause de multiples détournements (LIVET, p. 81). De plus la

présence continuelle de soldats sur les terres pendant les troubles de la première moitié du siècle aggrave la situation de misère, maintes fois associée à des épidémies. La noblesse est également frappée par l'inflation et même le clergé, "sollicité pour payer la lutte contre l'hérésie, voit ses revenus diminuer" (DEMONET-LAUNAY, p. 11).

Les souverains français ne se sont jamais montrés indifférents au contexte religieux. La conduite assez tolérante de François I^{er} vis-à-vis des protestants au début du mouvement réformateur se traduit peu à peu en hostilité. Tant que la Réforme était une affaire d'intellectuels, il était sympathique à leur cause. Néanmoins, dès que la religion réformée gagne la noblesse, la situation se modifie, et, comme nous avons vu plus haut, François I^{er} se révèle intolérant et répressur après l'*affaire des Placards* (GOUBERT, p. 126-127). Après sa mort, son fils Henri II (1519-1559) opte pour une politique religieuse plus sévère encore que celle de son père.

Les conflits armés appelés *guerres de Religion* opposent, en France, les catholiques (dits papistes) et les calvinistes, surnommés huguenots (DELUMEAU, *Religion*, p. 848). Les affrontements, dont certains historiens situent le commencement en 1559, avec la mort inopinée d'Henri II, deviennent officiellement une guerre civile avec la bataille de Wassy (ou Vassy). Ainsi, le massacre de la population protestante dans cette ville par des ultracatholiques partisans du duc de Guise consolide le drame qui semblait depuis longtemps inévitable: l'opposition est alors politique et les deux Églises, si l'on peut dire, se sont organisées en de véritables partis (ROPS, v.2, p. 174-175).

Avec la prise d'armes des protestants à la suite du massacre de Wassy commence ce que Demonet-Launay nomme "une longue période d'anarchie grandissante" (DEMONET-LAUNAY, p.11). Plusieurs conflits éclatent partout en France: en Champagne, à Tours, à Sens. Des huguenots et des catholiques sont tués au nom de la foi, qui pourtant ne correspond plus à la foi du Christ, mais à celle des intérêts politiques.

De François II (1559-1560) à Henri IV (1589-1610), huit guerres de religion ont lieu, séparées par des intervalles où les adversaires reprennent le souffle et recherchent des alliés, les uns en Angleterre, les autres en Espagne. Pendant ces pauses, les modérés des deux partis essaient d'établir au moins un *modus vivendi* (DUBY, MANDROU, p. 425), car il semble impossible de parvenir à une conciliation définitive qui permettrait la paix. "Avant qu'elle ne devienne la 'Jézabel' de la nuit de la Saint-Barthélemy (1572)", l'habileté et les hésitations de la régente Catherine de Médicis jouent dans ce sens (DEMONET-LAUNAY, p. 11). Elle s'y efforce, distinguant parmi les hérétiques ceux qui pouvaient encore être ramenés au

catholicisme et ceux à qui, lorsqu'ils sont en état de "sédition manifeste", on réserve la sévérité (DUBY, MANDROU, p. 425).

Il me semble moins intéressant de travailler les détails des pauses aussi faibles que forcées que de réfléchir sur la question que pose le livre de Georges Duby et Robert Mandrou: "Comment s'est perpétuée cette guerre si longue, et à quel excès sont arrivés protestants et catholiques?". Même si cette guerre, qu'on peut considérer comme une seule guerre, change maintes fois d'aspect et de sens au long des années, il y a cependant quelques traits dominants d'après cet ouvrage:

"[...] et d'abord cette passion religieuse qui ne connaît point la tolérance, vertu de second rang, rejetée avec dédain par celui qui se sait en conscience détenteur de la vérité; les politiques prudents, qui, dans le désert, prêchent une coexistence impensable à leurs contemporains, paraissent des lâches, à tous le moins des hommes de peu de foi." (DUBY, MANDROU, p. 426)

La formule la plus simple qui définit ce combat est le binôme "vérité religieuse mêlée de politique". Parvenir à une association du pouvoir politique et de l'autorité religieuse est le but partagé par les deux partis opposés. Les catholiques veulent, de leur côté, assurer non seulement l'unité politique du royaume mais encore le rapport étroit entre l'Église catholique et la monarchie, représenté de façon éblouissante par le sacre à Reims. De l'autre côté, les protestants, "qui ne peuvent accorder une foi particulière au miracle royal, ont au plus nourri l'idée d'imposer à la France restée catholique un roi protestant [...]". Selon le même ouvrage, peut-être rêvent-ils de transformer la France en une nouvelle Genève où la foi réformée s'imposerait sans résistance à un gouvernement désormais soumis et ouvert à leurs désirs (DUBY, MANDROU, p. 426-427).

En fait, la nouvelle religion, qui touche d'abord des intellectuels, puis s'empare des couches les plus humbles de la population, est l'affaire des nobles dans cette fin de siècle. D'après Duby et Mandrou, la noblesse qui est maintenant à la tête des deux religions trouve dans la lutte, pour ou contre le roi, l'occasion unique de ressusciter la "vieille tradition d'agitation féodale", c'est-à-dire celle de pourfendre l'adversaire, de mener la rude vie des camps, des embuscades et des poursuites acharnées. Le livre de nos deux historiens souligne que, même si les passions religieuses gardent la première place auprès de nobles comme les Coligny, les Guise, les Sully et tant d'autres, l'atavisme féodal nourrit leur complexe psychologie belliciste:

“la noblesse retrouve sur les champs de bataille et dans les conseils de guerre ce rôle militaire et politique qu’une monarchie avisée s’est attachée à lui enlever, depuis bien longtemps, progressivement et habilement.” (DUBY, MANDROU, p. 427)

De plus, il ne faut pas oublier le rôle des villes qui sont derrière cette noblesse enthousiaste et ardente. Dans ces villes, les bourgeois (des marchands, des financiers, des juristes), séduits par la réhabilitation des réussites terrestres de la doctrine calviniste, fournissent de l’argent, des armes, des forteresses qui, ainsi, alimentent “une guerre que les seuls nobles n’auraient pu entretenir” (DUBY, MANDROU, p. 428).

En 1598, la guerre prend fin: l’édit de Nantes accorde des droits aux protestants dans le royaume de France (GOUBERT, p. 142). La victoire, quoique faible, est catholique, acquise dès 1593-1594, “lorsque Henri IV s’est décidé à se faire instruire de la religion catholique et abjura une deuxième et dernière fois le protestantisme” (DUBY, MANDROU, p. 430-431).

Les portes s’ouvrent à l’absolutisme. De plus en plus le pouvoir va être centré sur la figure du roi. La bourgeoisie urbaine et la nouvelle bourgeoisie rurale (“qui a racheté les terres des paysans endettés et les fiefs des nobles ruinés”, DEMONET-LAUNAY, p. 12) sont en pleine ascension sociale. En revanche, la misère frappe sans pitié le peuple. Cette misère, conjuguée au grand effroi qui s’est établi au long des années guerrières, aboutit à une véritable épidémie de sorcellerie, surtout à partir de 1560. Par conséquent, le système pénal devient plus rigoureux: du côté des catholiques comme de celui des protestants, les condamnés au bûcher sont nombreux. Selon Marie-Luce Demonet-Launay, “la guerre est finie, mais le règne de Satan continue” (DEMONET-LAUNAY, p. 13).

Suivant la pensée de ces historiens, il est possible donc de conclure que l’Europe à la fin des guerres de religion n’est plus celle qui, au début du XVI^e, a appris à jouir. Pour Duby et Mandrou, un abîme sépare les hommes “qui ont entendu le tocsin de la Saint- Barthélémy” de ceux des années 1500-1520, pleines de gloire. Dans ce siècle, la France a deux visages différents et le dernier à paraître est celui de la France la plus dure, la plus sévère et la plus fanatique. Ainsi “l’air que respirent les contemporains de François Ier, de Lefèvre et Briçonnet n’est pas celui des rudes années 1560, où les bûchers se multiplient, où l’Antéchrist est partout, menaçant, redouté et détesté, où les passions se déchaînent pour trente ans, sur toute la France (et les Pays-Bas voisins)” (DUBY, MANDROU, p. 388).

CHAPITRE 4

QUELQUES ÉLÉMENTS D'INTRODUCTION À L'ANALYSE DE *L'ŒUVRE AU NOIR*

L'INTRIGUE

L'axe de l'intrigue de *L'Œuvre Au Noir* est la trajectoire de vie de Zénon, médecin, alchimiste et philosophe brugeois du seizième siècle. Après avoir mené une vie errante, en voyageant à travers plusieurs pays de l'Europe, Zénon se réinstalle à Bruges où il reste pendant six ans sous une fausse identité. Poursuivi par l'Inquisition, le protagoniste est jugé et condamné à mort. Aussi choisit-il de mettre fin à sa propre vie en prison au lieu d'être brûlé vif.

Voilà le roman en peu de mots: c'est perdre toute la richesse de la peinture historique et sociale et de l'intrigue.

Ainsi, le décor est l'Europe de la Renaissance, une période d'épanouissement scientifique et culturel. Le protagoniste est un représentant de ce bouillonnement, se caractérisant comme un homme d'idées. Il est possible de suivre plusieurs étapes de sa vie, depuis sa conception, où le lecteur prend connaissance de sa bâtardise, jusqu'à ses errances par maints pays de l'Europe. Fils d'un évêque italien qui n'a jamais montré aucun intérêt pour son existence, Zénon est un obstacle dans la vie de sa mère, Hilzonde, sœur d'un riche banquier. Elle se marie avec un marchand de Zélande, appelé Simon Adriansen, auquel le petit Zénon n'obéit pas. Les époux décident alors de le laisser aux soins de son oncle, le banquier Henri-Juste Ligre. En réalité, celui-ci charge un autre oncle, le chanoine Bartholomé Campanus, de l'éducation de l'enfant.

Zénon est alors préparé pour être clerc. En effet, l'Église semblait être, à l'époque, le seul chemin qu'un bâtard pouvait suivre pour atteindre une position honorable. Le chanoine admire la soif de savoir du jeune brugeois et le pousse vers des études plus profondes. Zénon fréquente l'école de théologie de Louvain. Captivé par les premiers mystères de l'alchimie

auxquels le chanoine l'a introduit, il commence à étudier cette science obscure. À Bruges, il fréquente l'atelier de Colas Gheel, y développant l'art du dessin et de la construction de machines à tisser. De même, il fréquente la maison de Jean Myers, un chirurgien-barbier de la ville, afin d'apprendre les secrets de la médecine. Un jour, après une querelle avec les employés des tissages de son oncle, Zénon quitte sa ville natale.

Désormais, tout ce que le peuple entend dire sur ce jeune homme sont des suppositions sur les lieux où il est passé. Un jour, arrive à Bruges un petit traité de médecine qui porte son nom, et peu à peu le jeune médecin cesse d'être une figure connue pour devenir seulement un nom, un nom qui s'efface doucement.

Le lecteur accompagne alors le destin des Adriansen, c'est-à-dire d'Hilzonde, la mère de Zénon, de Simon, son mari, et de leur fille, Martha. Attachée à la foi anabaptiste, la famille décide d'aller vivre à Münster, ville de l'Allemagne qui était devenue le siège de cette secte. Pendant un voyage que Simon entreprend dans le but d'obtenir de l'argent pour la secte, a lieu la répression commandée par l'évêque, aboutissant à l'écrasement de la population de la ville. Quand Simon arrive, il trouve sa femme morte et, tout à coup, il tombe malade. Avant de mourir, il charge sa sœur, Salomé Fugger, de s'occuper de la petite Martha. Il regrette le fait de voir sa fille élevée "par des idolâtres" (L'ON, p. 106), mais il n'a pas d'option. Après la mort de son père, Martha va vivre à Cologne avec sa tante, son oncle et sa cousine, Bénédicte, qui a à peu près le même âge qu'elle.

Les Fugger sont une influente famille de banquiers allemands et c'est dans ce milieu que Martha va grandir. L'harmonie familiale est brisée par la peste qui atteint d'abord Salomé, puis Bénédicte qui était en train de la soigner. C'est à ce moment-là que réapparaît la figure de Zénon, alors médecin anonyme chargé des moribonds atteints par la maladie létale. C'est lui qui va donner les derniers soins à Bénédicte, déjà au seuil de la mort, occasion où il fait la connaissance de Martha Adriansen. Après avoir confirmé l'identité de la jeune fille, en réalité sa sœur, Zénon quitte la maison sans lui révéler la sienne.

À Innsbruck, capitale du Tyrol, a lieu la rencontre entre les cousins Zénon et Henri-Maximilien, fils d'Henri-Juste Ligre. Pendant une dense conversation, Zénon partage avec lui quelques moments de sa "vie errante" (c'est le titre de la première partie du roman) ainsi que certaines pensées qu'il avait développées au long des années. Le lecteur apprend ainsi que le médecin se cache, car il est poursuivi à cause de ses idées. Après cet épisode à Innsbruck, il est possible de connaître les dernières étapes de la vie et de la carrière du capitaine Henri-Maximilien, jusqu'à sa mort en combat.

Zénon, lui, erre encore dans l'Europe. Lors d'un arrêt en route à Louvain, il utilise une fausse identité, celle du docteur Sébastien Théus. À Paris, il a rendez-vous avec la Reine et s'occupe du petit Roi malade. Ensuite il prend la route vers sa ville natale: où il a l'intention "de s'y faire oublier" (L'ON, p. 186).

Sur la route, Zénon connaît le prier des Cordeliers de Bruges pour qui il développera une profonde amitié. En arrivant à Bruges, il retrouve son ancien mentor, le chirurgien-barbier Jean Myers, le seul à connaître sa véritable identité. Il demeure chez Myers jusqu'à la mort de celui-ci, empoisonné par sa servante Catherine. Comme le testament du vieil homme laisse presque tout au docteur Sébastien Théus, Zénon décide alors de transformer la maison en asile pour des vieillards infirmes et d'employer l'argent à réparer l'hospice de Saint-Cosme, dont les responsables sont les Cordeliers, afin d'y établir un dispensaire. Désormais, Zénon habite une pièce à l'étage dans l'hospice de Saint-Cosme, en compagnie de quelques livres qu'il a hérité du chirurgien-barbier.

Entièrement dédié aux affaires de l'hospice, Zénon voit s'éloigner son idée initiale de ne rester à Bruges que pendant une courte période. Outre les soins aux patients du dispensaire, Zénon doit soigner son cher ami le prier, atteint d'une tumeur à la gorge. Le médecin mène de plus en plus la "vie immobile" (c'est le titre de la deuxième partie du roman).

Zénon se voit aussi mêlé à une affaire dangereuse: quelques jeunes moines établissent des rapports intimes avec une jeune fille, dans une sorte de secte appelée "les Anges". Connaissant les dangers qui peuvent découler de cette pratique, le docteur Théus essaye de les dissuader. L'affaire se complique et le médecin commence à être menacé. Sans presque remarquer le passage du temps, Zénon est resté à Bruges pendant six années, et seule son amitié pour le prier le maintient au couvent. Après la mort du prier, Zénon décide de partir.

En réalité, sa fuite n'a pas lieu: face aux difficultés pour partir en Angleterre, Zénon reprend le chemin de Bruges. Le bruit court que l'hospice fermera ses portes et que le docteur partira en Allemagne, vivre à Lübeck, où il avait vécu jadis. Cependant, l'affaire des Anges est découverte et le nom du docteur Théus est cité. Zénon se livre sans aucune résistance et révèle aussitôt sa véritable identité.

Commence la troisième partie du roman: "la prison". Outre l'accusation d'avoir participé à l'affaire des Anges en tant que docteur Sébastien Théus, Zénon va être accusé à propos de ses *Prothéories* et d'autres écrits où il explicite sa pensée philosophique. À la fin du procès, le protagoniste est condamné à mort pour les crimes d'athéisme et d'impiété. Son oncle, le vieux chanoine Campanus, qui a tout suivi de près, essaye de le convaincre de se rétracter, afin de le faire échapper à la peine capitale. Pourtant, Zénon croit à la suprématie de

la pensée libre et refuse l'offre de son oncle. À celui-ci, il reste l'espoir qu'une nuit de réflexion pourra faire changer le médecin d'idée.

Après la sortie du chanoine, une profonde bataille intérieure s'amorce chez Zénon; que vaut-il mieux faire: mettre fin spontanément à sa propre vie ou être brûlé vif le lendemain?

Décision prise, Zénon prépare sa cellule afin de cacher le plus longtemps son suicide. Il fait usage d'une lame qu'il avait cachée et, avec la précision des anatomistes, il s'ouvre les veines et laisse couler librement son sang jusqu'à sa mort.

LE TEMPS ET L'ESPACE: PARTIE PAR PARTIE

L'Œuvre au Noir est découpée en trois grandes parties qui sont organisées et nommées selon les possibilités de déplacement de Zénon, le protagoniste: d'abord il y a "La vie errante", ensuite "La vie immobile", puis "La prison". Le récit commence par présenter Zénon, le jeune clerc qui part de Bruges vers sa vingtième année à la recherche de *Hic Zeno*, lui-même. Il va mener alors une *vie errante* jusqu'à son entrée dans ce qui va être désigné comme une *vie immobile*. Le suicide de Zénon (devenu médecin et philosophe) dans une cellule d'une *prison* brugeoise presque quarante ans après son départ clôt une trajectoire de vie circulaire.

La première partie: "La vie errante"

La première partie du livre, intitulée "La vie errante" comprend onze chapitres et s'étend sur 178 pages de l'édition Gallimard/"Folio".

Dans le premier chapitre intitulé "Le grand chemin", le lecteur fait d'abord connaissance de Zénon et de son cousin Henri-Maximilien pendant leur jeunesse, quand ils ont une vingtaine d'années. La première phrase du livre révèle qu'Henri-Maximilien est sur la route de Paris. Le paragraphe suivant situe en quelques lignes le contexte historique: même si Henri-Maximilien ignore quelles sont exactement les querelles entre le roi de France et l'Empereur, le lecteur découvre que ce personnage en voyage vit lors du règne de François de Valois (François I^{er}), c'est-à-dire de 1517 à 1547. Après un bref exposé du départ d'Henri-Maximilien de sa ville natale, Bruges, qui a eu lieu quelques jours auparavant, le chapitre montre la rencontre fortuite de Zénon et d'Henri-Maximilien probablement dans le nord de la France, vers les confins de la Belgique (après être passé par La Fère). Le reste du chapitre se restreint au dialogue entre les deux cousins durant quelques instants, peut-être une grande

quantité de minutes ou quelques heures (ils s’assoient pour manger des cerises) jusqu’au prochain carrefour qui n’est pas explicité. À ce carrefour-là, les cousins se séparent: Henri-Maximilien choisit la grand-route, Zénon un chemin de traverse (L’ON, p. 20).

Dans le chapitre suivant, “Les enfances de Zénon”, il y a un recul temporel, un retour en arrière de vingt ans afin de raconter en sept pages la conception et la naissance de Zénon. Le récit, qui a lieu à Bruges, révèle la bâtardise du personnage, fils d’un membre du haut clergé italien et d’une riche jeune femme brugeoise. Les sept pages suivantes apprennent au lecteur les rapports entre Hilzonde, la mère de Zénon, et le marchand Simon Adriansen, jusqu’à leur mariage et le départ du couple vers la Zélande. On sait à peine que Zénon est encore enfant et qu’il se trouve dans un milieu de richesse et de pouvoir, mais sans vraiment y appartenir. Les huit dernières pages du chapitre donnent quelques indications sur l’éducation de Zénon depuis l’enfance jusqu’à l’adolescence, pendant une période d’à peu-près dix ans. Zénon étudie à l’école de théologie de Louvain où il acquiert du prestige. Pendant les trois chapitres suivants, “Les loisirs de l’été”, “La fête à Dranoutre” et “Le départ de Bruges”, le récit a lieu en Flandre, surtout à Bruges et aux alentours. À un moment relativement peu précis (vacances de Zénon), il y a ce qui peut être considéré comme la rupture de Zénon: il va quitter la ville et un futur à peu près assuré comme membre du clergé pour partir en quête d’une autre vérité, distincte de celle apprise dans les livres ou dans le catéchisme de l’Église catholique. Désormais il n’habite plus à Bruges, même pas à Louvain: il erre dans le monde

Le sixième chapitre de cette première partie ne fait aucune référence à Zénon. “La mort à Münster” montre la destinée d’Hilzonde et de Simon. D’abord à Amsterdam, puis à Münster, les Adriansen, alors passionnés pour la foi réformée, mènent une vie de simplicité où le pain est partagé avec les pauvres. Durant douze ans, ils vivent ensemble sans qu’un enfant survive, jusqu’à la naissance d’une fille. Ils quittent Amsterdam pour s’installer à Münster. Une fois arrivés dans la ville, Simon repart afin de récupérer des sommes d’argent qui lui appartiennent. Quelques jours après ce départ, les troupes du prince-évêque s’établissent autour de la ville et l’encerclent. Ce chapitre est fortement illustré par des références historiques aux troubles causés par le surgissement de différentes professions de foi en Allemagne, notamment l’affaire de la citadelle anabaptiste qu’est devenue Münster dite la “Jérusalem des déshérités” (L’ON, p. 83). L’épisode de l’écrasement de la ville situe le récit en mars 1535 (L’ON, p. 95) et montre que le prince de Hesse, qui avait adhéré au luthéranisme, s’allie aux troupes catholiques qui encerclent la ville afin d’éliminer les partisans de la secte. Hilzonde est une des victimes du massacre.

Dans le chapitre intitulé “Les Fugger de Cologne”, il s’agit de l’enfance et de l’adolescence de Martha Adriansen, l’enfant d’Hilzonde et Simon. Après la mort de ses parents, Martha vit chez la sœur de Simon, Salomé Fugger, à Cologne. Salomé et le banquier Martin, son mari, ont une fillette du même âge que Martha, Bénédicte: les deux enfants deviennent véritablement des sœurs et vont s’aimer “d’un clair amour d’anges” (L’ON, p. 114). Les deux jeunes filles sont secrètement attachées au calvinisme. Au milieu du chapitre, la peste, venue d’Orient, envahit la ville en 1549. En août, en plein été, Salomé est gravement atteinte de ce mal. Johanna, la vieille domestique hussite, se charge de sa maîtresse, en se réjouissant “en secret de l’arrivée du fléau de Dieu” (L’ON, p. 122). Le troisième jour de la maladie de madame Fugger, Johanna ne reparaît plus. Les autres servantes se refusant à soigner Salomé, Bénédicte elle-même se charge de sa mère. Probablement un ou deux jours après, Salomé meurt sans qu’un médecin lui porte secours. La nuit suivante, Bénédicte manifeste les premiers symptômes du mal. L’évolution de la maladie est très rapide. Le médecin qui arrive afin de soigner Bénédicte n’est autre que Zénon. Le médecin découvre par hasard que Martha est sa sœur, néanmoins il demeure incognito. À l’aube, Bénédicte Fugger meurt.

Le chapitre suivant, intitulé “La conversation à Innsbruck”, présente tout d’abord Henri-Maximilien Ligre, devenu capitaine des armées impériales, qui regarde la pluie tomber sur Innsbruck. Le récit est situé lors d’une étape des débats du Concile de Trente. L’atmosphère est assez déprimante pour ce Flamand habitué aux paysages ensoleillés de l’Italie: il ne veut pas chasser sur les pentes boueuses; une “éternelle pluie bête” coule aux carreaux, il ne fait que blasphémer à voix basse et bâiller vingt-quatre heures par jour (L’ON, p. 134). Un soir dans une taverne, lors d’une querelle à l’épée avec un Hongrois, le visage du capitaine est tailladé. Le tavernier suggère à Henri-Maximilien d’aller chercher un chirurgien. Dans le soir froid où il pleut toujours, “un homme frileusement vêtu d’une houppelande, un peu courbé sous son capuchon brun, se hâtait le long du ruisseau” (L’ON, p.136). Cet homme est un chirurgien, et Henri-Maximilien découvre que ce chirurgien est... Zénon. Ainsi, les deux cousins se retrouvent vingt ans après leur rencontre inattendue qui a eu lieu sur la route pas très loins de La Fère (L’ON, p.14). Cette fois, l’ambiance et le contexte sont très différents de ceux de jadis. En opposition à la belle journée pendant laquelle la figure d’Henri-Maximilien, “vermillonnée par le soleil et l’eau froide [...] marchait gaiement vers la gloire” (L’ON, p. 14), la nuit pluvieuse de cette nouvelle rencontre peut indiquer que les vies des deux cousins ne sont pas parvenues à leur but. Le chirurgien, c’est-à-dire Zénon, et le

capitaine quittent la taverne vers la pièce où le médecin habite. La description du climat contribue à une idée de désespérance et de mélancolie:

“La pluie tombait par rafales. C’était un de ces temps où l’air et l’eau mutinés semblent faire du monde un grand chaos triste. Le capitaine trouvait à l’alchimiste l’air soucieux et fatigué.” (L’ON, p. 137)

L’air et l’eau qui semblent révoltés représentent sans doute l’état d’esprit de Zénon, l’alchimiste qui ne fait pas de l’or, le médecin qui est las et ne veut plus soigner. La description de l’ambiance, une forge abandonnée, réfléchit aussi le désarroi du protagoniste:

“La pièce était vaguement éclairée par le rougeoiement d’un feu économe, sur lequel une préparation quelconque cuisait dans un pot de terre réfractaire. L’enclume et les tenailles du maréchal-ferrant qui avait précédemment occupé cette mesure donnaient un air de chambre de torture à ce sombre intérieur.” (L’ON, p. 137)

Je pense ici, à la *Melancholia* de Dürer, la figure qui a inspiré Yourcenar pour la création de Zénon (YOURCENAR, *Note*, p. 838). L’ange, qui est entouré d’instruments dans une atmosphère très obscure et déprimante, est aussi las que Zénon. Les instruments que l’alchimiste utilise sont les instruments d’un maréchal-ferrant qui, de son côté, utilise le feu pour créer des formes. Tout ce qui a appartenu au maréchal-ferrant pouvait être utilisé aussi pour torturer n’importe qui. C’est dans cette pièce étouffante et noirâtre que, curieusement, Zénon, fugitif, se sent le plus à l’aise (L’ON, p. 137). Il est vraiment sans issue.

Henri-Maximilien lui aussi est loin de la gloire dont il était avide dans sa jeunesse. En ce qui concerne Zénon et lui, Henri conclut: “Nous mourrons pauvres” (L’ON, p.139). Dans les quelques trente pages suivantes, il s’agit du dialogue entre ces deux êtres aux caractères si différents. Par ce colloque qui dure quelques heures d’une nuit, le lecteur suit certaines étapes de la trajectoire de Zénon: plusieurs des lieux où il a vécu, des connaissances qu’il a fait, son bagage scientifique acquis au long des années. Après avoir épuisé “leur sac de paroles” (L’ON, p.165) dans la forge ancienne, les deux cousins sortent dans la rue et débouchent sur une chapelle illuminée: parmi des bigots, Zénon pense s’y rendre invisible. Il ne peut plus se cacher dans des souterrains sombres qui sont déjà soupçonnés. C’est l’heure de disparaître au milieu de la foule. Quand Zénon se glisse habilement derrière un rideau de cuir (L’ON, p.166), il laisse peut-être derrière lui l’athée qui est poursuivi par l’Inquisition afin de se déguiser en médecin pieux. Il est presque au seuil de se faire vraiment oublier.

La ritournelle sifflée par Henri-Maximilien après l'entrée de Zénon dans la chapelle correspond à la trajectoire de ces deux cousins:

*“Nous étions deux compagnons
Qui allions delà les monts
nous pensions faire grand chère...”*
(L'ON, p. 167)

Ils se séparent pour ne plus se revoir.

Le lendemain, le capitaine essaye de retrouver Zénon. La pluie a tourné à la neige pendant la nuit, le paysage va permettre une analogie: “Les maisons drapées de blanc faisaient penser à des visages cachant leurs secrets sous l'uniformité d'une cagoule” (L'ON, p.167). L'un des visages est celui de Zénon dont les désirs, les doutes, les craintes sont toujours cachés, d'abord sous un froc, puis sous une houpellande. Ce visage s'évanouit maintenant, non dans l'uniformité d'un ordre religieux, mais dans l'absence d'identité de ceux qui constituent une multitude. La neige peut aussi correspondre à un état de vie, faisant opposition au soleil et à la pluie: le soleil accompagne Zénon quand il est un jeune homme sur la route à la recherche d'autrui (lui-même), la pluie traduit l'esprit de Zénon à l'âge mûr, l'homme déçu et las qui doit s'abriter du déluge de ses propres pensées, d'ailleurs étouffantes. L'image de la neige peut signifier le début d'un rétrécissement de l'esprit face aux nuits obscures et glacées par lesquelles Zénon doit passer encore et qui font partie de son œuvre au noir. Toutefois, la blancheur de la neige peut faire penser aussi à ce qui va succéder à cet œuvre au noir: l'œuvre au blanc, la période de purification et de service, de dégagement qui s'ouvre devant Zénon dans la deuxième étape de sa vie (ROSBO, p. 127).

Le capitaine Henri-Maximilien apprend par le tavernier que Zénon est parti très tôt, avant qu'un officier de l'Inquisition, chargé d'arrêter l'alchimiste, arrive vers midi. Quelques jours plus tard, le cousin de Zénon regagne l'Italie.

Dans le chapitre suivant, intitulé “La carrière d'Henri-Maximilien”, le lecteur connaît le sort du cousin de Zénon. Yourcenar raconte les rêveries d'Henri et les rapports de celui-ci avec sa famille. D'une certaine manière, Henri-Maximilien fait le bilan de sa vie: lui, qui a brillé à Cérises (1544), qui a alternativement servi et le roi de France et l'Empereur, il se met à penser comment il va mourir. Sienna, contrôlée par l'Empereur dès 1524, se révolte. Commandés par le maréchal français Montluc, les Siennois résistent. Le capitaine Henri est là, du côté de ceux-ci, lors du siège de la ville toscane en 1555. L'hiver est rude et le paysage siennois est blanc, car “les canons sur les rempart étaient recouverts le matin d'une mince

couche de givre” (L’ON, p. 172). Henri, l’aventurier de la puissance, succombe dans un beau jour d’hiver en Toscane lors d’une expédition fourragère:

“Le cheval d’Henri-Maximilien s’ébrouait gaiement sur le sol tapissé d’herbe sèche; l’air frais de février était plaisant sur les pentes ensoleillées de la colline, après les rues venteuses et obscures de Sienne. Une attaque imprévue des Impériaux débanda la troupe qui fit demi-tour vers les murs; Henri-Maximilien poursuivit ses hommes en hurlant des jurons. Une balle l’atteignit à l’épaule; il tomba la tête contre une pierre. Il eut le temps de sentir la secousse, mais non la mort.” (L’ON, p.176)

Dans “Les derniers voyages de Zénon”, il est possible de suivre les pas du médecin après sa fuite d’Innsbruck. Les possibilités de déplacement de Zénon deviennent moins nombreuses puisqu’il vit dans une de “ces époques où la raison humaine se trouve prise dans un cercle de flammes”. Ce sont les mêmes flammes de bûchers qui brûlent, ici et là, des hommes comme Zénon, l’auteur des *Prothéories*. Caché d’abord à Würzburg en Allemagne chez un ami alchimiste, il n’y demeure pas longtemps, car “l’inaction et l’immobilité lui pesaient”. Puis, engagé comme chirurgien dans les armées de Sigismond, roi de Pologne, le médecin d’esprit errant les quitte quelque temps après. Il part vers le Nord, vers l’Europe glacée:

“Au bout du deuxième hiver de campagne, la curiosité des plantes et des climats nouveaux le décida à s’embarquer pour la Suède à la suite d’un certain capitaine Guldenstarr qui le présenta à Gustave Vasa [...]. Tout l’hiver, accoudé à une haute fenêtre, entre le ciel froid et les plaines gelées du lac, il s’occupa à computer les positions des étoiles susceptibles d’apporter le bonheur ou le malheur à la maison des Vasa [...].” (L’ON, p. 178-179)

Pendant l’été, Zénon remonte vers le Nord pour étudier les effets du jour polaire. Solitaire, il erre de paroisse en paroisse, développant sa technique et ses connaissances médicales. Là-bas il connaît la belle dame de Frösö qui le “rejoint dans le grand lit de la chambre haute avec une sereine impudeur d’épouse” (L’ON, p. 228-229). Après huit ou dix journées d’été à Frösö, il se remet en route pour Upsal où le Roi commence l’assemblée d’automne. Quand Zénon y revient, il constate qu’il a perdu son poste et s’embarque en secret sur un bateau de pêche. Désormais, a lieu le grand tournant de la vie de Zénon: “Pour la première fois de sa vie, il éprouvait l’étrange besoin de remettre les pieds dans la trace de ses pas, comme si son existence se mouvait le long d’une orbite préétablie, à la façon des étoiles errantes” (L’ON, p. 181). Zénon s’achemine vers la fermeture de sa trajectoire elliptique, sa route est tracée. Il ne s’enracine pas à Lübeck, où il a exercé jadis, il n’y demeure que

quelques mois. En route vers Paris, il utilise à Louvain le nom de Sébastien Théus: personne ne le reconnaît sous cette fausse identité. Le souvenir de ce qu'il a vécu à l'université de Louvain lui semble bizarrement actuel:

“Comme les atomes d'un corps qui sans cesse se renouvelle, mais garde jusqu'au bout les mêmes linéaments et les mêmes verrues, les maîtres et les étudiants avaient plus d'une fois changé, mais ce qu'il entendit en s'aventurant dans une salle ne lui parut pas fort différent de ce qu'il y avait jadis impatientement, ou au contraire ardemment, écouté.” (L'ON, p. 181)

Le futur de Zénon semble être aussi incertain à Paris, auprès de la régente Catherine, qu'ailleurs. Ne pouvant obtenir de gage au Louvre, il laisse derrière lui Ruggieri l'astrologue charlatan qui est l'ami de la Reine. Un appel intérieur le reconduit à Bruges, sa ville natale. Je pense à une ressemblance avec ce poème de Rilke, d'ailleurs un auteur qui a beaucoup influencé Yourcenar:

“Tous mes adieux sont faits. Tant de départs
m'ont lentement formé dès mon enfance.
Mais je reviens encor, je recommence,
ce franc retour libère mon regard.

Ce qui me reste, c'est de le remplir,
et ma joie toujours impénitente
d'avoir aimé des choses ressemblantes
à ces absences qui nous font agir.”
(RILKE, *Vergers*, p. 84)

Ainsi, il est possible d'observer que la vie errante correspond à 53 ans de l'existence de Zénon, c'est-à-dire de 1510 à 1563¹. Si on l'analyse spatialement, on peut constater qu'entre 1510 et 1530 sa vie se passe d'abord à Bruges et aux alentours (comme à Dranoutre), à Louvain (où il fréquente l'université) et aussi à Gand (où il s'initie à l'alchimie). Puis à partir de 1530 il voyage dans plusieurs pays, dans plusieurs villes, dans plusieurs villages: Montpellier (où il fait ses études de médecine), Pont-Saint-Esprit, Avignon, Alger (pays barbaresques), Péra, Lyon, Bude, Bologne, Cologne, Bâle, Innsbruck, Würzburg, Salzbourg, Thuringe, Lübeck, Upsal, la Laponie, Frösö, la Pologne, Paris entre autres (pas exactement dans cet ordre). De ce fait, la première partie du livre mérite bien son titre: “La vie errante”.

¹ Les données de durée, de datation et de localisation spatiale sont tirées du roman, de la “Note de l'auteur” et des “Carnets de notes”. J'ai consulté aussi la très utile chronologie établie par Daniel Régnier-Roux in: RÉGNIER-ROUX, Daniel, “Les cloisons du temps semblaient avoir éclaté: réflexions sur la chronologie dans *L'Œuvre au Noir* de Marguerite Yourcenar”. *Bull. de la S.I.E.Y.*, n. 17, p. 21-40.

Si l'on trace un bilan de la trajectoire de Zénon jusque là, on peut voir qu'il a parcouru plusieurs royaumes où il a soigné des princes, des nobles et d'autres, qu'il est passé dans des villes très importantes où il a développé ses connaissances et sa technique. L'idée de l'auteur semble être de nourrir le protagoniste de ce qu'il y avait de plus contemporain et de plus remarquable dans les domaines d'intérêt de Zénon, surtout la médecine et la philosophie. Ainsi, il est possible d'établir des rapports entre l'amplitude de l'espace, la possibilité de déambulation et une certaine amplitude des idées, surtout de la libre pensée. Le protagoniste refuse de stagner en un seul endroit. Ainsi, un autre rapport possible serait celui de l'errance comme symbole de l'expérience et de la sagesse qui peuvent être acquises au long du parcours.

La deuxième partie: "La vie immobile"

La deuxième partie de *L'Œuvre au Noir* compte six chapitres. Au début du premier chapitre de "La vie immobile", intitulé "Le retour à Bruges", Zénon (sous l'identité de Sébastien Théus) trouve à Senlis une place dans le carrosse du prieur des Cordeliers de Bruges. La traversée de Tournai doit être ralentie à cause de la pendaison d'un tailleur calviniste et de la mise à mort de la femme de celui-ci qui allait être enterrée vivante. Ce châtiment brutal fait horreur à Zénon et ne plaît pas non plus au prieur. Puis, tandis que le coche reprend son rythme, Zénon souffre en silence, pensant à l'ineptie de ces meurtres:

"La voiture roulait de nouveau en pleine campagne, et le prieur parlait d'autre chose, que Zénon croyait encore étouffer sous le poids de pelletée de terre. Il se rappela soudain qu'un quart d'heure avait passé, et que cette créature dont il souffrait les angoisses avait déjà elle-même cessé de les éprouver." (L'ON, p. 192)

Ils passent ensuite par le domaine de Dranoutre, qui appartenait jadis aux Ligre. Des gardes-wallonnes demandent les sauf-conduits des voyageurs, signe d'une nouvelle période en Flandre sous l'autorité des Espagnols. Sur la Grand-Place de Bruges, Zénon et le prieur se séparent courtoisement:

"Le prieur se fit conduire dans son coche de louage jusqu'à son couvent, et Zénon, content de se dégourdir après la longue immobilité du voyage, prit sous son bras ses paquets. Il s'étonna de se retrouver sans difficulté dans les rues de cette ville, qu'il n'avait pas revue depuis plus de trente ans." (L'ON, p.193)

Cet instant est une des dernières fois dans le récit où Zénon n'est pas enfermé dans une pièce. Les moments où Zénon se trouve à ciel ouvert sont désormais très rares. Il commence, véritablement, sa *vie immobile*.

Ayant prévenu son ancien maître, Jean Myers, le chirurgien-barbier, Zénon se rend chez celui-ci. Dans une bonne maison du Vieux-Quai-au-Bois, une servante maussade tenant une lanterne reçoit le visiteur sur le seuil. La froide nuit d'octobre (L'ON, p.195) contribue à créer une atmosphère d'immobilité.

Avec le vieux chirurgien-barbier, Zénon crée une biographie fictive du docteur Sébastien Théus, en ajoutant des incidents de sa propre vie, parfois antédats; Théus prend aussi le parti de la religion catholique. À partir des observations tirées de son quotidien banal, Zénon constate la similitude des êtres, les patients brugeois ne différant point des princes ou des riches: peu importe si les gens appartiennent à la noblesse ou à la roture, si elles habitent la Flandre ou l'Italie, leur essence est la même:

“Peu à peu, du gris de ces journées monotones saillaient des reliefs ou se détachaient des points de repère. Chaque soir, au souper, Jean Myers entraînait par le menu dans l'histoire des intérieurs que Zénon avait visités ce matin-là, narrait une anecdote comique ou tragique en elle-même banale, mais qui montrait dans cette ville ensommeillée autant de brigues qu'au Grand Sérail, autant de débauches que dans un bourdeau de Venise. Des tempéraments, des caractères émergeaient de ces vies tout unies de rentiers ou de marguilliers d'église; des groupes s'établissaient, formés comme partout par le même appétit pour le lucre ou l'intrigue, la même dévotion au même saint, les mêmes maux ou les mêmes vices. Les soupçons des pères, les frasques des enfants, les aigreurs entre vieux époux n'étaient pas différents de ce qu'on voyait dans la famille Vasa ou en Italie chez les princes, mais la petitesse des enjeux donnait par contraste aux passions une carrure énorme.” (L'ON, p. 200-201)

Dans cette cité imprégnée de préjugés comme dans la plupart de villes de ce temps, “le seul lieu de la ville où lui parût brûler une pensée libre était paradoxalement la cellule du prieur des Cordeliers” (L'ON, p. 201), que Zénon fréquente à titre d'ami et de médecin. Dans le cloître où vit ce religieux prudent, lucide et aimable, Zénon se sent à l'aise.

Le médecin s'oppose à tout enfermement, même si la liberté correspond à une atmosphère humide et pâle: “Sébastien Théus regagnait tard le logis du Vieux-Quai-au-Bois, préférant au parloir surchauffé l'air humide des rues et les longues marches hors des murs au bord des champs gris” (L'ON, p.202).

Un soir, rentrant chez Jean Myers, Zénon trouve le corps encore tiède du barbier. Quelques semaines auparavant, le vieux avait fait un testament où il laissait tous ses biens au

docteur Théus. Constatant que son ancien maître a été empoisonné par Catherine, la servante, Zénon éprouve “une amère et atroce pitié” pour le défunt, et “une vaine rage” envers l’empoisonneuse (L’ON, p. 204). Après la mort de Myers, sitôt en possession de ses biens, Zénon fait don de tout ce qu’il a reçu en faveur de l’ancien et vétuste hospice de Saint-Cosme, la maison du barbier devient un asile de vieillards infirmes et, dès lors, Sébastien Théus demeure dans l’hospice. Il est dorénavant restreint à l’espace de l’hospice (où un dispensaire pour les pauvres est établi) et du couvent des Cordeliers, cette restriction à un espace fermé faisant opposition à la *vie errante*:

“Il vivait à peu près claquemuré dans son hospice de Saint-Cosme, prisonnier d’une ville, et dans cette ville d’un quartier, et dans ce quartier d’une demi-douzaine de chambres donnant d’un côté sur le jardin potager et les dépendances d’un couvent, et de l’autre sur un mur nu. Ses pérégrinations, assez peu fréquentes, à la recherche de spécimens botaniques, passaient et repassaient par les mêmes champs labourés et les mêmes chemins de halage, les mêmes boqueteaux et la lisière des mêmes dunes, et il souriait, non sans amertume, de ces allées et venues d’insecte qui circule incompréhensiblement sur un empan de terre. Mais ce rétrécissement du lieu, ces répétitions quasi mécaniques des mêmes gestes se produisaient chaque fois qu’on harnachait les facultés en vue de l’accomplissement d’une seule tâche délimitée et utile.” (L’ON, p.210)

Si la *vie errante* semble signifier l’apprentissage et le développement de la connaissance, la fermeture mi-volontaire, mi-contrainte opprime le personnage:

“Sa vie sédentaire l’accablait comme une sentence d’incarcération qu’il eût par prudence prononcée sur soi-même, mais la sentence restait révocable: bien des fois déjà, et sous d’autres ciels, il s’était installé ainsi, momentanément ou, croyait-il, pour toujours, en homme qui a partout et nulle part droit de cité.” (L’ON, p.210)

Le temps des horloges n’a plus d’importance pour Zénon. Les distances parcourues ou à parcourir ne le touchent plus. L’immobilité transforme les vues du philosophe, la réalité se dissout, des images les plus diversifiées l’envahissent. Le passé, le présent et le futur se confondent:

“Naguère encore, en retrouvant son chemin dans le lacin des venelles de Bruges, il avait cru que cette halte à l’écart des grandes routes de l’ambition et du savoir lui procurerait quelque repos après les agitations de trente-cinq ans. Il comptait éprouver l’inquiète sécurité d’un animal rassuré par l’étroitesse et l’obscurité du gîte où il a choisi de vivre. Il s’était trompé. Cette existence immobile bouillonnait sur place; le sentiment d’une activité presque terrible

grondait comme une rivière souterraine. L'angoisse qui l'étreignait était autre que celle d'un philosophe persécuté pour ses livres. Le temps, qu'il avait imaginé devoir peser entre ses mains comme un lingot de plomb, fuyait et se subdivisait comme les grains du mercure. Les heures, les jours, et les mois, avaient cessé de s'accorder aux signes des horloges, et même au mouvement des astres. Il lui semblait parfois être resté toute sa vie à Bruges, et parfois y être rentré de la veille. Les lieux aussi bougeaient: les distances s'abolissaient comme les jours." (L'ON, p.211)

"Rigoureusement, presque à contrecœur, ce voyageur au bout d'une étape de plus de cinquante ans s'obligeait pour la première fois de sa vie à retracer en esprit les chemins parcourus, distinguant le fortuit du délibéré ou du nécessaire, s'efforçant de faire le tri entre le peu qui semblait venir de soi et ce qui appartenait à l'indivis de sa condition d'homme [...]. L'erreur naissait tantôt de l'action d'un élément dont il n'avait pas suspecté la présence, tantôt d'une bévue dans la supputation du temps, qui s'était avéré plus rétractile ou plus extensible que sur les horloges. A vingt ans, il s'était cru libéré des routines ou des préjugés qui paralysent nos actes et mettent à l'entendement des œillères, mais sa vie s'était passée ensuite à acquérir sou par sou cette liberté dont il avait cru d'emblée posséder la somme." (L'ON, p.223)

Les seules échappées au processus d'enfermement oppressant que Zénon est en train de vivre sont ses équipées d'herborisateur. Par l'observation méticuleuse de la nature, le médecin déchiffre sa propre nature, fait un examen de soi qui aboutit à un état de délivrance (L'ON, p. 241-243).

Dans "La maladie du prier", chapitre qui suit celui intitulé "L'abîme", il s'agit plus en détail du quotidien de Zénon dans le couvent et dans le dispensaire. Le récit qui débute le chapitre se situe un lundi de mai, le jour de la fête du Saint-Sang. Quelques événements sont plus détaillés en ce qui concerne le temps, comme l'épisode du patient clandestin de la rue aux Laines où, grâce à des descriptions de l'état du malade, il est possible de suivre l'évolution du cas clinique. Par les échecs et les succès journaliers du traitement établi par Zénon, le lecteur peut suivre, pendant la période d'à peu près deux mois, les angoisses du médecin, par rapport au malade et aussi par rapport à sa propre sécurité. En ce qui concerne la maladie et l'agonie du prier, le rapport temporel semble un peu plus flou, laissant entrevoir seulement la progression du mal. Les dialogues entre le docteur et le religieux sont relatifs à des thèmes qui les inquiètent et qui sont à l'ordre du jour. Ces entretiens ont lieu dans la cellule du prier, cet endroit dépouillé de luxe et de confort, aux murs nus où Zénon peut être plus sincère que jamais. Préoccupé de l'évolution du mal de son ami, Zénon propose de faire un examen de la gorge du prier qui consent: "L'été pluvieux a sans doute causé cette angine. Et vous voyez vous-même que je n'ai pas la fièvre". Le même jour, Han, le patient clandestin part. On apprend donc que ces événements ont eu lieu pendant l'été, peut-être déjà en

automne (1567). Vers la Noël, le médecin apprend des nouvelles de Han. Pendant l'hiver, le prieur renonce à prêcher les sermons de l'Avent à cause de son enrrouement chronique (L'ON, p.268). Le climat est rude, il neige par rafales. "Zénon retraversa l'arcade qui rattachait au couvent l'hospice de Saint-Cosme. La neige balayée par le vent s'amoncelait ça et là en grandes gisées blanches" (L'ON, p. 279). Zénon est impuissant devant la maladie: "Il souffla la lampe. La neige avait cessé, mais sa blancheur mortellement froide remplissait la chambre; les toits inclinés du couvent brillaient comme du verre" (L'ON, p.281).

Dans le chapitre intitulé "Les désordres de la chair", l'hospice et le couvent portent un autre sens qui dépasse celui de la réflexion et du repli sur soi-même. D'un côté, ils sont l'espace où l'angoisse prend forme. Le soir dans son logis, le médecin compte ses pas "dans ce qui était déjà une promenade de prisonnier" (L'ON, p.295), et il est conscient de la nécessité de s'enfuir. L'état de santé du prieur déstabilise le médecin dont l'âme semble ruinée. Mais, d'un autre côté, l'hospice et le couvent abritent aussi la sensualité et le danger associés aux Anges; la nuit et le froid conduisent Zénon à des désirs charnels violents, il est tenté par l'image érotique des Anges, il est tenté aussi par la figure jeune et niaise de Cyprien. L'étuve abandonnée où les moines ont des rapports charnels avec Idelette de Loos et sa moricaude "était vraiment une chambre magique" (L'ON, p. 303-304) qui incite Zénon à des songes et à des délires.

C'est pendant le soir aussi qu'a lieu l'agonie du prieur. Vers le petit matin, il meurt (L'ON, p.311). À cette période de deuil correspond une réduction à l'indispensable dans la vie du protagoniste:

"[...]Zénon s'était décidé à disparaître sitôt après les obsèques du prieur.

Cette fois, il n'emportait rien. Il laisserai derrière lui ses livres, qu'il ne consultait plus d'ailleurs qu'assez peu. Ses manuscrits n'étaient ni assez précieux, ni assez compromettants pour qu'il les prît avec soi, au lieu de les laisser finir un jour ou l'autre dans le poêle du réfectoire. La saison étant chaude, il se décida à abandonner sa houppelande et ses hardes d'hiver; une simple casaque sur son meilleur vêtement suffirait. Il mettrait dans un sac ses instruments enveloppés d'un peu de linge et quelques médicaments rares et coûteux [...]. Chaque détail de cette réduction à l'essentiel avait été objet de longues délibérations."(p.312)

C'est lors de "La promenade sur la dune", le chapitre suivant, que toute notion temporelle et spatiale s'efface définitivement pour Zénon. La belle matinée "où le soleil perce peu à peu les brumes" le rend suffisamment heureux pour qu'il laisse derrière lui "les angoisses et les soucis qui avaient agité ces dernières semaines" (p. 315-316), tous les tourments qui

l'affolaient durant ses nuits blanches. L'action de bouger revigore les sens du médecin, qui pense rattraper sa liberté par ce départ:

“Le matin enterrait les morts; l'air libre dissipait le délire. Bruges, une lieue derrière lui, aurait pu être située dans un autre siècle ou dans une autre sphère. Il s'étonnait d'avoir consenti à s'emprisonner pendant près de six années dans l'hospice de Saint-Cosme, enlisé dans une routine conventuelle pire que l'état d'homme d'Église qui lui faisait horreur à vingt ans, s'exagérant l'importance des petites intrigues et des petits esclandres inévitables en huis clos. Il lui semblait presque avoir insulté aux infinies possibilités de l'existence en renonçant si longuement au monde grand ouvert. La démarche de l'esprit se frayant un chemin à l'envers des choses menait à coup sûr à des profondeurs sublimes, mais rendait impossible l'exercice même qui consiste à être [...]. Le mouvement alterné des jambes suffisait à contenter l'âme. Ses yeux se bornaient sans plus à diriger sa marche, tout en jouissant de la belle verdure de l'herbe. L'ouïe enregistrait avec satisfaction le hennissement d'un poulain galopant le long d'une haie vive ou l'insignifiant grincement d'une carriole. Une totale liberté naissait du départ.” (L'ON, p.316-317)

Cette promenade au bord de la mer, Zénon la fait en ayant l'intention de gagner l'Angleterre. Le port et la mer sont des symboles intemporels de la liberté. Ainsi Zénon se dirige naturellement vers eux afin d'atteindre ou plutôt de récupérer sa liberté, longtemps étouffée dans son quotidien brugeois. Mais sa voie semble être déjà tracée: il y a quelque chose de plus profond qui l'empêche de gagner la côte anglaise. Peut-être pour les mêmes raisons inexplicables qui l'ont conduit à Bruges six ans auparavant, il ne s'embarque pas maintenant. Il ralentit peu à peu sa marche, las de tout, las de son sort. “Il s'arrêta net et obliqua vers l'intérieur des terres” (L'ON, p. 342): ce sort-là le reconduit à Bruges, le mène vers la souricière.

Cette image du médecin se dirigeant vers l'intérieur des terres — ce qui tout d'abord signifie son retour à la ville, loin de la côte — symbolise sans doute son acheminement vers la mort, vers la corruption de la chair qui rend possible la fusion entre l'être et la nature, entre ce compagnon du feu et la terre. Peu importe si la terre appartient encore aux Ligres, si dans cette terre habite une femme qui est là, sans bouger, depuis cinquante ans ou si la terre n'est qu'un des quatre éléments de la nature et de ce microcosme qu'est l'être humain.

Mais la tristesse s'empare de Zénon dès qu'il rentre dans la ville. Il est effrayé comme le bétail qui reconnaît le chemin qui le conduit à l'abattoir: “Sitôt en ville, l'angoisse momentanément étouffée remonta à la surface; malgré lui, il prêtait l'oreille aux propos des passants” (L'ON, p.348).

Dans le dernier chapitre (“La souricière”) de cette partie, un mois se passe sans que rien ne se passe. Zénon se décide à quitter définitivement la Flandre pour l’Allemagne. Il n’a malheureusement pas le temps. Ramené par lui seul vers la souricière, il est arrêté.

D’une existence errante, il aboutit à une pesante immobilité et à l’enfermement. Les lieux où il passe le temps sont pour la plupart clos: au début la voiture du prieur, après la maison de Jean Myers, puis le dispensaire et la cellule du prieur, ce qui signifie un rétrécissement de l’espace. Quand il fait sa promenade sur la dune, c’est déjà la mort qui se dévoile devant lui. Sans même le vouloir, le personnage reste à Bruges pendant six longues années et, quand il décide d’en partir, il est déjà trop tard.

La troisième partie: “la prison”

La troisième et dernière partie de l’ouvrage est intitulée “La prison” et divisée en quatre chapitres à peine. Zénon y devient “le protagoniste de sa propre aventure” (L’ON, p. 365).

Dans le premier chapitre, intitulé “L’acte d’accusation”, le lecteur prend connaissance d’abord que Zénon ne passe qu’une nuit dans la prison de la ville, étant transféré aussitôt “dans une chambre donnant sur la cour du vieux greffe, munie de barreaux et de verrous solides, mais qui offrait à peu près toutes les commodités auxquelles un incarcéré de marque peut prétendre” (L’ON, p. 363). Dans ce chapitre, outre les réflexions de Zénon sur sa vie et sur sa condition actuelle, on peut suivre les étapes de son jugement.

D’une part, l’affaire des Anges touche à son terme. Idelette est décapitée; les moines sont condamnés au bûcher. Le jour de leur exécution, le bourreau n’a pas le temps d’aller discrètement porter secours à deux moines et avant qu’ils soient consommés par les flammes, on les entendent crier “pendant près de deux quarts d’heure” (L’ON, p. 371).

D’autre part, l’incarcération n’est qu’une des faces de la terreur que Zénon doit éprouver: les pensées aussi le tourmentent. Il va essayer de “réfléchir le moins possible” (L’ON, p. 380). Mais quelques hallucinations s’imposent, il voit même “un bel et triste enfant qui est peut-être son fils, l’enfant “possible entre les possibles”, le fruit des nuits blanches vécues avec la damme de Frösö (L’ON, p. 385). Enfin, les détails du procès, les discussions qui semblent interminables sur le terrain du dogme contribuent à créer une sensation d’encerclement.

Intitulé “Une belle demeure”, le chapitre suivant peint un décor de la haute bourgeoisie flammande entourée de tapisseries et de sculptures à la mode italienne (L’ON, p.

399); c'est la somptueuse résidence des Ligre (Philibert, le cadet d'Henri-Juste, et Martha, sa femme, la demi-sœur de Zénon): un évident contraste à la geôle où se trouve alors Zénon. Les riches descriptions du mobilier italien ont pour but de montrer l'importance que prend l'ostentation chez les "grands bourgeois hommes d'affaires installés dans les institutions de leur temps, surtout les plus profitables, et qu'ils tendent d'ailleurs à détruire sans se rendre compte" — des personnages que Yourcenar tient pour les "plus bas" (ROSBO, p. 74).

Dans le troisième chapitre, intitulé "La visite du chanoine", Bartholommé Campanus essaye de convaincre Zénon, condamné à mort au bûcher, à se rétracter. La veille de l'exécution, le lourd dialogue a lieu dans le parloir du. Il sont tous les deux, le chanoine et le condamné, enfermés dans la petite pièce: le geôlier donne par sécurité "un tour de clef à la porte". Le vieux chanoine s'assoie, comme en écho, "lourdement" dans un fauteil et en son honneur un bon feu est allumé "dont la lueur suppléait au jour avare et froid de cet après midi de février" (L'ON, p. 412).

La conversation est âpre et infertile. Le chanoine essaye plusieurs approches, sachant que les moments sont précieux mais son ancien élève semble "barricadé contre lui" (L'ON, p. 416-419). Contrairement aux dialogues entre Zénon et le prieur dans la cellule de celui-ci au couvent où les deux se retrouvaient au-delà des contradictions (L'ON, p. 427), l'entretien de Zénon et du chanoine ne fait que signaler les contradictions qui existent entre ces deux hommes: l'un veut sauver quelqu'un qu'il aime, l'autre refuse d'aimer: "ce que le vieillard avait tenté pour lui ne parvenait pas à le lui faire aimer" (L'ON, p. 429).

Le chapitre qui clôt le roman est intitulé "La fin de Zénon". Verrouillé dans sa cellule, Zénon vit ses dernières heures. C'est à lui maintenant de décider s'il va voir "se lever le soleil d'un certain dix-huit février 1569" ou s'il met un terme à sa vie "avant la nuit close" (L'ON, p. 435). Au moment où sonne la cloche, l'angoisse l'envahit. Sur la situation tragique qui se présente devant lui, il jette "le coup d'œil du chirurgien qui cherche autour de soi ses instruments et suppute ses chances" (L'ON, p. 436). Peu après à quatre heures, il prend dans ses mains la lame qui était cachée et qui est son trésor, son issue. Pendant quelques secondes, il pense à l'aventure du déplacement, à la "spirale des voyages", à l'errance qui est devenue incarcération:

"Quatre pas le ramenèrent au lit sur lequel il avait dormi ou veillé soixante nuits: parmi les pensées qui traversaient vertigineusement son esprit était celle que la spirale des voyages l'avait ramené à Bruges, que Bruges s'était restreinte à l'aire d'une prison, et que la courbe s'achevait enfin sur cet étroit rectangle." (L'ON, p. 438)

À partir du moment où il s'ouvre les veines, il ne s'agit plus de chercher *Hic Zeno*: il s'agit maintenant de devenir *Zeno in aeternum*. Dans cette nouvelle aventure "chaque minute qui passait était un triomphe" (L'ON, p. 440).

La nuit tombe, mais sans qu'il puisse savoir "si c'était en lui ou dans la chambre". Cette nuit colorée qui bouge est en même temps un jour aveuglant: un soleil semblable au soleil d'été des régions polaires l'emporte: il est déjà sauvé (L'ON, p. 442-443).

Cette partie couvre donc soixante jours ("Quatre pas le ramenèrent au lit sur lequel il avait dormi ou veillé soixante nuits", L'ON, p. 438). Les derniers instants dans la prison sont les plus denses où il y a même des éléments de suspense: est-ce que Zénon aura le temps d'accomplir son suicide? Tandis que le lecteur se soucie de ce qui peut ou non lui arriver, pour Zénon le temps se dissout.

LE TEMPS ET L'ESPACE: SYNTHÈSE GÉNÉRALE

En ce qui concerne l'époque, bien que ce soit évident, il n'est pas du tout inutile de signaler que le roman se passe au XVI^e siècle. Comme nous l'avons vu, Yourcenar fait des efforts pour montrer au lecteur que Zénon est un personnage qui appartient au seizième siècle. Elle le fait en utilisant de nombreuses et de précises références historiques, en créant un décor fidèle de la Renaissance. Elle fait des références à des faits et à des troubles historiques comme la Réforme protestante (l'adhésion au calvinisme maintenue en cachette par Bénédicte et Martha, les calvinistes en fuite lors de "la vie immobile"), le massacre des anabaptistes à Münster en 1535, le Concile de Trente, l'Inquisition, les guerres d'Italie. En plus, il y a de nombreuses références à des personnages historiques qui ont vécu au XVI^e siècle comme François I^{er}, Marguerite de Navarre, Charles Quint, Lorenzaccio (Lorenzo de Médicis), Léonard de Vinci, entre autres. Il faut aussi signaler les personnalités du monde de la médecine avec lesquelles Zénon, d'une forme ou d'une autre, prend contact ou dont il est le contemporain: Rondelet, Paracelse, Vésale, Servet. Tout cela situe plus encore Zénon dans l'univers de la Renaissance. Mais en ce qui concerne la médecine et les médecins du XVI^e siècle dans *L'Œuvre au Noir*, je renvoie au chapitre suivant.

En ce qui concerne l'espace en lignes générales, c'est en prison que se complète le processus d'enfermement intérieur commencé lors du retour de Zénon à Bruges. La restriction du personnage à des espaces fermés, comme le couvent et l'hospice, s'oppose à sa vie errante.

En prison il y a aussi un repli total sur lui-même. Il est restreint à sa cellule, il ne voit pas d'issue, mais ses derniers jours raffermissent sa résistance.

L'errance et les années de l'errance représentent sans doute la liberté: liberté de vie, d'existence et liberté de pensée, même s'il y a des restrictions, des menaces à la liberté. Sa vie est alors faite de refus et de recherche: refus de la position de clerc qui lui était destinée et que Zénon considérait comme médiocre; refus des impositions morales et sociales; refus du *statu quo*. Il est en quête de *Hic Zeno*, il est en quête de la connaissance et de la vérité, si elle existe.

Le retour de Zénon à Bruges et les six années qu'il y vit montrent peut-être une quête intérieure à propos du bilan de sa vie. Les dernières heures passées en prison révèlent sans doute à Zénon que la liberté se trouve à l'intérieur de lui-même. Cette approche est semblable à un effet zoom au cinéma quand la caméra, partie de loin, se rapproche de plus en plus, en prenant des plans de plus en plus rapprochés, jusqu'à un gros plan sur le visage d'un homme dépourvu de son bien le plus cher: la liberté. À la fin, cette liberté émerge et se traduit dans le choix suprême sur sa vie. Enfin, la pensée libre laisse sa dernière demeure: le corps physique du protagoniste.

QUELQUES RÉFLEXIONS POUR UNE ÉBAUCHE D'INTERPRÉTATION

Les possibilités d'interprétation d'un ouvrage sont nombreuses. Chaque biais peut représenter un regard différent, de même chaque lecteur peut voir dans un roman un sens qui lui soit propre. Mais, en lignes générales, un roman présente des caractéristiques qui le définissent, qui lui donnent un visage. Alors, il faut peut-être se demander: quel est le sens de *L'Œuvre au Noir*?

J'ose dire que le point fondamental de ce roman est l'aventure de l'existence, le parcours que fait un homme afin d'en devenir un: à l'âge de vingt ans, Zénon est en quête d'un autre, de quelqu'un qui l'attend, de *Hic Zeno*; il meurt en ayant trouvé la réponse.

L'histoire de cet homme à la recherche de lui-même pourrait être située n'importe quand, n'importe où. Mais Zénon est un philosophe et un médecin européen du seizième siècle, il a le visage de son siècle ("Médecin, alchimiste, artificier, astrologue, il avait porté bon gré mal gré la livrée de son temps; il avait laissé le siècle imposer à son intellect certaines courbes", *L'ON*, p. 223), un siècle malchanceux. Zénon vit à une époque où la guerre est une constante, où il est interdit de se heurter au *statu quo* sous peine d'être brûlé sur le bûcher.

Pendant sa jeunesse, il veut tout comprendre, tout contredire. Plus vieux, il comprend que seule l'existence peut donner des réponses sur le sens de la vie. Bien qu'elle commence

comme une aventure du refus de ce que la société attend de lui, son aventure devient une aventure intellectuelle très riche où chaque jour peut conduire à l'apprentissage.

Tout au long de sa vie, Zénon explore l'être humain, son sujet d'étude. Avec ses écrits philosophiques, il essaye de le comprendre ou de saisir les motifs qui mènent l'être humain à la médiocrité. Par ses constatations physiologiques, il ne cesse pas de s'émerveiller de la création, ce qui ne semble pas être pour lui une constatation religieuse mais un éloge de la Nature. Ainsi, jusqu'au moment de sa mort, Zénon continue à étudier. Il est donc son propre sujet, ou mieux son propre objet d'étude:

“Zénon laissa pendre le bras gauche pour favoriser la coulée [...]. Il jeta un coup d'œil sur la couverture déjà noire de sang. Il comprenait maintenant qu'une notion grossière fit de ce liquide l'âme elle-même, puisque l'âme et le sang s'échappaient ensemble. Ces antiques erreurs contenaient une vérité simple. Il songea, avec l'équivalent d'un sourire, que l'occasion était belle pour compléter ses vieilles expériences sur la systole et la diastole du cœur.” (L'ON, p. 440)

Même s'il sait que cela n'importe plus (“mais les connaissances acquises ne comptaient désormais pas plus que le souvenir des événements ou des créatures rencontrées”, L'ON, p. 440), son esprit investigateur le conduit à une analyse minutieuse de la physiologie de sa propre mort.

Cette mort ne l'effraye plus. Il la cherche, il l'appelle, il l'éprouve jusqu'à la dernière minute de lucidité. Elle n'est qu'une étape de sa démarche elliptique. Anne Berthelot fait une analyse bien intéressante de la fin de Zénon, de la fin de l'ouvrage:

“Les dernières lignes de l'œuvre, loin d'être empreintes de pessimisme, constituent en quelque sorte une apothéose: par son suicide, Zénon retrouve la confiance et l'optimisme qui ont été les siens dans la jeunesse, et va à la rencontre de ce qui vient à lui, quoi que ce puisse être, avec bonheur [...].” (BERTHELOT, p. 117)

La mort pour Zénon n'est donc pas tristesse ni désespérance: elle est l'éternité.

CHAPITRE 5

L'ART DE GUÉRIR:

UN TABLEAU DE LA MÉDECINE AU XVI^e SIÈCLE

Au long de l'histoire de l'humanité, la maladie et la douleur sont toujours présentes, révélant la fragilité physique et psychique de l'être humain. Parallèlement, depuis les temps les plus lointains, il y a toujours eu une main disposée à toucher, à examiner et à s'efforcer de guérir les maux qui affligent l'homme. Guérisseur, chaman, sorcier, empirique, charlatan, thérapeute, chirurgien-barbier, rebouteux, docteur, médecin: peu importe le nom qu'il reçoit pourvu qu'il soit prêt à soigner et à répondre aux angoisses de ceux qui souffrent.

D'après Jean-Charles Sournia, la maladie n'est pas une chose en soi: c'est l'homme, surtout le médecin, qui la nomme. À partir de l'observation et de l'étude des signes et des symptômes d'une maladie, les médecins créent une notion intellectuelle à laquelle ils attribuent un diagnostic qui explique certains événements de notre corps, cet "univers mystérieux" (SOURNIA, p.359). À partir des diagnostics divers, on établit une taxinomie de la maladie, c'est-à-dire une classification qui permet au médecin d'évaluer l'état du patient: s'il est sain ou malade.

Il ne faut pas oublier que cette taxinomie de la maladie, et par conséquent les pronostics et les thérapeutiques qui y sont associés, se modifie selon le niveau de connaissance des médecins et le statut de la science. L'art qui a pour objet la conservation et le rétablissement de la santé de l'homme se transforme, se modifie, de sorte que la médecine est historique par nature:

“Seria, portanto, artificial e infantil recriminá-la [a medicina] pelas suas estagnações, pelas suas cegueiras, pelos seus absurdos. Os médicos, como os outros sábios, pertencem à sociedade que os circunda. Resultam dela, partilham os seus ideais, os seus fantasmas, a sua resistência à mudança, o seu encerramento em modelos conhecidos sobre a organização do mundo e os mecanismos da vida.” (SOURNIA, p. 360)

Sournia est du même avis que Michel Foucault, pour qui la médecine ne peut pas être dégagée du contexte historique auquel elle appartient. Dans *Naissance de la clinique*, Foucault affirme que, en dépit des moments controversés qu'elle a vécus et de son caractère souvent spéculatif, la médecine n'a jamais disparu, car en accompagnant l'histoire, elle prend, "peu à peu la figure d'une vérité qui serait définitive sans être achevée pour autant, [...]" (FOUCAULT, *Naissance*, p. 53-54).

Science et art en même temps, apparemment restreinte aux limites du corps humain, la médecine ne connaît pas de bornes: voilà sa beauté. Pourtant, elle est impuissante devant les mystères inépuisables de la nature humaine. Si le corps permet parfois que certains de ses secrets soient révélés, immédiatement la nature en crée d'autres plus nébuleux encore.

Art d'achèvement impossible, la médecine offre aussi des mécontentements à ceux qui se dédient à elle. L'impuissance devant la mort imminente, l'échec à la suite d'un traitement qui semblait adéquat ou parfois la méconnaissance de la société peuvent décevoir des médecins dévoués, pour qui leur profession est une sorte de sacerdoce.

Ainsi, ce n'est pas une vaine question celle qui est posée par le capitaine Henri-Maximilien¹ dans le chapitre intitulé "Conversation à Innsbruck" lorsque Zénon, habile chirurgien qui pourtant "ne veut soigner personne" (L'ON, p. 136), s'occupe d'une blessure au visage du capitaine:

— Vous êtes médecin, dit le capitaine.
 — Oui, dit Zénon. Entre autres choses.
 — Vous êtes médecin, reprit le Flamand têtue. Je m'imagine qu'on se lasse de recoudre les hommes comme on se lasse d'en découdre. N'êtes-vous pas fatigué de vous relever la nuit pour soigner cette pauvre engeance ?" (L'ON, p. 148)

Vieilli, déçu, obligé à se cacher et à s'enfuir de temps en temps, Zénon éprouve, à ce moment-là, le chagrin et la lassitude d'une profession incomplète, incapable d'offrir la guérison de tous les maux et dont l'incertitude hante l'exercice de son art. De la même façon que le capitaine rêveur échappe à la fatigue d'en découdre en écrivant des sonnets naïfs, Zénon cherche, dans les domaines auxquels il se dédie, une issue à sa fatigue de recoudre des sots qui se laissent blesser lors de querelles insensées dans les tavernes du monde.

¹ Le capitaine Henri-Maximilien est le cousin que Zénon (qui garde l'incognito) n'avait pas retrouvé depuis son départ de Bruges il y avait plus de vingt ans.

Il est médecin, oui, toutefois il ne se contente pas d'être seulement un artisan de cette profession tantôt aimée, tantôt détestée. Comme beaucoup d'autres esprits investigateurs qui ont permis l'essor de la pensée philosophico-scientifique pendant la Renaissance, Zénon est au-delà des vérités immuables, ce qui le pousse à dépasser sans pudeur les limites de la technique médicale usuelle à son époque. Dès que l'action mécanique de "tâter des pouls et d'examiner des langues" ne le satisfait plus, il décide d'étudier les âmes (L'ON, p. 148), comme il l'avoue au capitaine Maximilien. Être médecin *entre autres choses* traduit un peu de l'inquiétude du personnage devant l'absence de réponses aux secrets de la nature de l'homme et correspond au profil, en général polyvalent, des savants de cette période où la quête de la compréhension signifie plus que la détention d'un prétendu savoir.

Mais c'est Zénon le médecin qui est la source d'inspiration et le point de départ de ce chapitre. Pas Zénon le philosophe ou Zénon l'alchimiste, quoiqu'il soit impossible de les dissocier, mais le médecin hardi et insoumis dont l'art est présenté, sans déguisements, par Marguerite Yourcenar dans *L'Œuvre au Noir*. Ainsi, mue par le désir d'analyser les défis que Zénon, médecin européen du XVI^e siècle, envisage dans le domaine de la médecine, et mue par la volonté d'étudier son quotidien d'homme de l'art, j'ai décidé d'élaborer un tableau de cette *science* qui, alors, était souvent désignée comme l'*art* de guérir.

Zénon, le médecin du roman, est un reflet de nombreux aventuriers réels du savoir, des défricheurs des sciences naturelles qui ont inauguré une ère nouvelle de la médecine. Ainsi, afin de mieux comprendre et le rôle de l'homme de l'art à une époque où il est souvent obligé à prononcer la sentence "*Non est medicamentum*" (Il n'y pas de médicament, L'ON, p. 127) et les obstacles que ce genre d'hommes comme Zénon doit surmonter, j'ai conçu ce chapitre en quatre parties. Dans la première partie, j'essaye d'abord de présenter un bref historique du développement de la médecine depuis la préhistoire jusqu'au seuil du XVI^e siècle. Ensuite je travaille à donner une idée du monde de la santé et de la maladie au XVI^e siècle: les établissements où les malades pouvaient alors être soignés, les différentes catégories de professionnels des soins, le statut social et la formation des médecins, ainsi que les disputes professionnelles et le rapport entre la médecine et la religion. Dans la partie suivante, l'état de la médecine au XVI^e siècle sera le sujet principal, de sorte que je travaillerai ses branches tenues pour les plus importantes à cette époque, c'est-à-dire l'anatomie, la physiologie, la pathologie et la thérapeutique. Puis, dans la dernière partie, j'esquisse la routine professionnelle de Zénon à Bruges et son dernier acte opératoire: son suicide.

PANORAMA DE LA MÉDECINE DE LA PRÉHISTOIRE À LA RENAISSANCE

Afin de mieux connaître le rapport entre le médecin et la société du seizième siècle (l'époque où vit Zénon, le personnage principal de *L'Œuvre au Noir*), dans la première partie de ce chapitre je présente brièvement quelques aspects de l'histoire de la médecine jusqu'à cette période-là: le rôle et le statut du médecin, les étapes de l'instruction de la personne chargée de guérir ses semblables et les établissements où les gens pouvaient être soignés au long des siècles. Puis j'étudierai plus longuement ces mêmes aspects dans le cadre spécifique du XVI^e siècle.

La préhistoire et l'Antiquité (1): la Mésopotamie, la Chine et l'Égypte anciennes

La médecine fait partie de l'histoire de l'humanité. D'après l'écrivain et médecin brésilien Moacyr Scliar, la nécessité de traitement des maladies est très antérieure au surgissement de l'écriture, de sorte qu'il n'y a pas de texte qui ait enregistré le moment de la naissance de la médecine (SCLIAR, *Paixão*, p. 13). Néanmoins, il y a des évidences archéologiques prouvant l'existence d'interventions médicales depuis les périodes les plus primitives de la civilisation. Ainsi, d'après Tavares de Sousa, des archéologues ont découvert plusieurs crânes trépanés² qui appartenaient à des hommes de la période néolithique (vers le V^e millénaire avant J.-C.) surtout dans la région qui correspond à la France actuelle (TAVARES DE SOUSA, p. 16). Bariéty et Coury signalent d'autres procédés de chirurgie élémentaire auxquels l'homme de la préhistoire recourait: "Il savait extraire le corps étranger offensant, détruire par le fer rouge ce qui lui paraissait gênant ou mauvais, immobiliser les os brisés, débrider au silex ce qui était enclos et pénible ou dangereux" (BARIÉTY, COURY, p. 26). Pour les hommes primitifs, il fallait éloigner la cause apparente ou réelle de la maladie, cependant ils ont compris très tôt que

"les agents extérieurs évidents ne déterminent et n'expliquent pas tous les désordres du corps humain. Il apparut que des facteurs moins directes, tels que la température extérieure ou l'alimentation, peuvent provoquer des malaises [...]. Par simple analogie, les troubles internes furent attribués à des interventions étrangères et invisibles." (BARIÉTY, COURY, p. 27)

² La trépanation est une "opération qui consiste à pratiquer un trou dans un os, spécialement [...] dans la boîte crânienne (ROBERT, p. 2306).

Ainsi, depuis une époque qu'il est impossible de situer, la médecine des civilisations archaïques a, selon Charles Coury, toujours fait appel au surnaturel afin de lutter contre les affections dont les causes étaient incompréhensibles. Pour lui, "la maladie était considérée comme une sanction surnaturelle infligée à l'individu par une puissance démoniaque ou divine, étrangère à lui" (COURY, p. 965). Wong et Wu sont du même avis dans leur *History of chinese medicine*: dans les traditions chinoises d'origine primitive, il y avait un démon particulier pour chaque maladie ou douleur spécifique (WONG, WU, p. 4-5). Cela conduit à la naissance d'une médecine à caractère magique ou sacerdotal dans laquelle les rituels d'incantation, par exemple, ont un rôle fondamental dans les processus de guérison.

Dans leur *Histoire de la médecine*, Maurice Bariéty et Charles Coury (deux médecins qui se sont consacrés à de nombreuses études sur l'histoire de la médecine) notent que l'histoire de la médecine commence à Sumer: le premier document médical connu, attribué à un médecin sumérien anonyme, date de la fin du III^e millénaire avant l'ère chrétienne (BARIÉTY, COURY, p. 32). C'est un recueil de prescriptions pharmacologiques sur une petite tablette découverte dans les ruines de l'antique Nippur, ville de la Basse Mésopotamie; des médicaments à base d'éléments minéraux, de produits animaux et d'extraits de diverses plantes y sont décrits. Même si Bariéty et Coury affirment dans leur ouvrage que la médecine mésopotamienne antique peut être classée comme essentiellement religieuse, la tablette du médecin sumérien "ne contient aucune formule magique ou d'incantation, aucun appel à une puissance divine; à ce titre, elle constitue le premier témoignage de l'existence d'une médecine laïque" (BARIÉTY, COURY, p. 33). D'autres écrits médicaux sur des tablettes d'argiles ont été découverts lors des fouilles d'Assur et de Ninive. Ces écrits-là révèlent qu'il y avait en Mésopotamie des médecins, liés au gouvernement, qui établissaient des comptes rendus épidémiologiques, c'est-à-dire des récits où ils expliquaient par exemple les rapports entre certaines maladies et les facteurs qui pouvaient avoir une influence sur les malades (BARIÉTY, COURY, p. 38). En plus, les tablettes montrent que certains médecins avaient l'habitude d'écrire un journal sur l'état des malades qu'ils soignaient.

Selon Seliar, la médecine des civilisations chinoise et égyptienne se situe aussi parmi les plus anciennes (SCLiar, *Paixão*, p. 19). Chen-Nong (qui a vécu vers 2800 avant J.-C) est, d'après Wong et Wu, considéré comme le créateur de la médecine chinoise grâce à son étude des propriétés curatives des plantes (WONG, WU, p. 6). Les médecins chinois de l'Antiquité suivaient les principes de la philosophie taoïste: par l'équilibre entre le ying (principe fondamental correspondant approximativement à la notion de passivité) et le yang (principe correspondant à la notion d'activité), il était possible de maintenir ou de rétablir la santé du

patient (SCLIAR, *Paixão*, p.19). De même, tous les organes étaient classifiés d'après la doctrine des deux principes, de sorte que, par exemple, la peau était yang et l'intérieur du corps humain était ying. Wong et Wu font remarquer aussi l'importance d'une autre doctrine, celle des cinq éléments: le corps est une harmonieuse combinaison des cinq substances primordiales, l'eau, le métal, le feu, la terre et le bois. S'il y a un déséquilibre de ces éléments, alors la maladie s'établit (WONG, WU, p. 19).

Scliar signale l'existence du *Nei-ching* (ou *Nei-tsing*, le *Canon de la médecine*), un traité médical attribué à l'empereur Huang-ti (l'*Empereur jaune*, 2698-2598 avant J.-C.). D'après Wong et Wu, cet ouvrage contient des théories sur les maladies, sur la pathologie humorale, sur l'hygiène et sur l'acupuncture, parmi d'autres sujets (WONG, WU, p. 29). Il y a aussi une analogie portant sur la circulation vasculaire: "O sangue está sob controle do coração. Flui continuamente e nunca pára, como a corrente de um rio, ou o Sol em seu curso" (SCLIAR, *Paixão*, p. 19), ou en traduction anglaise, dans Wong et Wu: "All the blood is under the control of the heart", "The heart regulates all the blood of the body" "The blood current flows continuously like the current of a river, or the sun and moon in their orbits. It may be compared to a circle without beginning or end" (WONG, WU, p. 35). Il s'agit d'une constatation remarquable: d'abord parce qu'en ce temps-là l'étude des cadavres humains était interdite (les Chinois faisaient seulement des spéculations dans le domaine de l'anatomie), puis parce qu'elle précède de plus de quarante siècles la compréhension du système vasculaire dans le cadre de la médecine occidentale, ce qui aura lieu avec William Harvey en 1628. Les Chinois de l'Antiquité valorisaient l'examen du pouls, par lequel le médecin pouvait constater la présence ou non de perturbations dans l'harmonie organique (SCLIAR, *Paixão*, p. 19). Une toute petite place est concédée à la thérapeutique dans le *Nei Ching*, qui repose sur l'acupuncture (la seule méthode vraiment acceptée), les saignées, les massages et la cautérisation (WONG, WU, p. 38).

Les *Pen-ts'ao* (ou *Ben cao*, ce qui veut dire *herbier* en français) sont des ouvrages qui réunissent des éléments de botanique, de minéralogie et d'histoire naturelle, qui sont utilisés en Orient depuis l'Antiquité et jusqu'aujourd'hui comme guides pour les pratiques médicales (ROBERT 2, p. 1390; WONG, WU, p. 105). Dans les *Pen-t'sao* les médicaments sont classés, d'après Bariéty et Coury, en trois catégories:

“selon qu'ils sont simplement toniques, donc inoffensifs mais utiles à titre d'adjuvants de la nature, selon qu'ils sont utiles et sans danger pourvu que leur posologie soit rigoureuse, selon qu'ils sont très efficaces enfin, mais toxiques

et à ne manier qu'avec de très grandes précautions" (BARIÉTY, COURY, p. 315).

L'herbier le plus célèbre est le *Pen-ts'ao Kang-Mu (Grand herbier)*, une compilation énorme attribuée à Li Shih-chen, écrite vers 1552 et 1578 de l'ère chrétienne, sous la dynastie Ming (WONG, WU, p. 105).

En Égypte ancienne, les dieux ont le pouvoir de rendre malade et de guérir. La naissance de la médecine y est associée à Imhotep (vers 2800 avant J.-C), architecte, ministre, prêtre et médecin qui serait plus tard adoré comme le dieu de la médecine et le fils du dieu Ptah (ROBERT 2, p. 882). Selon Bariéty et Coury, "la maladie était considérée moins comme un châtement d'origine divine que comme l'effet d'une vengeance humaine, le jeu maléfique d'un ennemi, ou comme un signe de possession démoniaque", de sorte que l'acte thérapeutique comprenait et l'énoncé d'une formule rituelle et l'administration des médicaments (BARIÉTY, COURY, p. 42).

D'après le médecin brésilien Carlos Gottschall, des papyrus très anciens révèlent des enseignements (peut-être d'Imhotep) sur la respiration et sur la circulation: l'air (qu'ils tenaient pour un esprit extérieur) entre par le nez et se dirige vers les poumons et le cœur, d'où il va être distribué dans le corps par des vaisseaux contenant du sang; les Égyptiens croyaient aussi au rapport entre le pouls et les battements cardiaques (GOTTSCHALL, p. 19). Selon Bariéty et Coury, la circulation sanguine est elle-même considérée comme facteur de vie, de sorte que le pouls est désigné dans les papyrus comme "l'endroit où le cœur parle" (BARIÉTY, COURY, p. 50).

En ce qui concerne les pathologies, les Égyptiens de l'Antiquité souffrent de plusieurs désordres oculaires, sans doute en raison de leur climat: selon Bariéty et Coury, le trachome (une infection virale de la conjonctive oculaire) constitue alors un vrai fléau national, ce qui conduit au développement de leurs connaissances ophtalmologiques. Ils ont découvert à peu près 2000 ans avant J.-C. l'action désinfectante des certains collyres au sulfate de cuivre et aux sulfures de plomb et d'antimoine (BARIÉTY, COURY, p. 53). Ils se dédient aussi à la traumatologie (l'immobilisation des luxations et des fractures est souvent pratiquée) et à la chirurgie, notamment aux trépanations et à l'extirpation des tumeurs superficielles. Il ne faut pas oublier que certains textes anciens portent sur les soins dentaires et recommandent d'obturer les caries. Des potions opiacées sont utilisées afin de parvenir à un effet analgésique, et les Égyptiens procèdent couramment à la suture et au pansement des plaies avec une sorte d'ouate et des bandes (BARIÉTY, COURY, p. 60).

L'Antiquité (2): la Grèce ancienne pré-hippocratique

Si le caractère mythique et sacerdotal prévaut dans la pratique médicale des civilisations archaïques, par contre, en Grèce l'art de guérir présente des aspects assez distincts, bien que parfois hétérogènes. Bariéty et Coury signalent, par exemple, que chez Homère “le médecin apparaît pour la première fois comme un personnage distinct du prêtre et du magicien, comme un technicien particulier au service du public” (BARIÉTY, COURY, p. 74). Selon Tavares de Sousa, dans *L'Iliade* (écrite probablement au début du VIII^e siècle avant J.-C), Homère fait référence à la médecine comme à un “art naturel” qui n'a aucun caractère magique (TAVARES DE SOUSA, p. 31). Dans la célèbre épopée, Machaon, chirurgien des armées et fils d'Asclépios, incarne l'image, usuelle à l'époque, du médecin très sage et irréprochable. C'est à Machaon, “médico imáculo” (HOMERO, *Ilíada*, p. 157), qu'Agamemnon, roi de Mycènes, fait appel dans l'espoir de guérir le roi Ménélas qui est blessé. À peu près deux siècles plus tard, une légende transforme ce même Asclépios en fils d'Apollon (celui-ci étant regardé à la fois comme le dieu de la guérison et de la maladie, ROBERT 2, p. 85). Asclépios est désormais considéré comme le dieu grec de la médecine et, par la suite, devient objet de culte. C'est ainsi que, à partir du VI^e siècle avant J.-C., la médecine grecque prend une allure sacerdotale et divine. Plusieurs sanctuaires médicaux, appelés *asklepieia*, sont construits; les plus anciens semblent être ceux de Magnésie, de Titane, de Balagne et de Tithorée (BARIÉTY, COURY, p. 75). Parmi les temples les plus anciens se trouve aussi celui qui est tenu pour le plus célèbre, l'*asklepeion* d'Épidaure (dans le nord du Péloponnèse).

Les sanctuaires dédiés à Asclépios sont en réalité des “temples de diagnostic et de soins” (BARIÉTY, COURY, p. 75), situés dans des régions à climat bienfaisant, calmes et si possibles proches des sources d'eau minérale. Hésiode et Aristophane ont fait des descriptions de l'ambiance et du genre de culte qui sont pratiqués dans les *asklepieia*: l'hygiène, la diététique et l'exercice physique y jouent un rôle important (BARIÉTY, COURY, p. 75). Dès que le patient y arrive, il est soumis à un jeûne sévère, puis il est conduit à l'*abaton*, une sorte de chambre où a lieu l'*incubatio*, c'est-à-dire une nuit de sommeil qui devra lui apporter la cure. Dans ce modèle, l'asclépiade, ou prêtre-médecin, est un élément presque superflu

puisque, dans le culte d'Asclépios³, le malade est l'agent de sa propre guérison (TAVARES DE SOUSA, p. 31).

Parallèlement, une médecine laïcisée, n'ayant aucune relation avec celle des asclépiades (ou prêtres-médecins), se développait depuis le temps d'Homère (VIII^e siècle avant J.-C.): celle des périodeutes, les médecins voyageurs qui exercent leur art de ville en ville et vendent des médicaments fabriqués par eux-mêmes. Par l'exercice itinérant de la médecine, les périodeutes peuvent élargir le champ de leur connaissance, en ayant des contacts avec les pratiques médicales égyptiennes ou asiatiques, par exemple (BARIÉTY, COURY, p. 79).

La Grèce ancienne est le berceau d'un troisième modèle médical, distinct de celui (sacralisé) des asclépiades et de celui (errant et surtout dirigé sur la pratique) des périodeutes: la médecine philosophique ou biophilosophie (entre le VII^e et le V^e siècles avant J.-C. environ), c'est-à-dire l'union entre la médecine, la science et la philosophie. Les philosophes qui s'en occupent (la plupart des grands noms de la période présocratique) veulent, par l'exercice de la pensée, expliquer les phénomènes de la nature d'une manière rationnelle et intelligible (TAVARES DE SOUSA, p. 36). D'après Bariéty et Coury, ces philosophes posent "les fondements et les règles générales d'une science positive et réfléchie qui deviendra bientôt expérimentale" (BARIÉTY, COURY, p. 83).

Ainsi Thalès de Milet (fin du VII^e-début du VI^e siècle avant J.-C.) déduit la notion d'un principe naturel unitaire libre de toute influence divine: la *physis* (φύσις). Son disciple Anaximandre (vers 610-546 avant J.-C.) écrit ce qui peut être considéré comme le premier ouvrage d'ordre scientifique, *De la nature* (BARIÉTY, COURY, p. 83-84). Anaximène (vers 550-480 avant J.-C.), disciple d'Anaximandre, conçoit l'air comme le principe de l'univers (ROBERT 2, p. 63).

Alcméon (vers le VI^e siècle avant J.-C.), philosophe pythagoricien de l'école de Crotona, se dédie à l'étude de l'homme, notamment à l'anatomie et à la physiologie (ROBERT 2, p. 32). Selon Bariéty et Coury, il pratique des dissections d'animaux où il réussit à distinguer les veines (contenant du sang) et les artères (qu'il trouve vides). Le grand mérite d'Alcméon semble être d'avoir reconnu l'importance de l'encéphale et d'avoir entrevu l'existence d'un système nerveux (BARIÉTY, COURY, p. 85).

³ Dieu grec de la médecine, fils d'Apollon et de la nymphe Coronis. Selon la légende, Apollon le confie au centaure Chiron qui lui enseigne la médecine. Asclépios ne se contente pas de guérir les malades, il ressuscite aussi les morts, ce qui renverse l'ordre de la nature. Perturbé par la conduite d'Asclépios, Zeus le foudroie. Le culte d'Asclépios s'est répandu dans toute la Grèce et à Rome aussi, où le dieu est nommé Esculape (ROBERT 2, p. 111).

Empédocle d'Agrigente (vers 490-435 avant J.-C.), l'un des biophilosophes les plus importants, est responsable de la doctrine des quatre éléments (le feu, l'eau, la terre et l'air) qui aura une influence considérable dans plusieurs domaines du savoir, particulièrement dans celui des sciences naturelles. J'en parlerai plus en détail dans la deuxième partie de ce chapitre, lors de l'étude de la physiologie. Empédocle se consacre aussi à des études sur l'anatomie et sur la physiologie humaines de même que sur celles des plantes et des animaux (BARIÉTY, COURY, p. 87-89).

Ainsi qu'Empédocle, Leucippe (vers 460-370 avant J.-C.) et Démocrite (vers les mêmes dates) s'adonnent à la dissection d'animaux, à l'étude de l'embryologie et de la physiologie sensorielle. Leucippe crée la doctrine atomiste selon laquelle l'Univers est composé d'atomes (en nombre infini, homogènes, indestructibles et inaltérables) et de vide (ROBERT 2, p. 1059), théorie qui va être précisée et développée par Démocrite (ROBERT 2, p. 511).

Il ne faut pas oublier la contribution du Crétois Diogène d'Apollonia (né vers 470 avant J.-C.), contemporain du philosophe Anaxagore. Selon Bariéty et Coury, Diogène affirme, dans son *Traité de la nature*, que l'air (ou *pneuma*) est le principe premier de l'Univers, le responsable du mouvement perpétuel. Le philosophe poursuit des recherches anatomiques qui portent principalement sur les vaisseaux où, d'après lui, le sang et le *pneuma* se mélangent. Même s'il confond les veines et les artères, il soupçonne l'existence de la ramification des vaisseaux "dans tout le corps par des subdivisions de plus en plus nombreuses et fines" (BARIÉTY, COURY, p. 90-91), ce qui révèle qu'il entrevoit l'existence du système capillaire (qui sera vérifié seulement en 1661 par Marcello Malpighi, GOTTSCHALL, p. 64). Du fait qu'il croit que la langue est le carrefour de tous les vaisseaux, Diogène insiste sur l'importance de la glossoscopie (l'examen de l'aspect de la langue) dans le diagnostic des maladies. En outre d'après ce philosophe le *pneuma* présiderait à la plupart des phénomènes physiologiques, son afflux dans le cerveau serait donc à l'origine de toutes les opérations intellectuelles et de toutes les perceptions sensorielles (BARIÉTY, COURY, p. 90).

La médecine grecque ancienne se partage donc selon ces trois modèles: celui de la médecine des asclépiades dans lequel le malade doit se soumettre à la volonté des dieux, celui des médecins itinérants, les périodeutes, et celui de la biophilosophie spéculative.

L'Antiquité (3): la Grèce d'Hippocrate

Le statut de la médecine ne se modifie, semble-t-il, qu'à la fin du V^e siècle avant l'ère chrétienne avec l'école hippocratique. Jusque-là, d'après le récit d'Hippocrate (v.460-v.377 avant J.-C.) lui-même, l'art de guérir est sous-estimé et parmi ceux qui portent le nom de médecin, plusieurs ne le méritent pas qui ravalent la *noblesse*, la dignité de la médecine avec leurs connaissances sommaires et leur pratique souvent restreinte aux murs des *asklepieia*:

“La médecine est de toutes les professions la plus noble; et cependant, par l'ignorance et de ceux qui l'exercent et de ceux qui les jugent à la légère, elle est dès à présent reléguée au dernier rang. Un aussi faux jugement me semble provenir principalement de ce que la profession médicale seule n'est, dans les cités, soumise à aucune autre peine qu'à celle de la déconsidération; or, la déconsidération ne blesse pas des gens qui en vivent. Ces gens ressemblent beaucoup aux figurants qu'on fait paraître dans les tragédies; de même que les figurants ont l'apparence, l'habit et le masque d'acteurs, sans être acteurs, de même, parmi les médecins, beaucoup le sont par le titre, bien peu le sont par le fait.” (HIPPOCRATE, *La Loi*, p. 639)

Hippocrate de Cos dépouille la médecine de tout caractère magique ou sacerdotal: il refuse toute intervention particulière d'une divinité dans le processus de la maladie, de même que toute thérapeutique fondée sur la magie (comme dans le cas des incantations, des purifications ou des prières qui sont parfois suggérées). Conscient que la médecine doit être ancrée dans “la connaissance des lois de la nature humaine”, Hippocrate la remodèle: il sépare la médecine de la philosophie et la recrée en tant que science d'observation clinique et d'anamnèse (du grec *anamnêsis*, qui, dans le vocabulaire médical, désigne les renseignements fournis par le sujet interrogé sur son passé, sur l'histoire et sur l'évolution de sa maladie) afin d'arriver au diagnostic et au pronostic. Ce nouveau regard sur l'art de guérir modifie le rôle du médecin: il doit désormais intervenir sagement, en conduisant “la nature humaine à vaincre la maladie par une thérapeutique simple et naturelle” (JOUANNA, p. 335).

En ce temps-là, l'apprentissage de l'art médical est restreint en général aux familles de médecins: la tradition fait d'Hippocrate un descendant du dieu Asclépios mais il était probablement fils d'un médecin qui lui a enseigné son art (DUMESNIL, p. 27). De toute façon, il faut être initié dans les prolégomènes de l'art dès l'enfance afin de devenir médecin. Pour les gamins apparemment destinés à la profession, Hippocrate affirme qu'ils doivent réunir certaines conditions comme l'instruction précoce, l'amour du travail, une longue application et, avant tout, une disposition naturelle, car, à son avis, “tout est vain quand on

veut forcer la nature” (HIPPOCRATE, *La Loi*, p. 641). Pour Hippocrate devenir médecin demeure un privilège, puisque l’art et son enseignement sont sacrés (pas exactement dans le sens du divin mais en tant qu’abnégation): “Mais les choses sacrées ne se révèlent qu’aux hommes sacrés; et il est interdit de les communiquer aux profanes, tant qu’ils n’ont pas été initiés aux mystères de la science” (HIPPOCRATE, *La Loi*, p.643). Aussi le dévouement aveugle au maître et le maintien d’une sorte de caste médicale sont nettement exprimés dans le *Serment*:

“Je mettrai mon maître de médecine au même rang que les auteurs de mes jours, je partagerai avec lui mon avoir, et, le cas échéant, je pourvoirai à ses besoins; je tiendrai ses enfants pour des frères, et, s’ils désirent apprendre la médecine, je la leur enseignerai sans salaire ni engagement. Je ferai part des préceptes, des leçons orales et du reste de l’enseignement à mes fils, à ceux de mon maître, et aux disciples liés par un engagement et un serment suivant la loi médicale, mais à nul autre.” (HIPPOCRATE, *Serment*, p. 629-631)

Aussi importante que le legs scientifique d’Hippocrate est la déontologie qu’il crée, c’est-à-dire l’ensemble des devoirs qu’impose aux médecins l’exercice de leur art. Jusqu’aujourd’hui, l’éthique médicale suit les principes qui étaient chers à Hippocrate et sans aucun doute à d’autres médecins sérieux qui sont venus après lui. Ainsi, il demeure primordial de respecter certains aspects comme celui de ne pas nuire au patient, celui du silence absolu sur tout ce qui est vu et entendu, celui de ne pas induire à la mort ni à l’avortement, toutes ces prescriptions faisant partie du *Serment* hippocratique (DUMESNIL, p. 29). D’après Bariéty et Coury, avec la déontologie introduite par Hippocrate, la médecine cesse d’être sacerdotale pour devenir un sacerdoce (BARIÉTY, COURY, p. 98).

Si Hippocrate établit les principes de l’observation et de l’expérience qui vont régler la clinique au long des siècles, il méconnaît presque totalement l’importance de l’anatomie. Le traité *De la dissection des corps* n’apporte pas d’éléments nouveaux, de même il confond certains nerfs et tendons. Pourtant, Hippocrate confirme la constatation d’Alcméon sur le rôle du cerveau qu’il tient pour “le plus grand empire sur l’homme” (BARIÉTY, COURY, p. 111). Pour Hippocrate, l’intelligence, le discernement dépendent du cerveau ainsi que le manque de compréhension et la folie:

“Il faut savoir que, d’une part, les plaisirs, les joies, les ris et les jeux, d’autre part, les chagrins, les peines, les mécontentements et les plaintes ne nous proviennent que de là [le cerveau]. C’est par là surtout que nous pensons, comprenons, voyons, entendons, que nous connaissons le laid et le beau, le mal et le bien, l’agréable et le désagréable, soit que nous distinguons ces choses

par les conventions d'usage, soit que nous les reconnaissons par l'utilité qu'elles nous procurent, ressentant, dans cette utilité même, le plaisir et le déplaisir, suivant les opportunités, les mêmes objets ne nous plaisant pas. C'est encore par là que nous sommes fous, que nous délirons, que des craintes et des terreurs nous assiègent, soit la nuit, soit après la venue du jour, des songes, des erreurs inopportunes, des soucis sans motifs, l'ignorance du présent, l'inhabitude, l'inexpérience." (HIPPOCRATE, *De la maladie sacrée*, p. 387-389)

Maurice Bariéty et Charles Coury insistent sur l'apport incomparable de l'ensemble de l'œuvre hippocratique. D'après eux, malgré les défaillances et les lacunes quelquefois grossières qu'elle comporte, l'œuvre d'Hippocrate comble un vide presque total à l'époque et modèle "pour l'éternité, le vrai visage de la médecine" (BARIÉTY, COURY, p. 136).

L'Antiquité (4): les héritiers et les successeurs d'Hippocrate (Praxagoras, Hérophile, Érasistrate)

Il sera difficile pour les héritiers de l'école hippocratique de dépasser les sages enseignements de leur maître. Même Dracon, fils d'Hippocrate, et Polybe, gendre ou fils adoptif du maître de Cos, n'apportent presque rien de nouveau à ce qui avait déjà été dit par Hippocrate (BARIÉTY, COURY, p. 137-138). Seul Praxagoras de Cos (IV^e siècle avant J.-C.) va, par la suite, introduire un nouveau regard sur un domaine peu considéré par Hippocrate: celui de l'anatomie.

Si Praxagoras fait quelques pas en arrière par rapport à la pensée hippocratique, car il voit le cœur comme le siège de l'âme (au détriment du cerveau), il pousse la curiosité anatomique et arrive à distinguer les nerfs des vaisseaux et aussi des tendons. En plus, il reconnaît l'importance du pouls (*sphygmōs*) et de ses troubles, ce qu'Hippocrate ignorait (BARIÉTY, COURY, p. 138). Hérophile, qui est avec Érasistrate le nom le plus significatif de l'école d'Alexandrie, hérite de son maître, Praxagoras de Cos, des idées favorables à l'étude de l'anatomie humaine.

C'est à Hérophile de Chalcédoine (vers 300 avant J.-C.) qu'on attribue les premières dissections humaines, de sorte qu'il est actuellement appelé le père de l'anatomie. D'après Bariéty et Coury, Hérophile étudie notamment le cerveau en décrivant les méninges, les plexus choroïdes, les sinus veineux du crâne, entre autre structures cérébrales. Il distingue aussi les nerfs crâniens et rachidiens (qu'il croit originaires de la membrane dure-mère), auxquels il attribue seulement une fonction sensitive (BARIÉTY, COURY, p. 146-147). En

ce qui concerne la physiologie, il voit l'activité de l'organisme subordonnée à quatre forces qu'il nomme naturelles: celle de la nutrition, associée surtout au foie; la thermogénèse, qui siège dans le cœur; la sensibilité, responsabilité des nerfs; la pensée, localisée dans l'encéphale (TAVARES DE SOUSA, p. 81). Outre plusieurs descriptions anatomiques (l'œil, le foie, les ovaires, DUMESNIL, p. 36), Hérophile se consacre aussi à des études sur la circulation sanguine: il vérifie que les artères contiennent du sang (pas de l'air, comme l'on croyait jusqu'alors) et met en évidence le synchronisme du pouls et des battements du cœur (le pouls ne correspond pas à l'expansion du sang dans les vaisseaux, mais il est la conséquence de la contraction cardiaque, TAVARES DE SOUSA, p. 81). Entrevoquant le mécanisme de la circulation, "il compare le rythme des mouvements respiratoires à celui des pulsations cardiaques et distingue le sang veineux du sang aéré. Il avance enfin que la respiration ne s'opère pas dans les poumons, mais dans les tissus et les organes" (BARIÉTY, COURY, p.147).

Érasistrate (né vers 320 avant J.-C.) est l'autre grand représentant de l'école d'Alexandrie. Médecin réputé, il écrit plusieurs traités sur les fièvres, la saignée, les hémoptysies et les paralysies, par exemple, mais la physiologie est son principal sujet d'étude (BARIÉTY, COURY, p.148), de sorte qu'il en est considéré comme le fondateur. Il dépasse Hérophile dans l'étude anatomophysiologique du système nerveux, des organes des sens et du cœur, entre autres. Il découvre les rôles et du cervelet et du bulbe (où une lésion peut entraîner la mort immédiate). Il fait également une distinction remarquable entre les nerfs sensitifs et les nerfs moteurs tout en constatant qu'ils sont constitués, dans les deux cas, de la même substance cérébrale et médullaire (TAVARES DE SOUSA, p. 81). Érasistrate s'approche plus encore qu'Hérophile du dévoilement de la circulation sanguine (BARIÉTY, COURY, p. 149).

Contraire à la théorie humorale, Érasistrate donne plus d'importance aux tissus et aux organes qu'à ces humeurs qui seraient les responsables des maladies. Il se dédie aux études anatomopathologiques en pratiquant des autopsies légales (BARIÉTY, COURY, p. 150).

L'Antiquité (5): Rome

Selon René Dumesnil, dans son *Histoire illustrée de la médecine*, des temps sans éclat succèdent à la splendide période de la médecine hellénique (DUMESNIL, p. 36) ou, comme le veulent Maurice Bariéty et Charles Coury, le phare d'Alexandrie s'éteint après Hérophile et Érasistrate (BARIÉTY, COURY, p. 154). Ainsi, la plupart des médecins de qualité, qui

avaient été instruits à Alexandrie et qui étaient héritiers de l'école de Cos, partent vers Rome où l'état de l'art est considérablement distinct de celui du monde hellénique.

À la fin du IV^e siècle avant J.-C., les Romains ne pratiquent pas à vrai dire une médecine sacerdotale, mais ils adorent les divinités dont les attributs dans le domaine de la santé correspondent à ceux des divinités de la mythologie grecque. Le rôle des prêtres consiste à découvrir la maladie par la divination, tandis que les praticiens s'occupent du quotidien des malades (BARIÉTY, COURY, p. 158). C'est l'introduction du culte d'Asclépios, devenu vite Esculape (le dieu romain de la guérison), lors d'une épidémie de peste en 293 avant l'ère chrétienne, qui va modifier le regard médical des Romains: leur médecine devient désormais aussi sacerdotale que la médecine grecque préhippocratique.

Dans la Rome du III^e siècle avant J.-C., les praticiens sont mal vus. Le métier de médecin est tenu pour indigne d'un citoyen romain de bonne souche, de sorte qu'il est seulement acceptable pour un étranger ou un esclave (BARIÉTY, COURY, p. 160). Ainsi, l'art inférieur de guérir est laissé aux périodeutes grecs qui envahissent la capitale de l'empire à partir du début du siècle suivant. Les médecins sont en général méprisés, parfois même esclavagés (ANTUNES, p.32).

D'après Bariéty et Coury, l'exercice de la médecine par les grecs, d'abord limité à soigner les esclaves et les gladiateurs, s'étend peu à peu aux riches familles patriciennes qui veulent profiter de la connaissance étrangère, de sorte que, au temps de Pline (I^{er} siècle après J.-C.), le statut et le prestige économique de la médecine grecque sont devenus excellents (BARIÉTY, COURY, p. 162). Dans la liste des médecins grecs à succès qui sont de véritables maîtres de la médecine dans l'empire romain figurent les noms d'Asclépiade de Bithynie (vers 124-40 av. J.-C.), de Soranos d'Éphèse (vers la fin du I^{er} siècle), de Dioscoride (I^{er} siècle), de Rufus d'Éphèse (II^e siècle), d'Arétée de Cappadoce (II^e siècle). Quant aux deux encyclopédistes les plus importants de l'histoire des sciences naturelles, ce sont des Romains: Pline et Celse.

Pline l'Ancien (23-79 après J.-C.) n'est pas médecin, il est un naturaliste, un voyageur curieux, un philiatre, c'est-à-dire quelqu'un qui a du goût pour la médecine. Son œuvre monumentale, l'*Histoire naturelle universelle*, le rend célèbre. Avec cette compilation en trente sept livres, il a la prétention de créer une encyclopédie du savoir général accessible à tous les intéressés. De fait, son *Histoire naturelle*, malgré les erreurs et les observations assez naïves qu'elle comporte, devient un ouvrage de référence pour tous les savants de l'Occident jusqu'au seizième siècle.

Celse, ou Aulus Cornelius Celsius, dont les dates de naissance et de mort sont incertaines, vit sous le siècle de l'empereur Auguste. Il est médecin. Son ouvrage fondamental, *De Artibus*, est une encyclopédie couvrant les domaines les plus variés de la culture, comme la rhétorique, la philosophie, l'agriculture, la jurisprudence et, bien sûr, la médecine. Le sixième livre de son œuvre, *De Arte Medica*, inaugure la partie médicale (ROBERT 2, p. 356). Celle-ci est partagée en trois groupes de maladies, selon les trois moyens existant aux yeux de Celse: les maladies curables par la diététique, celles traitées par l'usage des médicaments et les maladies qui exigent une intervention manuelle, c'est-à-dire une approche chirurgicale (TAVARES DE SOUSA, p. 103). La rigueur de son esprit critique, son établissement d'une terminologie scientifique latine et la pureté de son style littéraire vaudront postérieurement à Celse le surnom de Cicéron de la médecine.

La conduite respectueuse et humble de Celse face aux grands médecins d'autrefois, comme Hippocrate, Hérophile et Érasistrate est accompagnée d'une hardiesse intellectuelle et pratique. Il s'inspire d'Hippocrate pour dire que la médecine doit être rationnelle, avoir le souci de ne retenir que ce qui peut être vérifié (BARIÉTY, COURY, p. 179), soit: "*rationalem quidem puto medicinam esse debere*" (DUMESNIL, p. 42). Il est le premier à établir les quatre signes classiques de l'inflammation, symptômes qui demeurent les mêmes jusqu'aujourd'hui: la chaleur, la tumeur, la douleur et la rougeur.

L'ensemble de l'œuvre de Celse sur la chirurgie est remarquable. Il préconise que les plaies doivent être nettoyées et décaillotés, et que, lors d'une hémorragie, le chirurgien doit cautériser ou ligaturer les vaisseaux. Il décrit assez précisément les trépanations crâniennes, les chirurgies d'hernies et celles des vésicules, de même qu'il indique la suture du péritoine et du gros intestin, par exemple. En chirurgie plastique, il fait prudemment quelques greffes réparatrices du nez et de la face "à l'aide de lambeaux de peau adjacente saine". Celse montre de bonnes notions sur les tumeurs bénignes et malignes en décrivant fort bien l'évolution de la maladie et les complications qui en adviennent, comme les compressions veineuses, les métastases et les récidives (BARIÉTY, COURY, p. 183-184). Il recommande l'excision des tumeurs du sein dans leur phase initiale car, dans leur forme avancée, l'acte opératoire ne fait que hâter la mort de la patiente (DUMESNIL, p. 43). Sa connaissance en traumatologie est louable, basée surtout sur l'observation et sur l'expérience. Sur le chirurgien, Celse dit que

"sa vue sera claire et perçante, son cœur inaccessible à la crainte et à la pitié, soucieux avant tout de guérir le malade. Loin de se laisser émouvoir par les cris et de montrer plus de précipitation que le cas ne l'exige ou de couper moins

qu'il ne faut, il poursuivra son opération comme s'il n'entendait pas les plaintes du patient." (CELSE, cité par BARIÉTY, COURY, p. 183)

Il fait aussi des remarques importantes sur les mesures à être prises dans les cas de fracture:

"Les fractures demandent à être immobilisées dans un pansement rigide imprégné de cire et de farine qu'il convient de changer entre le 7^e et le 9^e jour, c'est-à-dire lorsque l'œdème initial a régressé; quand la consolidation a été obtenue, il est indispensable de prescrire des exercices de rééducation persévérante; en cas de fracture ouverte, la contention doit être précédée de la résection des esquilles." (CELSE, cité par BARIÉTY, COURY, p. 183)

Malgré sa taille et sa valeur incomparables, l'œuvre de Celse n'est pas appréciée par ses contemporains et sera peu connue au Moyen Âge. C'est seulement après la découverte en 1443 d'un manuscrit de son *De Arte Medica* dans l'église Saint-Ambroise de Milan que Celse va être reconnu et valorisée. À partir de l'impression de l'ouvrage, entreprise en 1498, Celse devient une référence obligatoire en médecine jusqu'au XVIII^e siècle (BARIÉTY, COURY, p. 178).

Claude Galien (131-vers 201) est le dernier nom obligatoire de la médecine gréco-romaine. Né à Pergame en 131, il va faire une carrière dont les fruits, qu'ils soient doux ou amers, se perpétueront au long des quatorze siècles suivants. Après avoir reçu une formation solide dans le domaine philosophique, il se consacre à l'étude de la médecine. À Smyrne, à Corinthe, à Alexandrie, il va perfectionner sa technique auprès de maîtres renommés, puis il regagne Pergame afin de s'y établir comme médecin et chirurgien réputé. Pourtant, en 163, Galien s'installe à Rome pour la première fois où il est adulé par les personnalités les plus hautes de la société qui l'applaudissent lors des séances de vivisection animale qu'il préside (BARIÉTY, COURY, p. 196-198).

Médecin de l'empereur et de plusieurs autres personnages importants de l'empire (sénateurs, préteurs, philosophes), Galien est complètement dépourvu de modestie. Ses qualités les plus admirables, comme sa perspicacité dans l'établissement du diagnostic et du traitement, sa dextérité comme chirurgien et ses connaissances anatomiques sont parfois étouffées par son orgueil, sa jactance et son agressivité à l'égard des ses confrères (BARIÉTY, COURY, p. 198). Dans *A paixão transformada*, ouvrage sur l'histoire de la médecine, Moacyr Scliar transcrit un petit extrait de Galien où celui-ci se vante de donner la vraie méthode pour traiter les maladies et où il dédaigne même Hippocrate:

"Eu fiz pela medicina o que o imperador Trajano fez pelo Império romano: abri estradas, construí pontes. Eu sou o criador único do verdadeiro método de

tratar doenças. Hipócrates já havia esboçado o roteiro, mas não foi muito longe. Seu conhecimento não é muito amplo, falta ordem em seus escritos, torna-se obscuro ao tentar a concisão. Quem abriu o caminho para a medicina hipocrática fui eu.” (GALIEN, cité par SCLIAR, *Paixão*, p. 40)

Pendant toute sa vie, Galien se dédie à écrire plusieurs ouvrages qui traduisent sa conception de l’art de guérir et ouvrent les voies de l’anatomie humaine. Toutefois pour arriver à ses conclusions sur ce sujet, il dissèque seulement des animaux, surtout des singes et parfois des porcs (à cette époque l’anatomie de ces deux espèces était considérée comme identique à celle de l’être humain en ce qui concerne les organes et leur morphologie). Il pratique aussi de nombreuses vivisections afin d’identifier le fonctionnement des organismes vivants. Les travaux qu’il entreprend dans le domaine de la neurophysiologie sont remarquables: il parvient à comprendre les effets des lésions médullaires et cérébrales grâce aux expériences qu’il fait sur les animaux (il pratique des sections de la moelle épinière et des nerfs crâniens par exemple) (TAVARES DE SOUSA, p. 127). De son vivant, Galien est unanimement révééré comme le médecin le plus grand, l’autorité médicale infaillible que personne n’ose contester et son legs scientifique perdurera presque sans questionnements pendant plusieurs siècles. En ce qui concerne les conceptions pathophysiologiques de Galien, qui feront loi jusqu’au XVII^e siècle, j’en parlerai plus en détail dans la deuxième partie du chapitre, lors de l’étude de l’état de l’art au XVI^e siècle.

D’après Bariéty et Coury, Galien fait lui-même, à la fin de la vie, un bilan de sa carrière et il laisse une sorte de testament professionnel plein de vanité:

“Ayant exercé la médecine jusqu’à la vieillesse, jamais jusqu’à ce jour je n’ai eu à rougir d’un traitement ou d’un pronostic, ce que j’ai vu arriver à des médecins très illustres... Si quelqu’un veut s’assurer la célébrité grâce aux œuvres de l’art, il peut sans fatigue recueillir ce que j’ai découvert au prix de nombreuses recherches au long de ma vie.” (GALIEN, cité par BARIÉTY, COURY, p. 199-200)

Et de fait, malgré les erreurs parfois très grossières commises par Galien, la médecine attendra longtemps qu’un autre génie apparaisse.

De Constantin au début du Moyen Âge

La période qui succède à l’Empire romain (et à l’héritage hellénistique qu’il reçoit) connaît un changement important dans la façon de regarder la science et, également, dans l’exercice de l’art de guérir.

L'année 312 est une date capitale dans l'histoire du christianisme: avec Constantin, l'Église connaît la fin de ses débuts douloureux sous l'Empire romain et voit naître les signes de son essor. Cette date représente aussi un tournant dans l'histoire de la médecine en Occident: c'est l'effondrement de la médecine païenne de Galien et de ses successeurs et le remplacement du culte d'Esculape par le culte rendu au Christ Sauveur. La médecine d'observation instituée par Hippocrate cède la place au mysticisme et à certaines superstitions. D'après Bariéty et Coury, ceux qui éprouvent de la souffrance physique attendent "dès lors un soulagement de la prière, de l'onction avec les Saintes Huiles, de l'imposition des mains épiscopales" (BARIÉTY, COURY, p. 224-225). Les gens vénèrent maintenant les saints guérisseurs: saint Luc, médecin lui-même; Côme et Damien, les frères médecins qui ont été martyrisés; saint Sébastien criblé de flèches que l'on prie contre la peste; et plusieurs autres saints. Le christianisme primitif inaugure une nouvelle ère, résumée par le mot *caritas*: celle de la charité.

La bonne volonté, la valorisation de la vie humaine, le devoir d'entraide et d'assistance au prochain modifient les conduites médicales: "l'exercice de la médecine quotidienne est considéré dès lors comme une œuvre pieuse et obligatoire à laquelle ni l'individu ni la communauté ne sauraient se soustraire". Plusieurs ecclésiastiques composeront la liste des médecins byzantins les plus importants: Théodore, Eusèbe, Némésios, Zénobius de Sidon entre autres (BARIÉTY, COURY, p. 226).

À partir du IV^e siècle, le clergé est le grand responsable de la création d'établissements (sous les noms de *nosocomium* et de *xenodochion*) dont le caractère est jusque-là inconnu: ils sont destinés à recevoir des pèlerins, des vieillards, des voyageurs et surtout des malades (BARIÉTY, COURY, p. 226). Dans les conciles de Nicée en 325 et de Carthage en 398, l'Église discute son rôle dans le soin aux malades (ANTUNES, p. 40). En 370, à Césarée, saint Basile crée l'un des premiers *nosocomia*, un hôpital chrétien prêt à recevoir toute sorte de malades et où fonctionnent aussi des écoles techniques pour instruire les religieux, qui deviennent alors médecins et infirmiers. Vers l'an 400, sainte Fabiola fonde aussi un *nosocomium*, à Rome (il est considéré comme le premier hôpital de l'Occident); de même Eudoxie (v.460) l'impératrice d'Orient, l'épouse de Théodose II, en crée plusieurs à Jérusalem. Bariéty et Coury soulignent que c'est l'époque où se construisent les premières églises et les premiers monastères en Orient. Encore d'après eux, la médecine d'assistance prend très vite la place de la médecine de recherche. Tout ce qui importe alors sont les problèmes d'ordre religieux. Il y a un nouveau regard sur la médecine: elle n'est plus philosophique, même pas expérimentale. Quoique plus statique en ce qui concerne le

raisonnement et la recherche, l'art est désormais plus pratique, en conformité à la miséricorde prêchée par l'Église (BARIÉTY, COURY, p. 226-227).

L'apport laïc à la médecine est restreint. En 542, Childebert crée le *xenodochium* de Lyon; quelques années après, l'hôpital de Mérida, en Espagne, est fondé. Au VI^e siècle, le monachisme s'établit, surtout stimulé par la figure de saint Benoît de Nursie (480-547). Très tôt, les monastères de l'ordre des Bénédictins deviennent de véritables foyers de la culture en Occident où les moines se chargent de copier et de conserver les manuscrits anciens. Selon Maurice Bariéty et Charles Coury, l'activité culturelle monastique est alors répartie entre plusieurs domaines assez diversifiés, comme la musique et l'astronomie, l'architecture et la botanique, la mathématique et la théologie. Dans ce contexte, les moines sont orientés en particulier vers la médecine, la science qui s'occupe de la vie (BARIÉTY, COURY, p. 331). Ainsi, saint Benoît crée, à Monte-Cassino, un hôpital où un système d'attention intégrale aux malades va être développé. Il détermine également dans sa *Regula* (la règle de son ordre) que “cada convento de sua ordem deveria dispor acomodações para os enfermos e lhes providenciar uma alimentação especial, para que eles reparassem suas forças” (ANTUNES, p. 53), de même il prescrit aux moines d'acquérir des notions de médecine (BARIÉTY, COURY, p. 331).

D'après Antunes, “o número de práticos não religiosos que exercitavam a arte de curar diminuiria sensivelmente. A procura pelos mosteiros, para a maioria dos enfermos, era não só a melhor opção, como talvez a única possibilidade de acesso a uma atenção especializada” (ANTUNES, p. 54). Ainsi, à partir des petites infirmeries qui accueillaien initialement les moines malades, naissent des centres d'hébergement et aussi de traitement, les Hôtels-Dieu, comme ceux de Paris et de Cluny (BARIÉTY, COURY, p. 332).

De cette façon, au début du Moyen Âge, la médecine, qui est de plus en plus pratiquée à l'ombre de l'Église, est dite conventuelle. Cette médecine a un caractère de solidarité admirable; cependant, en ce qui concerne la connaissance scientifique, on peut dire qu'elle est pauvre et limitée.

Le christianisme a des répercussions aussi dans l'enseignement de l'art. En Occident, surtout en France, le caractère presque héréditaire de la pratique et aussi de l'enseignement de la médecine qui se perpétuait depuis le temps d'Hippocrate, se modifie à la suite des invasions barbares (IV^e et V^e siècles): c'est quand les monastères deviennent responsables de la conservation et de la reproduction des manuscrits anciens, y inclus des compilations médicales. Cette connaissance de la médecine, même si elle est seulement théorique, fait des clercs les premiers médecins occidentaux. Aussi faut-il tenir compte que, après la création des

premières institutions hospitalières au IV^e siècle, les ordres monastiques qui s'en chargent deviennent également les premiers centres médiévaux d'apprentissage théorique et pratique de l'art.

Le Moyen Âge

Au IX^e siècle, Charlemagne institue les écoles conventuelles et les écoles cathédrales où la médecine appartient à l'une des sept branches de la *physica*. Les élèves y apprennent des notions de premiers soins et des concepts généraux de médecine, surtout dans les domaines de la pharmacologie, de la sémiologie (l'étude des signes des maladies) et du pronostic, tout en ignorant l'étude de l'anatomie humaine (ANTUNES, p. 67-68). En ce temps-là, les monastères bénédictins représentent les principaux foyers de rayonnement culturel en Europe. D'après Bariéty et Coury, l'activité monastique s'était particulièrement orientée vers la médecine: l'Église est alors dépositaire des quelques textes rares sur le sujet (BARIÉTY, COURY, p. 332).

Peu à peu, l'exercice de la médecine se laïcise dans certaines régions de l'Europe, processus dû principalement au surgissement des universités et des écoles de médecine dont Salerne est l'exemple le plus célèbre. Considérée comme le premier centre européen d'apprentissage de l'art, l'école de Salerne profite, à la fin du IX^e siècle, de la renommée de la ville qui était déjà connue au début de l'ère chrétienne comme un lieu de repos et de cure, *hippocratica civitas* (la cité hippocratique). Dans cette ville, qui est dotée d'un hôpital bénédictin depuis le VII^e siècle, les clercs-médecins et les médecins laïcs contribuent au développement de la science. Néanmoins, les clercs se regroupent pour la plupart plus au nord de Salerne, autour de l'abbaye bénédictine de Monte-Cassino, tandis que les médecins séculiers se dédient plus directement à l'organisation de l'école (BARIÉTY, COURY, p. 337-338). Même si certains de ses professeurs appartiennent au clergé, l'école de Salerne est tenue pour libérale, ayant aussi la réputation de recevoir toute sorte d'étudiants (des étrangers, notamment des Juifs, des étudiants qui n'appartiennent pas à la noblesse ainsi que des femmes).

Depuis l'Antiquité, des *corpus* de la connaissance phytothérapeutique ont été établis, surtout en Chine (le code *Pên Tshao*, par exemple) et en Inde⁴, deux régions où des savants se

⁴ La vaste pharmacopée indienne, comptant plus de 700 remèdes, avait été présentée dans de célèbres codes médicaux du VI^e siècle avant J.-C., comme le *Susruta-sahmita* et le *Charaka-sahmita* (SCLIAR, *Paixão*, p. 21-22).

consacraient à herboriser, c'est-à-dire à chercher et à recueillir les plantes afin de les étudier et, parfois, de les utiliser comme médicaments, habituellement nommés *simples*⁵. Pendant le Moyen Âge, la culture et l'étude des herbes éclosent en Occident, principalement dans les monastères où les moines sont responsables des jardins d'herbes médicinales (LE GOFF, Doenças, p. 347). D'après Jacques Le Goff, l'Église désire maintenir les anciens codes et herbiers pour éviter les dangers qu'elle associe à la diffusion des croyances populaires dont les connaissances sont considérées comme trop proches de la sorcellerie. Cependant, quelques religieux osent élaborer des thèses ou des traités rationnels et sérieux basés sur une observation naturaliste, comme le font deux grands noms du XIII^e siècle: l'Allemand Albert le Grand, philosophe et maître en théologie, dominicain de formation, qui publie *De Vegetalibus*, et le théologien et philosophe anglais Roger Bacon, le célèbre franciscain qui "preconiza o recurso à observação e à experimentação em matéria de conhecimento da natureza" (LE GOFF, *Plantas*, p. 352-353), et qui sera pour cela considéré comme un précurseur de la méthode expérimentale et de la pensée moderne.

De même que l'école de Salerne à la fin du Moyen Âge, l'université de Bologne, et par conséquent son école de médecine, se caractérise par une fédération de groupements scolaires laïques. En revanche, d'après René Taton, les universités françaises continuent à subir le joug de l'Église: "La licence est conférée au nom de l'autorité spirituelle: à Paris par le chancelier, chanoine de Notre-Dame, délégué épiscopal; à Montpellier, par l'évêque de Maguelone". Situation pareille à celle de l'école de Louvain dont l'université était un des berceaux de la théologie médiévale qui, toujours selon Taton, continue, au XVI^e siècle, à reconnaître "à perpétuité la suprématie du prévôt de la collégiale de Saint-Pierre, délégué du Saint-Siège" (TATON, p.153).

Du fait que je toucherai en détail aux inextricables rapports entre l'Église et la médecine plus loin dans ce chapitre, ce qu'il faut encore remarquer pour l'instant c'est seulement l'opposition entre les facultés de médecine les plus libérales (comme l'était d'abord celle de Salerne, puis celles de Bologne et de Padoue) et celles qui sont très attachées aux doctrines et au dogmatisme, comme le sont la faculté de médecine de Paris et celle de Louvain. Montpellier pourtant reste un paradoxe entre l'innovation et le dogmatisme, conséquence peut-être du fait qu'elle se situe à la limite des savoirs arabe et latin: originaire d'une école rabbinique où l'étude de la médecine a suivi celle de la grammaire, elle reçoit

⁵ Comme *simple* on comprend le médicament formé d'une seule substance ou qui n'a pas subi de préparation ou alors la plante médicinale en soi (ROBERT, p. 2093).

officiellement en 1137 le titre de *studium generale* avec un *universitas scholarium et magistrorum* (LYONS, p. 321).

En 1140, le roi Roger II de Sicile institue le diplôme de médecin et interdit dans son royaume la pratique de l'art à qui ne passe pas d'examens. Encore sous son règne une école de médecine qui deviendra célèbre s'établit à Palerme (LYONS, p. 321). Au treizième siècle, l'empereur Frédéric II de la maison Hohenstaufen (1194-1250), un savant et aussi un amateur des arts, des lettres et des sciences naturelles qui avait fait traduire en latin Aristote, Ptolémée, Galien et Averroès entre autres, exige que tous les candidats au diplôme de médecine soient publiquement examinés par les maîtres de l'école de Salerne. Examen auquel l'étudiant se soumet après avoir étudié la logique pendant trois années, la médecine et la chirurgie pendant cinq années et surtout après avoir exercé l'art sous la direction d'un médecin expérimenté au long d'une année. Ce niveau d'exigence envers les futurs médecins et l'excellence des études qui y sont développées ont fort influencé la pratique et l'enseignement de l'art, pas seulement dans le royaume des Deux-Siciles mais à d'autres universités italiennes (Naples, Bologne, Padoue) et particulièrement à la faculté française de Montpellier.

Il faut tenir compte aussi des universités espagnoles. L'Espagne est devenu le pays d'Avicenne grâce à la culture et la science arabes qui se sont répandues, de sorte qu'elle est un morceau de l'Orient en Europe.

En Orient, surtout en Perse, l'art de soigner était très respecté. Ses écoles étaient de vrais centres intellectuels où des savants comme Razhes et Avicenne (deux Perses, l'un au IX^e siècle, l'autre au XI^e siècle) ont préparé des générations de médecins. Après avoir écrit de nombreux traités philosophiques (comme le *Kitab Al-Shifa — Livre de la guérison de l'âme*) et des poèmes médicaux (*Arjuzat*), Avicenne, surnommé le Prince des médecins⁶, devient définitivement célèbre grâce à son *Canon (Al-Qanun)*, qui a été la référence obligatoire en médecine pendant des siècles. D'après Corbin, dès le milieu du XII^e siècle, les ouvrages d'Avicenne sont traduits à Tolède (CORBIN, p. 121). Plus tard, après l'avènement de l'imprimerie et de l'accès aux textes originaux grecs, cette supériorité du savoir arabe commence à être discutée et la médecine arabe va être accusée d'avoir altéré ce qu'avaient dit Hippocrate et Galien.

En Europe, après plusieurs siècles d'hégémonie dans l'administration hospitalière, le clergé lui-même restreint la participation des religieux dans l'art de guérir. Le concile de Vienne en 1312 détermine que les prêtres doivent s'occuper exclusivement de l'assistance

⁶ Avicenne est jusqu'aujourd'hui considéré par les musulmans comme le Prince de toute sagesse, titre qui révèle le prestige qu'un médecin pouvait atteindre en Orient (ROBERT 2, p.).

spirituelle, et cette imposition scelle le début de la substitution de la vocation altruiste et de la charité envers les souffrants par l'office laïque de la médecine.

ÊTRE MÉDECIN AU XVI^e SIÈCLE: ZÉNON N'EST PAS SEUL (LE MONDE DE LA SANTÉ ET DE LA MALADIE)

Je me propose d'abord d'étudier très brièvement les établissements disponibles à l'accueil des malades au seizième. Ensuite j'essaie de montrer quelques aspects des métiers qui, pendant la Renaissance, se confondent souvent dans l'exercice de l'art de guérir.

Les professionnels qui se dédient à l'art de guérir constituent un groupe qui a subi peu de modifications depuis le début de l'ère chrétienne. Au seizième siècle, quelques catégories professionnelles peuvent être identifiées: celle des chirurgiens-barbiers ou praticiens, à laquelle appartiendront longtemps les chirurgiens; la catégorie des guérisseurs, ou empiriques, qui font usage du surnaturel afin de guérir; les infirmiers et les infirmières; les herborisateurs, chargés de l'étude des plantes, et la catégorie des médecins.

Les établissements d'accueil des malades

Pendant la Renaissance, le modèle d'assistance hospitalière demeure celui qui est pratiqué depuis le début du Moyen Âge. On peut identifier plusieurs institutions, comme les hospices (ou asiles), les hôpitaux (ou hôtels-dieu) et les dispensaires (ou infirmeries), dont les fonctions se confondent souvent.

L'hospice se caractérise comme un établissement d'accueil des infirmes, quelques fois incurables, ainsi que des orphelins ou des vieillards où les soins sont semblables à ceux des *lobotrophia*⁷ du début de l'ère chrétienne dont la tâche consistait à atténuer les souffrances d'une fin inévitable.

Si aujourd'hui le mot *hôpital* est immédiatement associé à une approche thérapeutique, au XVI^e siècle l'hôpital se charge des moins favorisés, reçoit les voyageurs et fait de son mieux en matière de soin, suivant l'ancien modèle des premiers *xenodochia*⁸ (ANTUNES, p. 65).

⁷ Les *lobotrophia* étaient des institutions pour des malades condamnés, des invalides et des lépreux, qui ont été régularisées par l'empereur Justinien au VI^e siècle (ANTUNES, p. 41).

⁸ Semblables au *pandochaeion* grec, les *xenodochia* accueillait des étrangers et des réfugiés que les longs voyages rendaient souvent malades (ANTUNES, p. 40).

Ainsi, dans *L'Œuvre au Noir*, Zénon, un médecin laïc, établit dans l'hospice de Saint-Cosme — institution qui est administrée par les Cordeliers — un dispensaire “pour les pauvres du quartier et les paysans affluant en ville les jours de marché” (L'ON, p. 205). C'est dans ce dispensaire que Zénon exerce son art pendant six ans de sa vie immobile à Bruges⁹.

Je passe maintenant à l'étude des principales catégories de professionnels qui se dédient à l'art de guérir.

Les chirurgiens-barbiers

Le métier de chirurgien-barbier est l'option qui reste à ceux qui ne peuvent pas fréquenter l'université ou à ceux qui la fréquentent mais n'arrivent pas à la soutenance de la thèse et à la conséquente obtention du bonnet carré¹⁰. Le chirurgien-barbier n'est qu'un praticien condamné à soigner la population de la ville à laquelle il appartient ou à voyager de village en village afin de divulguer ses talents ou de vendre ses potions et ses onguents. En général, la connaissance du chirurgien-barbier est plutôt pratique, passe de génération en génération. L'apprentissage de la technique résulte de l'observation journalière auprès du praticien. Cet héritage du savoir-faire n'est pas souvent mis en question par le fils ou le petit-fils qui, comme Jean Myers dans *L'Œuvre au Noir*, continue à “pratique[r] selon les méthodes reçues” (voir ci-dessous).

Le chirurgien-barbier s'occupe des tâches tenues pour mineures comme l'arrachement des dents, la saignée, les amputations et la taille de la pierre¹¹. Ces professionnels travaillent presque toujours de façon intuitive, appliquant des théories populaires et parfois superstitieuses.

Jean Myers, le chirurgien-barbier brugeois de *L'Œuvre au Noir*, est un exemple très intéressant de sa catégorie professionnelle. Ayant probablement exercé son métier avec dextérité, ce qui lui a permis d'arriver à la fin de sa vie avec confort et de jouir de la reconnaissance de ses confrères et de ses patients, il se dédie à l'étude de l'art (il a même une bibliothèque avec des titres assez intéressants) mais, en même temps, il croit à certaines

⁹ Dans la bibliographie consultée, les informations au sujet des établissements de soins aux malades sont malheureusement rares, ce qui explique la brièveté de cette partie.

¹⁰ *Recevoir le bonnet* signifiait être reçu docteur, en raison du type de bonnet utilisé par les docteurs, les magistrats et les ecclésiastiques (TLFi: *Trésor de la langue française informatisé*)

¹¹ La *taille de la pierre* ou simplement la *taille* fait référence au terme chirurgical vieilli *lithotomie*. Ce mot a été emprunté au bas latin médical *lithotomia* qui faisait référence à la “taille de la pierre dans la vessie”. C'est une opération qui consiste à sectionner et à extraire un calcul urinaire à l'aide d'un lithotome. Le nom usuel de l'opération de la *taille* est cystotomie. C'était une méthode empirique et assez risquée mais qu'on pratiquait tout au long du Moyen Âge (TLFi; SAUNIER, p. 218)

pratiques superstitieuses (“Des superstitions se mélangeaient bizarrement chez Jean Myers à ce pyrrhonisme de chirurgien-barbier”, *L’ON*, p. 194). Il attend de Zénon des renseignements sur ce qui est alors pratiqué en médecine, et dès que Zénon rentre chez lui, plus de trente ans après son départ, Myers ne peut pas retenir sa curiosité: “En médecine, le vieux Jean était friand de nouveautés, tout en ayant par prudence pratiqué selon les méthodes reçues; il espérait de Zénon un spécifique pour sa goutte” (*L’ON*, p. 195).

Les guérisseurs

Si l’on considère que les limites entre le réel et l’imaginaire dans la phytothérapie sont assez floues jusqu’aujourd’hui, l’Église a raison, au seizième siècle, de craindre les expérimentations avec les herbes médicinales qui ont lieu hors de ses murs, car elle associe leur usage à la sorcellerie.

En effet, l’homme malade demande parfois l’aide de guérisseurs ou de sorciers et de sorcières, afin d’être guéri ou de croire qu’il l’est. La plupart de ces guérisseurs, aussi incapables de guérir que la plupart des médecins, font appel au surnaturel et en profitent pour attribuer un caractère punitif ou démoniaque aux maladies. En revanche, il y a des empiriques qui appliquent consciencieusement leurs traitements et essayent de reconforter ceux qui ne peuvent pas être guéris. Dans *L’Œuvre au Noir*, la belle dame de Frösö, qui fascine Zénon dans une province lointaine de l’Europe du Nord, exerce l’art appris de sorcières lapones et ses mains sont “habiles à bander les plaies et à essuyer les sueurs des fièvres” (*L’ON*, p.229). Dans les “huttes au bord des marécages” où elle l’emmène et où se pratiquent “des fumigations et des bains magiques accompagnés de chants...” (*L’ON*, p. 229), Zénon est témoin d’une médecine imprégnée de magie.

Les infirmiers

Au seizième siècle, la plupart des infirmiers et des infirmières appartiennent au clergé. Ce sont des moines et des religieuses qui se dédient aux soins des malades dans un contexte plutôt de philanthropie que de science médicale.

Ainsi, dans *L’Œuvre au Noir*, à l’hospice de Saint-Cosme (l’espace de travail de Zénon à Bruges), deux auxiliaires d’infirmier s’occupent des malades. Marguerite Yourcenar met au premier plan le frère Cyprien. Malgré la sottise du jeune moine, le médecin exalte les talents de Cyprien comme infirmier: “ce garçon indolent avait une dextérité sans pareil pour

poser un emplâtre ou enrrouler un bandage; aucune apostume ne l’effrayait ni ne le dégoûtait” (L’ON, p. 283). Son agréable sourire et sa disponibilité à¹² l’égard des pauvres du dispensaire font de lui un bel exemple de cette profession qui restera longtemps associée à la charité des religieux et des religieuses:

“Zénon le chargeait de reconduire au logis les malades trop chancelants qu’il n’osait renvoyer seuls par la ville; [...]. Cyprien courait de l’hospice à l’hôpital Saint-Jean, prêtant ou empruntant des médicaments, obtenant un lit pour quelque gueux qu’on ne pouvait laisser mourir à la dure, ou, faute de mieux, persuadant une dévote du quartier de recueillir ce dépenaillé.” (L’ON, p. 283-284)

Quant au frère Luc, il devient presque le responsable du dispensaire lorsque Zénon s’occupe intégralement du prieur malade: “Sébastien Théus ne quittait plus guère le prieur, mais on pouvait se fier aux deux moines qui avaient fini par apprendre au moins les rudiments de l’art de soigner. Le frère Luc était un homme rassis, attaché à ses devoirs, dont l’esprit n’allait pas plus loin que l’immédiat travail à faire.” (L’ON, p. 307)

Les herborisateurs

Outre les professionnels de la santé déjà cités, il faut remarquer ceux qui se dédient à herboriser (qu’ils soient apothicaires ou médecins) dans un siècle qui ne connaît pas encore d’autres drogues que celles offertes par la nature. La pratique d’herboriser fonctionne, à partir de la Renaissance, suivant une logique un peu différente de celle du Moyen Âge, époque où les herborisateurs se limitaient à la quête des racines et des feuilles usuellement utilisées comme médicaments. Avec la Renaissance, les herborisateurs s’émerveillent désormais devant les variétés des tapis végétaux, de sorte qu’ils commencent à étudier la diversité des herbes propres à certaines régions (*L’Herbier de Paolo Boccone*).

À partir de la première moitié du XVI^e siècle, ce regard assez nouveau sur les plantes est accompagné de la mise au point (d’abord en Italie, puis ailleurs) du procédé de dessiccation des plantes qui permet la construction d’herbiers secs. Ainsi le médecin bâlois Félix Platter (1536-1614) herborise dans ce but, montrant une passion qui émeut Montaigne; dans son *Journal de voyage en Italie*, lors de son passage par Bâle, celui-ci décrit sa visite à

¹² L’apostume est un mot vieilli pour désigner une tumeur extérieure qui suppure (Dictionnaire de l’Académie française, 8^e éd en ligne).

Platter, médecin réputé et auteur de nombreux traités, qui s'occupe à l'époque d'un très beau et singulier herbier:

“Entre autres choses, il dresse un livre de simples qui est des-ja fort avancé; et au lieu que les autres font pindre les herbes selon leurs couleurs, lui a trouvé l'art de les coler toutes naturelles si proprement sur le papier que les moindres feuilles et fibres y apparoissent come elles sont; et il feuillette son livre sans que rien en eschappe; et monstra des simples qui y estoit collés y avoit plus de vint ans.” (MONTAIGNE, p. 14-15)

En ce temps-là, l'action d'herboriser fait souvent partie de la routine de recherche de certains médecins qui non seulement s'intéressent à la médecine mais encore à la science naturelle, à la botanique, comme le fait Zénon dans *L'Œuvre au Noir*. Depuis sa jeunesse, quand le chanoine Campanus “amusa la curiosité de son écolier pour les sciences à l'aide de l'*Histoire naturelle* de Pline” (L'ON, p.34), ses équipées nocturnes et ses aventures dans les forêts sont plus qu'une recherche mue par un intérêt scientifique: elles sont un exercice de méditation alchimique et hermétique (L'ON, p. 50).

Pendant la Renaissance donc, l'herborisation curieuse ou même populaire cède peu à peu la place à la science d'observation, et la botanique devient une étude valorisée par plusieurs médecins naturalistes, comme l'attestent les ouvrages d'Otto Brunfels (*Herbarium vivae icone*, 1530), de Leonhart Fuchs (*De historia stirpium*, 1542) et celui de Pierandrea Mattioli, (*Commentarii in VI Dioscoridis Libros*, 1554) qui est très répandu. La parution de ces trois ouvrages remarquables dans une courte période de vingt-quatre ans à peine aide à consolider l'étude des plantes et élève leurs auteurs à la catégorie de premiers botanistes.

Ces herborisateurs ainsi que les apothicaires sont responsables de la culture des simples hors des monastères, comme Jean Robin, chargé du petit jardin du roi de France dans l'Île de la Cité, et Nicolas Houël¹³, l'apothicaire qui transforme, en 1577, le jardin des simples de la maison de la charité chrétienne en jardin botanique, afin de rendre plus facile l'observation des plantes et les recherches sur celles-ci (LE GOFF, *Plantas*, p. 344-357).

¹³ Houël (né en 1520) est surtout connu pour avoir fondé la *Maison des apothicaires*, qui deviendra, après la Révolution française, l'école de pharmacie de Paris. Il crée aussi la *Maison de la charité chrétienne* qui est composée d'un hôpital pour les pauvres, d'un orphelinat, d'une pharmacie et d'un jardin botanique, l'ensemble étant protégé par le roi Henri III. Après la mort de Houël, en 1584, l'hôpital sera affecté au soin des soldats invalides (*Le Jardin du Roi Soleil*).

Les médecins du XVI^e siècle devant l'héritage du passé

Pour les diagnostics et les thérapeutiques, les médecins de la Renaissance suivent des démarches héritées d'Hippocrate qui ont ensuite été modifiées (parfois altérées) par Galien. En effet, d'après Jacques Jouanna, l'œuvre hippocratique est un modèle de référence constant pour la médecine occidentale jusqu'au début du XIX^e siècle (JOUANNA, p. 336). Sa diffusion est faite notamment par Galien (II^e siècle après J.-C), médecin à Pergame, qui se révèle un grand commentateur de l'ensemble des œuvres hippocratiques. Pourtant, cet ensemble est restreint peu à peu à quelques traités seulement, qui sont essentiellement diffusés par des traductions latines et arabes, de sorte que, au Moyen Âge, les textes originaux en grec sont pratiquement inconnus, ce qui a favorisé des détournements de la pensée hippocratique.

Jusqu'au début du XVI^e siècle, Galien passe pour le principal auteur ancien véhiculant la doctrine médicale grecque. La Renaissance se signale d'abord par un retour aux textes grecs et ensuite par une revalorisation de l'importance de l'expérience acquise auprès du lit du malade et de l'examen clinique, des aspects d'ailleurs fondamentaux de la pensée d'Hippocrate. Les éditions imprimées des œuvres complètes d'Hippocrate publiées au XVI^e siècle sont les premières à porter à la connaissance du public un *corpus* d'une soixantaine de traités médicaux attribués avec plus ou moins de certitude à Hippocrate de Cos, corpus nommé pour cela la *Collection hippocratique* (MONFORT).

La première édition imprimée complète de la *Collection hippocratique* paraît à Rome en 1525, mais elle offre seulement la traduction latine due à Marcus Fabius Calvus de Ravenne. L'année suivante, à Venise, sous la responsabilité de Jean-François d'Asola, paraît ce qui va être considéré comme l'édition de référence, la première à présenter les originaux grecs (MONFORT). Par la suite, participent à ce retour aux sources grecques, en aidant à diffuser le savoir hippocratique originel, des noms comme celui de François Rabelais (écrivain et médecin à Montpellier qui édite, en 1532, les *Aphorismes* d'Hippocrate à Lyon) et comme ceux de Janus Cornarius (1500-1558), Hieronimo Mercuriali (1530-1606) et Anuce Foës (1528-1595) (trois médecins érudits qui contribuent aux éditions de la *Collection hippocratique*) (JOUANNA, p. 336).

Ainsi, dans *L'Œuvre au Noir*, Zénon se vaut lui aussi de l'expérience et de la sagesse d'Hippocrate, le grand maître de Cos, père de la médecine. Zénon admire surtout le livre III des *Épidémies* "pour l'exacte description de cas cliniques avec leurs symptômes, leurs progrès jour par jour, et leur issue". Ce qui le mène à tenir "un registre analogue" au sujet de ses patients de l'hospice de Saint-Cosme, journal qui serait peut-être utile aux médecins qui

viendraient après lui (L'ON, p. 244). D'ailleurs, en ce temps-là, ce genre de journal médical n'est pas inhabituel. Selon Jacques Jouanna, au XVII^e siècle le médecin Thomas Sydenham (1624-1689), qui serait surnommé l'Hippocrate anglais, "retrouve chez Hippocrate le sens de l'observation clinique" (JOUANNA, p. 336) et décrit dans son journal les maladies qu'il observe à Londres en s'inspirant de la méthode présentée par Hippocrate dans les *Épidémies*.

Le statut social des médecins

Malgré le considérable prestige que la profession acquiert après Hippocrate, une oscillation du statut des médecins continue à se manifester à travers les siècles. Au seizième siècle, le médecin est un personnage nécessaire pour soulager les maux, mais parfois aimé, parfois méprisé. Dans *L'Œuvre au Noir*, Zénon est un exemple de cette variation de prestige. Si d'un côté des reines et des rois, comme sa Majesté française Catherine de Médicis et sa Majesté suédoise Gustave Vasa, veulent sa présence dans leurs cours pour qu'il les soigne ou leur apprenne l'alchimie ou l'astronomie, d'un autre côté, dans le chapitre intitulé "Les Fugger de Cologne", la bourgeoise Martha Adriansen méprise ce médecin inconnu. Son geste de payer le médecin anonyme (qui en réalité est son frère incognito) d'une pièce d'or assure à cette jeune fille qu'il existe un abîme social entre eux: "Le geste de payer rétablissait les distances, l'élevait bien au-dessus de ce vagabond qui allait de bourg en bourg, gagnant sa pitance au chevet des pestiférés" (L'ON, 128).

En réalité, jusqu'à son entrée dans une vie immobile, Zénon ressemble au périodeute grec: il est un itinérant "par les nécessités du gagne-pain" (YOURCENAR, *Voyages*, p. 693) qui sont celles des médecins de son époque; il est un nomade assoiffé de connaissance, comme plusieurs hommes de son siècle; un voyageur en constante fuite, comme tant d'autres savants poursuivis par l'Inquisition. Si les périodeutes contemporains d'Homère devenaient parfois les esclaves d'importantes familles romaines, Zénon subit peut-être une sorte d'esclavage quand, "coincé" (YOURCENAR, *Carnets*, p. 872) et sans issue, il demeure immobile à Bruges pendant huit ans.

Cette errance, qu'elle soit forcée ou volontaire, contribue à l'existence de bruits autour du nom de Zénon, autour du genre de travail qu'il exerce et du niveau de sa formation. Pendant des années, personne n'a eu de ses nouvelles, ce qui a suscité des rumeurs sur lui (par exemple, qu'il s'adonnerait à la magie et à des pratiques reprochables). Mais la vérité est que Zénon a fréquenté l'université, qu'il est devenu médecin et qu'il va toujours garder auprès de lui et avec soin "son diplôme de Montpellier" (L'ON, p.198). Ce diplôme le distingue pour

toujours de son ancien mentor, le chirurgien-barbier brugeois Jean Myers, qui n'est qu'un praticien.

La formation du médecin

En dépit de l'empirisme présent dans la médecine d'antan, être vraiment médecin exige une formation supérieure au seizième siècle. Les jeunes hommes attirés par la pratique de l'art ou poussés par une tradition familiale peuvent choisir l'une des célèbres facultés de médecine européennes, comme celles de Montpellier et de Paris en France, ou alors celles de Bologne et de Padoue en Italie, ou celle de Louvain en Flandre.

Dans *L'Œuvre au Noir*, Zénon, qui étudiait pour être clerc, subit le mépris de sa famille après avoir saigné un fermier selon les instructions du chirurgien-barbier Jean Myers: "Le chanoine Campanus déplora cette indécence; Henri-Juste, venant à la rescousse, plaignit hautement ses ducats dépensés à défrayer les études de son neveu, si celui-ci allait finir entre une lancette et un bassinet" (L'ON, p. 49). Zénon n'a que le barbier pour discuter de ses "projets d'avenir". Celui-ci suggère la faculté de médecine parisienne qu'il avait lui-même fréquentée, mais le jeune clerc aspire à de "plus lointains voyages" (L'ON, p. 74).

Au XVI^e siècle, la plupart des universités offrent un cours de médecine plus philosophique que scientifique. Les séances comprennent la *lectio*, la *recitatio* et la *discutio* (VONS), et on ne réfute presque jamais ce qu'Hippocrate, Galien et Avicenne ont écrit. Dans les facultés un peu plus libérales, comme à Bologne et à Padoue, les séances publiques de dissection attirent l'attention des étudiants, des artistes et du public en général. Elles ont lieu une ou deux fois par an, sur les cadavres des condamnés, fait qui justifie la rareté des dissections sur des femmes et des enfants. Pendant que le professeur à sa chaire lit un texte classique, un démonstrateur dissèque le cadavre auquel les élèves n'ont aucun accès, ni pour le manipuler ni même pour l'observer de près. Par exemple, prenons le frontispice de *La Leçon d'anatomie* (1495), livre du médecin Jean de Ketham: Mondino dei Luicci, le professeur bolonais qui a stimulé l'enseignement de l'anatomie par la dissection humaine, y "est représenté, en haut, en robe rouge, sur sa chaire, lisant un texte anatomique et en bas un personnage, bras nus, dissèque un cadavre. Cette coupure du tableau en deux parties superposées traduit clairement la hiérarchie scolastique du Moyen Âge" (VONS).

La procédure de dissection vise à comprendre ou à faire comprendre la fonction d'un organe et à faire connaître sa forme, comme c'était l'usage à l'ancienne école d'Alexandrie. Les ouvrages intitulés *Les Préparations anatomiques* et *De l'utilité des parties du corps*

humain de Galien, le prince des anatomistes, sont basées sur cette école de l'Antiquité rendue illustre par Hérophile et Érasistrate qui préconisaient l'étude systématique du cadavre humain (TAVARES DE SOUSA, p. 227). La situation ne se modifiera qu'avec Andreas Vesalius (en français, André Vésale).

L'ambiance que Vésale trouve à Padoue, d'ailleurs bien distincte de celle de Paris et de Louvain où il avait également étudié, est bien plus favorable à l'observation et à la discussion. Ouverture due sans doute à la proximité et à la soumission à Venise où J. B. Montanus avait réintroduit l'observation et l'instruction cliniques auprès du lit, comme le faisait Hippocrate, alors que cette pratique avait été complètement méprisée au long des siècles (dans la faculté parisienne, par exemple, l'orthodoxie galénique ne permet pas d'autres vues).

Jusqu'au XVII^e siècle la pensée bornée des docteurs de Paris restera sujet de critique. Il n'est pas difficile pour Argan, le personnage hypocondriaque du *Malade imaginaire* de Molière, de recevoir le bonnet carré après avoir proposé devant un docte jury, sans hésiter, comme traitement universel, "*clysterium donare, postea seignare, ensuite purgare*" (MOLIÈRE, p.186). L'âpre critique de Molière porte en soi le mépris pour ces médecins qui ne s'occupent que des minuties de leur latin – toujours affecté – et des querelles de vanité.

Les disputes corporatives et professionnelles

Les disputes professionnelles ont lieu dans tous les domaines du savoir depuis les époques les plus lointaines. En ce qui concerne la médecine, ce n'est pas différent et les médecins entre eux et avec les autres professionnels qui ont pour métier l'art de guérir (et vice-versa d'ailleurs) rivalisent en raison de doctrines, de techniques ou à cause des privilèges qu'ils veulent s'assurer par exemple.

Dans *L'Œuvre au Noir*, Zénon devient au long de sa carrière maintes fois cible d'intrigues mues par d'autres professionnels qui voient en lui une menace à leur position sociale stable. Ainsi quand il est médecin du roi suédois Gustave Vasa et précepteur du prince Erik, qui était passionné d'astrologie, Zénon perd son poste et le respect de sa Majesté à cause de l'influence d'un confrère allemand jaloux:

“Lorsqu'il rejoignit la cour à Upsal, où Sa Majesté Suédoise ouvrait l'assemblée d'automne, il s'aperçut que la jalousie d'un confrère allemand l'avait perdu dans l'esprit du Roi. Le vieux monarque craignait que ses fils ne

se servissent des computations de Zénon pour calculer trop exactement la durée de la vie de leur père.” (L’ON, p. 180)

Il va être simplement effacé de la mémoire du jeune prince qu’il tenait pour un disciple.

Par contre, lors de son retour à Bruges sous sa nouvelle identité de Sébastien Théus, le docteur s’occupe des patients que Jean Myers traitait encore et la réaction de la communauté médicale est positive par rapport à celles qu’il avait subi auparavant:

“[...] cette mince clientèle n’était pas de nature à allumer l’envie d’autres médecins de la ville, comme ç’avait été le cas à Bâle où Zénon avait mis le comble à l’irritation de ses confrères en professant publiquement son art devant un cercle choisis d’étudiants. Cette fois, ses rapports avec ses collègues se bornaient à de rares consultations durant lesquelles le sieur Théus déférait poliment à l’avis des plus âgés ou des plus notoires, ou encore à de brefs propos qui ne touchaient qu’au vent ou à la pluie, ou à quelque incident local.” (L’ON, p. 197)

Discret, le docteur Théus essaye de se tenir éloigné de l’envie des collègues brugeois quand, héritier de l’humble patrimoine de Myers, il transforme l’ancienne maison de celui-ci en asile d’infirmes et, suivant la suggestion du prier des Cordeliers, se charge d’un nouveau dispensaire pour les pauvres. Cette tâche revêtue de simplicité n’attire pas non plus de jalousies de sorte que pour Zénon, le fugitif, “la niche était sûre” (L’ON, p. 205), du moins pour l’instant.

Les disputes dans le domaine universitaire sont fréquentes et assez féroces: ceux qui se montrent trop hardis ou les étrangers ne sont pas bien reçus, et la rivalité entre les écoles de médecine n’ajoute presque rien au développement de la science. Comme exemples de ces disputes, on peut penser à celles de Vésale avec Iacobus Sylvius ou entre Rabelais et les sorbonnards.

Même parmi les chirurgiens, dont l’art est considéré comme inférieur, on peut remarquer le mépris que montrent les chirurgiens qui portent le titre de maître (c’est le cas des membres du collège de Saint Côme, une corporation qui valorise l’usage obligatoire du latin et qui confère les grades de bachelier et de licencié aux chirurgiens) envers les chirurgiens-barbiers ordinaires. C’est le cas du Français Ambroise Paré, mais, comme nous allons le voir, la somme de connaissances, la science qu’il acquiert au long de sa pratique va forcer les barrières.

Issu d’une famille de barbiers, Ambroise Paré (1509-1590) commence sa carrière comme apprenti, puis comme chirurgien ordinaire et chirurgien militaire. Sa connaissance, quoiqu’il étudie beaucoup, est plutôt pratique, centrée sur le travail qu’il exerce à l’Hôtel-

Dieu à Paris et sur les fronts militaires. Ne parlant pas le latin, ses manœuvres¹⁴ et ses procédés innovateurs dans le domaine de la chirurgie sont décrits en français ainsi que les nombreuses illustrations explicatives des instruments chirurgicaux qu'il développe. Considéré comme le chirurgien le plus important de la Renaissance, ayant des rois parmi ses patients, les membres du collège de Saint Côme se voient obligés à lui conférer le titre de maître chirurgien-barbier, bien qu'il soit autodidacte (TAVARES DE SOUSA, p. 452-459).

Médecine et religion

L'influence de l'Église catholique sur la médecine ne se restreint pas à l'aspect administratif ni aux soins offerts aux malades et aux affamés. Mais l'influence des religions sur la médecine n'est pas une invention du XVI^e siècle; revenons un peu en arrière.

Du VI^e siècle avant J.-C. jusqu'à Hippocrate (460-v.370 avant J.-C), la médecine est regardée comme une affaire sacerdotale: les gens cherchent la guérison dans les temples d'Asclépios. C'est Hippocrate de Cos qui hausse la médecine au rang de ce qui est sacré sans qu'elle soit divine. Au début de l'ère chrétienne, Galien voit ses théories acceptées par chrétiens, juifs et arabes, car il affirme que l'âme gouverne le corps humain, et, jusqu'à la fin de la Renaissance, il est tenu pour la source de la vérité absolue dans ce domaine.

Peu à peu la médecine s'enferme dans les cloîtres et dans les établissements de santé placés sous la responsabilité de l'Église. Son influence sur les universités est énorme et, par conséquent, sur les écoles de médecine. La licence qui est alors conférée au nom de l'autorité spirituelle en France permet d'avoir des privilèges. Voué aux œuvres d'enseignement, le médecin se voit, à ce titre, pourvu d'un bénéfice clérical, comme celui de devenir chanoine d'honneur. Toutefois, cette condition de médecin-clerc impose des obligations et des restrictions diverses. Puisque *Ecclesia abhorret a sanguine* (l'Église abomine le sang), il faut s'abstenir de tout acte opératoire; ce précepte explique sans doute que la répugnance concernant la chirurgie ait subsisté même pendant les années qui ont immédiatement suivi le processus de laïcisation de la médecine. De plus, les docteurs régents¹⁵ devaient renoncer au mariage, et de même les étudiants, en tant que demi-clercs, étaient voués au célibat.

¹⁴ Terme médical désignant les interventions manuelles qu'on pratique sur le corps humain au cours de certains actes médicaux: *manœuvre opératoire, manœuvre obstétricale* (*Dictionnaire de l'Académie*, 9^e éd. en ligne).

¹⁵ Titre qu'on donnait autrefois aux docteurs professeurs en théologie, en droit, en médecine (*Dictionnaire de l'Académie*, 8^e éd).

Longtemps responsable de la préservation du patrimoine intellectuel médical, par le travail de copie et de traduction en langue latine des manuscrits grecs et arabes anciens (qui se seraient perdus au long de l'histoire si des moines ne s'étaient pas chargés de cette tâche dans les cloîtres), l'Église résiste à admettre les idées ou les pratiques nouvelles qui pouvaient la mettre en question ou contester ses dogmes. Pourtant la peur d'être puni n'empêche pas certains esprits plus libres de mener leurs recherches, de douter, de soulever des questions et de formuler des théories qui vont peu à peu modifier le statut de la médecine, la faire avancer sur le chemin de la science, vers l'accès à l'état de science.

Au XVI^e siècle les écoles capitulaires et monastiques se laïcisent. Après la réforme du cardinal d'Estouteville en 1452, les maîtres des facultés sont dispensés du célibat et peu à peu la profession se sécularise. François Rabelais, afin de devenir médecin, "jette le froc aux orties" (DELAUNAY, p. 505). D'après René Taton, dès l'année 1500, la faculté de médecine de Paris ne compte plus que trois ecclésiastiques sur 21 docteurs (TATON, p.154).

La série des troubles religieux oblige les médecins laïcs au nomadisme, à des fuites risquées, à un "perpétuel chassé-croisé de proscrits des pays catholiques vers les pays protestants, ou inversement". L'existence errante ou l'exil n'est donc pas un privilège de Zénon: il le partage avec Rabelais, Rondelet, J. Peletier et Jacques Grévin. Michel de Servet est brûlé au bûcher de Champel, les persécutions que Rabelais subit de la part des sorbonnards sont violentes, Le Palmier est expulsé de la Faculté de Paris. La répression est partout, issue des milieux catholiques ou réformés: elle fait taire et réprimande. Comme conséquence dans l'univers de la science hippocratique, il y a l'habitude des "préfaces dédicatoires et laudatives, panégyriques épithalames, en honneurs de quelque royal, princier ou cardinalice mécène" (DELAUNAY, p. 505-506).

Dans ce siècle où, dans une approche naturaliste propre aux grands penseurs de son temps, Montaigne fait des efforts pour dissocier la maladie de l'idée figée de châtiment divin, l'Église se montre conservatrice et répressive. Et elle reste néanmoins l'un des seuls lieux d'accueil des misérables de l'âme et du corps. Si d'un côté l'intolérance règne partout, d'un autre côté résiste l'idéal franciscain de se tourner vers les pauvres, vers les souffrants, vers ceux qui portent des plaies ouvertes. Il résiste dans certains endroits silencieux et humbles où les hommes peuvent se retrouver "au-delà des contradictions", comme dans l'amicale cellule de Jean-Louis de Berlaimont, prieur des Cordeliers à Bruges (L'ON, p. 427).

L'ÉTAT DE L'ART AU XVI^e SIÈCLE: LA MACHINE DU CORPS ET LA *FABRICA*¹⁶ HUMAINE

Si le rapport entre le médecin et le patient ne s'est pas beaucoup modifié depuis le Moyen Âge, le regard du médecin face au corps (qui est la demeure même de la maladie) accompagne cependant la révolution représentée par certaines innovations de la Renaissance.

Amalgame de science et d'art (art au sens du grec *tekhnê*), la médecine connaît un développement limité car elle dépend de l'évolution d'autres sciences (soit de sciences sœurs, soit de sciences assez distantes) ainsi que de la naissance de techniques sur lesquelles elle va s'appuyer. Charles Coury en donne deux exemples (que je cite à titre illustratif puisqu'ils sont postérieurs à la période que j'étudie):

“C'est ainsi que la connaissance de la cellule impliquait la découverte et la mise au point préalables du microscope par les physiciens; de même, la physiopathologie biochimique ne pouvait être conçue de façon rationnelle avant que ne soient connues les lois élémentaires de la chimie minérale et organique.” (COURY, p. 964)

En ce qui concerne le XVI^e siècle par exemple, le surgissement de l'imprimerie (1434) va permettre d'abord la diffusion de manuscrits anciens. Par la suite, l'imprimerie permettra que des traductions soient faites directement à partir des langues originales puisque l'accès à l'original, maintenant imprimé, est devenu plus facile. De même elle contribue à l'accroissement des éditions critiques de ces originaux, car l'épuisant travail de révision peut être désormais diffusé plus facilement. Aristote, Dioscoride, Pline sont traduits au XV^e siècle, puis Averroès et Galien, ce qui permet de reformuler l'encyclopédie médicale qui était basée surtout sur la scolastique; tout un amas de doctrines doit être repensé, auquel s'ajoutent, d'après Paul Delaunay (DELAUNAY, p. 503), des conceptions de l'ésotérisme juif, non plus défigurées par les Arabes mais reprises par des néo-cabalistes comme le philosophe italien Pic de la Mirandole (1463-1494).

Tout cela va favoriser l'apparition d'une littérature scientifique, d'abord embryonnaire, propre au siècle et de libre accès, car, outre le perfectionnement des sciences spéculatives d'Aristote, les sciences d'observation (nommées aussi effectives) connaissent de plus en plus une différenciation. À partir de la réflexion critique à l'égard des textes anciens (travail d'abord purement philologique et qui trop souvent ne sert qu'à accentuer les disputes

¹⁶ *Fabrica* en latin: structure

et les jalousies entre les grands maîtres des universités), naît l'intérêt pratique d'hommes qui, moins livresques, se dédient à la Nature et à l'homme; c'est ce que Sarton définit comme le passage du *verba* au *realia* (SARTON, p. 130).

La nouvelle pensée médicale propre au siècle prend une forme visible quand le corps humain à représenté à l'image d'une machine. La conception des organes en tant que rouages et l'inoubliable représentation de l'homme nu inscrit dans un cercle et un carré¹⁷ (que l'optique permet de mouvoir maintes fois sans jamais sortir du papier; figure 1) traduisent la nouvelle compréhension du corps. Même si la démarche de la pensée médicale est lente, il est indéniable que des progrès sont faits au cours du XVI^e siècle.

Dans la troisième partie de ce chapitre, j'étudie l'état de la médecine au XVI^e siècle en analysant les branches qu'on tenait alors pour les plus importantes, à savoir l'anatomie, la physiologie et la pathologie, puis je me penche sur la thérapeutique qui était en usage à l'époque.

L'anatomie

D'après la définition actuelle, l'anatomie est l'étude scientifique, par la dissection ou par d'autres méthodes (comme la radiologie, par exemple), de la structure et de la forme des êtres organisés ainsi que des rapports entre leurs différents organes (ROBERT, p. 80).

Selon Emile Callot, dans son ouvrage *La Renaissance des sciences de la vie au XVI^e siècle* (1951), "l'anatomie est la science de l'organisation", car tout être vivant est constitué de parties qui sont disposées selon des rapports qui leur sont propres, suivant un ordre et des règles constantes. Ainsi, l'étude de ces parties et de leur arrangement relève bien de la science de l'organisation. Le caractère essentiel de toutes les recherches dans le domaine de l'anatomie, "c'est qu'elles se donnent comme sujet l'être au repos et s'en tiennent à la forme, structure et disposition des machines organiques" (CALLOT, p. 104-105), tandis que la physiologie est l'étude de l'organisation en action.

Pour Callot, l'anatomie, en raison de ses liens étroits avec l'art médical, a été la discipline la plus constamment cultivée des sciences naturelles (CALLOT, p. 106).

Au XVI^e siècle, en ce qui concerne l'anatomie humaine, on reste attaché aux doctrines anciennes, celles d'Aristote, d'Hippocrate, de Galien, des doctrines que, au cours des siècles,

¹⁷ Dans ce dessin devenu célèbre, Léonard de Vinci a probablement essayé d'illustrer un court passage du traité *De Architectura* de Vitruve (I^{er} siècle avant J.-C.) consacré aux proportions du corps humain (d'après une étude de LE FLOCH-PRIGENT).

les écoles de médecine — en Orient et en Occident — ont modifié, déformé, sans pourtant les enrichir de manière détaillée. Les connaissances dans le domaine anatomique restent alors très figées.

Ainsi, contrairement à l'idée plutôt visuelle qu'on a aujourd'hui de l'anatomie et de son enseignement, "l'écrit et le parler ont longtemps précédé la représentation graphique" (BINET). Dans le cadre des cours magistraux d'anatomie faits au début du XVI^e siècle, le professeur n'a pas d'intimité avec le scalpel: la leçon repose sur de longues discussions (*disputationes*) à la suite des *lectiones* (lectures) et *recitationes* (récitations) d'opinions philosophiques et anatomico-physiologiques empruntées surtout à Aristote et à Galien (VONS).

Selon Saunders et O'Malley, l'aveugle soumission des professeurs aux textes anciens s'explique peut-être par un certain complexe d'infériorité:

"Até aquela época, a Medicina não havia desenvolvido uma filosofia progressista, porque tendia a considerar o conhecimento e o desenvolvimento de sua época inferiores aos do passado e, em consequência, mantinha-se submissa à palavra escrita, particularmente à de Galeno" (SAUNDERS, O'MALLEY, p.19).

La plupart des professeurs d'anatomie sont en réalité des spécialistes de la philosophie, de la philologie ou de la théologie et l'autorité qui leur est attribuée dans le domaine médical n'existe que grâce à leurs remarquables travaux de traduction ou bien de compilation du *corpus* médical ancien. Par exemple, Johann Guinther de Andernach (1487-1574), professeur de la faculté de médecine de Paris, enseigne d'abord le grec à Louvain, puis l'anatomie à Paris où il traduit et publie *De Anatomicis Administrationibus (Des préparations anatomiques)* de Galien en 1531. Il n'y a aucune preuve de que le philologue de Andernach ait jamais disséqué un cadavre (SAUNDERS, O'MALLEY, p. 19).

En réalité, le cadavre, quand il y en a un, n'est pas là pour que les étudiants le manipulent. Selon Jacqueline Vons, au début du seizième siècle, la séance de dissection n'est qu'une "simple illustration de la *lectio*, et n'avait de valeur ni heuristique ni même démonstrative sur le plan scientifique" (VONS).

Les livres et les traités sur le sujet n'apportent guère d'illustrations et, quand il y en a, elles sont en général précaires et erronées. Cela veut dire que les médecins qui se dédient à

écrire des traités d'anatomie ne dissèquent pas de cadavres: leurs livres sont en général une compilation du *corpus* galénique¹⁸.

Les seules gravures que les auteurs reproduisent dans ces œuvres tendent à perpétuer les erreurs des Anciens et des Arabes. Ainsi, dans son traité *Anathomia Mundini* (1316), d'ailleurs très diffusé, le médecin italien Mondino dei Liucci (ou dei Liuzzi, 1270-1326) décrit l'utérus avec sept cavités (SCLIAR, *Paixão*, p. 58). De même, en 1501, un atlas de Magnus Hundt, professeur de médecine à l'université de Leipzig, montre incorrectement la place et la forme des viscères (figures 2 et 3)¹⁹ (SÉAILLES, p. 283-284). Quant au moine chartreux Georg Reisch (v. 1468-1525), dans son ouvrage *Margarita philosophica* (1504) qui compile et ordonne plusieurs savoirs de la fin du Moyen Âge²⁰ (UNIVERSITÉ), il représente grossièrement les organes internes du thorax et de l'abdomen (figure 4). Pourtant, en conséquence probablement de la rareté des représentations graphiques de l'être humain, les étudiants de médecine de l'époque portent grand intérêt aux planches maladroites de la *Margarita*, car l'ouvrage est plusieurs fois réédité entre 1496 et 1508 (ANTONIOLI, p. 295).

Au début du siècle, les illustrations anatomiques sont très rudimentaires, sans relief un peu à la manière des icônes, comme les gravures qui figuraient au XV^e siècle dans le *Fasciculus Medicinae* de Jean de Ketham²¹ et en 1500 dans un des traités de Jacques Despars²² (figures 5 et 6). De plus, ces illustrations d'anatomie humaine sont très souvent perdues parmi des images d'animaux ou de végétaux dans des traités sur les sciences naturelles. Le premier livre qui fait appel à la perspective est, en 1529, celui du médecin néerlandais Laurent Fries (figure 7), ouvrage où l'on observe une tout petite transformation du regard anatomique: "les modestes hachures qui soulignent l'arrondi du genou et la convexité du poumon arrachent le corps humain à la référence du plan et le situent dans l'espace de la dissection" (BINET).

Les artistes ont contribué, de leur façon, au développement de l'illustration anatomique. D'ailleurs, il est certain que, dès le XV^e siècle, quelques artistes italiens commencent eux-mêmes à disséquer comme Donatello (1386-1466), Michel-Ange (1475-1564) et, le cas le plus célèbre, Léonard de Vinci (1452-1519). Mûs par un désir de perfectionnement, par la curiosité ou par l'angoisse d'acquérir un savoir profond et authentique sur l'organisme de l'homme, sur sa structure, les défis qu'ils trouvent devant eux

¹⁸ L'ensemble de l'œuvre de Galien, référence en médecine pendant plus de quinze siècles, était connu comme le *corpus* galénique.

¹⁹ Les figures se trouvent toutes en annexe à la fin du présent mémoire.

²⁰ Son titre signifie "perle de la connaissance" (UNIVERSITÉ).

²¹ Médecin allemand qui vivait en Italie à la fin du XV^e siècle (SÉAILLES, p. 283).

²² Il portait sur les points de saignée, thérapeutique alors très en usage.

sont les mêmes que trouveront Vésale et Charles Estienne au XVI^e siècle. Tenue à l'époque pour une pratique bizarre, dégoûtante, taboue, l'examen du cadavre humain est autorisé dans les autopsies légales afin de découvrir la *causa mortis*; il est toléré dans les démonstrations anatomiques dans le cadre universitaire et il est absolument interdit et condamné s'il est effectué à titre privé. Toutefois, l'interdiction n'empêche pas des médecins et des artistes d'effectuer des dissections clandestinement. Afin d'arriver à leur but, il faut qu'ils volent ou que quelqu'un vole pour eux les corps des pendus oubliés aux gibets ou des fragments d'os dans les cimetières.

Par sa beauté et par la véracité de son contenu, le témoignage de Léonard de Vinci à l'égard de la dissection peut être considéré comme un éloge de l'anatomie:

“Et si tu as l'amour d'une telle science, peut-être seras-tu empêché par le dégoût; si tu n'est pas empêché par le dégoût, tu seras peut-être empêché par la peur d'habiter pendant les heures de la nuit en compagnie de ces morts écartelés, écorchés et épouvantables à voir; si tu surmontes cette crainte, peut-être te manquera-t-il le dessin précis que suppose une telle description. Si tu as le dessin, auras-tu la méthode de démonstration géométrique et celle du calcul des forces et de la vigueur des muscles; et peut-être enfin te manquera-t-il la patience, condition de l'exactitude. Si toutes ces choses se sont trouvées en moi ou non, c'est ce dont rendront témoignage les 120 livres que j'ai composés sans être arrêté ni par la cupidité, ni par la négligence, mais seulement par le temps.” (LÉONARD DE VINCI, Cahiers W [Windsor], An. IV, 167 r°, cité par SÉAILLES, p. 280)

Léonard de Vinci est un précurseur, un visionnaire dans les domaines de l'anatomie et de la physiologie. Il est l'un des premiers à comprendre l'importance de l'examen attentif du cadavre, de l'observation de l'organe, lequel doit être d'abord placé dans un contexte spatial, puis dessiné en plusieurs vues (figures 8 à 10). Tout cela exige des dissections successives, difficiles à accomplir et pleines de dangers à une époque où régnait la peur et l'interdiction.

En dépit de la génialité et du caractère inédit des études de Léonard, on ne tiendra compte de ce travail qu'en 1898, à la découverte de ses *Cahiers*, de sorte que tous les efforts qu'il a entrepris n'ont eu aucune répercussion directe sur ses contemporains (LABARTHE, SALOMON, p. 189-190). Son legs scientifique en ce qui concerne l'anatomie reste pour nous étonnant, peut-être plus admirable que son talent d'artiste, pourtant cette branche de la médecine n'entre dans l'ère moderne que vers la moitié du seizième siècle, quand le médecin bruxellois André Vésale inaugure une nouvelle conception des études anatomiques.

Issu d'une famille de tradition médicale (arrière-petit-fils et petit-fils de médecins, fils d'apothicaire) qui a exercé auprès des princes des Pays Bas, André Vésale (connu comme Andreas Vesalius de Bruxelles, 1514-1564) manifeste très tôt le goût pour la médecine (il dissèque des animaux et peut-être des êtres humains, car il fréquente le Galgenberg, le lieu de pendaison des criminels que l'on n'enterrait pas) (DRÈZE, p. 272). Après avoir suivi à Louvain l'enseignement régulier du trivium et du quadrivium, il commence, en 1533, ses études de médecine à la très conservatrice faculté de Paris où, en dépit du nombre exigü de dissections, on exigeait de l'étudiant des connaissances d'anatomie. Dans cette faculté, le doyen Jean Vasse (ou Vassés) de Meaux (1486-1550), Jean Fernel (1497-1558), Gonthier de Andernach (1487-1574) et Jacques Dubois, dit Iacobus Sylvius (1478-1555), sont ses professeurs.

À l'université, comme il n'a point la chance de disséquer des cadavres aussi fréquemment qu'il le souhaite, Vésale continue à travailler sur ceux des animaux, ce qui lui permet de développer sa technique. Ainsi, en 1535, lors de la deuxième séance publique de dissection qui a lieu depuis son arrivée à Paris, le professeur l'invite à être l'assistant (le *demonstrator*, celui qui montre de sa baguette l'endroit où l'opérateur est en train de disséquer). En conséquence de son habileté éblouissante, Vésale remplace l'assistant à la séance de l'année suivante. À son talent naturel avec le scalpel s'ajoute l'ardent désir d'apprendre l'anatomie. Tout cela le conduit fréquemment à l'ossuaire de Montfaucon et au cimetière des Innocents: au crépuscule, en compagnie de ses camarades, ils volent des os et dépendent les cadavres en putréfaction de quelques condamnés. Vésale offre à Gisbertus Carbo, médecin à Louvain et son vieux camarade d'école, le premier squelette articulé qu'il arrive à faire avec le matériel fourni par les infortunés qui ont été pendus aux gibets (SAUNDERS, O'MALLEY, p. 18-20).

En 1536, l'éclatement d'une nouvelle guerre (la troisième) entre le royaume de France et le saint Empire Germanique, c'est-à-dire entre François I^{er}, roi de France, et l'empereur Charles Quint, oblige Vésale, en qualité de sujet de l'Empereur, à quitter Paris sans passer le baccalauréat. À Louvain où il reprend ses études, sa réputation semble l'avoir précédé et il est invité à conduire la première dissection réalisée depuis dix-huit ans. En 1537, il publie sa thèse, *Paraphrase sur le neuvième livre de Rhazes* dans laquelle il confronte certaines théories sur la pathologie et sur la thérapeutique des médecins arabes, notamment celles du Perse Rhazes (854-923) (DRÈZE, p. 273-274). Toutefois il n'y a aucun registre de la soutenance de sa thèse dans cette université.

La même année, Vésale se rend à Padoue, en Italie où l'enseignement est fortement influencé par l'humanisme et où il croit pouvoir trouver de l'espace pour son esprit scientifique et de contestation. Il a raison. Le 5 décembre 1537, la faculté de médecine padouane lui confère le titre de docteur en médecine *magna cum laude* (DRÈZE, p. 273). Le lendemain, le sénat de Venise lui attribue la chaire de chirurgie de l'université de Padoue. C'est dans l'exercice de cette chaire, qui l'oblige aussi à enseigner l'anatomie, qu'il va définitivement bouleverser l'histoire de la médecine (SAUNDERS, O'MALLEY, p. 21).

D'après ce que l'on sait, c'est lui le premier professeur qui ait descendu de sa chaire afin de procéder lui-même à la dissection, attitude scandaleuse pour certains, géniale pour d'autres, surtout pour les étudiants (figure 19). De même, il inaugure une conception nouvelle de la gravure anatomique: après avoir enchanté tous ceux qui assistaient à ses séances avec des dessins, assez didactiques faits au tableau, représentatifs des veines et des artères, il décide de les publier. L'auteur lui-même le raconte dans la lettre introductive (une dédicace) aux *Tabulae Anatomicae Sex* (*Six planches anatomiques*, 1538):

“Há pouco tempo, sábio Narcissus, ao ser escolhido como conferencista de Medicina Cirúrgica em Pádua, eu discorria sobre o tratamento da inflamação. No curso da explanação sobre a opinião do divino Hipócrates e de Galeno referente à revulsão e à derivação, tive a oportunidade de desenhar as veias num quadro [...].

Meu desenho das veias agradou tanto aos professores de medicina e a todos os estudantes, que me solicitaram, com muito empenho, um diagrama das artérias e também um dos nervos. Uma vez que a administração da Anatomia faz parte de meus deveres profissionais, não poderia desapontá-los, especialmente por saber que ilustrações desta sorte seriam extremamente úteis para aqueles que poderiam vir a comparecer a minhas disseccões. Creio não ser apenas difícil, mas totalmente inútil e impossível esperar adquirir conhecimento das partes do corpo ou do uso de plantas medicinais a partir unicamente de desenhos ou fórmulas, porém não se poderá negar sua grande ajuda no fortalecimento da memória em tais assuntos. Ademais, já que muitos tentaram em vão copiar estas figuras, submeti-as à impressão e a estas gravuras acrescentei outras, nas quais Jan Stefan²³, eminente artista de nossa época, desenhou de maneira muito apropriada, em três posições, o σκελετον [esqueleto] que recentemente montei para o benefício de meus discípulos.”(VESALIUS²⁴, p. 245)

²³ Jan Stefan van Kalkar (1494-1546), peintre et graveur flammand, élève du Titien (BARIÉTY, COURY, p. 1148).

²⁴ VESALIUS, Andreas. *De Humani Corporis Fabrica, Epitome, Tabulae Sex*. Traduzido do latim para o inglês por J. B. Saunders e Charles O'Malley. Traduzido do inglês para o português por Pedro Carlos Piantino Lemos e Maria Cristina Vilhena Carnevale. São Paulo: Ateliê Editorial; Imprensa Oficial do Estado; Campinas: Editora Unicamp, 2002. 266p. Comme le titre l'indique, le volume réunit une réimpression en fac-similé des trois ouvrages suivants de Vésale: *De Humani Corporis Fabrica* (1543), *Epitome* (1543) et *Tabulae Sex* (1538). L'édition à partir de laquelle a été faite l'édition brésilienne est: VESALIUS, Andreas. *The Illustrations of Andreas Vesalius of Brussels*. New York: World Publishing Company, 1950.

La répercussion des *Tabulae* est immédiate, et le livre reçoit plusieurs traductions chez des éditeurs d'autres pays. Dans cet ouvrage, Vésale a dessiné les trois planches consacrées aux veines et aux artères (figure 11): “la première s’intéressant au foie, à la rate, à la veine porte et aux organes génitaux, la deuxième apportant l’aspect de la totalité du système veineux et la troisième celui de l’aorte et du coeur” (DRÈZE, p. 274). Les trois autres planches, dessinées par Jan van Kalkar, sont consacrées au squelette, vu de face, de profil et de dos. Grâce à l’échelle qui permet une agréable visualisation et à l’intégration du texte aux illustrations — illustrations qui sont d’une qualité artistique et scientifique indéniable —, cet ouvrage annonce ce qui sera le chef-d’oeuvre vésalien, *De Humani Corporis Fabrica Libri Septem*.

En 1543, à Bâle, il publie l’*Epitome (L’Épitomé)*. C’est, selon Drèze, un ouvrage destiné aux étudiants, aux chirurgiens-barbiers ainsi qu’aux artistes “afin de leur assurer une connaissance rapide de la nouvelle anatomie”. L’*Epitome* est constitué de neuf planches gravées, avec des textes courts, comprenant les nus masculin et féminin, le squelette, les muscles, les systèmes nerveux, vasculaire, digestif et génito-urinaire (DRÈZE, p. 274) (figure 12).

La même année, à Bâle, chez Oporinus, paraît *De Humani Corporis Fabrica Libri Septem (De la structure du corps humain en sept livres)*. Dans cet ouvrage, Vésale prétend décrire dans le détail toutes les parties du corps humain à l’aide de plus de deux cent gravures en bois. Au seizième siècle, la nomenclature anatomique est loin d’être claire et uniformisée, de sorte que, pour Vésale, l’usage de la planche s’impose afin de représenter la réalité et d’éviter l’ambiguïté des mots (DRÈZE, p. 274). D’ailleurs, Vésale adopte une terminologie souvent variée donnant les mêmes noms en grec, en latin, en arabe et en hébreu (BOORSTIN, p. 339).

D’après Saunders et O’Malley, *De Humani Corporis Fabrica* (ouvrage plus couramment connu comme *Fabrica*) signale le début de la science moderne et peut être considéré comme la contribution isolée la plus importante aux sciences médicales. Cet ouvrage serait “um magnífico exemplar de arte criativa, a combinação perfeita de forma, tipografia e ilustração” (SAUNDERS, O’MALLEY, p. 24). Malgré les discussions pour savoir qui est l’auteur des illustrations, si c’est Jan van Kalkar ou Vésale lui-même, le fait le plus important est que le *Fabrica* est plus que le premier atlas anatomique: c’est le premier livre qui démontre graphiquement et textuellement ce qui a été vraiment constaté dans les cadavres. D’ailleurs, c’est la première fois qu’on utilise des légendes en références

entrecroisées (texte et illustration), fait remarquable à une époque où les corrélations sont rares.

L'aspect innovateur du *Fabrica* réside aussi dans l'importance que Vésale attribue au squelette et aux os en tant que structure anatomique devant être examinée en soi. Au XIV^e siècle, le médecin Guy de Chauliac a écrit dans son *Cyurgia Magna* que les dissections commençaient, en général, par les membres tenus pour nutritifs, c'est-à-dire les organes digestifs, passant ensuite aux membres considérés comme spirituels (le cœur et les poumons). Puis ils disséquaient les membres animaux (la tête et le cerveau) et finalement, au bout du 4^{ème} jour environ, ils travaillaient sur les extrémités. Cet ordre est dû à la décomposition des corps. Dans ce modèle, encore présent au XVI^e, les os n'étaient presque jamais examinés, sauf dans les cas où, afin d'avoir accès à d'autres organes, ceux-là ne pouvaient pas rester intacts et étaient eux aussi examinés. Ils n'étaient pas non plus sujet d'études hors des dissections, fait incompréhensible car les os sont les seules structures qui échappent à l'inévitable action putréfiante, de sorte que l'on pouvait les manipuler quand on voulait. C'est Vésale, jeune maître, qui va inaugurer l'ostéologie humaine, c'est-à-dire l'étude anatomique des os. D'après lui, il fallait bien connaître la structure de soutien de la chair afin de mieux comprendre le corps humain. Il va démontrer également l'existence de la moelle osseuse par des coupes sagittales et frontales des os (du fémur, par exemple).

Dans *De Humani Corporis Fabrica* qu'il publie après avoir beaucoup disséqué, Vésale apporte le résultat de ses propres observations et signale en plusieurs endroits ses divergences avec les données de Galien. Grand connaisseur du *corpus* galénique puisqu'il avait même révisé une réédition des ouvrages de Galien (DRÈZE, p. 275), Vésale explique même les raisons de ces divergences: l'anatomie de Galien était basée uniquement sur la dissection animale²⁵ — spécialement sur l'anatomie du singe —, de sorte qu'il ne s'agit pas de l'anatomie humaine (CALLOT, p. 119).

La remarque faite par Vésale sur l'œuvre de Galien déchaîne une polémique violente, surtout de la part des professeurs de la faculté de médecine parisienne qui se font les défenseurs de la tradition. Parmi eux, Iacobus Sylvius (qui avait été professeur de Vésale à Paris) est le galéniste le plus contrarié: il publie un opuscule relevant ce qui serait les “vingt-cinq calomnies” de Vésale (que Sylvius appelle “ce monstre d'arrogance, d'ignorance, d'ingratitude”, CALLOT, p. 119) envers Galien, écrit dans lequel il demande également

²⁵ D'où les erreurs dans la description du cœur, des voies biliaires et de l'utérus, par exemple (DRÈZE, p. 275).

l'intervention de l'empereur Charles Quint dans cette affaire. Néanmoins les galénistes ne peuvent pas nier les faits rapportés par Vésale. Afin de sauvegarder Galien, ils en concluent que s'il y a des différences entre les descriptions qui se trouvent dans le *corpus* galénique et le matériel étudié maintenant par Vésale, ce serait à cause de la dégénération de l'espèce humaine (CALLOT, p. 119).

Dans le chapitre intitulé "La conversation à Innsbruck" de *L'Œuvre au Noir*, Zénon se montre las de cette sorte de docteurs trop attachés aux dogmatismes. C'est probablement au même genre de professeurs que Sylvius que Zénon fait référence quand il raconte à son cousin Henri-Maximilien certaines de ses expériences à la faculté de médecine de Montpellier où il a été étudiant:

"L'École à Montpellier ne m'apprit ensuite presque rien: Galien avait pour ces gens-là passé au rang d'idole à qui l'on sacrifie la nature; quand j'attaquai certaine notions galiéniques dont le barbier Jean Myers savait déjà qu'elles se fondaient sur l'anatomie du singe, et non sur celle de l'homme, mes doctes préférèrent croire que l'épine dorsale avait changé depuis le temps du Christ plutôt que de taxer leur oracle de légèreté ou d'erreur." (L'ON, p. 144-145)

Si l'autorité semble sauvée aux yeux des anatomistes traditionalistes, l'apport vésalien ébranle irrémédiablement la façon de regarder l'anatomie en tant que science. Même si Vésale ne parvient pas à corriger toutes les erreurs que Galien avait commises et si Vésale même commet également des erreurs (en décrivant l'existence d'un septième muscle oculo-moteur, en décrivant incorrectement l'origine de la veine cave de même qu'en attribuant au sang une origine hépatique, DRÈZE, p. 275), son œuvre rend la connaissance anatomique accessible à tous ceux qui s'y intéressent. L'anatomie est désormais plus qu'un ensemble de descriptions imprécises, elle est aussi visuelle.

Les belles illustrations du *Fabrica* et leurs légendes explicatives ont une immense utilité pédagogique: elles montrent aux étudiants et aux médecins les organes et leur place d'une façon très didactique. Les gravures sont plus qu'un instrument d'apprentissage, elles sont des œuvres d'art (DRÈZE, 276). Elles sont poétiques grâce aux positions et aux attitudes des squelettes, lesquels semblent être encore vivants. Les écorchés qui dessin après dessin laissent entrevoir les couches les plus internes du corps humain ont quelque chose de tragique dans leur visage et leurs muscles pendus semblent se fondre dans le paysage (figures 13 à 17).

De Humani Corporis Fabrica s'inscrit dans l'histoire comme un point de repère dont se vaudront maintes générations d'étudiants, de médecins et de savants. Les xylogravures

d'exceptionnelle technique seront reproduites sans fin et seront source d'autres travaux comme ceux de Felix Platter qui les transcrit au cuivre.

Dans *L'Œuvre au Noir*, Marguerite Yourcenar fait de Zénon un "contemporain à peu près exact de l'anatomiste Vésale" (YOURCENAR, *Note*, p. 840). Dans le chapitre intitulé "La maladie du prieur" Zénon se sert "d'un traité d'anatomie publié vingt ans plus tôt par Andréas Vésalius" (L'ON, p. 279) et qu'il avait hérité de Jean Myers. Il s'agit sans aucun doute du chef-d'œuvre vésalien (*De Humani Corporis Fabrica*, 1543) dans lequel Zénon essaie de mieux comprendre la maladie²⁶ qui atteint le prieur, son grand ami:

"Plaçant l'in-folio sous la lampe, Zénon chercha la planche où figure une coupe de l'œsophage et du larynx avec l'artère trachée: le dessin lui parut l'un des plus imparfaits du grand démonstrateur, mais il n'ignorait pas que Vésalius, comme lui-même, avait souvent dû travailler trop vite sur des chairs déjà putréfiées. Il posa le doigt sur la place où il soupçonnait chez le prieur l'existence d'un polype qui un jour ou l'autre étoufferait le malade. Il avait eu l'occasion en Allemagne de disséquer un vagabond mort du même mal; ce souvenir et l'examen à l'aide du *speculum oris* le portaient à diagnostiquer sous les symptômes obscurs de la maladie du prieur l'action néfaste d'une parcelle de chair dévorant peu à peu les structures voisines." (L'ON, p. 280)

Dans ce chapitre encore, Yourcenar attribue à Zénon certaines expériences similaires à celles de Vésale. Ainsi, l'anatomiste André Vésale "avait lutté comme Zénon contre la routine galiénique en faveur d'une connaissance plus complète du corps de l'homme" (L'ON, p. 279). En plus, ils ont les mêmes défis en raison de la rareté de matériel pour l'étude anatomique:

"Lui aussi [lui aussi: Vésale, comme Zénon, comme d'autres] avait volé des cadavres; il s'était fait de l'homme intérieur une idée basée sur des os ramassés sous les potences et sur les bûchers, ou, plus indécentement encore, obtenue grâce aux embaumements de haut personnages auxquels on prend en cachette un rein ou le contenu d'une couille remplacé par un peu de charpie, rien ensuite n'indiquant que ces préparations viennent de Leurs Altesses." (L'ON, p. 279-280)

La consécration de Vésale à l'anatomie inspire Yourcenar à dessiner Zénon comme un médecin passionné, qui éprouve une inlassable dévotion à notre machine, à notre *fabrica*:

"Je ne cesserai jamais [dit-il] de m'émerveiller que cette chair soutenue par ses vertèbres, ce tronc joint à la tête par l'isthme du cou et disposant autour de lui symétriquement ses membres, contiennent et peut-être produisent un esprit qui

²⁶ Il s'agit certainement du *De Humani Corporis Fabrica*, car c'est le seul travail de Vésale qui contient des planches anatomiques représentant la région du larynx (figure 18). Le prieur est atteint d'une tumeur à la gorge.

tire parti de mes yeux pour voir et de mes mouvements pour palper...” (L’ON, p. 159)

Vésale est un personnage clé dans l’histoire de la médecine. Son amour de la science, de l’art, du corps humain le conduisent à bâtir une médecine nouvelle. Ainsi, grâce à une grande hardiesse comme celle de Vésale, qui rompt avec les vieux codes et les formules établies depuis plus d’un millénaire, ou par des petites conquêtes journalières, l’anatomie en vigueur dans la deuxième moitié du XVI^e siècle va ouvrir les voies aux magnifiques découvertes faites par la physiologie au siècle suivant.

La physiologie

Actuellement on comprend la physiologie comme la science qui étudie les fonctions et les propriétés des organes et des tissus des êtres vivants (ROBERT, p. 1666). La physiologie humaine étudie les fonctions (en général dans leur normalité) de l’organisme humain, par exemple la nutrition, la motricité, la sensibilité entre autres.

Au long du XVI^e siècle, la physiologie est encore basée sur un ensemble de doctrines anciennes, notamment celles d’Empédocle, d’Hippocrate, de Platon, d’Aristote et de Galien. Je vais signaler quelques-unes de leurs caractéristiques fondamentales afin de mieux comprendre l’évolution de cette branche de la médecine.

Au V^e siècle avant J.-C., le philosophe grec Empédocle d’Agrigente (v.490-v.435 avant J.-C.) introduit dans ses deux ouvrages principaux (*De la Nature de l’Univers* et *Purifications*) sa doctrine sur les quatre éléments de la matière. Les quatre éléments fondamentaux, — le feu, l’eau, la terre et l’air — isolés ou associés en différentes proportions, seraient les composants de tous les corps présents dans la nature²⁷, ils seraient, d’après Thonnard, des “formas passageiras de uma única substância, mas substâncias eternamente distintas” (THONNARD, p. 24). Empédocle définit aussi ce qui serait la force impulsive du mouvement, en distinguant l’amour et la haine (l’attraction et la répulsion), de sorte que, selon Thonnard, il imagine les quatre éléments “arrastados em movimento circular, combinando-se sob a influência do ódio ou da amizade para constituir um ciclo eterno de integrações e desintegrações” (THONNARD, p. 24). Les éléments posséderaient également quatre qualités

²⁷ En réalité afin de développer sa philosophie, Empédocle emprunte aux Ioniens (philosophes de l’école d’Ionie, VI^e s. avant J.-C.) leur théorie matérialiste des quatre éléments, à laquelle il ajoute d’autres doctrines grecques (ROBERT 2, p. 584).

fondamentales, opposées deux à deux, de sorte que le feu serait chaud et sec; l'air, chaud et humide; la terre, sèche et froide, et l'eau, humide et froide.

Encore au V^e siècle avant J.-C., Hippocrate (460-v.377 avant J.-C.) affirme que les maladies ont toutes une cause naturelle sans laquelle elles n'advindraient pas²⁸. Selon Jacques Jouanna, “le rationalisme hippocratique consiste à fonder la médecine sur la connaissance des lois de la nature humaine”, c'est-à-dire que le concept de nature (*physis*) est central pour Hippocrate. Toujours selon l'analyse que Jouanna fait de cette conception, “chaque chose, comme chaque individu, possède une nature propre qui se définit par des propriétés constantes ou plus exactement par des forces qui agissent ou subissent; aussi les processus biologiques, normaux ou pathologiques, se définissent-ils en termes de lutte” (JOUANNA, p. 335). Ainsi, la pathophysiologie hippocratique s'ancre dans la doctrine des quatre humeurs qui seraient les composants élémentaires du corps humain: le sang, la flegme (ou pituite), la bile jaune et la bile noire (ou atrabilis). À chaque humeur correspond un des quatre éléments (de même que les qualités fondamentales qui leur sont associées): le sang et l'air (chaud et humide) se correspondent, la flegme et l'eau (froide et humide), la bile jaune et le feu (chaud et sec) et la bile noire et la terre (froide et sèche). En équilibre et bien mélangées, ces humeurs constituent l'eucrasie, à savoir l'état de santé; tandis qu'en déséquilibre, ces composants élémentaires du corps humain provoquent la dyscrasie, c'est-à-dire la maladie, en général pénible (TAVARES DE SOUSA, p. 59).

Il faut aussi remarquer l'importance que l'homme attribue aux rapports entre le corps et l'âme, rapports qui vont influencer de façon directe les limites d'action sur le plan médical. Platon (429-348 avant J.-C.) affirme que l'homme est constitué de corps et d'âme. Ce corps est fait de quatre éléments fondamentaux, attirés par des forces assez fermes qui permettent de les fondre harmonieusement. L'âme, pour Platon, est partagée en trois groupes de fonctions (auxquelles correspondent des connaissances et des appétits différents) (THONNARD, p. 70). La partie inférieure de l'âme est responsable de la sensation (αἰσθησις); de son côté le corps, par ses organes, est le siège des phénomènes uniquement mécaniques; c'est lui, le corps, qui transmet à l'âme les impressions qu'il subit. La partie intermédiaire de l'âme est celle de l'opinion (δόξις) qui a son siège dans le cœur (θυμός). Même en étant un allié de la raison, le cœur est susceptible de commettre des erreurs; il doit obéir donc aux règles de la partie supérieure de l'âme qui est celle immortelle (Νοῦς). Cette partie supérieur est le siège de la

²⁸ D'après Jacques Jouanna, “la pensée hippocratique ignore ou refuse toute intervention particulière d'une divinité dans le processus de la maladie” (JOUANNA, p. 335).

connaissance qu'on atteint surtout par la sagesse (σοφία). À cette connaissance supérieure correspond la volonté (Βουλή). L'âme immortelle habite la partie la plus haute du corps humain, la tête, qui de ce fait doit être considérée comme la partie la plus noble (THONNARD, p. 73-74).

Au IV^e siècle avant J.-C., Aristote²⁹ (384-322 avant J.-C) fait progresser l'étude des sciences naturelles à partir d'une doctrine basée d'abord sur l'observation et l'expérimentation afin de parvenir à des déductions postérieures. D'après Boinet,

“tandis que Platon cherchait le principe des connaissances dans les idées *a priori*, Aristote part de l'observation et de l'expérience pour arriver *a posteriori* à la connaissance des causes. Aussi a-t-on dit que Platon écrivait sa pensée et Aristote les faits” (BOINET, p. 38).

Pour Aristote, “les faits sensibles sont seuls l'objet de la science” (BOINET, p. 38). Aristote est vu comme un naturaliste: sa *Physica*³⁰ (*Physique*) est l'étude des êtres naturels dans leur devenir. Ses observations et ses expériences sur les espèces animales les plus variées lui permettent d'en ébaucher une classification et d'en écrire les habitudes, sur ce sujet Aristote écrit des traités comme *De Historia Animalium*, *De Animalium Incessu*, *De Animalium Partibus*, *De Generatione Animalium*. En plus il écrit des traités sur l'être (*De Anima*, *De l'Âme*). (ROBERT 2, p. 102)

Selon Callot, la biologie aristotélicienne se fonde sur un principe: “Pour les corps naturels, les uns ont la vie, les autres ne l'ont pas, et nous entendons par la vie: se nourrir par soi-même, se développer et périr” (*De l'Âme*, II, 2, § 3, cité par CALLOT, p. 129).

En ce qui concerne la structure et le fonctionnement des êtres vivants, Aristote distingue, en tout être, une matière et une forme (ROBERT 2, p. 102). Pour lui, la forme qui préside à la formation et au fonctionnement du corps organisé s'appelle âme (*psyché*) (GILSON, *D'Aristote à Darwin*, p. 27).

Selon Aristote, tous les êtres vivants sont constitués d'une *psyché*, c'est-à-dire le principe vital. Ainsi, chaque règne de la nature est caractérisé par une *psyché* d'un degré différent de perfection (CALLOT, p. 129). À la *psyché* correspondent des facultés (ou puissances) distinctes, de sorte que, selon Thonnard, “todo o ser vivo corpóreo possui

²⁹ Né à Stagire (Macédoine), Aristote appartenait à une famille d'asclépiades, dans laquelle, selon la tradition, la médecine était héréditaire. Son père était médecin d'Amyntas III (v.389-v.369 avant J.-C.), roi de la Macédoine. C'est son père qui lui transmet l'amour des sciences naturelles (THONNARD, p. 82).

³⁰ Traité en huit livres portant sur les principes des choses naturelles (ROBERT 2, p. 1413)

necessariamente três: as potências de nutrição, de aumento (crescimento), de reprodução” (THONNARD, p. 106).

Ce qui différencie les végétaux des animaux (et parmi ceux-ci, de l’homme), d’après Aristote, est la faculté de connaissance que seulement ces derniers possèdent, spécialement la connaissance sensible. Ainsi, Aristote étudie plusieurs sens et leurs organes. L’être humain a une âme, une *psyché* propre à lui, à laquelle correspond la faculté de l’intelligence, distincte de la faculté des sens (THONNARD, p. 107-109): c’est le *Νοῦς* (*nous* ou *intellect*, c’est-à-dire “l’entendement avec la raison”, BOINET, p. 39).

Au seizième siècle, les médecins croient toujours à la théorie du *pneuma* (le principe vital de Platon), doctrine qui est retravaillée par Galien au début de l’ère chrétienne. Galien établit le cœur comme le siège de la fonction respiratoire et comme l’organe producteur de la chaleur organique ou *chaleur innée*. D’après cette conception, le cœur, nourri par le *pneuma*, était naturellement l’organe le plus chaud, “une sorte de fournaise qui eût été consummée par sa propre chaleur si elle n’avait été opportunément refroidie par l’air venu des poumons” (BOORSTIN, p. 349-350). Les explications de Galien pour les systèmes vasculaire et respiratoires semblent être assez convaincantes pour les médecins et elle vont durer pendant quatorze siècles.

Malgré la fureur et la détermination qu’il applique dans la défense des auteurs antiques dans *Epistola Docens Vena Axilarem Dextrae Cubiti In Dolore Laterali Secundam et Melancholicum Succum Ex Venae Portae Ramis Ad Sedem Pertinentibus Purgari* (1539), Vésale reste muet à l’égard de la perméabilité de la cloison³¹ interventriculaire (c’était la thèse soutenue par Galien sur le passage du sang dans l’intérieur du cœur qui était également sujet de doutes et de spéculations). Seulement dans la deuxième édition du *Fabrica* (1555), l’anatomiste semble réfuter la théorie galénique de la perméabilité de la cloison (SAUNDERS, O’MALLEY in VESALIUS, p. 188). Nous savons que, dans *L’Œuvre au Noir*, Zénon se dédie à ce genre d’études, anticipant de quelques années sur les découvertes réelles; le lecteur apprend cela quand, en 1539 environ, un “petit traité” écrit “en français” et qui portait le nom de Zénon tombe dans les mains du chanoine Campanus:

“C’était une description minutieuse des fibres tendineuses et des anneaux valvulaires du cœur, suivie d’une étude sur le rôle qu’aurait joué la branche gauche du nerf vague dans le comportement de cet organe; Zénon y affirmait que la pulsation correspondait au moment de la systole, contrairement à l’opinion enseignée en chaire. Il dissertait aussi du rétrécissement et de

³¹ En anatomie, la membrane séparant deux cavités l’une de l’autre ou divisant une cavité principale en deux parties, par exemple les cloisons interlobulaires, la cloison du nez, la cloison interventriculaire (TLFi)

l'épaississement des artères dans certaines maladies dues à l'usure de l'âge. [...]. N'importe quel praticien, semblait-il, eût pu composer un tel livre, que n'ornait même aucune belle citation latine.” (L'ON, p. 77)

Dans le chapitre intitulé “Conversation à Innsbruck” et au sujet de ses études sur le cœur, Zénon se moque (peut-être afin de cacher sa propre peur) de Michel de Servet (L'ON, p. 141), médecin catalan (1509-1553) qui, dans son ouvrage *Christianismi Restitutio* (*Restitution du Christianisme*, 1553), explicite de manière très claire la trajectoire du sang dans les vaisseaux du poumon. Mais les spéculations physiologiques auxquelles il s'abandonne appartiennent à son argumentation théologique où il essaye de comprendre comment l'homme reçoit l'esprit divin. Considéré comme hérésiarque par Calvin, Servet est condamné à mort l'année même de la publication de son livre (1553), les exemplaires de cet ouvrage sont mis au feu et quelques-uns seulement échappent au bûcher. (TAVARES DE SOUSA, p. 300-301). Zénon commente “sauvagement”:

“Suis-je Servet, cet âne [...], pour risquer de me faire brûler à petit feu sur une place publique en l'honneur de je ne sais quelle interprétation d'un dogme, quand j'ai en train mes travaux sur les mouvements diastoliques et systoliques du cœur, qui m'importent beaucoup plus?” (L'ON, p. 141)

En 1559, six ans après la condamnation et la mort de Servet, Realdo Colombo (vers 1520-1560), dans le traité *De Re Anatomica*, affirme sans aucun doute l'imperméabilité de la cloison interventriculaire de même que le passage du sang du ventricule droit au ventricule gauche par les vaisseaux pulmonaires (théorie qui aurait été antérieurement soutenue par son collaborateur Juan Valverde de Amusco en 1556). Puis c'est la découverte des valvules dans les veines, attribuée à Amatus Lusitanus (ou Amato le Portugais), médecin portugais d'origine juive, et à son confrère Giovanni (Jean Baptiste) Canano. Et c'est tout pour le XVI^e siècle.

Quoique au IV^e siècle avant J.-C., Hérofile ait vérifié la présence du sang dans les artères (on imaginait auparavant qu'elles contenaient de l'air) et que le pouls correspondait à la contraction cardiaque, la physiologie ne pouvait pas évoluer sans qu'on découvre le mécanisme de la circulation vasculaire, ce qui aura lieu avec William Harvey³² (1578-1657) au XVII^e siècle, et celui de la respiration avec Antoine Lavoisier (1743-1794) au XVIII^e siècle. Au XVI^e siècle, les sentences galéniques sont encore irréfutables (pas toutes, mais

³² William Harvey était disciple de Fabrizio d'Acquapendente, qui avait publié *De Venarum Ostioliis* (Padoue, 1603) et semblait comprendre que la clef pour dévoiler le secret de la circulation était dans les valvules minuscules qu'il avait trouvées dans les veines. En 1628 Harvey expose sa découverte du mécanisme de la petite et de la grande circulation sanguine dans *Exercitatio Anatomica De Motu Cordis et Sanguinis in Animalibus* (BOORSTIN, p. 351; ROBERT 2, p. 813)

presque: la plupart) et ceux qui osent les contredire n'arrivent guère à offrir une explication satisfaisante.

La pathologie

Au seizième siècle, il ne s'agit plus de s'inquiéter des lépreux. L'Europe s'ouvre au *morbus gallicus* (la syphilis), elle doit apprendre à traiter les nouvelles blessures causées par les arquebuses³³ et elle continue à se plier sans résistance aux ravages de la peste. Certaines maladies se maintiennent, d'autres surgissent, cependant l'étiologie (les causes de la maladie) est encore un mot étrange pour les médecins.

Au seizième siècle, les moyens d'arriver à un diagnostic sont très limités: le médecin peut commencer l'examen par l'anamnèse (car selon la méthode hippocratique, l'anamnèse, c'est-à-dire les renseignements fournis par le patient sur son passé et sur l'histoire et l'évolution de sa maladie, est indispensable), ensuite il entreprend l'examen physique (pouls, aspect de la langue, palpation); fréquemment le médecin il recourt à l'uroscopie et parfois à l'examen des excréments.

Une maladie telle que la tumeur qui accable le prieur des Cordeliers n'est ni aisément distinguable ni compréhensible. La sémiologie³⁴ (mauvaise mine, toux persistante, étisie croissante, L'ON, p. 267) et un examen rudimentaire de la gorge fait à l'aide d'un *speculum oris* (L'ON, p. 268) mènent Zénon à l'image du cadavre d'un vagabond atteint du même mal ("il avait eu l'occasion en Allemagne de disséquer un vagabond mort du même mal", L'ON, p. 280) et à une analogie juste et pleine de désespérance:

"On eût dit que l'ambition et la violence, si étrangères à la nature du religieux, s'étaient apostées dans ce recoin de son corps, d'où elles détruiraient finalement cet homme de bonté. S'il ne se trompait point, Jean-Louis de Berlaimont, prieur des Cordeliers de Bruges, ancien grand forestier de la reine douairière Marie de Hongrie, plénipotentiaire au traité de Crespy, mourrait d'ici quelques mois, strangulé par ce noeud qui se formait au fond de la gorge, à moins toutefois que le polype ne rompît sur sa route une veine, noyant l'infortuné dans son propre sang." (L'ON, p. 280-281).

Dans ce siècle de gens qui crachent n'importe où et aussi de médecins qui ne savent pas comment guérir les patients, les maladies les plus courantes et souvent létales sont celles

³³ Anciennes armes à feu "qu'on faisait partir au moyen d'une mèche ou d'un rouet" (ROBERT, p. 123).

³⁴ Partie de la médecine qui étudie les signes des maladies (ROBERT, p. 2070).

d'origine infectieuse, comme la peste, la syphilis, la phtisie³⁵, les blessures contaminées. Je me limite ici à me pencher plus en détail sur les deux premières, la peste et la syphilis, qui sont les maladies qui inquiètent le plus les gens du seizième siècle, qu'ils soient médecins ou non.

La pathologie: la peste

L'effrayante menace de la peste se maintient. Cette maladie, qui hante l'Europe depuis le temps de Justinien (VI^e siècle), s'est manifestée également comme une pandémie pendant le Moyen Âge. La peste noire, dans sa forme pulmonaire, a alors fait à peu près 25 millions de victimes entre 1346 et 1353 et l'endémie pesteuse va encore se prolonger durant trois siècles, comme dans les épisodes de Venise (1575-1577), de Lyon (1628), de Londres (1665) et de Marseille (1720), entre autres.

Due au bacille de Yersin (*Yersinia pestis*) découvert en 1894, la peste affecte de nombreuses espèces de rongeurs et sa transmission se fait par des piqûres de puces (*Xenopsyla chaeopis* ou *Pulex irritans*) d'un animal à l'autre et occasionnellement peut être transmise à l'homme par des puces infectées. L'absence d'hygiène, la prolifération des vecteurs de contamination et le contact direct permettent l'expansion rapide de la maladie. Sans traitement, la peste bubonique et la peste pulmonaire (ou pneumopeste qui permet la transmission interhumaine par voie respiratoire) aboutissent toutes les deux à une septicémie³⁶ terminale, mortelle le plus souvent entre le cinquième et le huitième jour pour la première et en deux ou trois jours pour la pneumopeste (MOLLARET, p. 307-309).

Plus que le désordre social et économique, la peste, une maladie qui frappe les pauvres et les bourgeois sans distinction, détruit psychologiquement la population. Dans le chapitre de *L'Œuvre au Noir* intitulé "Les Fugger de Cologne", la peste qui arrive à la ville allemande vers 1549 "apportait à la vie de tous un élément d'insolente égalité, un âcre et dangereux ferment d'aventure" (L'ON, p. 121), de sorte que même l'influente famille Fugger ne peut échapper à la fureur de cette maladie.

Quand le chaos provoqué par la peste s'installe chez les Fugger, même l'amour jusqu'alors fraternel de Martha Adriansen pour Bénédicte Fugger succombe à la peur et au

³⁵ "Consommation lente et progressive, accompagnée d'épuisement des forces. Cliniquement, on groupait (à la fin du XVIII^e siècle) sous le nom de *phtisie* toutes les consommations mal précisées, et l'on s'en tenait à la connaissance de quelques symptômes prédominants, communs d'ailleurs à toutes sortes de maladies" (TLF)

³⁶ La septicémie est une infection générale grave provoquée par le développement et la dissémination de germes pathogènes dans le sang.

dégoût. Dans une atmosphère de “sournoise humidité”, la jeune fille sert sa cousine, “consternée par l’horreur qu’elle éprouvait pour ce corps infecté” (L’ON, p. 124). Si Bénédicte est restée jusqu’au bout auprès de sa mère, pour Martha l’image de ce petit corps décharné, le visage de la mort et de l’agonie, épuise son courage et l’éloigne du salut évangélique qu’elle attend:

“Pendant quelques heures, elle lutta contre la terreur de cette mort dont les apprêts se faisaient sous ses regards, et davantage encore contre l’épouvante d’être infectée à son tour par la peste comme on l’est par le péché. Bénédicte n’était plus Bénédicte, mais une ennemie, une bête, un objet dangereux qu’il fallait se garder de toucher.” (L’ON, p. 125).

Un bouleversement intérieur touche de même la mourante, pour qui “le visage amical des saints réapparaissait entre les courtines; Marie du haut du ciel tendait les bras sous des plis d’azur” (L’ON, p. 123). La petite est impatiente d’arriver au Paradis, lieu de tolérance et de fraternité. La mort lui permettrait de “n’avoir plus à choisir entre Martha et les siens, entre deux manières de parler à Dieu” (L’ON, p. 123-124). Dans cette ambiance de terreur et de dévastation, les âmes se partagent entre la foi réformée et la dévotion mariale, tandis que les corps luttent pour rester sur Terre. Même les médecins n’échappent pas au ravage. Parmi les survivants, ceux qui restent disponibles pour soigner les pestiférés n’ont presque rien à faire. En ce temps-là, les mesures rationnelles de prévention suivies par Martin Fugger, barricadé dans son cabinet, cachent de petites vérités scientifiques:

“A l’en croire, le meilleur prophylactique consistait à boire modérément du johannisberg de bonne date, à éviter les filles et les compagnons de chopes, à ne pas renifler l’odeur des rues, et surtout à ne pas s’informer du nombre des morts” (L’ON, p. 122).

Les sages mesures prophylactiques indiquées ci-dessus par le banquier Fugger se justifient car les gens de son siècle ont certainement conscience du caractère transmissible de la maladie, sans savoir pourtant expliquer quand et comment on se contamine.

Mais, parmi les pathologies du XVI^e siècle, la peste n’est pas celle qui est la plus discutée: c’est la syphilis, une maladie tenue pour honteuse et qui est la plus cachée, puisqu’elle est associée au rapport sexuel.

La pathologie: la syphilis

Actuellement, la syphilis est définie comme une maladie vénérienne³⁷, contagieuse et inoculable, dont l'agent pathogène est la bactérie nommée tréponème pâle (*Treponema pallidum*). L'infection syphilitique se manifeste cliniquement par des stades différents d'évolution. En général, sa première manifestation clinique est l'apparition d'un chancre primaire induré. Puis, quand le tréponème se dissémine dans l'organisme par voie sanguine et lymphatique, la maladie se traduit essentiellement par des lésions cutanéomuqueuses (c'est-à-dire sur la peau et sur les muqueuses) superficielles de courte durée. Elle continue à évoluer jusqu'au dernier stade, qui est le plus grave, caractérisé par l'apparition, après une période de latence, de lésions cutanées (gommages dermiques, tubercules, entre autres), de lésions muqueuses (à prédominance buccale), de lésions viscérales (en particulier cardio-vasculaire) et d'atteintes du système nerveux (tabès, paralysie générale).

À la fin du XV^e siècle, la maladie aujourd'hui nommée syphilis est attribuée aux navigateurs venus du Nouveau Monde. Elle est d'abord appelée le *morbus gallicus* (le mal français), que les Français offensés appellent à leur tour "mal de Naples": sa première diffusion importante a eu lieu parmi les soldats du roi français Charles VIII qui assiégeaient Naples en 1494, d'où la discussion portant sur l'origine du mal³⁸ (TLFi).

Malgré les discussions sur la nationalité des coupables de la transmission de la maladie, celle-ci faisait probablement partie de la vie européenne depuis longtemps sans avoir été correctement identifiée. Dans l'étude des caractères distinctifs des maladies, la syphilis n'était sans doute pas considérée comme une entité particulière, car les lésions cutanées qui la caractérisent aujourd'hui étaient certainement associées à d'autres maladies comme la lèpre par exemple. À la fin du XV^e siècle, Gaspar Torella la tient pour une sorte de gale (qui est en réalité une maladie cutanée contagieuse due à un acarien parasite, le sarcopte, dont le nom scientifique est *Sarcoptes scabiei*) toutefois liée aux rapports sexuels.

En 1530, Girolamo Fracastoro (1478-1553), médecin et poète, publie *Syphilis Sive Morbus Gallicus*, poème dans lequel il attribue une origine mythologique au mal français (*morbus gallicus*) et, en s'inspirant d'Ovide, il lui donne une dénomination nouvelle: la

³⁷ Elle peut être endémique, non vénérienne quand elle est éventuellement contractée accidentellement en dehors de tout contact sexuel (TLFi).

³⁸ Probablement en raison des rivalités politiques, les Français sont réputés pour avoir transmis ce fléau: en espagnol "el mal francés", en italien "il mal francese", en allemand "die Franzosen" et en anglais "the French disease" ou "the French pox" (TLFi).

syphilis³⁹. Si le côté littéraire de Fracastore l'incite à créer une légende portant sur l'origine de la syphilis, son côté d'homme de l'art le pousse vers une possible origine contagieuse et de la syphilis et d'autres maladies jusqu'alors sans étiologie définie. Les études scientifiques que Fracastoro entreprend sur des maladies comme le typhus et la peste, ainsi que celles sur la syphilis, lui permettent de définir, d'après les doctrines atomistes de Leucippe et de Démocrite (philosophes du V^e siècle avant J.-C), les facteurs de contagion. En 1546, il exposera une thèse sur ces facteurs de contagion, qu'il appelle les *seminaria morbi* (ou bien *seminaria contagiium* ou *virus*) dans l'ouvrage *De Contagione et Contagiosis Morbis*.

Selon Fracastoro, le corps humain est constitué de particules invisibles en mouvement perpétuel qui, en présence de la maladie, subissent une putréfaction singulière capable de les transformer en *seminaria morbi*, transmis alors par la *perspiratio insensibilis*⁴⁰ et par l'air expiré. Dès qu'ils pénètrent dans un organisme sain, ils installent la maladie et se multiplient, donnant origine à d'autres particules identiques qui continuent à propager l'infection. Ces germes peuvent se diffuser à distance par affinités humorales ou par inhalation (TATON, p. 147). En ce qui concerne encore la syphilis, Fracastore devient un épidémiologiste avant la lettre, car il identifie aussi d'autres voies de contagion de la maladie: outre la contagion par voie sexuelle qui était déjà connue de tous, il identifie celle des nourrissons par des nourrices contaminées, et aussi la possibilité d'infection congénitale⁴¹ de même qu'il vérifie l'existence d'une période d'incubation.

Par la suite, après de longues observations par certains yeux attentifs, d'autres maladies sont classées et décrites d'après les préceptes hippocratiques. Guillaume de Baillou (1538-1616), doyen de la faculté de médecine parisienne, considéré comme le père de l'épidémiologie moderne, décrit fort bien la coqueluche et le croup, entités morbides de l'appareil respiratoire, le rhumatisme cardiaque, et il est le premier à préciser les caractéristiques de la rubéole.

Les médecins du seizième siècle qui débutent dans l'étude des épidémies et du rapport entre les maladies et les milieux sociaux par exemple (conception actuelle de l'épidémiologie) ont désormais beaucoup de travail à faire: le typhus exanthématique se propage dans les

³⁹ "Pour célébrer la découverte du remède tiré de la plante médicinale appelée le *gaiac*, Fracastoro raconte l'aventure du jeune berger américain, *Syphilus*, qui entraîne le peuple à la révolte contre le dieu du soleil. Apollon se venge en le frappant ainsi que tout son peuple d'un mal redoutable dont la nymphe Ammerica leur donnera le remède (le *gaiac*). Fracastoro a puisé chez Ovide le nom de son berger et le thème de la vengeance d'Apollon: Sipylus est, chez Ovide (*Métamorphoses*, VI, 231), le nom du fils aîné de Niobé, qui est né près du mont Sipylus en Lydie" (TLFi en ligne).

⁴⁰ La *perspiratio insensibilis* ou en français *perspiration insensible* signifie l'élimination de vapeur d'eau par l'expiration ou par l'évaporation cutanée sans sudation apparente (ROBERT, p. 1646).

⁴¹ Cela veut dire que la mère peut transmettre la maladie par voie transplacentaire au fœtus pendant la grossesse.

armées en campagne; la suette⁴² ravage l'Angleterre surtout dans la première moitié du siècle (TATON, p. 145). Il ne faut pas oublier que les nombreuses expéditions maritimes apportent des maladies inconnues ou oubliées: des maladies tropicales, comme l'éléphantiasis, le choléra, arrivent en Europe; et le scorbut, oublié depuis les croisades, reparaît lors des équipages au long cours, décimant des centaines de gens dans les navires de Vasco de Gama (1469-1524), de Jacques Cartier (1494-1554), de Francis Drake (1540-1596) et de Thomas Cavendish (1555-1592).

La thérapeutique

Aussi rudimentaire que la connaissance qui la crée, la thérapeutique en usage au seizième siècle correspond aux théories pathogéniques d'alors (surtout la théorie humorale soutenue par Galien au début de l'ère chrétienne).

Le médecin n'a pas grand-chose à faire après être arrivé au diagnostic, puisque l'éventail des drogues disponibles est limité. Dès qu'il constate une certaine maladie, il peut recommander la thérapeutique qui lui semble la plus adéquate. Les plus usuelles reposent d'abord sur la diététique et sur la phytothérapie.

En ce qui concerne la diététique, ses principes demeurent les mêmes que ceux préconisés par Hippocrate: le médecin doit prescrire une diète simple, légère et parfois limitée selon le cas, afin de rétablir les forces du malade ou alors de les épargner.

Quand le médecin doit recommander au patient de faire usage d'un remède, il peut suggérer une combinaison de *simples*, sous la forme d'un élixir ou d'un sirop, par exemple, en général réconfortant. L'apothicaire doit suivre l'ordonnance de la combinaison faite par le médecin.

Pour suivre la conception de la doctrine humorale, où l'équilibre des humeurs (ou eucrasie du grec "bon mélange") correspond à la santé et leur dérèglement (ou dyscrasie) conduit à la maladie, il faut que les médecins rétablissent à tout prix l'état d'équilibre. Souvent les hommes de l'art du XVI^e siècle oublient l'un des préceptes hippocratiques les plus importants jusqu'aujourd'hui: "*Primum non nocere*", c'est-à-dire que le médecin se doit d'abord de ne pas nuire au patient (JOUANNA, p. 336). Ainsi, afin de parvenir à ce qu'on appellerait de nos jours l'homéostasie — la stabilisation chez l'homme des différentes

⁴² "Maladie fébrile contagieuse caractérisée par une sudation abondante et une éruption cutanée de petites vésicules blanchâtres, succédant à une rougeur diffuse de la peau" (ROBERT, p. 2162).

constantes physiologiques —, les médecins indiquent à tous les coups des mesures comme la saignée et la purge, ce qu'Hippocrate ne recommandait qu'avec prudence.

Ainsi, au XVI^e siècle, la perpétuation de la théorie humorale et par conséquent de sa conception de la dyscrasie (la mauvaise constitution ou la mauvaise circulation des liquides corporels produirait l'accumulation d'un certain genre d'humeur, provoquant le déséquilibre) impose aux médecins, en cas de maladie, l'évacuation des humeurs en excès. On peut y parvenir naturellement par des vomissements, des diarrhées, de la miction et de la sudation. Alors, le rôle du médecin est d'amplifier l'effet désiré en indiquant l'usage des vomitifs, des purgatifs (des remèdes — plantes, huiles — qui ont la propriété de stimuler les évacuations intestinales), des clystères (des lavements administrés avec une seringue), des diurétiques et des diaphorétiques (des médicaments qui activent la transpiration, c'est-à-dire des sudorifiques) par exemple (TATON, p. 147-148).

Un bel exemple de ce genre de conduite est le traitement sudorifique (qui provoque la sudation) et sialagogue (qui provoque l'hypersécrétion salivaire) de la syphilis, par lequel on espérait éliminer l'agent jusqu'alors inconnu de la maladie. Le traitement le plus classique, d'après la méthode introduite par le médecin espagnol Gaspar Torella, repose sur des fumigations de cinabre ou alors sur des onctions d'onguent napolitain faites en étuve (TATON, p. 148). Dans *A Paixão transformada*, livre sur l'histoire de la médecine, l'écrivain et médecin Moacyr Scliar décrit aussi l'usage du calomel (chlorure mercureux) comme purgatif dans la thérapie antisiphilitique de l'époque (SCLIAR, *Paixão*, p. 64). D'après lui, outre l'action que le mercure était supposé avoir sur les humeurs organiques, cet élément présente une symbolologie liée au péché (car la syphilis est déjà associée aux rapports sexuels, surtout dans les milieux de prostitution) et à l'alchimie:

“Quanto ao mercúrio, tinha o mesmo nome do deus romano, patrono dos mercadores ou mercuriales: lembremos que a sífilis emergiu numa época de grande desenvolvimento do comércio, incluindo o comércio sexual do qual a doença se origina. Na arte romana, Mercúrio segura uma bolsa e um caduceu, o bastão com cobras enroladas que é o emblema da medicina – mas ambos os símbolos têm evidente conotação sexual. [...]. O mercúrio era um elemento alquímico importante. Para os alquimistas, ele torna volátil o que é fixo, une a fêmea instável ao macho constante.” (SCLIAR, *Paixão*, p.62-63)

Perçu comme le berceau de l'impitoyable maladie, le Nouveau Monde apporte pourtant en Europe ce qu'on tient pour le sudorifique le plus efficace: le gaïac. Importé par G. Hernández de Oviedo en 1509, le gaïac, ou Saint-Bois, est fort recommandé dans les traitements antisiphilitiques de sorte que les rois catholiques, Ferdinand et Isabelle, “ordonneront à tout navire appareillant pour l'Europe d'en ajouter une charge à leur fret”

(TATON, p. 148). L'entreprise d'importation de cette nouveauté est aux mains des Fugger, et la famille des banquiers semble s'intéresser à maintenir le gaïac en tant que médicament (SCLIAR, *Paixão*, p. 64).

Toutefois, la cure due à ces deux traitements largement répandus — par l'usage du gaïac et du mercure — n'est qu'un mirage. Le gaïac est en réalité anodin; quant au mercure, c'est l'intoxication qu'il produit qui suscite les effets sialagogues et de sudorèse désirés; avec l'un comme avec l'autre, la guérison est illusoire, puisque la maladie se caractérise par l'existence même de périodes de rémission et de périodes de recrudescence. Seule la pénicilline sera capable de guérir, de manière efficace et rapide, ce mal que Fracastoro appelait obscène⁴³ dans son *Syphilis Sive Morbus Gallicus* (1530).

Arriver à l'élimination soit des humeurs en excès, soit des agents pathogènes que l'on croyait être des *poisons pathologiques* grâce aux purgations et aux sudorifiques: voilà l'effet souhaité au XVI^e siècle. On peut aussi obtenir une sudation thérapeutique dans les eaux thermales considérées comme miraculeuses. Les bains thérapeutiques attirent les riches et les pauvres qui y cherchent le soulagement de leurs maux. L'essor de la minéralogie et de l'hydrologie met à l'ordre du jour l'étude des propriétés bénéfiques des eaux utilisées dans ce but depuis l'Antiquité. Des observations sur leur nature et leur composition sont nombreuses. Si Peletier (1517-1582) et Bernard Palissy (1510-1589) dénoncent l'existence d'eaux nuisibles et goîtrigènes dans certaines régions des Alpes et du Bigorre, d'autres par contre seraient considérées comme salutaires “grâce aux principes qu'elles dissolvent ou à leur température”. Combustion souterraine de soufre, charbon de terre, bitume: les spécialistes ont des opinions diverses pour expliquer l'échauffement des eaux et les vertus leur étant attribuées. Paracelse⁴⁴ qui classe les maladies d'après ce qu'il tient pour les trois principes chimiques — mercure, soufre et sel — attribue l'action hydrothérapeutique à ces éléments. Ambroise Paré distingue les bains “sulphurez, alumineux, bitumeux, cuyvreux, ferrez, plombez et gypseux” (TATON, p. 114). La littérature sur ces sources salutaires est vaste: Michele Savonarole, *De Omnibus Mundi Balneis* (1493); Reclamus Fuchs de Liège, *Historia Omnium Aquarum* (1542); Gesner, *De Balneis* (1553); Gabrielle Falloppio, *De Thermalibus Aquis Libri VII* (1564), entre autres. Une importante clientèle prend le chemin des stations les

⁴³ “Não terão fim vossos sofrimentos; estranha doença, e das mais obscenas, de vossos corpos se apoderará”, extrait de *Syphilis Sive Morbus Gallicus*, poème de Girolamo Fracastoro (cité par SCLIAR, *Paixão*, p. 60)

⁴⁴ Paracelse (Philippus Aureolus Theophrastus Bombastus von Hohenheim, dit): Médecin et alchimiste suisse (1493-1541). Il a enseigné la médecine à Bâle où il a fait scandale en critiquant les théories de Galien et d'Avicenne (et en brûlant leurs œuvres). Sa théorie médicale avait pour base le principe alchimiste des correspondances ou analogies entre les différentes parties du corps humain (microcosme) et celles de l'univers (macrocosme). Il a contribué au développement de la chimie (ROBERT 2, p. 1365).

plus renommées; Michel de Montaigne (1533-1592) nous laisse d'ailleurs un témoignage précis et touchant du long périple entrepris dans les bains de France, d'Allemagne, de Suisse et d'Italie pour soigner sa *gravelle* (ou *maladie de la pierre*, aujourd'hui *calculs rénaux* ou *néphrétiques*).

Dans son *Journal de voyage en Italie*, rédigé entre 1580 et 1581, il décrit minutieusement les bains qu'il a fréquentés et les mesures qui y sont adoptées: toute sorte d'eaux médicinales, froides naturelles, chaudes, sulfureuses, pour se baigner ou pour boire, à jeun ou après les repas. Un Montaigne étonné remarque qu'à Plommière "aucuns prennent leur repas au being, où ils se font communément ventouser et scarifier, et ne s'en servent qu'après s'estre purgés" (MONTAIGNE, p. 8).

Montaigne passe plus de dix-sept mois à parcourir plusieurs stations balnéaires. Au début du voyage, il est un crédule pèlerin qui, après avoir vu "des hommes guéris d'ulcères, et d'autres de rougeurs par le corps" (MONTAIGNE, p. 8) dans le *Being de la Reine* à Plommière, attend un soulagement aux terribles coliques causées par sa gravelle. Pourtant, à la fin de ce long parcours, Montaigne devient un patient déçu qui entend dire à Pise ce qu'il avait lui-même constaté: "ces bains étoient plus nuisibles que salutaires à ceux que les prenoient, [...] qu'à ces bains il mouroit plus de monde qu'il n'en guérissoit; [...]" (MONTAIGNE, p. 212).

On ne peut pas le dire si les eaux que Montaigne a fréquentées sont nuisibles ou salutaires, on peut seulement attester qu'elles ne lui ont apporté aucun bénéfice, car, lors de son retour à Sienne, il est nouvellement atteint de coliques. Ainsi, faute d'options thérapeutiques, Guillaume Félix, le médecin qu'il fait appeler, ne peut que discourir longuement sur la diététique: le patient doit suivre désormais un régime alimentaire afin d'amoindrir les symptômes douloureux de son mal de reins (MONTAIGNE, p. 224).

Mais aucun traitement ne semble être plus répandu que la saignée. Si elle occupe une place modeste dans la thérapeutique proposée par Hippocrate qui l'interdisait en plusieurs cas, la saignée est, au seizième siècle, la panacée: le remède pour tous les maux.

Au V^e siècle avant J.-C., Hippocrate recommande de saigner, quand il faut absolument le faire, le plus près du mal. Ainsi, le médecin doit faire la phlébotomie (c'est-à-dire l'incision d'une veine pour provoquer la saignée) dans des veines supérieures si l'affection est située au-dessus du foie ou bien dans des veines inférieures quand il s'agit d'une pathologie basse, c'est-à-dire au-dessous du foie. Ainsi, la phébotomie (et par conséquent la région de la saignée) peut être céphalique (des veines du front et du nez, par exemple) ou basilique (de la veine basilique, la plus volumineuse des veines superficielles du bras, située à sa face interne)

ou alors malléolaire (dans la région de la cheville) (TATON). Pour Hippocrate, afin que le flux de sang soit drainé le plus proche de l'organe ou de la zone malade, la saignée doit être toujours homolatérale, c'est-à-dire du côté affecté.

Après Hippocrate, la saignée est de plus en plus pratiquée. Les Arabes, qui sont de grands enthousiastes de la pratique, altèrent les indications du père de la médecine, de sorte que les médecins orientaux indiquent la phlébotomie controlatérale, c'est-à-dire du côté opposé à l'affection.

Pendant la Renaissance, l'évacuation intentionnelle d'une certaine quantité de sang à des fins thérapeutiques devient ordinaire. La saignée est toujours réalisée du côté opposé à la maladie; cela jusqu'aux travaux de Pierre Brissot (1478-1522) qui, fidèle à l'approche hippocratique, préconise de saigner les pleurétiques⁴⁵ du côté considéré comme malade. Dans les universités, l'attitude de Brissot suscite des discussions passionnées entre ses partisans et ceux de Denys, médecin du roi de Portugal, qui soutient la méthode arabe de faire saigner un point le plus loin possible de la région affectée. Même après le décès de Brissot, la dispute ne cesse pas d'augmenter. En 1539, Vésale publie un traité intitulé *Epistola Docens Vena Axilarem Dextri Cubiti In Doloze Laterali Secundam et Melancholicum Succum Ex Venae Portae Ramis Ad Sedem Pertinentibus Purgari* (DRÈZE, p. 274) dans lequel il affirme que le côté de la saignée n'est pas important et où il fait une attaque féroce contre Jeremiah Drivère, son ancien professeur à Louvain et un arabiste irréductible (SAUNDERS, O'MALLEY, p. 23).

Tandis que la plupart des maîtres des universités et des médecins de la noblesse se mêlent de ces querelles théoriques, ce sont les chirurgiens-barbiers, ces véritables maîtres de la lancette, qui s'occupent des saignées. Ils sont aussi les responsables des mesures dites sales comme, par exemple, les amputations, la taille de la pierre, c'est-à-dire des calculs (lithotomie), les extractions dentaires.

Peu à peu, "l'art grossier de la chirurgie" auquel le mystérieux Zénon s'adonne, "salissant ainsi ses mains de pus et de sang" (L'ON, p. 77) fait quelques progrès importants grâce aux hardiesses et à l'esprit inventif de certains novateurs, comme les Français Ambroise Paré et François Rabelais. Ce dernier invente, ou peut-être réinvente, pour l'outillage des fractures du fémur le *glossotomon* et pour celui du débridement des hernies étranglées, le *syringotome* (ANTONIOLI).

⁴⁵ Ceux qui souffrent de pleurésie. La pleurésie est l'inflammation aiguë ou chronique de la plèvre, accompagnée ou non d'épanchement dans la cavité pleurale (ROBERT, p. 1700).

De son côté, Paré crée de nombreux instruments de chirurgie, il se dédie au traitement des blessures sur les champs de bataille où il imagine de “repérer et d’extraire les projectiles dissimulés en fonction de la posture du patient lors de l’atteinte” (TATON, p. 150); il développe les techniques d’hémostase opératoire, c’est-à-dire d’arrêt de l’hémorragie pendant la chirurgie en créant la ligature vasculaire. Quand il était encore un chirurgien débutant, Paré a répudié la cautérisation des plaies d’arquebuse par l’huile bouillante après une remarquable observation post-intervention: tous les soldats blessés de l’armée de François I^{er} qu’il n’a pas réussi à cautériser à cause du manque d’huile montraient des plaies libres d’inflammation et de douleur. Par contre les autres, dont il avait fait cautériser les blessures avec de l’huile bouillante suivant en cela les recommandations d’usage, éprouvaient de terribles douleurs dues à l’inflammation accentuée (SCLIAR, *Paixão*, p. 67-68). De plus, il introduit les procédés de désarticulation du coude et d’amputation de la cuisse.

Dans le chapitre intitulé “La maladie du prieur”, la dramatique réduction chirurgicale de fracture faite par Zénon sur Han (L’ON, p. 257-259) est calquée sur le récit d’une intervention du même genre dans les *Mémoires* de Paré, comme l’avoue Yourcenar elle-même (YOURCENAR, *Note*, p. 841). En réalité, les procédés de Zénon inspirés de ceux d’Ambroise Paré sont tous les deux incertains et innovateurs: dans *L’Œuvre au Noir*, après avoir cherché et retiré les esquilles dans la plaie, il l’a lavée d’un vin fort, il a réduit la fracture, tout cela sans aucune anesthésie; puis tous les jours à la suite de cette opération risquée, il irriguait les chairs d’un vinaigre et les oignait d’eau de rose pour éviter l’inflammation (L’ON, p. 258). Malgré toute l’attention dédiée à cette intervention, la *septis*, qui est l’infection générale, menaçait le patient dont la fièvre est montée vertigineusement. Une nouvelle tentative de réduction est faite, à l’aide d’une “fumée d’opium”, et cette fois le résultat obtenu est satisfaisant:

“Au bout de sept jours, les drains avaient vidé l’abcès, et la fièvre se termina par d’abondantes suées. Zénon sortit de la forge le cœur léger, avec le sentiment d’avoir eu pour lui cette Fortune sans laquelle toute habileté est vaine.” (L’ON, p. 259)

D’autres personnages de la chirurgie au XVI^e siècle méritent d’être nommés, comme Pierre Franco, qui supprime la castration dans la chirurgie des hernies, développe la technique de la taille de la pierre et opère la cataracte par abaissement, ou comme Jacques Guillemeau⁴⁶

⁴⁶ Jacques Guillemeau d’Orléans, élève et ami de Paré, est devenu comme lui chirurgien du Roi, tout en se faisant aussi un nom dans l’obstétrique.

(1550-1613) qui renouvelle l'obstétrique par le perfectionnement de la césarienne (TATON, p. 151).

Il faut louer tous ces esprits hardis qui ont contribué aux conquêtes de la médecine, tous ces êtres de chair et d'os qui, dans l'imaginaire, sont les confrères de Zénon, cet homme de l'art qui n'existe que dans le monde de la fiction, mais qui boit comme eux aux mêmes sources de l'inquiétude et de l'observation naturelle, et pour qui la "rage de savoir" (L'ON, p. 34) constitue le seul motif de résister.

ÊTRE MÉDECIN À BRUGES: LA ROUTINE DU DOCTEUR SÉBASTIEN THÉUS ET LA DERNIÈRE CHIRURGIE DU DOCTEUR ZÉNON

Quand Zénon regagne Bruges, sa ville natale, sous la peau du docteur Sébastien Théus, il se charge de la clientèle de Jean Myers, chirurgien-barbier et son ancien mentor. Après la mort de celui-ci, Zénon crée un dispensaire pour les patients pauvres rattaché à l'hospice de Saint Cosme (une institution des moines cordeliers). Dans cette partie, je donne quelques informations sur le quotidien médical de Zénon à Bruges, époque où il connaît la vie immobile, mais sans que sa pratique de l'art stagne.

Lors la création du dispensaire, qui est une sorte d'infirmierie, Zénon élabore une étuve à la mode allemande (à l'instar de celle qu'il avait eu jadis à Péra) et qu'il croit utile pour le traitement "des rhumatiques et des vérolés par la vapeur chaude" (L'ON, p. 205): il se dédie ainsi à la construction du mécanisme et à tout ce qu'il faut pour le mettre en fonctionnement (un poêle, par exemple). Zénon en fait usage, mais constate qu'il s'était peu servi du bain, de l'eau et de vapeur parce que ses malades sont "souvent rétifs à de tels soins" (L'ON, p. 357).

Dans le dispensaire où le médecin reçoit l'aide de deux moines infirmiers, Zénon s'occupe des pauvres qui viennent chercher le soulagement de leurs maux. C'est le cas de Greete, une patiente qui désire un remède pour sa sciatique. Zénon lui donne "un pot de grès plein d'un révulsif puissant" (L'ON, p. 206), ce genre d'emplâtre étant alors souvent indiqué afin de produire un afflux de sang thérapeutique de manière à décongestionner un organe malade (ROBERT, p. 1980). À part le fait d'avoir été reconnu par Greete, la vieille qui était jadis servante chez Henri-Juste Ligre, la vieille revient "presque chaque semaine", non seulement parce qu'elle a reconnu Zénon, mais "pour faire soigner ses misères de vieille femme" (L'ON, p. 207).

Et c'est cela que Zénon fait tous les jours: apaiser les misères des pauvres par l'exercice de son art. Rester immobile à Bruges, restreint aux murs de l'hospice, cela le conduit à des réflexions sur son métier:

“Il savait que son équipement de médecin se composait à parts égales d'habileté manuelle et de recettes empiriques, supplémentées de trouvailles expérimentales elles aussi, menant à leur tour à des conclusions théoriques toujours provisoires: une once d'observation raisonnée valait en ces matières plus qu'une tonne de songes. Et pourtant, après tant d'années passées à anatomiser la machine humaine, il s'en voulait de ne pas s'être hasardé plus audacieusement dans l'exploration de ce royaume aux frontières de peau, dont nous nous croyons les princes, et où nous sommes prisonniers.” (L'ON, p. 218)

C'est ainsi, dans cette routine de soins aux prisonniers de la maladie, à des démunis, que Zénon renonce aux gloires. Le dévouement dans la pratique de l'art sur les pauvres correspond, d'après Yourcenar, à l'entrée de Zénon dans ce qu'elle considère comme *l'œuvre au blanc*:

“Il s'est dit qu'il ne dépasserait pas *l'œuvre au noir*, la plus difficile de toutes parce que le plus difficile est de briser nos concepts et de nous séparer de nos illusions et que c'était déjà un triomphe suffisant pour une vie. Mais à l'époque où il dit cela, il est déjà dans cette période de purification et de service qui constitue *l'œuvre au blanc*. En effet, il a renoncé à toutes les ambitions humaines; il pratique consciencieusement son métier de médecin des pauvres. Lui, qui se lançait fougueusement dans toutes sortes d'entreprises, considérant assez peu leur contrecoup sur autrui, il pense d'abord aux autres.” (ROSBO, p. 127)

Zénon a conscience de la modification causée en lui par la pratique de la médecine dans une humble infirmerie:

“Les besognes du dispensaire le laissaient sans fatigue: sa main et son coup d'œil n'avaient jamais été plus sûrs. Ses dépenaillés qui attendaient patiemment chaque matin l'ouverture de l'hospice étaient soignés avec autant d'art qu'autrefois les grands de ce monde. La complète absence d'ambition ou de crainte lui permettait d'appliquer plus librement ses méthodes, et presque toujours avec de bons résultats: cette application totale excluait même la pitié.” (L'ON, p. 239)

Mais, hors du dispensaire, Zénon éprouve un jour de la pitié pour un patient et le résultat d'abord n'est pas bénéfique. Quand il examine la fracture ouverte de Han, le cousin fugitif de Josse Cassel, le médecin constate que la jambe doit être, par prudence, amputée. Pourtant, par pitié, il décide de réduire la fracture. Quelques jours plus tard, voyant qu'un

abcès s'est formé et que la fièvre est aussi montée comme une flamme, Zénon se blâme d'avoir eu de la compassion lors des procédés chirurgicaux (ce que Celse, au début de l'ère chrétienne, condamnait chez les chirurgiens comme l'on a vu dans le panorama de la médecine au long de l'histoire): "Une nuit, les muscles se contractèrent avec tant de violence que la jambe rompit ses attelles. Zénon s'avoua que par une lâche pitié il n'avait pas suffisamment serré les éclisses; il fallut de nouveau étendre et réduire" (L'ON, p. 259).

Mais ce n'est pas toujours un art clandestin la chirurgie que Zénon réalise hors du dispensaire: ainsi, on apprend qu'il a opéré "d'une tumeur bénigne" la femme de l'organiste de Saint-Donatien (L'ON, p. 244).

Dans sa condition de médecin, Zénon devient aussi l'ami du prieur des Cordeliers, Jean-Louis de Berlaimont. Auprès de cet homme, Zénon exerce la médecine de manière semblable au sacerdoce du cordelier: il écoute le patient, donne des recommandations, fait des efforts inlassables pour soulager la maladie qui accable le prieur:

"Sébastien Théus obtint de son malade qu'il passât dans l'après-dîner une heure au lit pour épargner ses forces, ou tout au moins dans le fauteil qu'il avait depuis peu consenti à laisser mettre dans sa cellule. Celle-ci ne contenant selon la règle ni cheminée ni poêle, Zénon le convainquit non sans peine d'y faire placer un braséro." (L'ON, p. 268-269)

"Il [le prieur] prit docilement les gouttes adstringentes que lui versait son médecin. Celui-ci le regarda faire avec une secrète tristesse: il ne croyait pas aux vertus de ce remède par trop anodin, mais cherchait en vain à l'angine du prieur un spécifique plus puissant. L'absence de fièvre lui avait fait renoncer à l'hypothèse d'une phthisie. Un polype à la gorge expliquait peut-être cet enrrouement, cette toux persistante, cette gêne croissante à respirer et à manger." (L'ON, p. 270)

Afin d'établir un diagnostic plus précis, il consulte les planches de Vésale. Quand l'état physique du prieur s'aggrave, il demande à Greete de préparer des aliments légers comme des coulis et des sirops; cependant, "bien que le malade s'efforçât d'y prendre plaisir, il n'y touchait que du bout des lèvres, et Zénon le soupçonnait de souffrir sans cesse de la faim" (L'ON, p. 298).

La mort du prieur clôt une période de dédication presque exclusive à ce malade. Désormais, Zénon n'a plus de motifs pour rester à Bruges, il veut être libre. Mais une période s'éteint pour lui aussi: dorénavant Zénon va soulager ses propres maux et c'est sur lui-même qu'il va pratiquer la chirurgie la plus difficile de sa trajectoire de médecin:

“Rapidement, avec cette dextérité de chirurgien-barbier dont il s’était toujours fait gloire parmi les qualités plus prisées et plus incertaines du médecin, il se plia en deux, relevant légèrement les genoux, et coupa la veine tibiale sur la face externe du pied gauche, à l’un des endroits habituels de la saignée. Puis, très vite, redressé, et reprenant appui sur l’oreiller, se hâtant pour prévenir la syncope toujours possible, il chercha et taillada à son poignet l’artère radiale. La brève et superficielle douleur causée par la peau tranchée fut à peine perçue. Les fontaines jaillirent; le liquide s’élança comme il le fait toujours, anxieux, eût-on dit, d’échapper aux labyrinthes obscurs où il circule enfermé.” (L’ON, p. 439)

CONCLUSION

Quand on étudie une œuvre littéraire, il est intéressant de connaître même superficiellement le parcours bio-bibliographique de l'auteur. Même si la vie de l'auteur n'a pas de reflets objectifs dans ses ouvrages, certains éléments de la biographie parfois s'imposent, s'infiltrant discrètement dans le texte que l'auteur a produit. Ainsi, j'ai essayé de montrer les étapes de la vie de Marguerite Yourcenar, elle qui a aussi connu une *vie immobile* aux États-Unis, et qui est aussi probablement restée de longues nuits au chevet de Grace Frick, sa compagne, qui, tel le prier des Cordeliers, était atteinte d'un cancer. De plus, quand on suit l'itinéraire bio-bibliographique d'un auteur, il est également possible de tracer un panorama de sa production littéraire et intellectuelle, d'accompagner l'évolution de son écriture. Ainsi, on peut avoir une meilleure compréhension de l'ouvrage alors étudié.

Conjointement à une brève étude de la genèse de *L'Œuvre au Noir*, le parcours bio-bibliographique de Yourcenar m'a permis de voir ce roman comme une œuvre de la maturité. Yourcenar ne s'est pas limitée à retoucher un texte de sa jeunesse. *L'Œuvre au Noir* apparaît comme le résultat d'un long processus d'approfondissement des thèmes et de la maîtrise de la langue: des années de recherches l'ont conduite à un ouvrage qui, à mon avis, touche à la perfection. Par "travaux de terrassement successifs" (YOURCENAR, *Note*, p. 839), la petite nouvelle de 1934, "D'après Dürer", devient *L'Œuvre au Noir*.

Toute écriture suit ce genre de processus de terrassement en couches successives. De même, toute recherche peut nous mener très loin, mais ce chemin ne peut pas être parcouru en un seul jour, en une seule année. Pendant la période de préparation et de recherches pour ce mémoire, je voulais de plus en plus apprendre, savoir, comprendre. La richesse historique et littéraire de *L'Œuvre au Noir*, roman que j'étudie depuis longtemps, m'a certainement suscité ce désir.

L'Œuvre au Noir n'est pas un roman qui doit être lu en autobus, bien qu'on puisse le faire. C'est un roman dense dont la digestion exige du calme et de la patience. Chaque lecture de ce roman permet de poser un nouveau regard sur les mots et sur les choses. Petit à petit, les subtilités du texte se laissent entrevoir, se dénudent. Dans les voies sombres de Bruges ou sur les plaines gelées de la Laponie, le lecteur peut se perdre ou alors se découvrir.

L'aventure intellectuelle et l'aventure de l'esprit qui sont l'essence de la vie de Zénon transparaissent dans le décor, extrêmement bien reconstitué, de l'époque. C'est pour cela que j'ai trouvé utile de peindre une toile de fond historique de la Renaissance.

Avec cette partie, composée de données historiques sur la Renaissance en Europe, j'ai voulu situer un peu plus le lecteur de *L'Œuvre au Noir* dans cette période, pour une mise en contexte historique de l'action fictionnelle.

De ce fait, dans "La toile de fond historique", j'ai d'abord essayé de montrer en peu de mots ce qu'a été la Renaissance et comment les hommes qui étaient en train de la vivre voyaient leur propre époque. Ensuite, j'ai donné quelques informations économiques et sociales. Par là, on peut mieux comprendre les portraits sociaux peints par Yourcenar comme celui des Ligre, des Fugger, des ouvriers des tisseries appartenant à Henri-Juste Ligre qui se voient mis alors dans un nouveau contexte de production industrielle (et qui annonce ce que la Révolution industrielle va être plus tard). Puis j'ai étudié des éléments politiques de l'Europe de la Renaissance, en essayant de signaler les faits qui se rapportent plus directement au territoire de la Flandre: la succession d'événements qui ont fait de la Flandre une possession bourguignonne, puis qui l'ont mise dans les mains des Espagnols. J'ai fait quelques références aux querelles entre le royaume de France et le saint Empire germanique et aux puissantes personnalités de François I^{er} et Charles Quint, chacun imposant son style sur ses possessions et évidemment sur ses sujets. Enfin, j'ai voulu présenter un panorama des questions religieuses, qui sont si importantes dans l'histoire du XVI^e siècle. J'ai ainsi essayé de comprendre comment ce qui n'était qu'un autre point de vue sur un dogme catholique (le point de vue de Luther) est devenu une rupture irrémédiable avec l'Église et, pire, comment tout cela a abouti à des réactions extrêmement violentes d'une part et de l'autre. Devenue une affaire politique, l'opposition entre catholiques et protestants s'aggrave: en France, les guerres de Religion traduisent l'esprit de la période où l'on fait la guerre en croyant être le détenteur de la vérité. Tout cela a des conséquences dans la vie fictionnelle de Zénon. Il est né à une époque où les gens ne sont pas libres. Poursuivi par l'Inquisition, il doit vivre en fuite constante.

L'histoire de Zénon en lignes générales a été conçue pendant l'adolescence de Marguerite Yourcenar et publiée en 1934. D'après l'auteur, cette première version est "le 'roman historique' compris par un étudiant d'histoire", donc plein de petites (ou pas très petites) erreurs historiques (YOURCENAR, *Carnets*, p. 862). Plus tard, la préoccupation qu'a Yourcenar de représenter avec vraisemblance la période historique se traduit dans un roman

où le décor qu'elle peint nous donne une soif de savoir historique, nous invite à étudier plus en détail les événements, les personnages et la pensée de l'époque.

J'ai accepté cette invitation: elle ne me semblait pas refusable. Je l'ai acceptée par le biais de la médecine ou plutôt du médecin. Dès lors, je me suis proposé d'analyser Zénon en tant que médecin. Mais pour cela, il me fallait étudier l'histoire de la médecine, l'histoire de ce qui me semble être un amalgame de science et d'art. Je me suis alors inspirée de Yourcenar qui a toujours poussé très loin ses recherches.

Néanmoins, avant de me pencher sur la médecine dans *L'Œuvre au Noir*, il me fallait analyser brièvement quelques éléments du roman. En partant du schéma de l'intrigue, je me suis efforcée de voir comment l'étude du temps et de l'espace offre des voies de lecture, de compréhension du roman. Par cette esquisse d'analyse littéraire, il m'est possible d'établir un rapport direct entre l'existence ou non de la possibilité de déplacement de Zénon et son aventure intérieure (qu'il mène en quête de lui-même). Ce processus de découverte de soi a pris toute sa vie, mais c'est peut-être dans le dernier quart d'heure passé en prison qu'il trouve la réponse. Aussi le rétrécissement du lieu correspond, pour lui, à un regard nouveau sur la connaissance: pendant sa vie errante, il a acquis de la connaissance, il a percé des voies interdites du savoir, il a fait des expériences sur la nature, mais, lors de sa vie immobile, il transmue ce bagage intellectuel en abnégation.

En ce qui concerne la médecine, après avoir montré tout d'abord quelques étapes significatives de l'évolution de la médecine, je suis arrivée au XVI^e siècle. À partir des éléments trouvés dans le roman, j'ai voulu suggérer l'ambiance médicale de l'époque: qui soignait les gens et comment ceux qui se chargeaient de porter secours aux malades le faisaient. Par là, est apparue la nécessité de connaître et de faire connaître la médecine qui était pratiquée à l'époque. En outre, à partir du moment où nous connaissons les conceptions et les usages d'alors, nous pouvons comprendre certaines attitudes de Zénon, personnage de la fiction dont le portrait est basé sur certains personnages réels qui ont rompu de différentes manières avec le *statu quo* de l'art de guérir.

Amoureuse de l'histoire et de la science, j'aurais bien aimé pouvoir développer certains points et en aborder d'autres. Je voulais apprendre les prolégomènes de la philosophie, domaine qui m'est pratiquement inconnu. Je voulais aussi étudier plus à fond d'autres médecins, réels ou imaginaires, établir des parallèles avec d'autres ouvrages yourcenariens ou qui portent sur le sujet de la médecine. Mais les délais fixés au *mestrado* par le *Programa de Pós-Graduação*, en stricte obéissance aux normes définies par le MEC, m'ont empêchée d'élargir et d'approfondir l'éventail de mes recherches.

J'espère cependant avoir pu montrer la beauté de la science qui arrive à pousser, à croître sur les terrains les plus stériles: la liberté est le domaine réservé de ceux qui ont toujours la "rage de savoir" (L'ON, p. 34).

ANNEXES

GLOSSAIRE DE TERMES MÉDICAUX¹

agent pathogène: agent qui peut causer une maladie.

anamnèse: renseignements fournis par le sujet interrogé sur son passé et sur l'histoire de sa maladie.

basilique: veine basilique (ou ellipt. la basilique): la plus volumineuse des veines superficielles du bras, située à sa face interne.

cautérisation: destruction (de tissus) au moyen d'un cautère ou de substances caustiques.

chancre: érosion ou ulcération de la peau ou d'une muqueuse, au premier stade de certaines maladies infectieuses (en particulier, maladies vénériennes).

choléra: très grave maladie épidémique caractérisée par des selles fréquentes, des vomissements, des crampes, un grand abattement.

cloison: ce qui divise l'intérieur d'une cavité, détermine des compartiments, des loges; membrane. Ex: *cloison des fosses nasales* ou *cloison nasale*; *cloisons du cœur*.

clystère: lavement administré avec une seringue; cette seringue.

désarticulation: action de désarticuler; son résultat. Ex: *désarticulation d'un membre*, *désarticulation du coude*.

diaphorétique: qui active la transpiration; sudorifique.

diastole: phase de dilatation du cœur et des artères qui alterne avec la phase de contraction ou systole.

dissection: action de disséquer, de séparer et d'analyser méthodiquement les parties d'un corps organisé. Ex: *la dissection du corps humain, d'un cadavre*.

diurétique: qui augmente la sécrétion urinaire.

dyscrasie: (vieilli) perturbation des humeurs organiques; mauvaise constitution.

éléphantiasis: maladie cutanée chronique caractérisée par une augmentation considérable de certaines parties du corps, en particulier des jambes et des organes génitaux, et par le durcissement et l'ulcération de la peau avoisinante.

épidémiologie: étude des rapports existant entre les maladies ou tout autre phénomène biologique, et divers facteurs (mode de vie, milieu ambiant ou social, particularités

¹ Tous les termes médicaux ont été tirés de ROBERT, Paul. *Le Nouveau Petit Robert: dictionnaire alphabétique et analogique de la langue française*. Nouvelle édition, remaniée et amplifiée sous la direction de Josette Rey-Debove et Alain Rey du *Petit Robert* par Paul Robert. Paris: Dictionnaires le Robert, 1993.

individuelles) susceptibles d'exercer une influence sur leur fréquence, leur distribution, leur évolution.

étiologie: étude des causes des maladies; étiopathie; les causes mêmes des maladies.

étisie: consommation; extrême maigreur.

gale: maladie cutanée contagieuse, très prurigineuse, due à un acarien parasite, le sarcopte, qui creuse sous l'épiderme des sillons ayant l'aspect de fines lignes grisâtres.

goitre: gonflement de la partie antérieure du cou, résultant d'une augmentation de volume de la glande thyroïde, dans sa totalité ou sous forme de nodules. Ex: *goitre endémique* (crétinisme), *goitre exophtalmique*.

gomme: nodosité inflammatoire infectieuse de la peau ou d'un autre tissu, évoluant vers le ramollissement et l'ulcération. Ex: *gomme syphilitique, tuberculeuse*.

goutte: diathèse, souvent héréditaire, caractérisée par des poussées inflammatoires douloureuses autour des articulations, avec dépôt d'urates; tophus. Ex: *avoir la goutte; goutte articulaire* ou *la goutte* (qui se présente sous forme d'accès douloureux).

gravelle: concrétion rénale, petit calcul; maladie caractérisée par ces concrétions; lithiase, pierre.

hématopoïétique: *organes hématopoïétiques*, où se forment les globules (moelle osseuse, tissu réticuloendothélial, etc.).

hémostase: arrêt d'une hémorragie. Ex: *hémostase spontanée, physiologique* (coagulation); *hémostase provoquée* (compression, forcipressure, garrot, ligature, tamponnement).

herbier: traité de botanique; collection de plantes séchées destinées à l'étude, et conservées aplaties entre deux feuillets.

herboriser: recueillir des plantes là où elles poussent spontanément, soit pour les étudier, en faire un herbier, soit pour utiliser leurs vertus médicinales.

homéostasie: stabilisation, chez les organismes vivants, des différentes constantes physiologiques.

humeurs: substance liquide élaborée par un corps organisé, et spécialement dans la médecine ancienne: liquide organique du corps humain. Ex: *les quatre humeurs, les humeurs cardinales, fondamentales* (*bile, bile noire, flegme et sang*).

malléolaire: de la malléole : saillie osseuse de la cheville (malléole externe ou péronière: éminence du péroné; malléole interne ou tibiale, du tibia).

moelle osseuse: substance molle et grasse de l'intérieur des os, formée de cellules conjonctives.

nosologie: discipline médicale qui étudie les caractères distinctifs des maladies en vue de leur classification méthodique.

oreillettes: chacune des deux cavités supérieures du cœur.

pharmacologie: étude des médicaments, de leur action (propriétés thérapeutiques) et de leur emploi.

phlébotomie: incision d'une veine pour provoquer la saignée.

phtisie : toute forme de consommation; se dit particulièrement de la tuberculose pulmonaire.

phytothérapeutique: traitement des maladies par l'usage des plantes.

pleurésie: inflammation aiguë ou chronique de la plèvre avec ou sans épanchement.

plèvre: membrane séreuse située à l'intérieur de la cavité thoracique, constituée d'un feuillet pariétal qui tapisse les parois internes de la cavité thoracique, et d'un feuillet viscéral appliqué sur la surface des poumons.

pouls: battement d'un vaisseau sanguin (surtout d'une artère), produit par l'augmentation périodique de la pression sanguine en rapport avec chaque contraction cardiaque, perceptible au toucher.

pronostic: jugement que porte un médecin, après le diagnostic, sur la durée, le déroulement et l'issue d'une maladie.

prophylaxie: méthode visant à protéger contre une maladie, à prévenir une maladie.

purgation ou purge: action de purger; remède purgatif.

rubéole: maladie virale éruptive, contagieuse, bénigne, accompagnée de fièvre, à lésions cutanées rougeâtres, rappelant la scarlatine ou la rougeole.

saignée: évacuation provoquée d'une certaine quantité de sang. Ex: *saignée générale*, par ouverture d'une veine (phlébotomie), ou d'une artère (artériotomie); *saignée locale*, des petits vaisseaux superficiels.

scorbut: maladie due à l'insuffisance de vitamine C dans l'alimentation, et caractérisée par des hémorragies et de la cachexie.

sémiologie: partie de la médecine qui étudie les signes des maladies (aussi séméiologie).

septicémie: infection générale grave provoquée par le développement de germes pathogènes dans le sang, leur dissémination dans l'organisme et l'action des toxines qu'ils produisent.

sialagogue: qui accroît la sécrétion de salive.

simples: médicament formé d'une seule substance ou qui n'a pas subi de préparation. Plante médicinale.

suette: maladie fébrile contagieuse caractériser par une sudation abondante et une éruption cutanée de petites vésicules blanchâtres, succédant à une rougeur diffuse de la peau.

syphilis: maladie vénérienne contagieuse et inoculable causée par le tréponème (aussi vérole)
systole: contraction du cœur par laquelle le sang est chassé dans les artères, qui commence par la contraction simultanée des deux oreillettes (systole auriculaire), suivie de celle des deux ventricules (systole ventriculaire).

taxinomie: étude théorique des bases, lois, règles, principes d'une classification; classification d'éléments. Ex: *Taxinomie botanique*; terminologie (aussi taxonomie).

trachome: conjonctivite granuleuse contagieuse et chronique, d'origine bactérienne, endémique dans certains pays chauds, pouvant entraîner la cécité par l'atteinte secondaire de la cornée avec formation de cicatrices opaques

trépanation: opération qui consiste à pratiquer un trou dans un os; ouverture pratiquée dans la boîte crânienne.

typhus: nom donné à plusieurs maladies infectieuses: leptospirose ictéro-hémorragique (typhus hépatique), fièvre jaune, purpura aigu (typhus angio-hématique).

typhus exanthématique: maladie infectieuse, contagieuse et épidémique, causée par une rickettsie et transmise par les poux, caractérisée par une fièvre intense à début brutal, un exanthème purpurique généralisé et un état de stupeur pouvant aller jusqu'au coma.

variole: maladie infectieuse, épidémique et contagieuse, grave, d'origine virale, caractérisée par une éruption généralisée qui passe rapidement par le stade de papules, vésicules et pustules dont la cicatrisation laisse des marques indélébiles.

ventricule: chacun des deux compartiments inférieurs du cœur, séparés par une cloison. Chacune des cavités contenues dans l'encéphale.

vérole: maladie éruptive laissant des cicatrices; petite vérole (variole); syphilis.

LISTE DES ILLUSTRATIONS¹

- Figure 1 DE VINCI, Léonard: “Les proportions du corps humain”
- Figure 2 HUNDT, Magnus: “Estomac et intestin”
- Figure 3 HUNDT, Magnus: “Les viscères”
- Figure 4 REISCH, Georg: “Organes internes du thorax et de l’abdomen”
- Figure 5 DESPARS, Jacques: “Squelette humain”
- Figure 6 DESPARS, Jacques: “Les points de saignée”
- Figure 7 FRIES, Laurent: “Anatomie”
- Figure 8 DE VINCI, Léonard: “Cœur: vue superficielle”
- Figure 9 DE VINCI, Léonard: “Myologie de la région scapulaire”
- Figure 10 DE VINCI, Léonard: “Embryologie”
- Figure 11 VÉSALE, André: “Troisième gravure des *Tabulae*: cœur et système artériel”
- Figure 12 VÉSALE, André: “*Epitome*: myologie, troisième gravure”
- Figure 13 VÉSALE, André: “*Fabrica*: ostéologie: squelette, face antérieure”
- Figure 14 VÉSALE, André: “*Fabrica*: myologie, première gravure”
- Figure 15 VÉSALE, André: “*Fabrica*: myologie, quatrième gravure”
- Figure 16 VÉSALE, André: “*Fabrica*: myologie, cinquième gravure”
- Figure 17 VÉSALE, André: “*Fabrica*: myologie, septième gravure”
- Figure 18 VÉSALE, André: “*Fabrica*: larynx”
- Figure 19 VÉSALE, André: “*Fabrica*: Frontispice: Leçon d’anatomie”

¹ En ce qui concerne les illustrations, celles de Léonard de Vinci ont été tiré de SAUNDERS, J. B., O’MALLEY, Charles. *Leonardo da Vinci on the human body*. New York: Gramercy, 2003. 506 p. ; celles de Andreas Vesalius ont été tiré de VESALIUS, Andreas. *De Humani Corporis Fabrica. Epitome. Tabulae Sex*. Traduzido do latim para o inglês por J. B. Saunders e Charles O’Malley. Traduzido do inglês para o português por Pedro Carlos Piantino Lemos e Maria Cristina Vilhena Carnevale. São Paulo: Ateliê Editorial; Imprensa Oficial do Estado; Campinas: Editora Unicamp, 2002. 266 p. Les illustrations des travaux de Magnus Hundt, Jacques Despars, Georg Reisch et Laurent Fries se trouvent dans la banque d’images de la bibliothèque interuniversitaire de médecine (BIUM) sur l’internet, disponible à http://www.bium.univ-paris5.fr/histmed/hm_img.htm

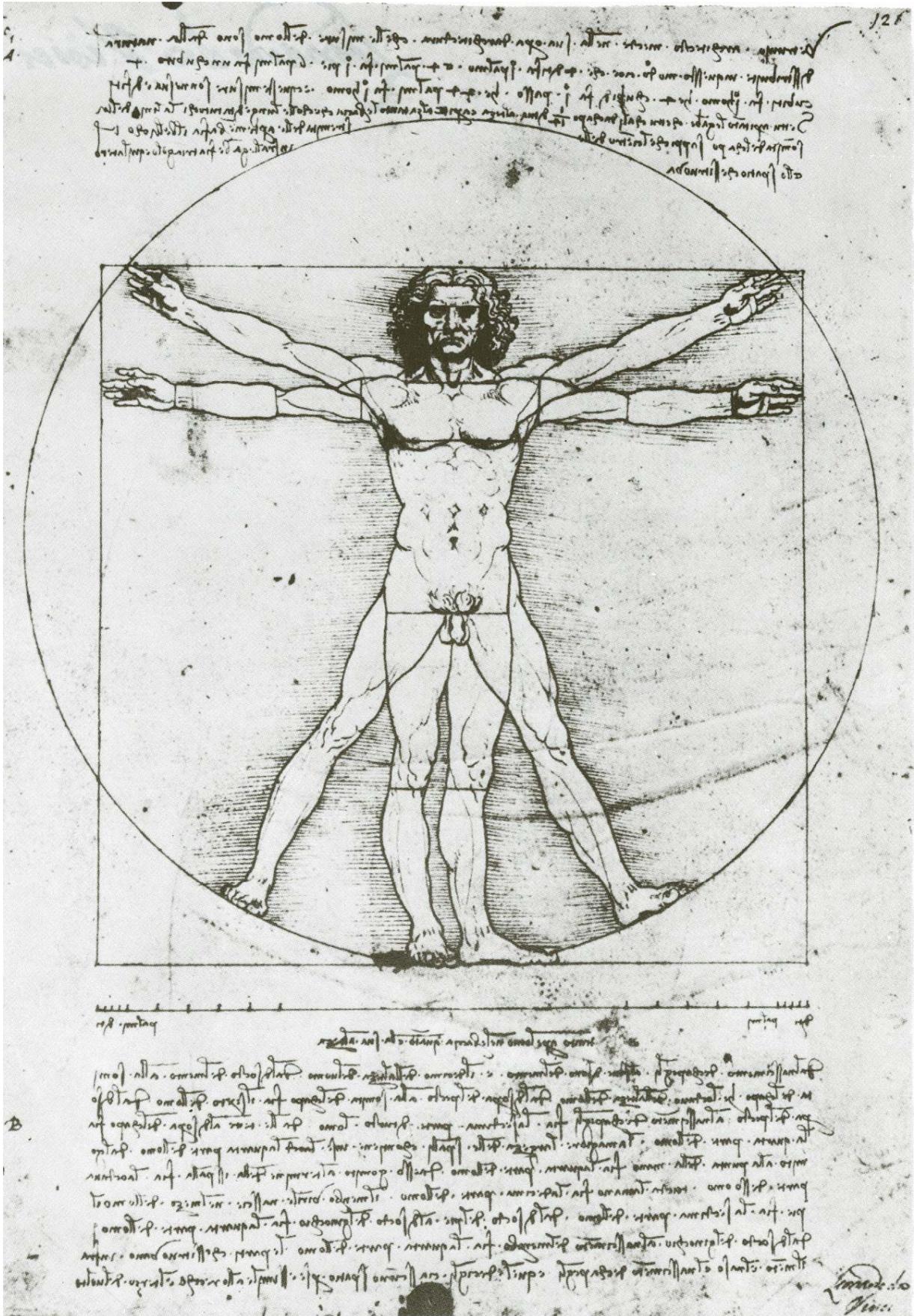


Figure 1: "Les Proportions du corps humain". DE VINCI, Léonard.



Figure 2: “Estomac et intestin, Anatomie”. HUNDT, Magnus. *Antropologium De Homine Dignitate, Natura et Proprietatibus*. Ed.: Leipzig: [S.n.], 1501 (D’après la banque d’images de la Bibliothèque interuniversitaire de médecine et d’odontologie, BIUM, cote ouvrage 005586, cliché n° 01377)

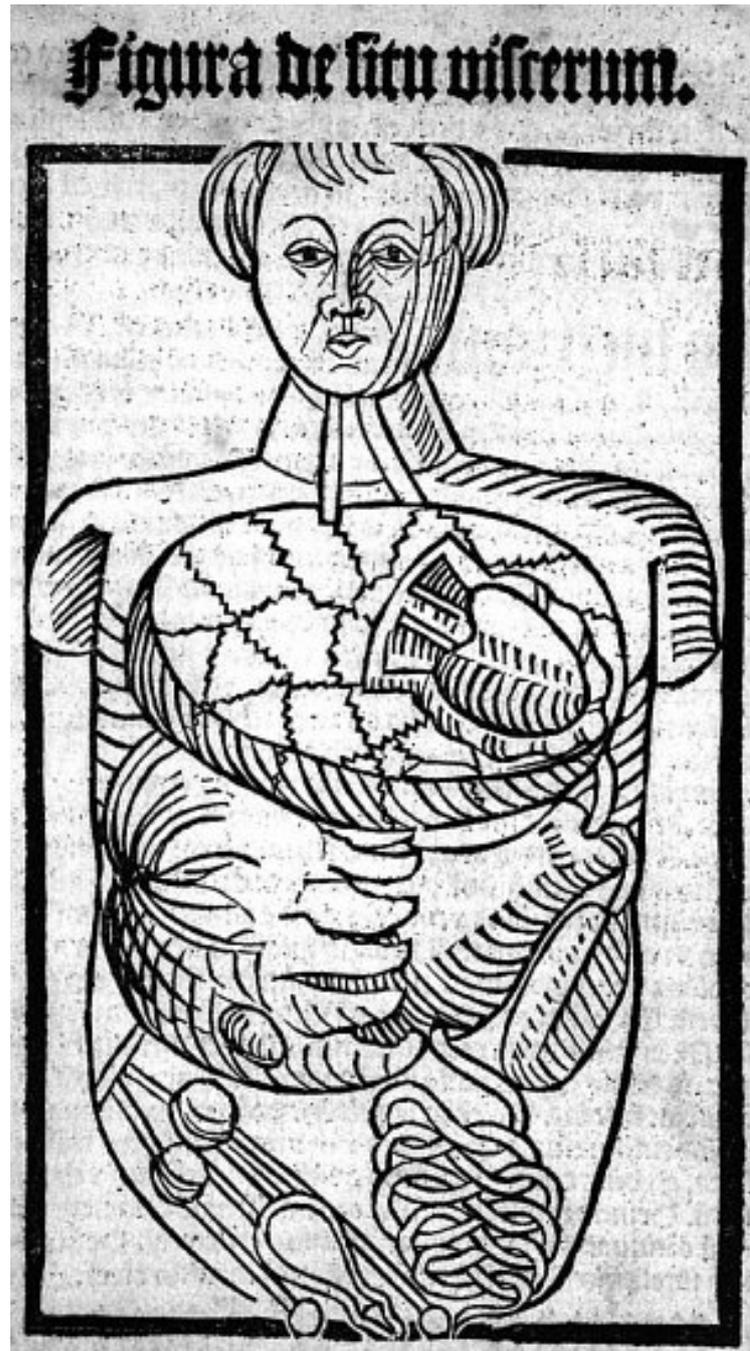


Figure 3: “Les viscères”. HUNDT, Magnus. *Antropologium De Hominis Dignitate, Natura et Proprietatibus*. Ed.: Leipzig : [S.n.], 1501 (D’après la banque d’images de la Bibliothèque interuniversitaire de médecine et d’odontologie, BIUM, cote ouvrage 005586, cliché n° 01378)

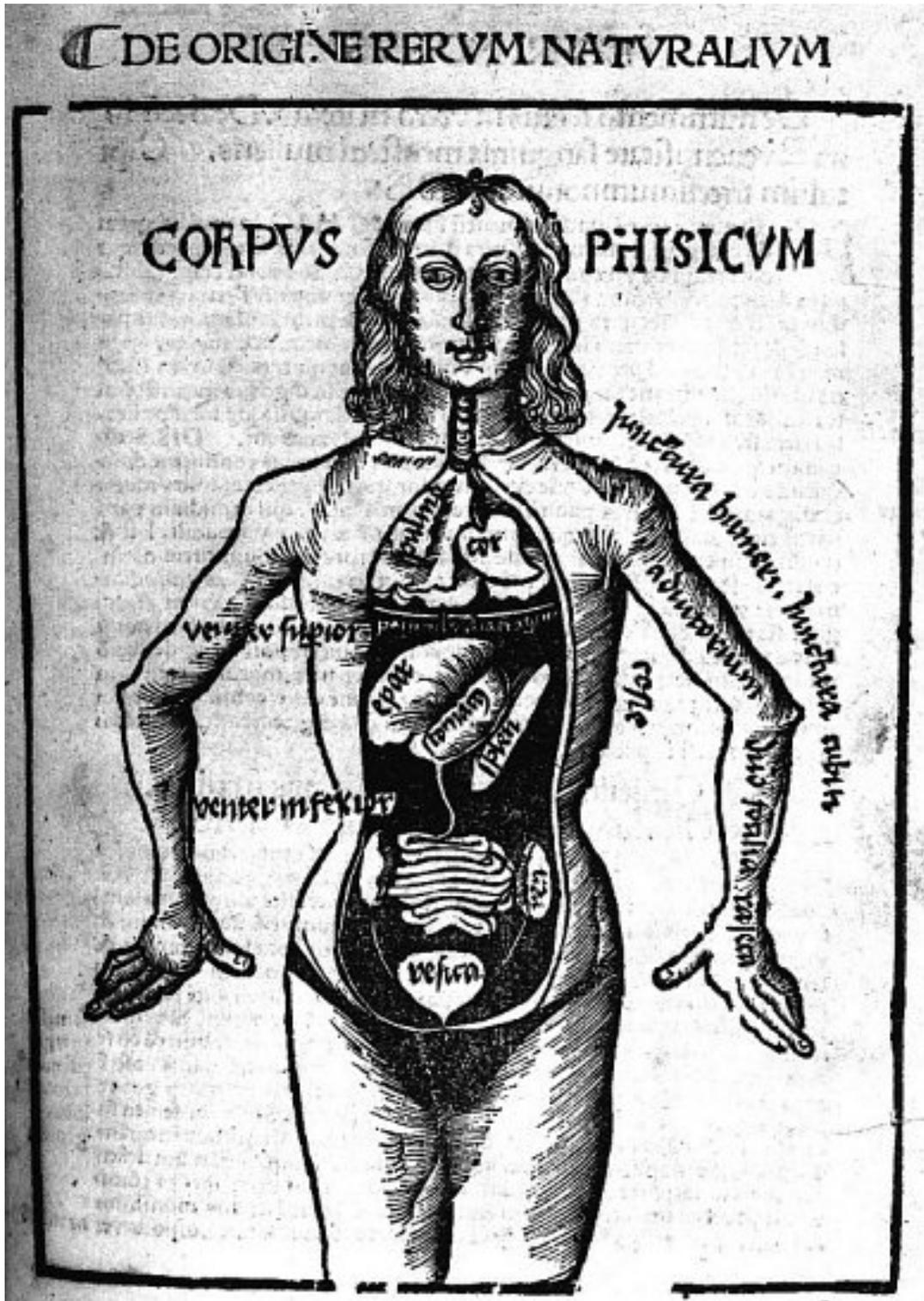


Figure 4: “Organes internes du thorax et de l’abdomen”. REISCH, Georg. *Aepitoma Omnis Phylosophiae, Alias Margarita Phylosophica*. Ed.: Strasbourg: [S.n.], 1504 (D’après la banque d’images de la Bibliothèque interuniversitaire de médecine et d’odontologie, BIUM, cote ouvrage 008026, cliché n° 01014)

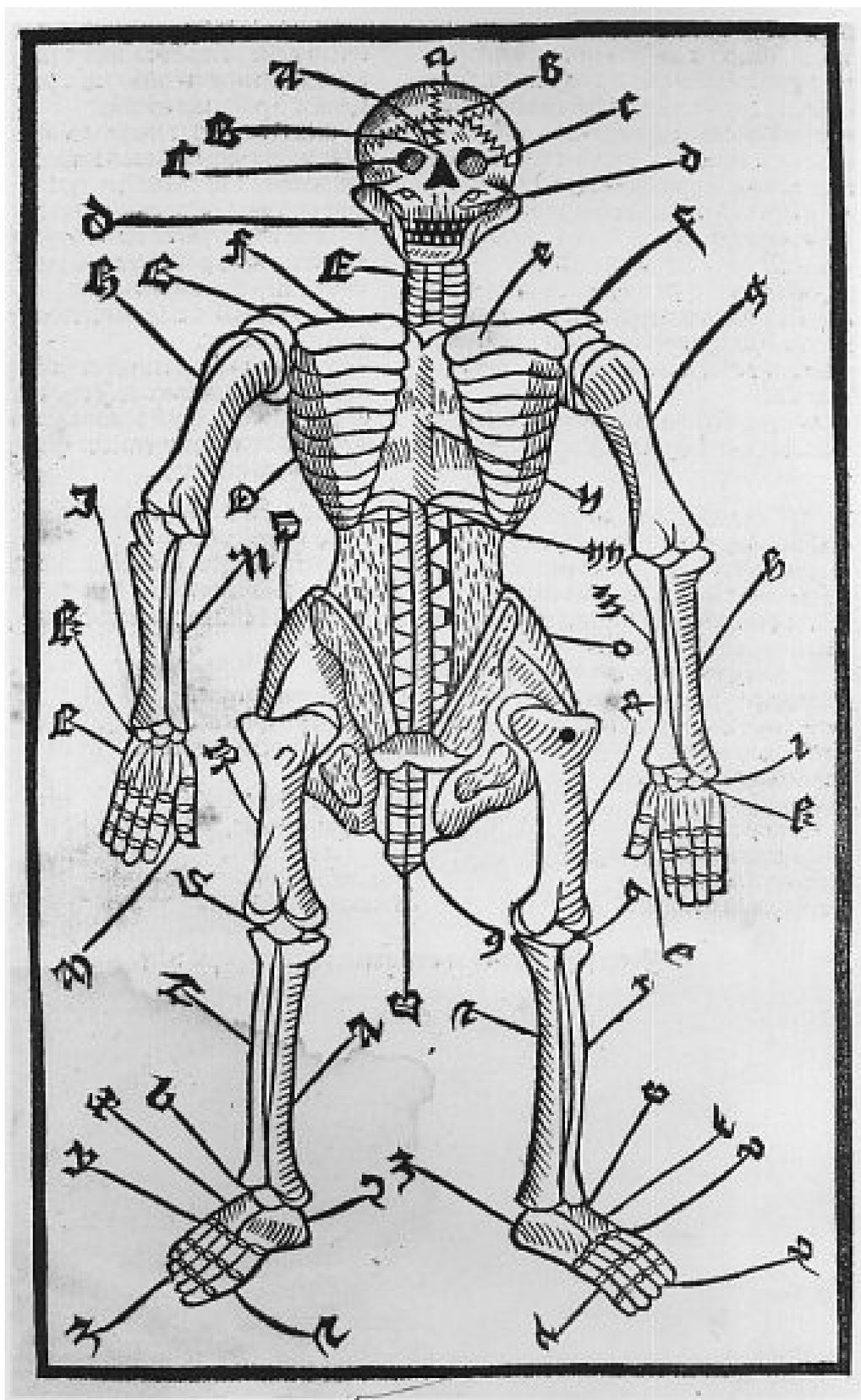


Figure 5: “Une des plus anciennes représentations du squelette humain, longtemps attribuée à tort à Valesc de Tarente”. DESPARS, Jacques (Jacobus de Partibus). *Summula Jacobi De Partibus Per Alphabetum Super Plurimis Remediis Ex Ipsius Mesue Libris Excerptis*. Ed.: Lyon: [S.n.], 1500 (D’après la banque d’images de la Bibliothèque interuniversitaire de médecine et d’odontologie, BIUM, cote ouvrage 006538x2, cliché n° 04173)

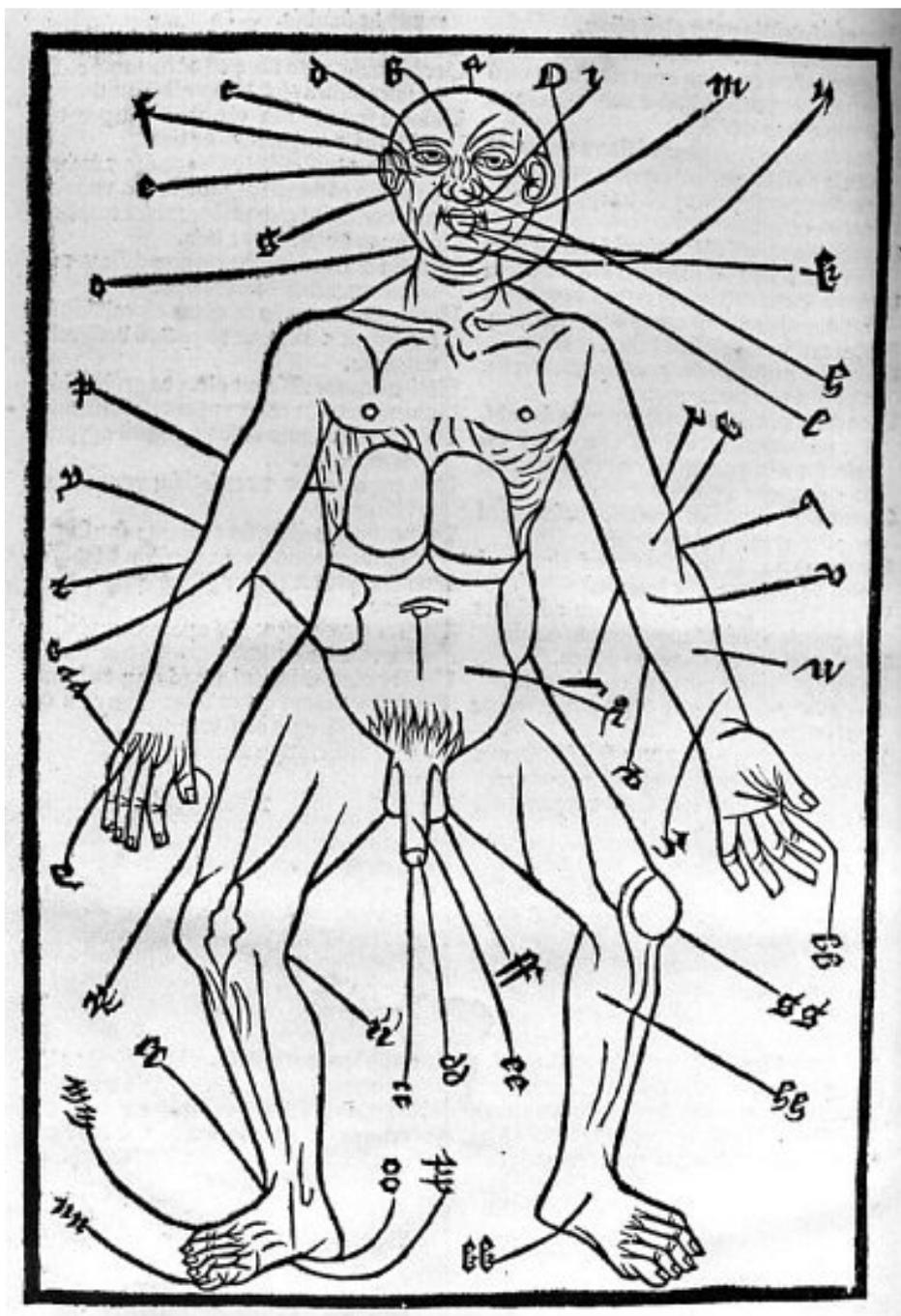


Figura 6: “Les points de saignée du corps humain”. DESPARS, Jacques (Jacobus de Partibus). *Summula Jacobi De Partibus Per Alphabetum Super Plurimis Remediis Ex Ipsius Mesue Libris Excerptis*. Ed.: Lyon: [S.n.], 1500 (D’après la banque d’images de la Bibliothèque interuniversitaire de médecine et d’odontologie, BIUM, cote ouvrage 006538x2, cliché n° 02390)

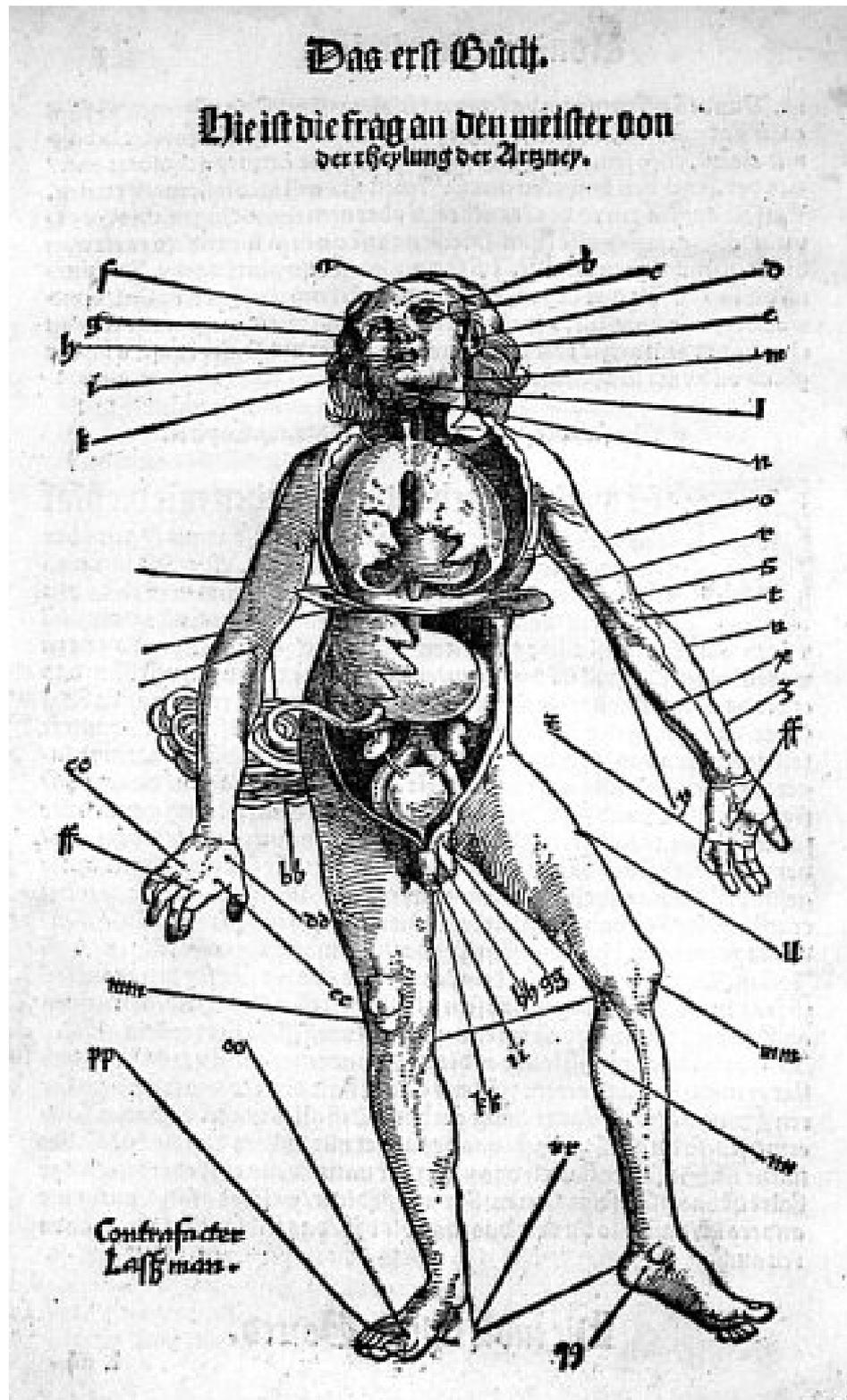


Figura 7: “Anatomic”. FRIES, Laurent. *Spiegel der Artzney*. Ed.: Strasbourg: [S.n.], 1529 (D’après la banque d’images de la Bibliothèque interuniversitaire de médecine et d’odontologie, BIUM, cote ouvrage 022860, cliché n° 02667)

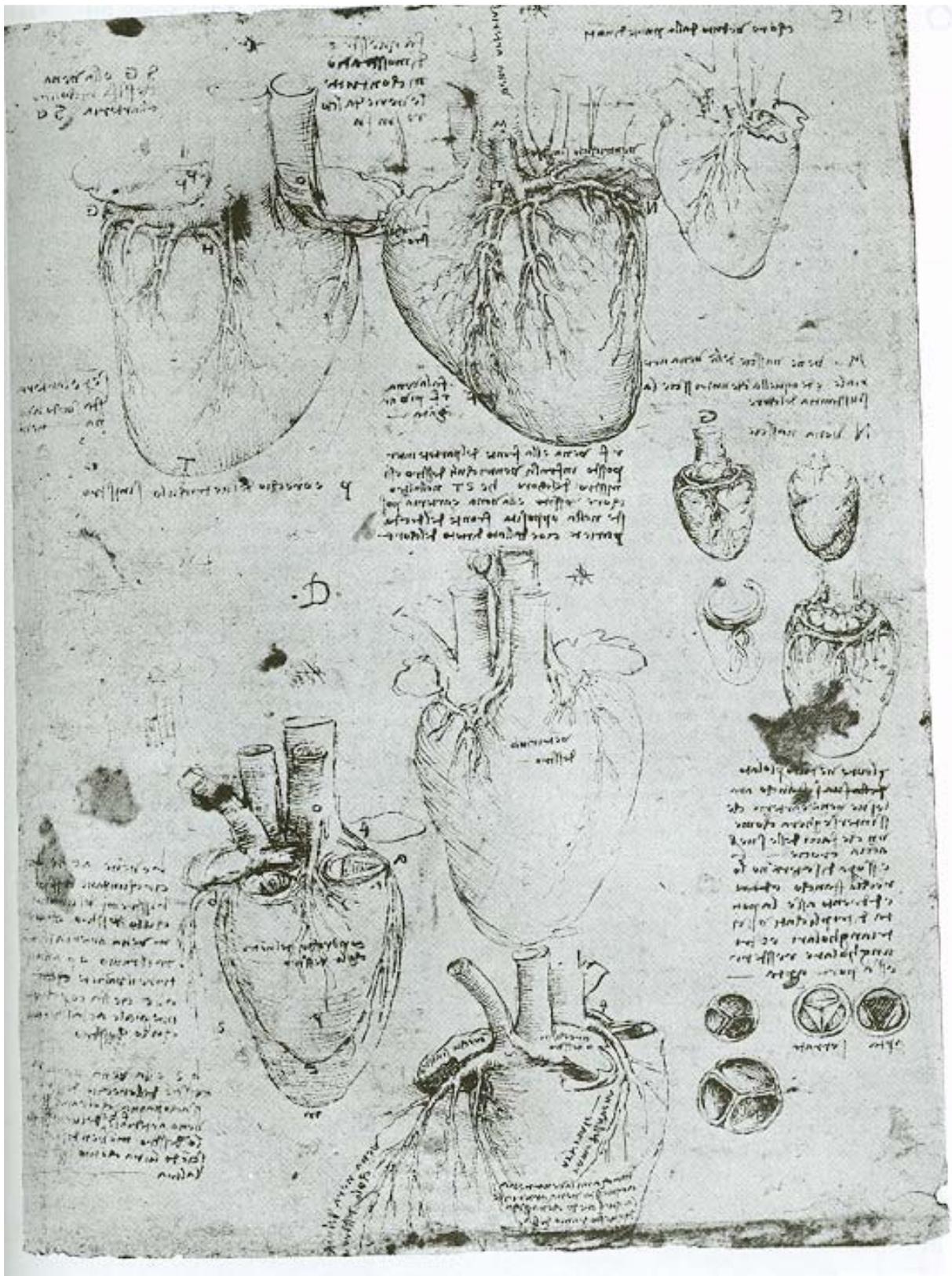


Figura 8: "Cœur: vue superficielle". DE VINCI, Leonard.

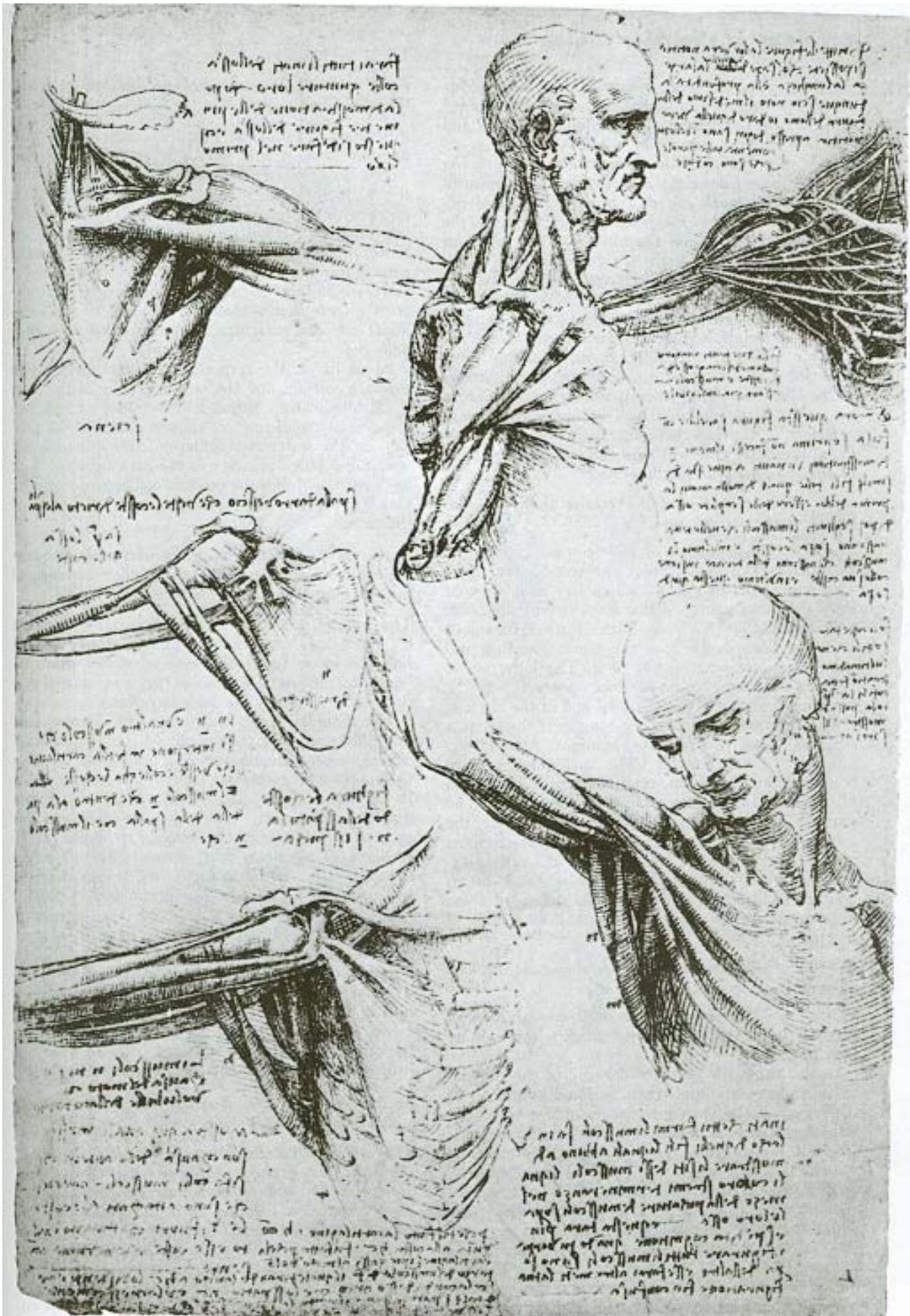


Figura 9: "Myologie de la région scapulaire". DE VINCI, Léonard.

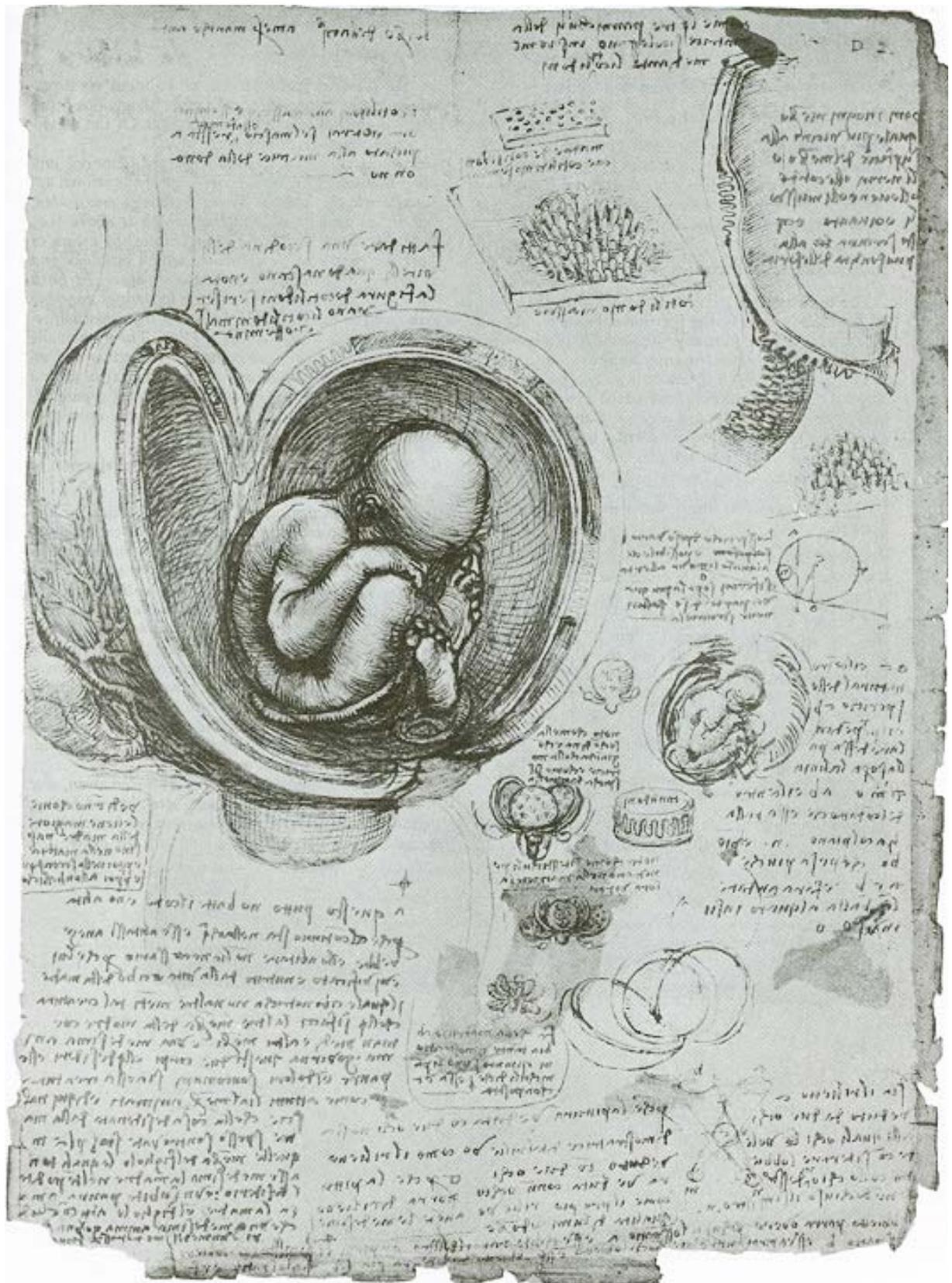
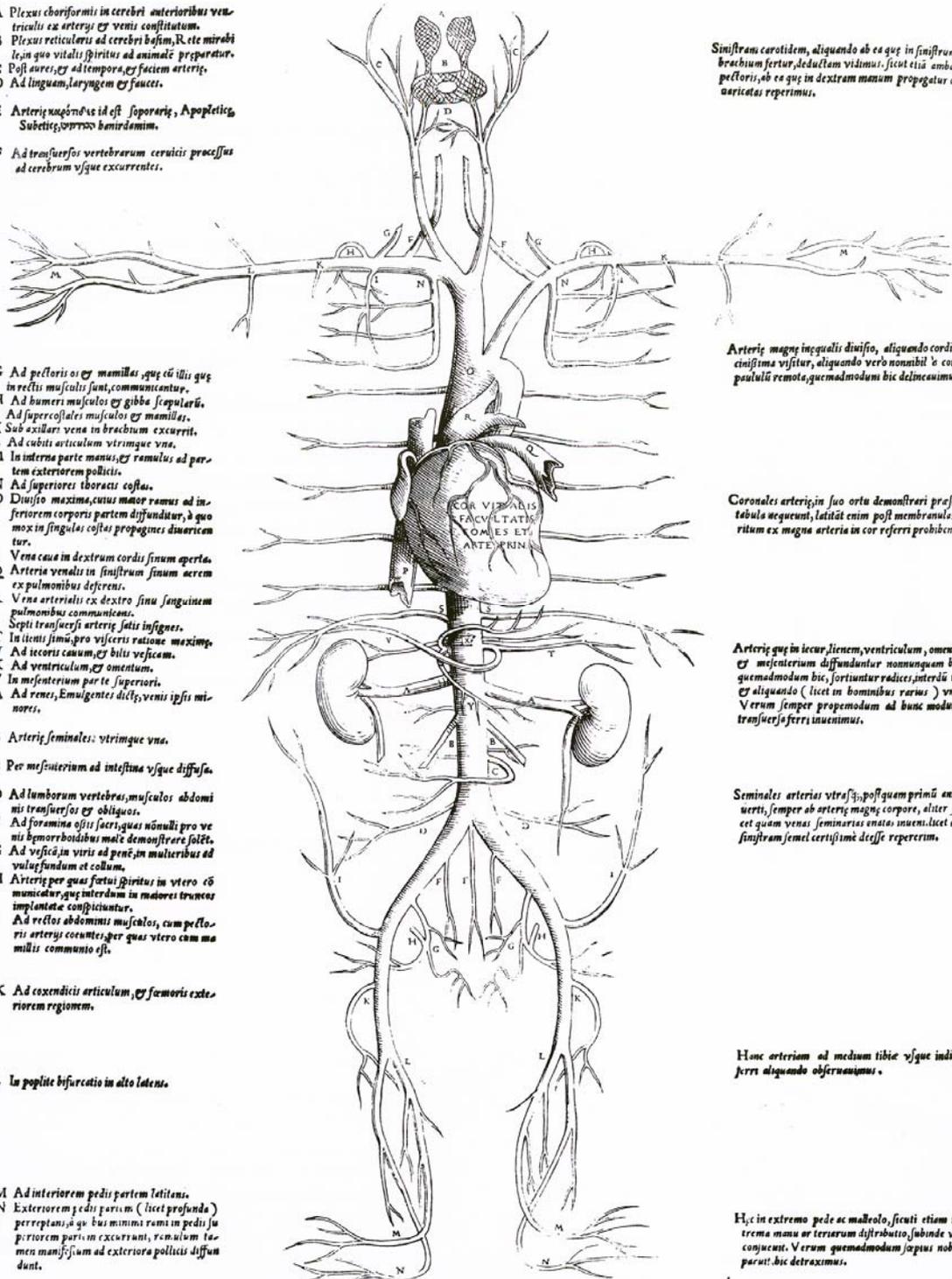


Figura 10: "Embryologie". DE VINCI, Léonard.

ARTERIA MAGNA, A OPTH, הנביח, HAORTI EX SINISTRO CORDIS SANV ORIENS, ET VITALEM SPIRITVM TOTI CORPORI DEFERENS, NATV. RAL, EQ, V, S CALOREM PER CONTRACTIONEM ET DILATATIONEM TEMPERANS.

- A Plexus choriformis in cerebri anterioribus ventriculis ex arterijs et venis constitutum.
- B Plexus reticularis ad cerebri basim, Rete mirabile, in quo vitalis spiritus ad animalia preparatur.
- C Post aures, et ad tempora, et faciem arterijs.
- D Ad linguam, laryngem et fauces.
- E Arterij maximo vs id est soporarij, Apoplectici, Subectici, et rorrorum humidissimi.
- F Ad transversos vertebrae cervicis processus ad cerebrum vsque excurrentes.



Sinistram carotidem, aliquando ab ea quae in sinistram brachium fertur, deductam vidimus, sicut etiam ambas pectoris, ab ea quae in dextram manum propagatur diuicatas reperimus.

Arterij magis inaequalis diuisio, aliquando cordi vicinissima visitur, aliquando vero nonnihil à corde paululù remotù, quemadmodum hic delineauimus.

Coronales arterijs in suo ortu demonstrari praefixi tabulae sequunt, latitât enim post membranal. spurtilum ex magna arteria in cor referri prohibentes.

Arterij quae in iecur, lienem, ventriculum, omentum et mesenterium diffunduntur nonnunquam binas quemadmodum hic, fortuntur radices, interdù tres, et aliquando (licet in hominibus rarius) vnam. Verum semper propemodum ad hunc modum in transuersa ferri, inuenimus.

Seminales arterias utraque, postquam primò animaduerit, semper ab arterijs magis corpore, aliter scilicet quam venas feminarias entas inueni. licet etiam sinistram semel certissimè detesse repererim.

Hanc arteriam ad medium tibiae vsque induisim ferri aliquando obseruauimus.

Hic in extremo pede ac malleolo, sicuti etiam in extrema manu or terierum distributio subinde variari conuenit. Verum quemadmodum saepius nobis apparuit. hic detrauximus.

- G Ad pectoris os et mamillas, quae eò illi quae in rectis musculis sunt, communicantur.
- H Ad humeri musculos et gibba scapulari.
- I Ad supercostales musculos et mamillas.
- K Sub axillari vena in brachium excurrit.
- L Ad cubiti articulum vtriusque vnae.
- M In interna parte manus, et ramulus ad partem exteriorem pollicis.
- N Ad superiores thoracis costas.
- O Diuisio maxima, cuius maior ramus ad inferiorem corporis partem diffunditur, à quo mox in singulas costas propages diuertitur.
- P Vena caua in dextrum cordis sinum aperta.
- Q Arteria venalis in sinistram sinum aeraem ex pulmonibus defertur.
- R Vena arterialis ex dextro sinu sanguinem pulmonibus communicans.
- S Septi transversae arterijs satis insignes.
- T In liciti sinu, pro visceris ratione maxime.
- V Ad tectori cauum, et bili vesicam.
- X Ad ventriculum, et omentum.
- Y In mesenterium parte superiori.
- A Ad renes, Emuigentes dich, vena ipsi minores.
- B Arterij feminales: vtriusque vna.
- C Per mesenterium ad intestina vsque diffusa.
- D Ad lumborum vertebrae, musculos abdominis transversos et obliquos.
- F Ad foramina ossi sacri, quas nonnulli pro venis haemorrhoidibus male demonstrare solent.
- G Ad vesicâ in viris ad penem, in mulieribus ad vuluâ fundum et colium.
- H Arterij per quas factus spiritus in vtero cõmunicatur, quae interdum in maiores truncos implantate consistuntur.
- I Ad rectos abdominis musculos, cum pectoris arterijs coeunt, per quas vtero cum matris communitio est.
- K Ad coxendicis articulum, et femoris exteriorem regionem.
- L In poplite bifurcatis in alto latens.
- M Ad interiorem pedis partem latitans.
- N Exteriorem pedis partem (licet profunda) perreptans, à quibus minimi rami in pedis superiorum partem excurrunt, ramulum tamen manifestum ad exteriora pollicis diffundunt.

NOTATV DIGNAE ARTERIAE MAGNAE SOBOLES CENTVM ET OVADRAGINTA SEPTEM APPARENT

Figura 11: “Troisième gravure des *Tabulae Sex*: cœur et système artériel”. VESALIUS, Andreas.

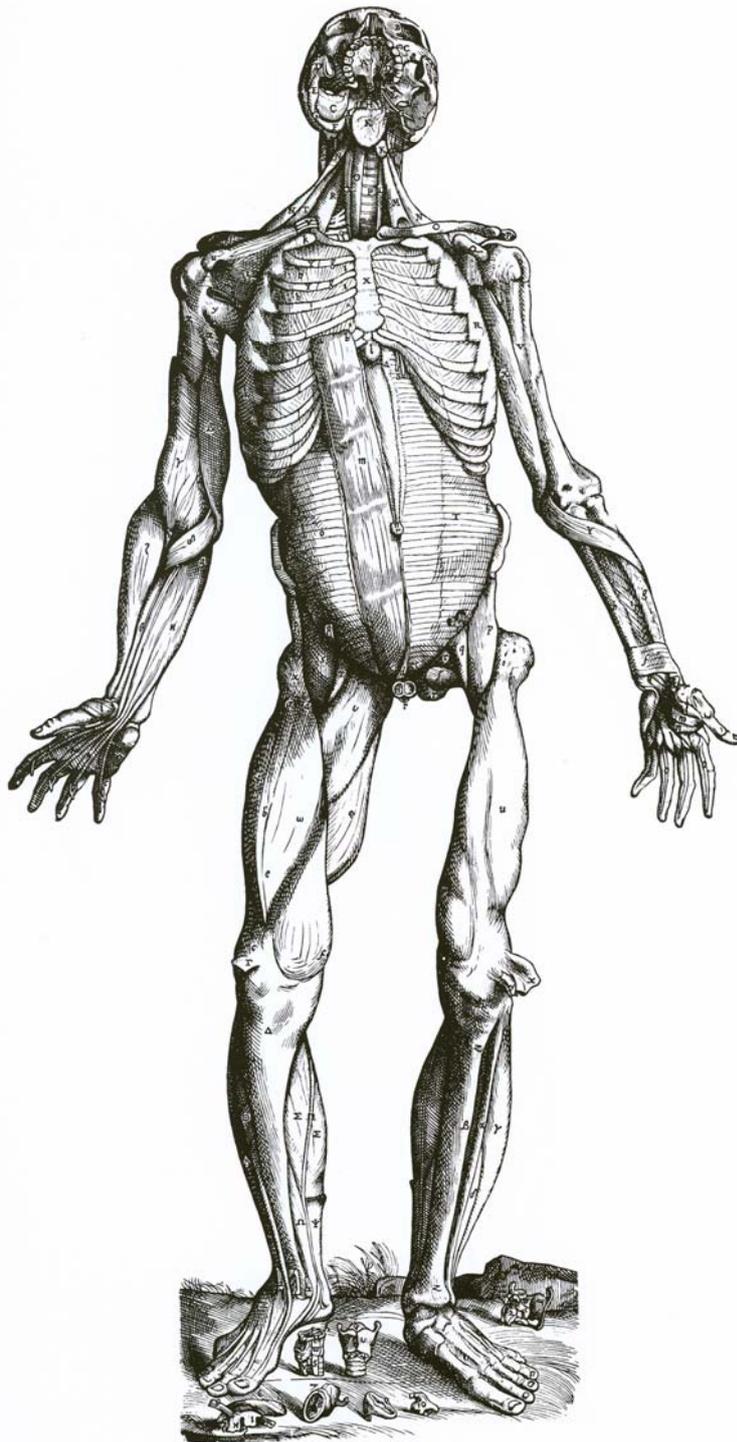


Figura 12: “*Epitome: myologie, troisième gravure*”. VESALIUS, Andreas.

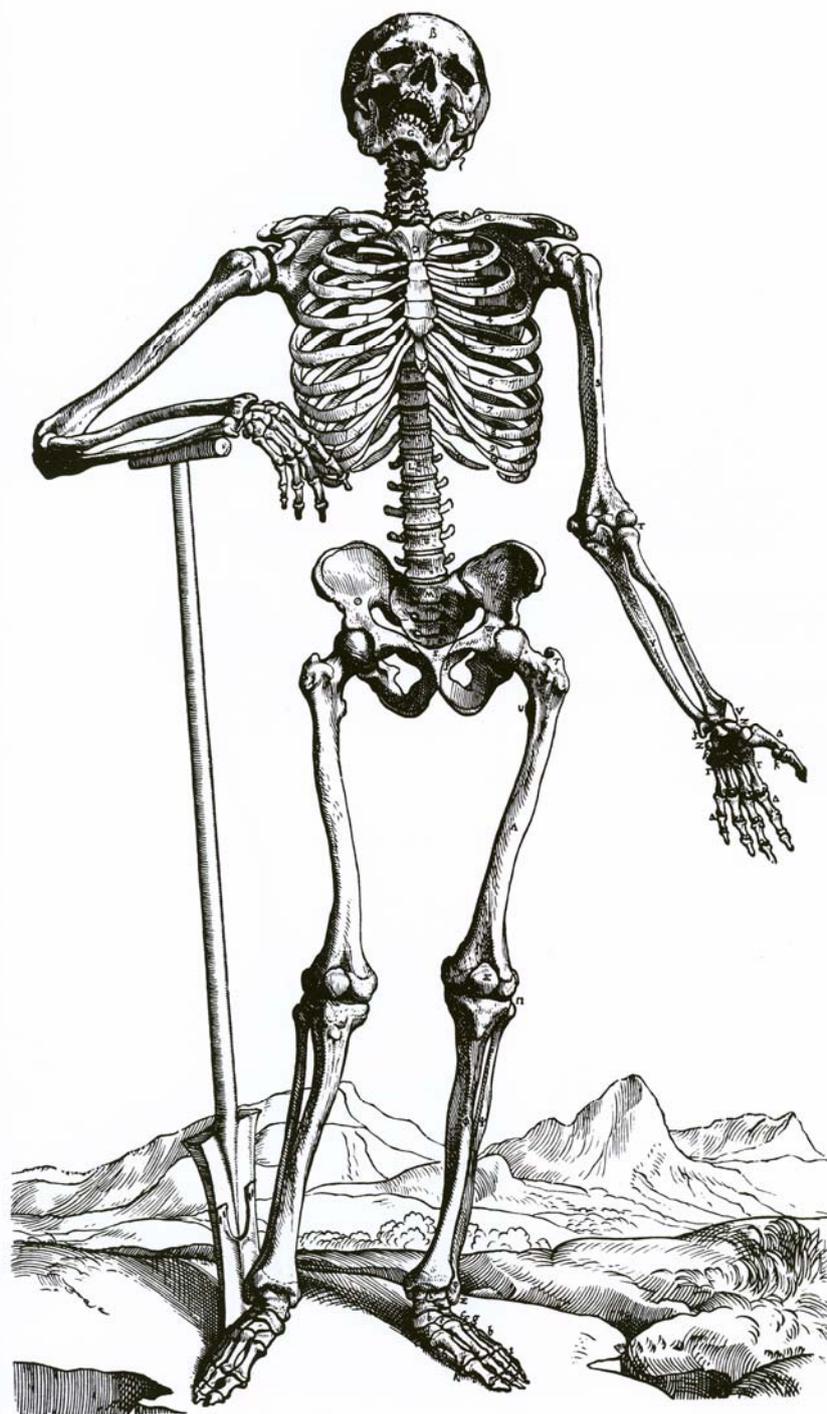


Figura 13: “*De Humani Corporis Fabrica: squelette, ostéologie*”. VESALIUS, Andreas.

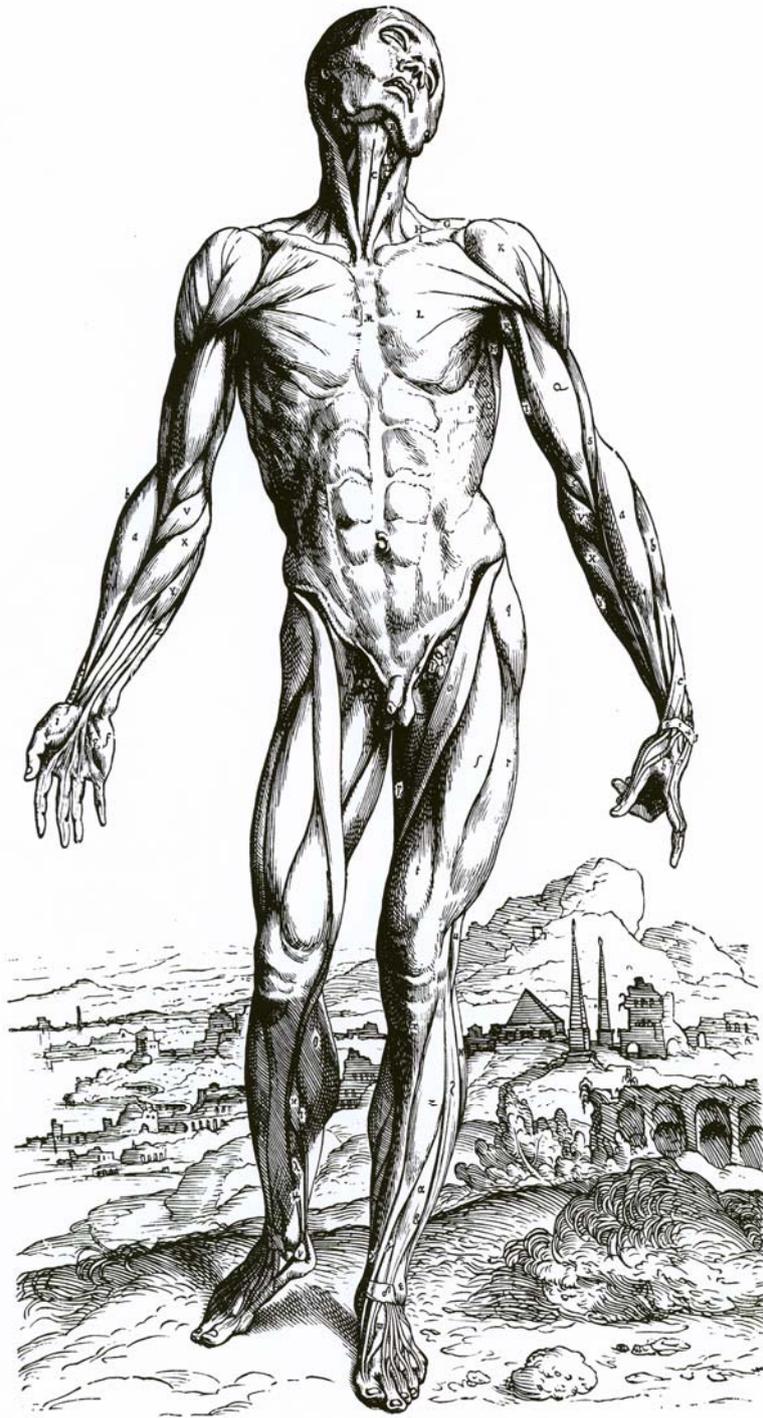


Figura 14: “*De Humani Corporis Fabrica: myologie, première gravure*”.
VESALIUS, Andreas.

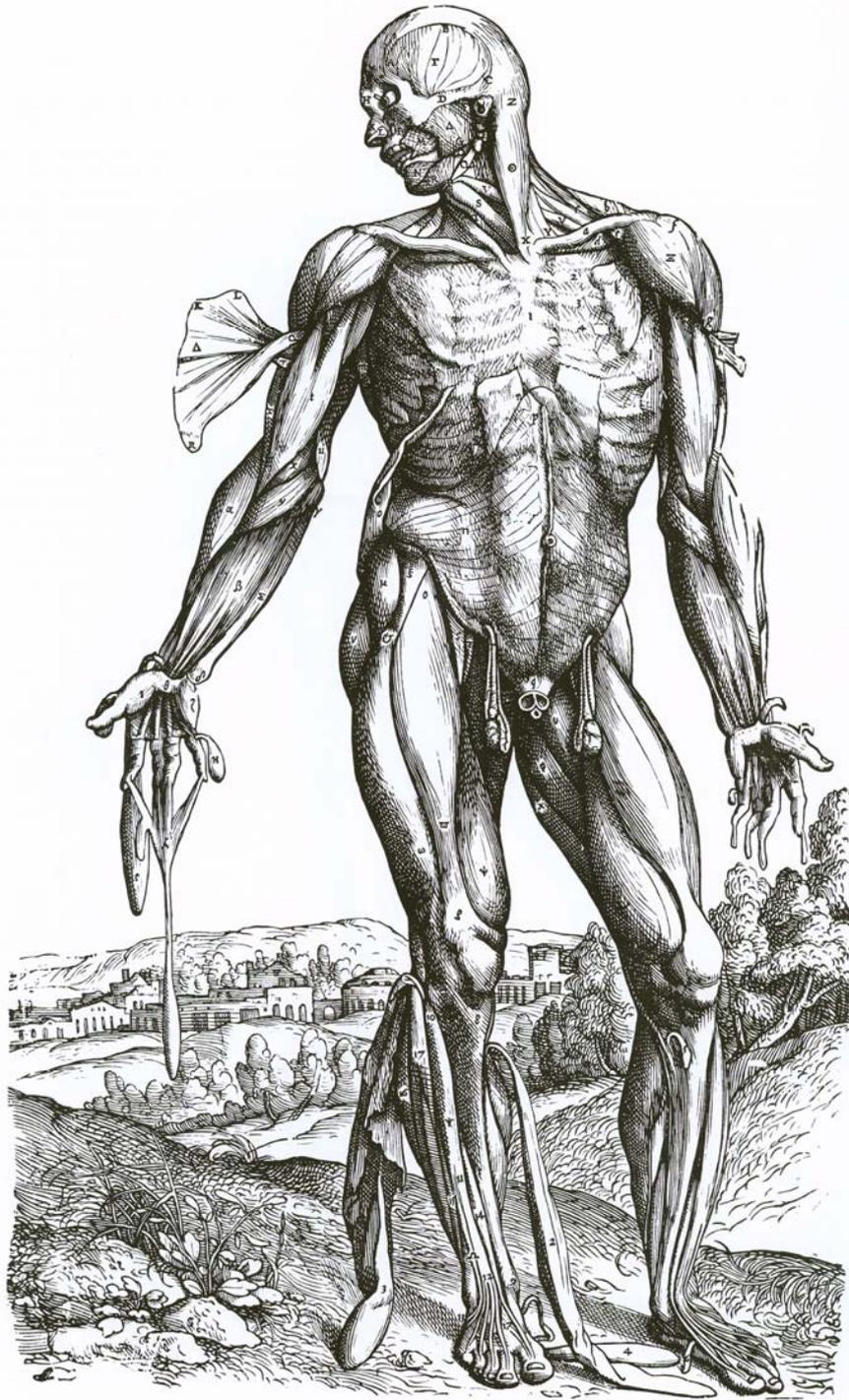


Figura 15: “*De Humani Corporis Fabrica: myologie, quatrième gravure*”.
VESALIUS, Andreas.

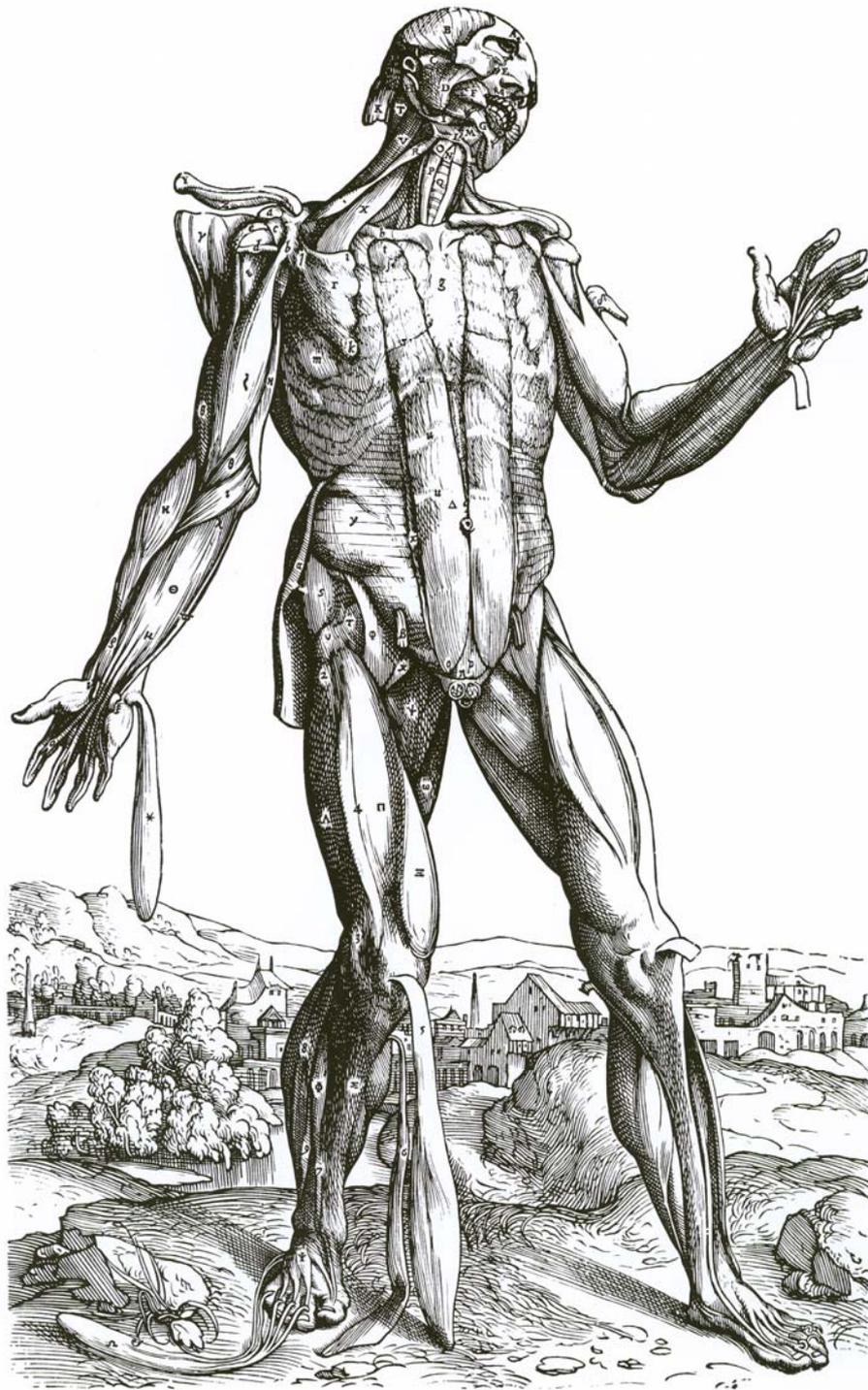


Figura 16: “*De Humani Corporis Fabrica: myologie, cinquième gravure*”.
VESALIUS, Andreas.

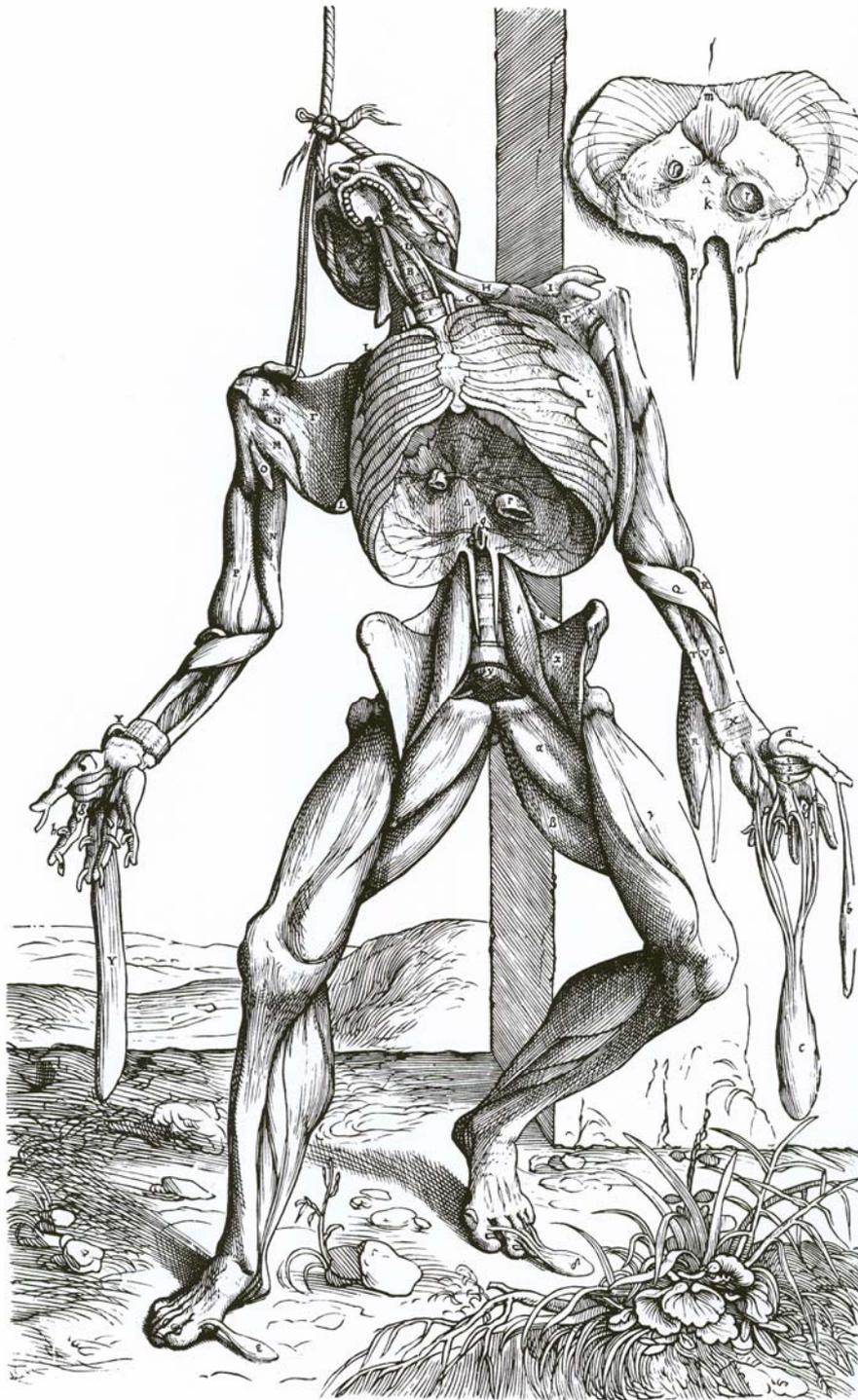


Figura 17: “*De Humani Corporis Fabrica: myologie, septième gravure*”.
VESALIUS, Andreas.

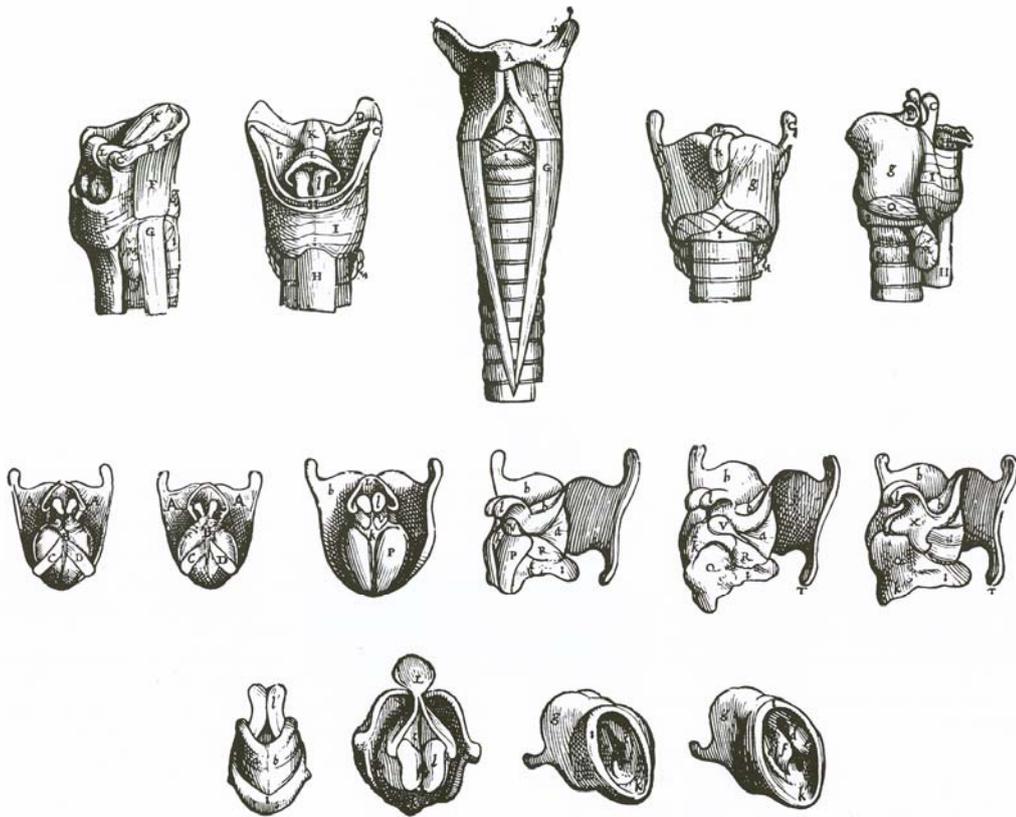


Figura 18: “*De Humani Corporis Fabrica: larynx*”. VESALIUS, Andreas.



Figura 19: “*De Humani Corporis Fabrica*: Frontispice: Leçon d’anatomie”. VESALIUS, Andreas.

RÉFÉRENCES BIBLIOGRAPHIQUES

- ABTOUN, Samy (Dir.). *Le Pouvoir médical et la mort*. Bordeaux: Bord de l'eau, coll. "Santé & philosophie", 2001. 141 p.
- ALIGHIERI, Dante. *A divina comédia: purgatório*. Edição bilingüe. Traduzido do italiano por Italo Eugenio Mauro. São Paulo: Ed. 34, 1998. 221 p.
- ALPHANT, Marianne. "Yourcenar (Marguerite)". In: *Encyclopaedia Universalis*. Corpus 23. Paris: Encyclopaedia Universalis, 1985. p. 954-956
- ANTONIOLI, Roland. *Rabelais et la médecine*. Genève: Droz, 1976. 394 p.
- ANTUNES, José Leopoldo Ferreira. *Hospital: instituição e história social*. São Paulo: Letras e Letras, 1991. 168 p.
- ARIÈS, Philippe; DUBY, Georges (Dir.). *Histoire de la vie privée*. vol 2: *De l'Europe féodale à la Renaissance*. Paris: Seuil, 1999. 653 p.
- BARIÉTY, Maurice; COURRY, Charles. *Histoire de la médecine*. Paris: Fayard, 1963. Coll. "Les grandes études historiques". 1217 p.
- BAUBÉROT, Jean. *Histoire du protestantisme*. 2^e éd. corrigée. Paris: PUF, coll. "Que sais-je?", 1990. 127 p.
- BENDER, George A. *Great Moments in Medicine*. Detroit: Parke-Davis, 1961. 276 p.
- BERL, Emmanuel. "Le secret du philosophe". In: BRION, Marcel (Dir.). *Léonard de Vinci*. Paris: Hachette, 1959. p. 139-163
- BERTHELOT, Anne. *L'Œuvre au Noir - Marguerite Yourcenar*. Paris: Nathan, coll. "Balises", 1993. 127 p.
- BINET, Jacques-Louis. *Traité d'anatomie*. Disponible sur l'internet à: <http://www.bium.univ-paris5.fr/histmed/medica/anatomie.htm#binet>. Consulté le 27/01/2006 de 14h10 à 15h
- BOINET, E. *Les Doctrines médicales — leur évolution*. v. 1-3. Paris: Flammarion, 1911.
- BOORSTIN, Daniel. *Les Découvreurs*. Traduit de l'anglais par Jacques Bacalu, Jérôme Bodin et Béatrice Vierne. Paris: Robert Laffont, coll. "Bouquins", 1988. 761 p.

- BOXUS, Dominique. *Une étude d'Orlanda, roman belge francophone contemporain de Jacqueline Harpman*. 2002. 195 f. Dissertação (Mestrado em Literatura). Instituto de Letras-Universidade Federal do Rio Grande do Sul, Porto Alegre, 2002.
- BRENNER, Jacques. 'Yourcenar (Marguerite)'. In: LA FONT-BOMPIANI (Ed.). *Dictionnaire biographique des auteurs de tous les temps*, v.4. Paris: Robert Laffont, coll. "Bouquins", 1980. p. 732-733
- BREULET, Michel; DELCROIX, Maurice. "La figure du médecin dans l'œuvre de Marguerite Yourcenar". *Bulletin de la S.I.E.Y.* n. 21 (déc. 2000). p. 161-182
- BUEHLER, Pierre. "Luther (Martin)". In: *Encyclopaedia Universalis*. Corpus 11. Paris: Encyclopaedia Universalis, 1985. p. 340-347
- BURCKHARDT, Jacob. *La Civilisation de la Renaissance en Italie*. Traduit de l'allemand par H. Schmitt. Paris: Plon, 1958. 350 p.
- CALLOT, Émile. *La Renaissance des sciences de la vie au XVIe siècle*. Paris : PUF, 1951. 204 p.
- CASSIRER, Ernst. *Indivíduo e cosmos na filosofia do Renascimento*. Traduzido do alemão por João Azenha Júnior. São Paulo: Martins Fontes, 2001. 309 p.
- CATÉCHISME DE L'ÉGLISE CATHOLIQUE. Disponible à www.vatican.va/archive/FRA0013/_PID.HTM. Consulté le 13/05/2006 à 14h
- CATECISMO DA IGREJA CATÓLICA. Petrópolis/São Paulo: Vozes, Paulus, Paulinas, Loyola, Ave-Maria, 1993. 744 p.
- CHAUNU, Pierre. *Le Temps des Réformes*. vol. II. Bruxelles: Complexe, 1994.
- COTENTIN-REY, Ghislaine. *Les Grandes Étapes de la civilisation française*. Paris: Bordas, 1996. 507 p.
- CORBIN, Henry. "Avicenne (Ibn Sina)". In: *Encyclopaedia Universalis*. Corpus 3. Paris: Encyclopaedia Universalis, 1985. p. 121-126
- COURY, Charles. "Médecine (histoire)". *Encyclopaedia universalis*. Corpus 11. Paris: Encyclopaedia Universalis, 1985. p. 964-970
- CRÉPIN, F. "Yourcenar (Marguerite)". In: BEAUMARCHAIS, J.-P.; COUTY, Daniel; REY, Alain (Dir.). *Dictionnaire des littératures de langue française*, Paris: Bordas, 1984, p. 2519-2520
- DANIEL-ROPS, Henri. *A Igreja da Renascença e da Reforma*. 2 vol. Traduzido do francês por Emérico da Gama. São Paulo: Quadrante, 1999.
- DAUZAT, Albert. *Dictionnaire étymologique*. 10^e ed. Paris: Larousse, 1938. 810 p.

- DAVIDSON, N. S. *A Contra-Reforma*. Traduzido do inglês por Walter Lellis Siqueira. São Paulo: Martins Fontes, col. Universidade hoje, 1991. 79 p.
- DE GRÈVE-GOROKHOFF, Claude. “Grand-route et chemin de traverse : la structure narrative de *L’Œuvre au Noir*”. *L’Info. litt.*, 35^e année, n. 1, jan-fév. 1983. p. 25-32
- DELAUNAY, Paul. “Médecins”. In: GRENTE, Georges (Dir.). *Dictionnaire des lettres françaises: le XVI^e siècle*. Paris: Arthème Fayard, 1951. p. 501-506
- DELORT, Robert. “Que a peste seja do rato!”. In: LE GOFF, Jacques (org). *As doenças têm história*. Traduzido do francês por Laurinda Bom. Lisboa: Terramar, 1985. p. 109-126
- DELUMEAU, Jean. *A civilização do Renascimento*. Traduzido do francês por Manuel Ruas. 2 vol. Lisboa: Estampa, 1984.
- DELUMEAU, Jean. *La Civilisation de la Renaissance*. Paris: Arthaud, coll. Les grandes civilisations, 1984. 539 p.
- DELUMEAU, Jean. *Nascimento e afirmação da Reforma*. Traduzido do francês por João Pedro Mendes. São Paulo: Pioneira, col. Nova Clío, 1989. 359 p.
- DELUMEAU, Jean. “Réforme catholique (Contre-Réforme et)”. In: *Encyclopaedia Universalis*. Corpus 15. Paris: Encyclopaedia Universalis, 1985. p. 769-771
- DELUMEAU, Jean. “Religion (Guerres de)”. In: *Encyclopaedia Universalis*. Corpus 15. Paris: Encyclopaedia Universalis, 1985. p. 848-852
- DELUMEAU, Jean. “Trente (Concile de)”. In: *Encyclopaedia Universalis*. Corpus 18. Paris: Encyclopaedia Universalis, 1985. p. 237-239
- DEMONET-LAUNAY, Marie-Luce. *XVI^e siècle: 1460-1610*. Paris: Bordas, coll. “Histoire de la littérature française”, 1988. 226 p.
- DICTIONNAIRE DE L’ACADÉMIE FRANÇAISE. Disponible sur l’internet à http://194.214.124.200/dendien/scripts/generic/cherche.exe?host=interface_academie8.txt Consulté de nombreuses fois entre mars 2006 et août 2006.
- DRÈZE, Ch. “André Vésale et *De Humani Corporis Fabrica Libri Septem*”. *Louvain Med.* 117:272-278, 1998 (en ligne)
- DUBOIS, Claude-Gilbert. *O imaginário da Renascença*. Traduzido do francês por Sérgio Bath. Brasília: Editora da UNB, 1995. 257 p.
- DUBY, Georges. *A Idade Média na França: de Hugo Capeto a Joana D’Arc*. Traduzido do francês por Clóvis Marques. Rio de Janeiro: Zahar, 1992. 304 p.
- DUBY, Georges; MANDROU, Robert. *Histoire de la civilisation française*. vol. 1. Paris: Armand Colin, coll. “Agora”, 1968. 446 p.

- DUMESNIL, René. *Histoire illustrée de la médecine*. Paris: Plon, 1950. Coll. “Ars et historia”. 195 p.
- DUMONT, Georges-Henri. *Histoire de la Belgique*. Bruxelles: Le Cri, 2000. 659 p.
- ELIAS, Norbert. *La Civilisation des mœurs*. Traduit de l’allemand par Pierre Kamnitzer. Paris: Calmann-Lévy, coll. “Liberté de l’esprit”, 1991. 342 p.
- ÉRASME, Désidérius. *Éloge de la folie, suivi de la Lettre d’Érasme à Dorpius*. Traduit du latin par Pierre de Nolhac. Paris: Garnier Frères, 1953. 327 p.
- FAURE, Paul. *La Renaissance*. 9^e éd. corrigée. Paris: PUF, coll. “Que sais-je?”, 1990. 127 p.
- FOUCAULT, Michel. *Histoire de la folie à l’âge classique*. Paris: Gallimard, coll. “Bibliothèque des Histoires”, 1972.
- FOUCAULT, Michel. *Les Mots et les choses: une archéologie des sciences humaines*. Paris: Gallimard, “Bibliothèque des Sciences Humaines”, 1966. 400 p.
- FOUCAULT, Michel. *Les Mots et les choses: une archéologie des sciences humaines*. Paris: Gallimard, “Bibliothèque des Sciences Humaines”, 1966. 400 p.
- FOUCAULT, Michel. *Naissance de la clinique*. 3^e ed. Paris: PUF, coll. “Quadrige”, 1993. 214 p.
- GENICOT, Léopold ; NOËL, René. “Belgique” : Les fondements jusqu’au XVIIIe siècle. In: *Encyclopaedia universalis*. Corpus 3. Paris: Encyclopaedia universalis, 1985. p. 400-416
- GILSON, Etienne. *D’Aristote à Darwin*. Paris: Vrin, 1971. 254 p.
- GILSON, Etienne. *Humanisme et Renaissance*. Paris: Vrin, 1986. 281 p.
- GOMES, Cirilo Folch. *Riquezas da mensagem cristã*. 2^a ed. Rio de Janeiro: Lumen Christi, 1981. 691 p.
- GOTTSCHALL, Carlos A. M. *O sopro da alma e a bomba da vida: três mil anos de idéias sobre respiração e circulação*. Porto Alegre: AGE/ICFUC, 2000. 182 p.
- GOUBERT, Pierre. *Initiation à l’histoire de la France*. Paris: Fayard-Tallandier, coll. “Pluriel”, 1984. 490 p.
- HALE, J.R. (org.). *Dicionário do Renascimento italiano*. Traduzido do inglês por Álvaro Cabral. Rio de Janeiro: Zahar, 1988. 392 p.
- HIPPOCRATE. *Œuvres complètes*. Édition bilingue établie par Émile Littré. 10 v. Paris: J. B. Baillères, 1839-1861
- HOMERO. *Ilíada*. Edição bilíngüe e tradução de Haroldo de Campos. v.1. São Paulo: Mandarim, 2001. 471 p.
- HUNT, Jocelyn. *The Renaissance*. London & New York: Routledge, 1999. 127 p.

- JOHNSON, Paul. *The Renaissance: a short history*. New York: The Modern Library, coll. "Modern Library chronicles", 2000. 196 p.
- JOUANNA, Jacques. "Hippocrate de Cos". In: *Encyclopaedia universalis*. Corpus 9. Paris : Encyclopaedia universalis, 1985. p. 333-337
- JULIEN, Anne-Yvonne. *L'Œuvre au Noir de Marguerite Yourcenar*. Paris: Gallimard, coll. "Foliothèque", 1993. 205 p.
- KLEIN, Robert. "Postface". In: BURCKHARDT, Jacob. *La Civilisation de la Renaissance en Italie*. Traduit de l'allemand par H. Schmitt. Paris: Plon, 1958. p. 295-311
- LA BIBLE DE JÉRUSALEM. Paris: Cerf, 1998. Disponible sur l'internet à: <http://bibliotheque.editionsducerf.fr/par%20page/84/TM.htm#>. Consultée le 13/07/2006 à 16h40
- LABARTHE, André; SALOMON, Jean-Jacques. "Le Savant: visionnaire ou homme de science?" In: BRION, Marcel (Dir.). *Léonard de Vinci*. Paris: Hachette, 1959. p. 165-205
- LABRUNE, Gérard; TOUTAIN, Philippe. *L'Histoire de France*. Paris : Nathan, coll. "Repères pratiques", 1986. 142 p.
- LADURIE, Emmanuel Le Roy. *O Estado monárquico, França, 1460-1610*. Traduzido do francês por Maria Lucia Machado. São Paulo: Companhia das Letras, 1994. 335 p.
- LAGARDE, André; MICHARD, Laurent. *Les Grands Auteurs français du programme*, vol.2: *Le XVI^e siècle*. Paris: Bordas, coll. "Lagarde & Michard", 1966. 256 p.
- LAPEYRE, Henri. "Charles Quint". In: *Encyclopaedia universalis*. Corpus 4. Paris : Encyclopaedia universalis, 1985. p. 673-676
- LE FLOCH-PRIGENT, Patrice. "Proportions du corps humain : le texte de Vitruve et ses principaux illustreurs (Léonard de Vinci, Dürer, Claude Perrault)". Disponible sur l'internet au site de la *société anatomique de Paris* : www.biomedicale.univ-paris5.fr/anat/IMG/pdf/18_03_05.pdf Consulté le 29/01/2006 à 16h.
- LEFRANC, Abel. *La Vie quotidienne au temps de la Renaissance*. Paris: Hachette, 1938. 253 p.
- LE GOFF, Jacques. "As plantas que curam". In: LE GOFF, Jacques (org.). *As doenças têm história*. Traduzido do francês por Laurinda Bom. Lisboa: Terramar, 1985. p. 344-357
- LE GOFF, Jacques. "Guerre de Cent Ans". In: *Encyclopaedia Universalis*. Corpus 8. Paris: Encyclopaedia Universalis, 1985. p. 1149-1154

- LE JARDIN DU ROI SOLEIL: Dossier historique de l'ordre national des pharmaciens. Disponible sur l'internet à <http://www.ordre.pharmacien.fr/roi/index7.htm> Consulté le 30/01/2006 de 21:30 à 22:10
- LEMAÎTRE, Nicole. *Figures de la Renaissance: les aventuriers de Dieu*. Cours d'agrégation d'histoire moderne: concours 2004. Disponible sur l'internet à: <http://histoire.univ-paris1.fr/agregation/moderne2004/cours/concours2004-3.html>. Consulté le 17/6/2006 à 22h10
- LEMAÎTRE, Nicole. *Figures de la Renaissance: les hommes (et les femmes ?) de l'humanisme*. Cours d'agrégation d'histoire moderne: concours 2004. Disponible sur l'internet à: <http://histoire.univ-paris1.fr/agregation/moderne2004/cours/concours2004-1.html>. Consulté le 17/6/2006 à 22h
- LEMAÎTRE, Nicole. *La Renaissance des années 1470 aux années 1560 : Renaissance et christianisme, l'aspiration universelle aux réformes*. Cours d'agrégation d'histoire moderne: année académique 2002-2003. Disponible sur l'internet à: <http://histoire.univ-paris1.fr/agregation/moderne2003/cours9.htm>. Consulté le 30/6/2006 à 14h30
- LEMAÎTRE, Nicole. *La Renaissance des années 1470 aux années 1560 : Renaissance et réformes, la Réforme en rupture(s)*. Cours d'agrégation d'histoire moderne: année académique 2002-2003. Disponible sur l'internet à: <http://histoire.univ-paris1.fr/agregation/moderne2003/cours10.htm>. Consulté le 30/6/2006 à 14h40
- LEMAÎTRE, Nicole. *Penser la Renaissance: le mot et l'histoire*. Cours d'agrégation d'histoire moderne: année académique 2002-2003. Disponible sur l'internet à: <http://histoire.univ-paris1.fr/agregation/moderne2003/cours1.htm>. Consulté le 27/4/2006 à 20h00
- L'HERBIER DE PAOLO BOCCONE: une exposition virtuelle de la Bibliothèque interuniversitaire de médecine (BIUM). Disponible sur l'internet à: <http://www.bium.univ-paris5.fr/boccone/debut.htm> Consulté le 08/8/2006 à 22h35
- LIVET, Georges. *Les Guerres de religion*. 3^e éd. Paris: PUF, coll. "Que sais-je?", 1970. 128 p.
- LYONS, Albert; PETRUCELLI II, R. Joseph; ABRAMS, Harry N. *Medicine: an illustrated history*. New York: Abradade Press, 1987. 616 p.
- MABILLE, Xavier. "Flandre". In: *Encyclopaedia Universalis*. Corpus 7. Paris: Encyclopaedia Universalis, 1985. p. 1000-1003

- MALET, Albert; ISAAC, Jules. *L'Histoire: l'âge classique*. Édition augmentée par ALBA, André. Paris : Marabout, 1959. 278 p.
- MARTINA, Giacomo. *História da Igreja: de Lutero a nossos dias*. Traduzido do italiano por Orlando Soares Moreira. vol. 1. São Paulo: Loyola, 1995. 262 p.
- MEYER, JEAN. "Renaissance : les États de la Renaissance". In: BATTISTI, Eugenio; MARGOLIN, Jean-Claude; MEYER, Jean. "Renaissance". In: *Encyclopaedia Universalis*. Corpus 19. Paris: Encyclopaedia Universalis, 1985. p. 779-800
- MOLIÈRE. *Le Malade imaginaire*. Paris: Seuil, coll. "mises en scènes", 1946. 196 p.
- MOLLARET, Henri. "Peste". In: *Encyclopaedia universalis*. Corpus 14. Paris: Encyclopaedia Universalis, 1985. p.307-310
- MONFORT, Marie-Luce. *Les Premières Éditions de la "Collection Hippocratique" à la BIUM*. Disponible sur l'internet à : http://www.bium.univ-paris5.fr/histmed/medica/hipp_vf.htm. Consulté le 21/08/2006 à 10h30.
- MONTAIGNE, Michel Eyquem de. *Journal de voyage en Italie par la Suisse et l'Allemagne*. Paris: Garnier, coll. "Classiques Garnier", 1955. 298 p.
- MOUSNIER, Roland. *Les XVI^e et XVII^e siècles*. Paris: PUF, 1954. Il s'agit du vol. 4 de: CROUZET, Maurice (dir). *Histoire générale des civilisations*. Paris: PUF. 605 p.
- NAKAM, Géralde. *Les Essais de Montaigne, miroir et procès de leur temps*. Paris: Honoré Champion, coll. Études montaignistes, 2001. 535 p.
- PARIS, Gaston; ROBERT, Ulysse. "Miracle de Barlaam et Josaphat (1363)". In: *Miracles de Notre-Dame par personnages*. Tome III. Paris: Firmin Didot, 1876-1897. Disponible sur l'internet à: <http://gallica.bnf.fr/catalogue/noticesInd/FRBWF31226089.htm>. Consulté le 27/4/2006 de 21h à 23h.
- PEETERS, Guido. "Pays-Bas". In: *Encyclopaedia universalis*. Corpus 14. Paris: Encyclopaedia Universalis, 1985. p. 48-51
- PROUTEAU, Marie-Hélène. "La représentation du temps dans *L'Œuvre au Noir*". *Bulletin de la S.I.E.Y.* n. 15 (sept. 1995). p. 55-62
- RENASCIMENTO. In: *Enciclopédia Barsa*. v. 12. Rio de Janeiro, São Paulo: Encyclopaedia Britannica, 1965. p. 1-11
- RÉGNIER-ROUX, Daniel. "Les cloisons du temps semblaient avoir éclaté : réflexions sur la chronologie dans *L'Œuvre au Noir* de Marguerite Yourcenar". *Bulletin de la S.I.E.Y.* n. 17 (déc. 1996). p. 21-40
- REY, Alain (dir.). *Dictionnaire historique de la langue française*. Paris: Dictionnaires Le Robert, 1992. "Renaissance". p.1763-1764

- RILKE, Rainer Maria. *Vergers, suivi d'autres poèmes français*. Paris: Gallimard, coll. "Poésie", 1978. 182 p.
- ROBERT, Paul. *Le Nouveau Petit Robert: dictionnaire alphabétique et analogique de la langue française*. Nouvelle édition, remaniée et amplifiée sous la direction de Josette Rey-Debove et Alain Rey du *Petit Robert* par Paul Robert. Paris: Dictionnaires le Robert, 1993.
- ROBERT 2: ROBERT, Paul (Dir.). *Le Petit Robert 2: dictionnaire universel des noms propres*. Rédaction générale par Alain Rey. Paris: Dictionnaires Le Robert, 1993.
- ROSBO, Patrick de. *Entretiens radiophoniques avec Marguerite Yourcenar*. Paris: Mercure de France, 1972. 172 p.
- SANS INDICATION D'AUTEUR. "Chronologie". In: YOURCENAR, Marguerite. *Œuvres romanesques*. Paris: Gallimard, "Bibliothèque de la Pléiade", 1982. p .XIII-XXXVIII
- SARDE, Michèle. *Vous, Marguerite Yourcenar: la passion et ses masques*. Paris: Robert Laffont, 1995. 420 p.
- SARTON, George. *Six wings: men of science in the Renaissance*. Bloomington: Indiana University Press, 1957. 318 p.
- SAUNDERS, J. B., O'MALLEY, Charles. "Esboço biográfico". In: VESALIUS, Andreas. *De Humani Corporis Fabrica. Epitome. Tabulae Sex*. Traduzido do latim para o inglês por J. B. Saunders e Charles O'Malley. Traduzido do inglês para o português por Pedro Carlos Piantino Lemos e Maria Cristina Vilhena Carnevale. São Paulo: Ateliê Editorial; Imprensa Oficial do Estado; Campinas: Editora Unicamp, 2002. 266 p.
- SAUNDERS, J. B., O'MALLEY, Charles. *Leonardo da Vinci on the human body*. New York: Gramercy, 2003. 506 p.
- SAVIGNEAU, Josyane. *Marguerite Yourcenar: l'invention d'une vie*. Paris: Gallimard, coll. "Folio", 1990. 790 p.
- SCLIAR, Moacyr. *Cenas médicas: pequena introdução à história da medicina*. Porto Alegre: Editora da UFRGS, 1996. 77p.
- SCLIAR, Moacyr. *Saturno nos trópicos: a melancolia européia chega ao Brasil*. São Paulo: Companhia das Letras, 2003. 274 p.
- SCLIAR, Moacyr. *A paixão transformada: história da medicina na literatura*. São Paulo: Companhia das Letras, 1996. 307 p.
- SÉAILLES, Gabriel. *Léonard de Vinci, l'artiste & le savant: essai de biographie psychologique*. Paris: Perrin, 1892. 574 p.

- SEVCENKO, Nicolau. *O Renascimento*. 22^a ed. São Paulo: Atual, col. “Discutindo a História”, 1998. 91 p.
- SICHEL, Edith. *O Renascimento*. 2^a ed. Traduzido do inglês por Iracilda M. Damasceno. Rio de Janeiro: Zahar, 1972. 133 p.
- SOURNIA, Jean-Charles. “O homem e a doença”. In: LE GOFF, Jacques (org.). *As doenças têm história*. Traduzido do francês por Laurinda Bom. Lisboa: Terramar, 1985. p. 359-361
- STAUFFER, Richard. *La Réforme*. 5^e éd. corrigée. Paris: PUF, coll. “Que sais-je?”, 1993. 127 p.
- TATON, René (Dir.). *Histoire générale des sciences, tome II: la science moderne (de 1450 à 1800)*. Paris: PUF, 1958. 800 p.
- TAVARES DE SOUSA, Armando. *Curso de história da medicina: das origens aos fins do século XVI*. Lisboa: Fundação Calouste Gulbekian, 1981. 480 p.
- TERNEUIL, Alexandre (Dir.). *L'Album illustré de “L'Œuvre au Noir”*. Tournai : Renaissance du Livre, 2003. 199 p.
- THONNARD, F.-J. *Compêndio de história de filosofia*. Traduzido do francês por Valente Pombo. Paris, Tournai, Roma: Desclée & Co, 1953. 1024 p.
- THORAVAL, Jean. *Les Grandes Étapes de la civilisation française*. Paris: Bordas, 1976. 701 p.
- TRESE, Leo J. *A fé explicada*. 6^a ed. Traduzido do inglês por Isabel Perez. São Paulo: Quadrante, 1995. 479 p.
- TLFi: *Trésor de la langue française informatisé*. Éditions CNRF. Disponible sur l'internet à <http://atilf.atilf.fr/tlf.htm> Consulté de nombreuses fois entre mars 2006 et novembre 2006
- UNIVERSITÉ. Dossier pédagogique de la Bibliothèque nationale de France. Disponible sur l'internet à : <http://classes.bnf.fr/ema/groplan/flashes/univ/flash.htm>. Consulté le 05/08/2006 às 17 h
- VAN DER MEER, Frédéric. *Atlas de la civilisation occidentale*. Paris, Bruxelles: Elsevier, 1952. 227 p.
- VERGNIOLE DE CHANTAL, Henri. “La Voix du XVI^e siècle dans *L'Œuvre au Noir* de Marguerite Yourcenar”. *Bulletin de la S.I.E.Y*, n. 20 (déc. 1999). p. 137-141
- VESALIUS, Andreas. *De Humani Corporis Fabrica. Epitome. Tabulae Sex*. Traduzido do latim para o inglês por J. B. Saunders e Charles O'Malley. Traduzido do inglês para o português por Pedro Carlos Piantino Lemos e Maria Cristina Vilhena Carnevale. São

- Paulo: Ateliê Editorial; Imprensa Oficial do Estado; Campinas: Editora Unicamp, 2002. 266 p.
- VIGARELLO, Georges. *O limpo e o sujo: uma história da higiene corporal*. Traduzido do francês por Mônica Stahel. São Paulo: Martins Fontes, 1996. 297 p.
- VONS, Jacqueline. *L'Anatomie au XVI^e siècle*. Disponible sur l'internet à: <http://www.bium.univ-paris5.fr/histmed/medica/anatomie.htm>. Consulté le 27/01/2006 de 12h35 à 14h
- YOURCENAR, Marguerite. "Avant-propos de l'auteur". In: Idem. *Œuvres romanesques*. Paris: Gallimard, "Bibliothèque de la Pléiade", 1982. p.VIII-XI
- YOURCENAR, Marguerite. "Carnets de notes de *L'Œuvre au Noir*". In: *Œuvres romanesques*. Paris: Gallimard, "Bibliothèque de la Pléiade", 1982. p.851-877
- YOURCENAR, Marguerite. "D'après Dürer". In : Idem. *La Mort conduit l'attelage*. Paris: Grasset, 1934. p. 11-82
- YOURCENAR, Marguerite. *Essais et mémoires*. Paris: Gallimard, "Bibliothèque de la Pléiade", 1991. 1693 p.
- YOURCENAR, Marguerite. "Humanisme et hermétisme" chez Thomas Mann. In: Idem. *Sous bénéfice d'inventaire*. In: *Essais et mémoires*. Paris: Gallimard, "Bibliothèque de la Pléiade", 1991. p. 165-194
- YOURCENAR, Marguerite. *Les Yeux ouverts: entretiens avec Mathieu Galey*. Paris: Centurion, 1980. 320 p.
- YOURCENAR, Marguerite. *Lettres à ses amis et quelques autres*. Paris: Gallimard, coll. "Folio", 1995. 930 p.
- YOURCENAR, Marguerite. *L'Œuvre au Noir*. Paris: Gallimard, coll."Folio", 1968. 511 p.
- YOURCENAR, Marguerite. "Le Tour de la prison". In: Idem. *Essais et mémoires*. Paris: Gallimard, "Bibliothèque de la Pléiade", 1991. p. 595-701.
- YOURCENAR, Marguerite. "Note de l'auteur". In: Idem. *L'Œuvre au noir*. In: Idem. *Œuvres romanesques*. Paris: Gallimard, "Bibliothèque de la Pléiade", 1982. p.837-850
- YOURCENAR, Marguerite. "Souvenirs pieux". In: Idem. *Essais et mémoires*. Paris: Gallimard, "Bibliothèque de la Pléiade", 1991. 1693 p.
- YOURCENAR, Marguerite. "Voyages dans l'espace et voyages dans le temps". In: Idem. *Le Tour de la prison*. In: Idem. *Essais et mémoires*. Paris: Gallimard, "Bibliothèque de la Pléiade", 1991. p. 691-701